

ÉDITION N°31

DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)
ISSN 2726-6818

ÉTÉ - 2025 -

- LUCIEN SAMIR OULAHBIB -
- PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF -
- MARCO ANDREACCHIO -
- NICCOLÒ ARGENTIERI -
- LAURENT MUCCHIELLI -
- SÉBASTIEN GAUDERIE -
- ELVIRA GRÖZINGER -
- THIERRY SIMONELLI -
- GÉRARD DELÉPINE -
- LILIANE MESSIKA -
- LIAH GREENFELD -
- NICOLE DELÉPINE -
- OLEG MALTSEV -
- IRYNA LOPATIUK -
- PAUL RHOADS -
- MICHEL GAY -



DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

<https://doi.org/10.61439/DGMJ3125>

COMITÉ ÉDITORIAL



CHIEF EDITOR - Dr. HDR Lucien Samir Oulahbib

French thinker, author, sociologist, and political philosopher who teaches in Lyon, France. In past he was a host at radio Paris 80 and was a reporter, also Lucien Oulahbib was an editor of Magazine Sans Nom, Citizen K. and Technikart, and worked as a freelance journalist for Esprit Critique, Dogma, Marianne and Tumulte.



ASSISTANT EDITOR - Isabelle Saillot

Docteur du MNHN, fonde le Réseau Janet en 2011 et en est depuis la coordinatrice. C'est après une Maîtrise de Physique (Univ. Paris-7) suivie de quelques années au sein d'un laboratoire de physique du CNRS, qu'elle effectue un DEA puis un Doctorat de psycho-anthropologie.

MEMBERS OF THE EDITORIAL BOARD



Liah Greenfeld

«The great historian of nationalism», is an Israeli-American Russian-Jewish interdisciplinary scholar engaged in the scientific explanation of human social reality on various levels, beginning with the individual mind and ending with the level of civilization.



Sylvain Gouguenheim

Historien médiéviste et essayiste français. Son ouvrage Aristote au mont Saint-Michel, publié en 2008, a fait l'objet de vives discussions dans les médias. Il a été maître de conférences à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne et membre du Laboratoire de Médiévistique occidentale de Paris, professeur des universités à l'ENS Fontenay-Saint-Cloud (ENS LSH de Lyon).



Oleg Maltsev

World-renowned European scholar, head of the “The Memory Institute,” named after G.S. Popov; author of exceptional scholarly works in criminology, psychology, and philosophy. Presidium member of the European Academy of Sciences of Ukraine. He has been engaged in scientific work for nearly 30 years and conducting field research with “Expeditionary Corps” worldwide for more than eight years to explore how different nations and rulers attained power throughout history.



Elvira Groezinger

German literary scholar, journalist and translator. studied at the University of Heidelberg German Literature and Translation (Translator’s Diploma) and at the University of Frankfurt on the Main German Literature and Jewish Studies. Doctorate in General and Comparative Literature from the Freie Universitaet Berlin. She was scientific researcher at several Research Institutes, including the Deutsches Polen Institut in Darmstadt.



Claude Kayat

Franco-suédois, né en 1939 à Sfax, Tunisie, et vivant en Suède depuis 1958, j’ai publié à ce jour 9 romans dont 4 primés et 2 traduits en plusieurs langues. Je suis aussi l’auteur de 29 pièces de théâtre: Mohammed Cohen, (Éditions du Seuil 1981, Prix Afrique Méditerranéenne 1982, traduit en anglais, en allemand et en suédois (4 éditions) et en hébreu.



Marco Andreacchio

Titulaire d’un doctorat (Université de l’Illinois) conféré pour son interprétation des classiques de la philosophie sino-japonaise en dialogue avec leur contrepartie occidentale, ainsi que d’un doctorat (Université de Cambridge) conféré pour son travail sur l’interprétation par Dante de l’autorité religieuse.



William Neria

Doctor of Philosophy from Paris-Sorbonne University and Ph.D. from Laval University in Quebec City, Canada. He defended thesis in 2017: The myth of the cave. It published by editions du Cerf in 2019, titled: “Le mythe de la caverne”. He wrote a Master 2 thesis in philosophy at the Sorbonne, titled: *The overcoming of reason and the Experience of the Absolute*.



Isabelle Grazioli-Rozet

Germaniste, maître de conférences à l'université Jean-Moulin-Lyon III. Elle a écrit de nombreux articles sur Ernst Jünger dans diverses revues d'idées, comme *Enquête* sur l'histoire et un ouvrage, paru en 2007 chez Pardès : *Ernst Jünger*, dans la collection « Qui suis-je ? ». Elle revient pour PHILITT sur la rencontre intellectuelle entre Ernst Jünger et Mircea Eliade qui aboutit à la création de la revue *Antaios*.



Chantal Delsol

Philosophe (philosophie politique et histoire des idées politiques), romancière, éditorialiste, professeur émérite de philosophie politique et membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques). Elève et disciple de Julien Freund, elle prépare avec lui sa thèse d'Etat ès-Lettres en philosophie « Tyrannie, Despotisme, Dictature dans l'antiquité greco-romaine ».



Pierre-André Taguieff

Philosophe, politologue et historien des idées, est directeur de recherche au CNRS, rattaché au Centre de recherche politique de Sciences Po (CEVIPOF, Paris). Il a enseigné à l'Institut d'études politiques de Paris de 1985 à 2005. Ses domaines de recherche vont du racisme et de l'antisémitisme au nationalisme, au populisme et à l'eugénisme.



Benoît Rittaud

Enseignant-chercheur en mathématiques, maître de conférences à l'université Paris 13, au sein du laboratoire d'analyse, géométrie et applications (Institut Galilée). Il a écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation. Il est en particulier l'auteur du *Mythe climatique* (Seuil, 2010). Il est aujourd'hui directeur de la collection « Grandeur Nature » aux éditions de l'Artilleur.



Liliane Messika

Essayiste, conférencière, traductrice, romancière, a publié de nombreux articles sur le Moyen-Orient et adapté pour le public français le best-seller de Mitchell Bard, *Mythes et réalités des conflits du Proche-Orient*. Elle a commencé par des études de langues et de sciences humaines (psychologie) avant d'intégrer la vie professionnelle dans le secteur de la distribution.

CONTENT

LE PASSÉ « EFFACÉ » ?	8
<i>Dr. Lucien Samir Oulahbib, Dr. Isabelle Saillot</i>	
IL ÉTAIT UNE FOIS THALÈS. ORIGINE DE LA GÉOMÉTRIE ET GÉNÉALOGIE DES KRISIS	12
<i>Par Niccolò Argentieri</i>	
C'ERA UNA VOLTA TALETE. ORIGINE DELLA GEOMETRIA E GENEALOGIA DELLA KRISIS	41
<i>di Niccolò Argentieri</i>	
EFFETS INDÉSIRABLES DES VACCINS ANTI-COVID : LA CONSTRUCTION D'UN TABOU POLITICO-MÉDIATIQUE	71
<i>Par Laurent Mucchielli</i>	
LE POIDS DE L'IDÉOLOGIE SCIENTISTE CONTINUE DE PESER EN MATIÈRE DE SANTÉ	99
<i>Par Gérard Delépine</i>	
LES RACINES SONT INDISPENSABLES AUX AILES	105
<i>Par Liliane Messika</i>	
COMMENT CRIMINALISER LES JUIFS AUJOURD'HUI? IDÉOLOGUES ET INFLUENCEURS	113
<i>Par Pierre-André Taguieff</i>	
LE NUCLÉAIRE DURABLE SURGÉNÉRATEUR DOIT S'ANTICIPER DÈS AUJOURD'HUI	123
<i>Par Michel Gay</i>	
ALMA MAHLER-WERFEL: FEMME FATALE UND UNHEILBARE ANTISEMITIN	129
<i>Par Dr. Elvira Grözinger</i>	
UN PASSÉ QUI NE PASSE PAS. BERBÈRES ET CHRÉTIENS EN AFRIQUE DU NORD ANCIENNE	150
<i>Par Lucien Samir Oulahbib</i>	

CONTENT

NATIONALISM AND DEMOCRACY (WHAT WAS KNOWN FOR A FACT ABOUT THE SUBJECT BY 2015)	167
<i>By Liah Greenfeld</i>	
CURRENT SENSIBLE MODEL OF AUTHORITATIVE FIGURES IN INDIVIDUAL'S PERCEPTION	172
<i>by Dr. Oleg Maltsev and Iryna Lopatiuk</i>	
SOIGNER N'EST PAS TUER !	186
<i>Par le DR Nicole Delépine</i>	
LA PRODUCTION DU DROIT POSITIF DANS LA THÉORIE ANARCHO-CAPITALISTE	193
<i>Par Sébastien Gauderie</i>	
GLOBAL GOVERNANCE	216
<i>By Paul Rhoads</i>	
ANATOMIE D'UNE CRISE BIOPOLITIQUE	246
<i>THIERRY SIMONELLI</i>	
ON CRITICISM OF LBL THERAPY	250
<i>by Dr. Oleg Maltsev and Iryna Lopatiuk</i>	
WHAT IS HISTORY? AN INTRODUCTION FOR MODERN CHRISTIANS (OR WHY CHRISTIANS SHOULD NOT USE MODERN "SCIENCE")	255
<i>By Marco Andreacchio</i>	
LES TROIS URNES, OU LE SALUT DE LA PATRIE, PAR UN VOYAGEUR AÉRIEN	261

LE PASSÉ « EFFACÉ » ?...

Éditorial



Dr. Lucien Samir Oulahbib



Dr. Isabelle Saillot

L'oublier, et avec ténacité, même s'il avait été naguère précisé qu'il fallait « oublier d'oublier », cette dissociation, ce « refoulement », même voulu, semble bien être une impasse...¹

Car « le » passé, cette « question du retour » est dans sa « géométrie » un *calcul* qui pulse sa logique mais se heurte à l'éthique (le tout formant la Raison, cette « science rigoureuse » du moins lorsqu'elle les tient (retient : *katechon*) toutes deux ; sa Suite continue à œuvrer, à se dresser, *Remembrance* disait Shakespeare², et pas seulement ses « ruines » (permettant à Diderot de s'y reposer encyclopédiquement³) ; beauté supposée toujours fraîche des racines d'hier jusqu'à celles évidemment dégénérées d'aujourd'hui ; aussi évitons ainsi de jouer à ce chêne hautement précautionneux empêchant d'agir à sa guise sous le seul prétexte de protéger « quoiqu'il en coûte » ce roseau lambda qui, lui, n'en demande pas tant puisqu'il est « pensant » et donc ne confond pas persistance dans/en l'Être et rigidité dans/

en les Principes cette fausse inflexibilité s'apparentant plus dans ce cas à de l'orgueil narcissisé qu'à de la fierté bien naturelle du Dogme humain, celui de ses acquis civilisationnels toujours en mouvement, mais dont la *Somme* risque d'être sacrifiée sur un Chemin des Dames⁴...



Eugène Delacroix (French, 1798–1863),
The Death of Ophelia, 1843⁵

1 <https://www.youtube.com/watch?v=UMKdRSz0PUo&t=13s>

2 <https://journals.openedition.org/shakespeare/1912#bodyftn1>

3 <https://hyperbate.fr/finsumonde/2011/10/01/diderot-et-les-ruines/>

4 <https://www.geo.fr/histoire/chemin-des-dames-la-bataille-qui-declencha-les-mutineries-de-1917-173050#:~:text=Ces%20hommes%20acceptent%20de%20d%C3%A9fendre,peut%20alors%20parler%20de%20mutineries.>

5 <https://artmuseum.princeton.edu/story/%E2%80%9CRemember-me%E2%80%9D-shakespeare-and-his-legacy>

Car, aujourd'hui, bien plus qu'hier, l'anachronisme règne à nouveau en maître, « oubliant » que les reproches faits au « passé » peuvent être surtout des *interprétations* du présent instrumentalisé dans des géométries maillant trop hâtivement passé et avenir ; surtout lorsque l'on ne veut pas se rendre *compte* par exemple que les « lois » d'intervention militaire restent liées à ce qui se faisait à telle époque, que « la » condition de telle partie de l'humanité et du peuple en question devrait être lue selon les règles du « moment » concerné, et qu'il est donc bien erroné de ne pas faire *l'effort* (ce vouloir, cette *durée*) de comprendre la *singularité* de chaque « événement » ; comme si le passé ne pouvait pas être à la fois étudié dans sa particularité en « propre », et aussi dans ce qu'il retransmet *et* ajoute à l'Universel humain,

ce *Dogme* positif (et non positiviste au sens scientifique...) entendu ici, dans cette revue, comme cet accumulateur d'énergies multiformes et singulières permettant, tout de même, à chaque singularité de s'appuyer sur sa particularité afin de créer *sa* géométrie de l'avenir comme *présent* sans cesse unique (malgré les) (grâce aux) aléas...



INFORMATION : dorénavant (depuis le numéro 16, été 21...) et suite à de nombreuses demandes, DOGMA est enfin disponible en version papier, mais, pour le moment, uniquement sur [le site d'Amazon](#)



Great snakes!
They've blown up
the pipeline!



... announced evidence of ... the desert
Gran Chapo region ... partly
partly in your own country and partly
neighbouring territory, the Republic
Nuevo-Rico.



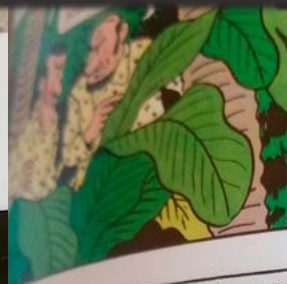
work these fields. Obviously,
your government will have
an interest in the profits
that would accrue ...



Unfortunately, yes.
But what can one do?
You can't make an
omelette without
breaking eggs, can
you, Colonel?



So, here's the reason for my visit.
We will give you 100,000 dollars
in cash if you will persuade
General Alcazar to undertake the
campaign ... Is it a deal?



Of course, of course. But you could
render us invaluable service. I mentioned
that part of the oil fields lie in Nuevo-
Rican territory. My company wishes to
exploit the whole region: so it follows
that you must take over the area.



But ... that would
mean war!



... and six dozen 75 TRGP, with
60,000 shells, for the government
of Nuevo-Rico. Payment in twelve
monthly instalments.



IL ÉTAIT UNE FOIS THALÈS. ORIGINE DE LA GÉOMÉTRIE ET GÉNÉALOGIE DES KRISIS

(Partie I, la version originale italienne est à la fin)

Par Niccolò Argentieri (Rome)¹

niccolo.argentieri64@gmail.com



L'original reste une hypothèse, dont la
seule base de vérification est la
réception.

H. blumenberg, *L'avenir du mythe*

Avant-propos

La notoriété de l'écrit de Husserl connu
sous le nom de *L'origine de la géométrie*

¹ Niccolò Argentieri enseigne les mathématiques et la physique au lycée « Virgilio » de Rome et collabore avec l'École supérieure d'études philosophiques de l'Université de Rome Tor Vergata, où il a obtenu son doctorat en philosophie. Ses intérêts portent principalement sur la phénoménologie husserlienne et l'école néo-kantienne de Marbourg, avec une attention particulière pour le thème de la relation entre la recherche philosophique et la pensée scientifique. Parmi ses publications : *Meccanica quantistica, rappresentazione, realtà. Un dialogo tra fisica e filosofia*, avec A. Bassi et P. Pecere, Bibliopolis, Napoli 2012 ; *Il segno sospeso. Su una doppia funzione dell'epochè nella matematica*, «Archivio di filosofia», 1-2/2015 ; *Affinità generica, differenza specifica. Matematica e dialettica nel neokantismo marburghese*, «Fogli di filosofia», 1/2016 ; *Sulla natura paradossale del continuo*, «Fogli di filosofia», 1/2019 ; *Sources of Objectivity in Modern Physics*, in AA.VV., *The Sustainability of Thought. An Itinerary through the History of Philosophy*, a cura di L. Giovannetti, Bibliopolis, Napoli 2020.

(ci-après OG), publié comme troisième appendice au texte principal *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*² est grandement redevable au travail de Jacques Derrida, qui en a édité une traduction autonome en 1962, introduite par un essai important et complexe³ - un essai à bien des égards plus célèbre, sinon plus fréquemment visité, que le texte husserlien lui-même.

² Edmund Husserl, *Der Ursprung der Geometrie*, in Id., *Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, 1935-1936 (Husserliana, VI ; édité par Walter Biemel, 1954, pp. 365-386) ; trad. it. *La crisi delle scienze europee e la fenomenologia trascendentale*, édité par Enrico Filippini, il Saggiatore, 1997, pp. 380-405.

³ Edmund Husserl, *L'origine de la géométrie*, édité par Jacques Derrida, PUF, 1962 ; le texte de Derrida est disponible en italien : *Introduzione à L'origine de la géométrie de Husserl*, édité par Carmine Di Martino, Jaca Book, 2008.

Derrida considère OG comme une étape décisive dans la définition de la pensée de Husserl, un véritable manifeste programmatique annonçant une reprise théorique finale et extrême de la voie phénoménologique. Il s'agit, explique Derrida, de "*mettre au jour, d'une part, un nouveau type ou une nouvelle profondeur d'historicité, et de déterminer, d'autre part, corrélativement, les nouveaux instruments et la direction originale de la réflexion historique*"⁴.

La décision de proposer une nouvelle traduction italienne d'OG (*voir la version italienne à la fin*) répond avant tout à la conviction qu'une telle importance ne peut être niée et doit, en effet, être étendue au-delà du thème interne de la nouvelle impulsion à l'entreprise phénoménologique relevée par Derrida. En effet, comme nous le verrons, la question de l'origine représente un instrument d'investigation qui, tout en présentant des risques indéniables dans sa gestion méthodologique, semble pouvoir garantir à l'OG un rôle exemplaire dans la tentative de préserver une approche proprement philosophique de la réflexion sur les mathématiques : une approche que l'on pourrait qualifier d'oblique, d'indirecte, donc de non-spécialiste, selon laquelle la philosophie, en abordant les mathématiques, n'est pas appelée à se définir comme l'épistémologie d'une discipline-objet particulière, reniant ainsi son propre canon textuel et conceptuel pour s'adapter aux questions particulières soulevées par les mathématiques. Au contraire, la philosophie, tout en tournant son regard vers les mathématiques, poursuit son propre engagement original et fondateur pour la compréhension, trouvant dans les mathématiques une démonstration particulièrement convaincante du travail de la raison. La tentative de formuler plus

clairement un tel rôle méthodologique de l'OG occupera la deuxième partie de cette introduction.

Une autre impulsion pour cette nouvelle traduction vient plutôt du soupçon, ou du risque, que le succès même de l'introduction de Derrida puisse empêcher un contact immédiat avec l'écriture de Husserl, la soumettant à une forme de colonisation théorique involontaire⁵.

On voudrait donc tenter de reconstituer la hiérarchie logique entre texte et commentaire, sans bien sûr renier l'importance de la lecture de Derrida. Un objectif pour lequel une nouvelle traduction - appelée à corriger certains oublis du précieux travail de Filippini et à proposer un langage plus conforme à la syntaxe husserlienne, en évitant des reformulations et des améliorations parfois risquées sur le plan interprétatif - peut s'avérer un outil efficace, presque une stratégie d'éloignement capable d'aiguiser la perception et l'attention analytique.

Afin de mieux contextualiser l'ensemble des problèmes que soulève le texte de Husserl, nous avons choisi de placer à côté de celle de l'OG la traduction des premiers paragraphes de la *Krisis* - en particulier les paragraphes 8, 9 et 9a : c'est à propos de ces derniers que l'OG assume formellement le rôle d'une annexe - consacrée à la généalogie de la science galiléenne et à son rapport avec la tradition de la géométrie euclidienne. Il est évident que poursuivre avec rigueur un tel processus de contextualisation impliquerait de remettre en cause bien plus que ces quelques pages, au point d'impliquer toute la structure de la *Krisis* et les grandes lignes de

4 Ibid, p. 4 ; trad. ital. p. 72.

5 Suspicion également alimentée par la traduction italienne de l'œuvre de Derrida, qui choisit d'attribuer le rôle de texte principal à l'introduction, reléguant OG à la fonction d'occasion pour l'entreprise théorique de Derrida - presque comme pour réaffirmer et consolider son destin d'appendice.

la réflexion husserlienne : une opération manifestement peu raisonnable dans le cadre de cet article. Nous limiterons donc notre attention, dans la première partie de cette introduction, aux paragraphes cités, consacrés précisément à l'investigation de la constitution et de l'autocompréhension de la science galiléenne, car c'est précisément de ces thèmes qu'OG s'inspire.

Enfin, la troisième et dernière partie de ces pages introductives sera consacrée à une brève reconnaissance critique, presque un programme de recherche en fait, d'un aspect du texte de Derrida, à savoir la comparaison entre la philosophie critique et la phénoménologie à propos de la notion même d'origine de la géométrie.

La science galiléenne et la généalogie de la krisis

La stratégie expositive de Husserl envisage souvent une *pars destruens* de l'argumentation, l'identification d'un faux pas de la raison philosophique dont le dépassement peut représenter un moment essentiel pour le déroulement du projet phénoménologique. C'est, par exemple, le rôle joué par la critique du psychologisme dans les *Prolégomènes*, par la suspension des certitudes et des disciplines liées à la thèse de l'attitude naturelle dans la première partie des *Idées*, par la dénonciation de l'erreur méthodologique qui empêche le doute cartésien de poursuivre pleinement la voie de la phénoménologie transcendante, que Descartes laisse également entrevoir dans les *Méditations cartésiennes*. D'autre part, c'est le principe même de l'époché qui exige ce passage dialectique, pour le traduire en une étape sur le chemin de la phénoménologie pleinement réalisée : l'objet proprement phénoménologique ne devient disponible que comme l'effet du dépassement d'un court-circuit qui préjudicie au travail descriptif.

Dans la *Crise*, l'exercice préparatoire au déploiement du véritable projet phénoménologique est confié à l'analyse critique de la constitution de la science moderne, la science mathématisée de la nature, à l'origine de laquelle Husserl place idéalement la figure exemplaire de Galilée, « le génie qui découvre et en même temps dissimule »⁶. Il s'agit de retracer les étapes qui ont conduit aux « obscurités énigmatiques et à première vue inextricables de la science moderne, même mathématique » et à la manifestation d'une « énigme du monde d'un genre tout à fait étranger aux époques passées »⁷. Ces obscurités renvoient à leur tour à ce que Husserl appelle l'énigme de la subjectivité, c'est-à-dire « l'énigme du sujet et de la méthode de la psychologie »⁸. Les difficultés que la psychologie rencontre dans la définition de ses principes méthodologiques sont liées à l'affaiblissement progressif de la conscience du caractère corrélatif de l'expérience, conséquence inévitable de l'adhésion au modèle naïvement objectiviste proposé par le positivisme. L'affaiblissement de la conception corrélatrice de la connaissance - conception qui représente, comme on le sait, le contenu philosophique fondamental de la refonte phénoménologique de la théorie de l'intentionnalité - entraîne une polarisation inévitable entre les composantes subjective et objective, d'où leur considération

6 Edmund Husserl, *Crisis*, cit., p. 81 : « Galilei, der Entdecker - oder, um seinen Vorarbeitern Gerechtigkeit angedeihen zu lassen : der vollendende Entdecker - der Physik bzw. der physikalischen Natur ist zugleich entdeckender und verdeckender Genius ». En italien, comme on peut le constater, l'intéressant dispositif linguistique utilisé par Husserl est en partie perdu. La traduction par « génie qui découvre et couvre » aurait probablement été préférable - et aurait peut-être rendu moins viables certaines interprétations partielles ou idéologiques de la *Crise*, en premier lieu celle qui y voit la preuve d'un tournant anti-scientifique de la part de Husserl.

7 Ibid., p. 35.

8 Ibid. (italiques dans le texte).

spéculaire et symétrique. Cette polarisation implique à son tour la transformation de la subjectivité elle-même en *objet* et, par conséquent, la compréhension de la psychologie comme «psychophysique», comme science objective caractérisée par un contenu particulier (c'est-à-dire l'objet «sujet») : «[...] si la nature scientifiquement rationnelle devient un monde de corps existant en soi, le monde-en-soi devient un monde *divisé* dans un sens inconnu jusqu'alors, divisé, c'est-à-dire, entre une nature-en-soi et un mode d'être qui en diffère : la sphère psychique»⁹. C'est précisément dans cette polarisation, dans cette séparation rigide entre une réalité extérieure au sujet et un processus cognitif entièrement interne à la conscience qui expérimente cette réalité, que Husserl identifie l'essence métaphysique de la science galiléenne et l'origine de l'involution objectiviste de la psychologie et de la philosophie, à savoir l'idée que le sens des choses est indépendant de l'opération intentionnelle du sujet.

L'enquête généalogique - comme le titre de la deuxième partie de *Crisis* le prévient : *Clarification de l'origine de l'opposition moderne entre l'objectivisme physicaliste et le subjectivisme transcendantal*¹⁰ - doit donc réactiver la conscience du caractère non originel de cette séparation, en montrant les étapes qui jalonnent le chemin de sa constitution et l'occultation progressive de ce chemin dans l'épaisseur de la sédimentation conceptuelle que Galilée et les générations qui l'ont suivi ont reçue comme tradition et comme horizon implicite de la signification. Trois étapes décisives jalonnent ce parcours généalogique : l'idéalisation platonicienne-euclidienne de la géométrie, la mathématisation gali-

léenne de la nature, la formalisation et la «technicisation» conséquente des mathématiques.

Voyons-en rapidement les traits fondamentaux.

Le début - l'épisode de l'histoire phénoménologique de la raison qui établit les conditions pour l'imposition ultérieure de l'objectivisme implicite dans la conception galiléenne de la connaissance naturelle - coïncide avec l'origine grecque de la géométrie en tant que science des *objets* idéaux. Husserl décrit la constitution de la géométrie élémentaire, en tant que science objective, en termes de processus d'idéalisation qui conduit de l'imprécision des «formes abstraitement saisies des corps empiriquement intuitifs»¹¹ à l'exactitude des formes géométriques - à considérer comme la limite idéale, déliée de la réalisabilité réelle, d'une pratique technique de raffinement. Le travail manuel, qui s'efforce de donner à l'objet la forme qui lui est la plus propre (la circularité de l'assiette, la sphéricité de l'amphore...) ouvre la voie à la possibilité de penser un *telos* idéal d'achèvement de ces formes, des «*formes-limites* vers lesquelles tend toute série de raffinements, comme vers un pôle invariant et toujours inatteignable»¹². Le passage du niveau de l'intuition sensible et pré-scientifique à celui des formes exactes de la géométrie se fait donc entre continuité et discontinuité. La continuité est liée à l'enracinement des concepts géométriques dans la notion concrète de pratique professionnelle : c'est l'intervention pratique et manuelle sur les données de l'intuition sensible qui s'offre comme un pont vers la constitution et le traitement scientifique des formes pures. Toutefois, l'idée du raffinement indéfini ne doit pas faire oublier

9 Ibid, p. 90.

10 Voir ci-dessous, p. 61.

11 Voir ci-dessous, p. 65.

12 Cf. ibid.

la solution de continuité qui, en effet, intervient tout au long de ce processus au moment du passage du possible au simplement pensable et dans la constitution conséquente du plan de l'idéalité pure :

A la place de la praxis réelle - tant celle de l'action que celle qui examine les possibilités empiriques, qui ont à voir avec des corps empiriques réels, réellement possibles - nous avons maintenant une *praxis idéale* de "pensée pure", qui se maintient exclusivement dans le *domaine des formes-limites pures*.¹³

Dans cette difficile coexistence de continuité et de discontinuité, le sens originel de la géométrie - qui est avant tout celui d'une *praxis* conceptuelle, d'une spécialisation du langage visant à la classification et à l'ordonnement de la perception des formes des corps sensibles, à la restitution intelligible de l'expérience et à la résolution des problèmes pratiques - risque de se perdre. En d'autres termes, ce qui se produit avec la redéfinition platonicienne-euclidienne de la géométrie, c'est la transformation de certains modes instrumentaux de la *praxis* perceptive et cognitive en objets, en objets idéaux, en tant que tels distincts et autonomes par rapport à l'activité productrice de la conscience. La forme triangulaire d'un corps n'est pas tant la reconnaissance d'une qualité formelle du contenu perceptif, qu'un instrument linguistique-construc-tif (en tant que tel constitutif du monde *et de la* conscience qui l'habite) qui se développe en réponse au besoin de déchiffrer et de rendre l'expérience d'une certaine manière connaissable. L'idéalisation rompt ce lien expérientiel pour isoler l'*en-soi* de la forme, le triangle, en tant qu'objet d'une discipline qui identifie ses caractéristiques pertinentes et en fait le contenu d'une dé-

finition rigoureuse, univoque et partagée.

Évidemment, cette transformation des instruments formels de l'expérience perceptive en objets idéaux n'est pas, en tant que telle, un événement qui aurait pu ou dû être évité. Lire l'analyse husserlienne en ces termes serait en trahir le sens et les objectifs. L'idéalisation est une étape nécessaire pour les mathématiques (comme pour la phénoménologie d'ailleurs), la condition de leur constitution en tant que discipline et de leur extraordinaire développement. L'idéalisation est inévitable pour que les mathématiques existent. Mais le but de la recherche généalogique, comme celui de la philosophie, n'est pas, et ne peut pas être, la détermination des principes théoriques et méthodologiques qui sous-tendent le fonctionnement d'une discipline scientifique fermée sur elle-même. L'enjeu est la compréhension de l'expérience comme lieu de constitution des mathématiques, et non les mathématiques comme objet de réflexion épistémologique.

Il s'agit donc de réactiver la conscience de l'origine non-objective des objets idéaux ; la conscience, donc, de ce processus constitutif qui les a transformés de fibres du tissu corrélatif de l'expérience en idéalités formelles et ontologiquement autonomes. Perdre cette conscience, c'est ignorer les gestes et les métamorphoses conceptuelles à la base de l'émergence de la géométrie pure et, par conséquent, perdre le sens même de l'*ars* geometrico-mathématique. C'est, en d'autres termes, accepter le tournant euclidien qui a fait de la géométrie une science des objets idéaux, la soustrayant ainsi au devenir et à la relativité de l'expérience et la proposant comme modèle et terme de référence de toute connaissance rigoureuse.

La deuxième jonction décisive identifiée par l'enquête généalogique husserlienne

13 Voir ci-dessous, p. 66 (italiques dans le texte).

concerne directement la pensée et le rôle de Galilée. Il s'agit sans aucun doute de la section la plus importante et la plus célèbre de la première partie de la *Crise* - mais aussi, évidemment, la plus controversée - car, en remettant explicitement en question un protagoniste aussi imposant de l'histoire des sciences, le texte de Husserl viole les frontières disciplinaires de la philosophie théorique, s'exposant inévitablement au jugement et à l'intérêt de perspectives différentes. Galilée est en même temps une figure clé de l'histoire de la philosophie naturelle - en ce sens, l'analyse de Husserl peut et doit aussi être évaluée avec les critères de l'histoire des sciences - et un moment exemplaire de la téléologie phénoménologique, à comprendre avant tout à la lumière des motifs et des objectifs profonds de la réflexion de Husserl.

Or, s'il est vrai que le premier aspect ne peut être exclu des critères d'interprétation du discours husserlien - car cela en empêcherait une lecture pleinement consciente -, il est néanmoins très important, précisément pour une compréhension effective du projet husserlien, de tenir compte de l'orientation strictement théorique du texte : l'histoire que raconte Husserl est une histoire philosophique, une histoire du sens visant un projet analytique de (re)fondation. Cela signifie, en d'autres termes, que l'exposé husserlien n'a pas et ne peut pas avoir le ton ou les exigences d'une reconstruction historique rigoureuse¹⁴. L'histoire ne connaît pas de

14 Le problème de l'évaluation de la reconstruction husserlienne à la lumière de critères historico-scientifiques plus rigoureux est abordé dans le beau livre de François De Gandt, *Husserl et Galilée. Sur la crise des sciences européennes*, Vrin, 2004, notamment dans le troisième chapitre. L'image de Galilée dessinée par Husserl est-elle soutenable du point de vue de l'histoire des sciences ? La réponse ne peut évidemment pas être univoque, précisément en raison du caractère fonctionnel et exemplaire que revêt la figure de Galilée dans le traitement husserlien. L'analyse précise de De Gandt montre, d'une part, que Husserl a raison

fractures ou de tournants brusques, ni, probablement, de figures solitaires qui, en l'espace d'une vie, parviennent à imposer aux événements une direction radicalement différente de la précédente. L'œuvre de Galilée, malgré son importance et son rôle d'époque, impossible à nier, n'est pas l'intuition sans précédent d'un génie isolé qui change l'histoire de la connaissance, mais l'accomplissement métaphysique d'un processus culturel profond et multiforme qui plonge ses racines dans les grandes transformations matérielles des siècles précédents (formation de la classe marchande, redéfinition du monde connu à travers les explorations géographiques, diffusion de l'imprimerie, développement de la connaissance technologique).¹⁵

d'attribuer à Galilée le début d'un mouvement irrévversible de mathématisation : un processus qui a conduit la physique à modifier progressivement son propre statut, en s'éloignant de plus en plus d'un contenu intuitif pour s'appuyer sur des principes abstraits qui ne peuvent être évalués que sur la base des conséquences que l'on peut en tirer. L'erreur de Husserl est peut-être d'avoir attribué le geste initial de ce mouvement de mathématisation des sciences de la nature à Galilée tout entier : l'histoire est en effet ici plus complexe et moins linéaire, et remonte à des temps plus lointains, à l'origine et à la constitution de sciences moins "nobles" que la physique et l'astronomie galiléennes, comme la perspective, la mécanique et l'optique (ibid., pp. 112-125). Cependant, le rapport entre la pensée de Husserl et l'histoire des sciences au sens strict n'est pas facile à déchiffrer ou à résoudre, comme le confirme De Gandt lui-même en soulignant l'influence de la réflexion husserlienne sur la recherche historique de Koyré : "*Cependant la Krisis n'est pas seulement un lieu de sédimentation pour une image reçue de Galilée. De fait les analyses de Husserl ont été une guide et un stimulant pour la lecture et l'interprétation des textes de Galilée, sous un certain éclairage. La compréhension husserlienne des enjeux et des décisions créatrices a été féconde pour l'histoire des sciences, une fécondité qui est manifeste, nous semble-t-il, dans la figure et l'œuvre d'Alexandre Koyré*" (ibid., p. 99).

15 C'est précisément la recherche de Koyré qui témoigne admirablement de la complexité de l'œuvre de Galilée et des multiples niveaux d'interprétation qui s'y entremêlent : "Les œuvres de Galilée, le *Dialogo* comme *Il Saggiatore*, sont avant tout des œuvres coperniciennes, et la physique de Galilée est une physique copernicienne, une physique qui doit défendre l'œuvre du grand astronome - le mouvement de la

Le Galilée de Husserl, plutôt qu'une figure historique réelle, est la personnification - certainement une simplification, donc, justifiée surtout pour des raisons d'efficacité expositive - d'un concept ou d'un tournant dans la reconstruction généalogique. Le moment où, comme nous l'avons dit, la géométrie, transformée par le tournant platonicien-euclidien en science des *objets* idéaux, est acceptée comme connaissance inconditionnelle (non pas, donc, comme le résultat d'une métamorphose progressive, survenant au niveau méta-opératoire, d'une pratique expérientielle et cognitive, mais comme une formation déjà accomplie) et comme instrument irremplaçable pour une connaissance objective et universelle de la nature :

Galilée était très loin d'imaginer qu'il pouvait être important, voire essentiel de faire de la preuve géométrique, du "comment" de son origine, un problème.¹⁶

C'est précisément l'idée de géométrie que Galilée accepte comme une évidence donnée par une tradition incontestée - l'idée selon laquelle la géométrie est comprise comme la science des idéalités libérées de la mutabilité opaque des sensations subjectives - qui permet de penser

terre - contre les anciennes objections et les nouvelles attaques. Or, cette nouvelle physique, et Galilée le voit mieux que quiconque, doit être *toto coelo* différente de l'ancienne ; donc, pour construire cette nouvelle physique, il faut démolir l'ancienne, c'est-à-dire démolir ses fondements mêmes, les fondements *philosophiques* qui la soutiennent ; quant à la nouvelle physique, mathématique, archimédienne, Galilée comprend bien que pour la construire, il faut en changer tous les concepts et leur donner de nouveaux fondements ; et il comprend bien qu'il faut l'ancrer, le plus solidement possible, à une *philosophie*. D'où le mélange subtil, dans l'œuvre galiléenne, de "science" et de "philosophie" et l'impossibilité, pour l'historien - à moins de renoncer à l'entendement - de séparer les deux éléments intégrants de sa pensée" (Alexandre Koyré, *Études galiléennes*, Hermann, 1966 ; trad. *Studi galileiani*, édité par Maurizio Torrini, Einaudi, 1976, pp. 214-215).

16 Edmund Husserl, *Crise*, citée, p. 58-59.

une nature stable et connaissable qui se déploie au-delà des apparences des sens et de la variabilité imprévisible du comportement des phénomènes :

Nous nous limitons ici à observer comment la géométrie, assumée dans la naïveté de cette évidence a priori qui continue à animer tout travail géométrique, détermine la pensée de Galilée et le guide vers une idée de la physique qui se dessine pour la première fois dans l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie.¹⁷

Ce n'est qu'en supposant que le monde, dans sa totalité et dans ses détails, est un monde géométrique et mathématique, ce n'est qu'à la lumière de cette hypothèse métaphysique qu'une connaissance approfondie des mécanismes de la réalité devient concevable et réalisable pour la science galiléenne.

C'est ici qu'intervient la question fondamentale de la mathématisation *des plena*, c'est-à-dire la transformation des qualités secondaires en objets susceptibles d'un traitement formel. Pour passer de la géométrie à la science de la nature, il ne suffit pas de mathématiser les formes : il faut aussi et surtout parvenir à rendre mathématique la matière du monde¹⁸. L'objectivité et l'universalité de la connaissance ne peuvent être garanties que par une mathématisation totale, sans résidu. Même les couleurs ou les odeurs doivent être sauvées, sinon nous perdrons quelque chose du réel, nous abandonnerions des pans entiers de l'expérience à l'oscillation subjective des impressions. Il s'agira bien sûr d'une mathématisation indirecte, d'une mathématisation par association, de la réduction des qualités secondaires aux

17 Ibid, p. 59.

18 Cf. Thomas Régis, *Mathématisation indirecte et monde de la vie. Un commentaire de la section 9c de la Krisis*, in "Kairos", n° 22, 2003, pp. 213-234.

lois de la mécanique. Tel est, pour Husserl, l'apport fondamental de l'œuvre de Galilée, le sens véritable de son «platonisme» qui délivre une nouvelle évidence à la tradition :

Ce que nous expérimentons dans les choses elles-mêmes, dans la vie pré-scientifique, les couleurs, les sons, la chaleur, le poids, ce que nous expérimentons causalement, le rayonnement calorique d'un corps réchauffant les corps environnants, et autres, est bien sûr, d'un point de vue "physicaliste", des vibrations sonores, des vibrations caloriques, c'est-à-dire des événements purs du monde des formes. Cette affirmation universelle est aujourd'hui considérée comme un truisme incontestable. Mais pour *Galilée*, pour le créateur de la conception qui a rendu la physique possible, ce qui ne deviendrait évident qu'à travers son travail ne pouvait pas être évident. Pour lui, seules les mathématiques pures et leur application habituelle étaient évidentes. Mais si l'on s'en tient strictement à la motivation galiléenne, celle qui était en fait à l'origine du fondement de l'idée nouvelle de la physique, on doit se rendre compte de la *nouveauté* que sa pensée constituait dans la situation de l'époque .¹⁹

Ici, le motif fondamental de l'enquête généalogique résonne avec une grande clarté : transformer en *nouveauté* ce que la tradition nous livre comme évident et acquis. L'efficacité et le sens de la science de la nature de Galilée reposent sur la possibilité d'appliquer les concepts et les outils de la géométrie à l'étude du manifeste phénoménal - mieux encore : sur la possibilité de transformer les objets et les événements réels de manière à les rendre compatibles avec une description géomé-

trique. C'est ce geste qui rend l'œuvre de Galilée si fondamentale dans la généalogie de l'objectivisme que Husserl nous invite à retracer ; un geste qui permet de lire la pensée galiléenne comme une forme de radicalisation fatale du platonisme :

Pour le platonisme, le réel avait une métessi plus ou moins parfaite avec l'idéal, ce qui permettait à la géométrie ancienne d'être appliquée de façon rudimentaire à la réalité. Dans la mathématisation galiléenne de la nature, c'est alors cette même réalité qui est idéalisée selon les nouvelles mathématiques, en termes modernes elle devient elle-même une multiplicité mathématique .²⁰

La nature ne participe plus seulement à l'idéal, elle est à tous égards idéalité. Il y a, en d'autres termes, une substitution d'objet qui conduit à créer, sur le modèle de la géométrie pure, une physique qui n'est jamais pleinement justifiée par l'expérience :

Mais il est extrêmement important de noter que dès Galilée, une substitution [Unterschiebung] du monde des idéalités construit mathématiquement au seul monde réel, le monde qui est réellement donné dans la perception, le monde expérimenté et expérimentable - notre monde de la vie quotidienne avait déjà eu lieu. Cette substitution a été héritée par les successeurs, par les physiciens de tous les siècles suivants .²¹

20 Voir ci-dessous, p. 63.

21 Edmund Husserl, *Crise*, citée, pp. 77-78. La traduction a été légèrement modifiée parce que Filippini choisit de rendre le terme husserlien *Unterschiebung* par 'superposition', une solution qui ne semble pas convenir. En ce qui concerne le choix terminologique de Husserl, je trouve intéressante l'observation de De Gandt selon laquelle, pour décrire l'opération galiléenne, Husserl remplace dans la *Crise* le verbe *unterschieben*, utilisé dans *Idées* et *Logique*, par le verbe *unterschieben*, nettement plus connoté en termes évaluatifs

19 Edmund Husserl, *Crise*, citée, p. 66.

Le caractère ambivalent, dans une perspective généalogique, de la mathématisation galiléenne doit être clair²². Le refus de toute priorité logico-cognitive des formes simples et maximale-ment régulières sur les formes réelles des corps - l'idée, en d'autres termes, que la mathématisation n'est pas un acte qui impose des formes géométriques (trop parfaites, trop régulières) à un monde par ailleurs complexe, mais l'instrument qui permet d'abstraire, parmi les multiples qualités des corps, celles qui se prêtent le mieux à une formulation objective et stable - est cohérente, en principe, avec l'origine instrumentale et pratique de l'*ars geometrica* que nous avons évoquée plus haut.

Mais pour Galilée, comme nous l'avons dit, cette origine est désormais irrémé-

(cf. François De Gandt, *Husserl et Galilée*, cit., p. 70).

22 Le sens de ce processus est évidemment très complexe et nécessiterait un décryptage minutieux des contenus tissés dans les textes galiléens. D'autre part, le thème de la mathématisation est le pivot autour duquel tourne, en fait, toute la construction rhétorique du *Dialogue* : admettre l'utilisation des mathématiques dans l'étude des phénomènes naturels signifie effacer définitivement la frontière qui sépare le "ciel" de la "terre", frontière déjà symboliquement violée par le télescope galiléen pointé vers les sphères célestes. La science prégaliléenne, en effet, n'excluait pas la possibilité d'une formulation mathématique de la connaissance, mais limitait cette formulation à la description des mouvements des corps célestes, régis par la régularité parfaite et immuable des lois divines : dans ce contexte, la légitimité de l'utilisation des mathématiques et la vérité des résultats obtenus découlaient directement de la nature divine des phénomènes examinés. L'extension de l'intervention des mathématiques au-delà de la sphère des mouvements célestes était, avant même d'être illégitime, totalement impensable : les phénomènes *terrestres*, objet d'une expérience sensible inévitablement imparfaite et éphémère, subissent des processus de génération et de corruption absolument incompatibles avec l'atemporalité parfaite du calcul mathématique. La mathématisation galiléenne "divinise" donc la nature, en l'élevant à une connaissance *a priori* qui lui était auparavant refusée, et en la transformant ainsi en un grand livre dans lequel la Création se déploie devant la science de l'homme. Pour un examen plus approfondi de ce thème, avec une référence particulière à certains passages de la deuxième journée du *Dialogue*, je renvoie à mon ouvrage *Ci sono elettroni nel mondo della vita ?*, Bonanno, 2009, pp. 50-54.

diablement perdue, brouillée dans la sédimentation de sens qu'il reçoit comme une tradition. Une tradition qui oblige presque Galilée à penser les formes décrites et étudiées par les mathématiques comme des propriétés des objets de l'expérience - à les penser, donc, non pas comme des instruments de constitution et de structuration de l'expérience, mais comme des objets à part entière, référents idéaux des concepts de la géométrie issue du tournant euclidien.

Par conséquent, la mathématisation galiléenne est un processus cognitif extrêmement complexe, non purement technique donc²³, dont la première étape requiert l'identification, dans le monde que l'expérience rend disponible, d'un en-soi structural, absolu et invariant, identifiable à un objet manifold de type géométrique. Le problème n'est donc pas le processus de transformation que subit l'idée de mathématisation en vertu de l'œuvre de Galilée, mais plutôt la compréhension philosophique de ce processus de transformation et, par conséquent, la réponse que l'on entend donner à la question des conditions qui rendent possible la description mathématique de la réalité empirique.

Aux yeux de Husserl, la philosophie, dans sa compréhension de la science

23 Une description intéressante de l'horizon métaphysique qui donne sens à l'idée galiléenne de mathématisation, surtout dans la perspective d'une recherche génétique, se trouve dans l'essai de Valentina Cappelletti, *Dall'ordine alle cose. Essai sur Werner Heisenberg*, Jaca Book, 2001, pp. 18-33. "La lecture de Galilée devrait nous montrer que l'objectivité et l'universalité, telles que la science et le sens commun les entendent aujourd'hui, sont le résultat d'une opération précise : la mathématisation de la réalité. La mathématisation est en effet, en termes rigoureux, une hypothèse, mais elle se transforme ensuite en fait, par une opération typiquement métaphysique, en ce sens qu'elle n'est rien d'autre que l'introduction d'un critère de vérité et aussi de réalité. La mathématisation, c'est-à-dire la construction d'une nouvelle ontologie au double sens où elle établit ce qu'est le réel et fixe les critères pour décider du discours approprié à la "chose" qu'est le réel" (p. 24).

moderne, et la science elle-même, dans l'interprétation généalogique de son propre développement, ont progressivement évincé, refoulé, le caractère constructif et processuel de la mathématisation, pour finir par adhérer sans critique à la solution métaphysique (platonicienne et, plus radicalement, galiléenne) : le monde est déjà écrit en termes mathématiques et c'est la meilleure garantie de l'applicabilité de la géométrie à la description de la nature. Toute distinction disparaît donc entre «ces corps dont nous avons l'expérience effective, dotés du contenu qui est le contenu effectif de l'expérience»²⁴ et les formes idéales de la géométrie, entre l'espace de l'expérience ordinaire (qui n'est pas un objet, mais une structure fondamentale de corrélation expérientielle) et l'espace de la géométrie (l'aboutissement objectif d'un processus constitutif complexe). On oublie, en d'autres termes, que le monde décrit par la science en termes mathématiques n'est pas la donnée d'une expérience immédiate, mais le résultat d'une construction théorique complexe et stratifiée : le sens profond des formules et des concepts sur lesquels la science fonde le caractère prédictif des théories ne peut être compris qu'en rappelant à la conscience la praxis d'idéalisation qui conduit du monde de l'expérience ordinaire ou pré-scientifique aux objectualités idéales examinées par la géométrie et la science. Sinon, le pouvoir formateur des signes qui apparaissent dans les formules risque de nous enfermer dans un jeu purement mécanique, en mettant en équation des signes qui ont des contenus intuitifs très différents.

C'est précisément à cette capacité des signes de remplacer une procédure intuitive enracinée dans l'expérience sensorielle par le développement quasi automatique de déductions symboliques que se rat-

tache le troisième et dernier moment de la généalogie husserlienne. Après la transformation des instruments formels de la géométrie en objets idéaux d'un monde immuable et donc connaissable, et après la substitution induite, parce que non plus consciente, de ce monde à la réalité multiforme de la perception sensorielle, le dernier acte du processus de transformation du monde en objet coïncide avec ce que Husserl appelle la *technicisation* des mathématiques :

Toutes les découvertes, qu'il s'agisse de l'ancienne ou de la nouvelle physique, sont des découvertes qui s'inscrivent dans ce monde de formules qui s'ajoute, pour ainsi dire, à la nature. Le sens de ces formules réside dans les idéaux, tandis que tout le processus laborieux de recherche qui y conduit n'a que le caractère d'un moyen pour arriver à une fin. Et ici il faut considérer l'influence de la technicisation, que nous avons déjà caractérisée, de la pensée mathématique-formelle ; la transformation d'une pensée parfois brillante, visant à élaborer des théories utiles à l'expérience, à la découverte, à la construction, en une pensée qui adopte des concepts transformés dans leur signification, des concepts "symboliques"²⁵.

Grâce à une notation de plus en plus efficace, les mathématiques et leur application à la nature connaissent une liberté quasi absolue, liberté payée cependant au prix très élevé de vider les procédures de leur sens :

Il est facile de constater que, déjà dans la vie humaine, et d'abord dans chaque vie, de l'enfance à la maturité, la vie originellement intuitive, qui crée

24 Cf., p. 64.

25 Edmund Husserl, *Crise*, citée, p. 77.

ses formations originellement évidentes par des activités basées sur l'expérience sensuelle, s'abandonne très rapidement, et dans une mesure croissante, à la *séd-uction du langage*. Elle s'abandonne, dans une mesure toujours plus grande, à un dire et à un lire dominés exclusivement par des associations - se trouvant ensuite très souvent déçue, en ce qui concerne la validité de ce qu'elle a ainsi acquis, par l'expérience ultérieure.²⁶

Ici encore, il est important de rappeler que le but de l'analyse husserlienne n'est pas une évaluation négative du processus de technicisation en tant que tel. Il sait, bien mieux que certains de ses lecteurs, que la notation et la transformation algébrique du contenu intuitif des mathématiques ont été un moment essentiel du développement de la discipline. Reconnaître le rôle du langage, et du signe écrit en particulier, comme condition de la constitution d'une pratique conceptuelle, est une caractéristique essentielle des textes que nous remettons en cause, de *OG* en premier lieu. Il s'agit, encore une fois, d'autre chose, à savoir de la compréhension philosophique d'une pratique, de la capacité réflexive de maintenir vivant, et de réinterroger sans cesse, le sens des effets des jonctions théoriques que la tradition nous livre comme ayant déjà eu lieu. Si, en effet, la conscience oublie le sens de l'origine des constructions géométriques, c'est-à-dire le chemin idéalisant qui mène des formes vagues de l'intuition aux formes exactes de la géométrie, puis aux symboles de l'algèbre, en prétendant procéder en se fiant uniquement au pouvoir de sédimentation des signes linguistiques et à la capacité de la déduction logique d'accompagner la pensée de jugement en jugement, alors le chemin de la *Krisis* est tracé et destiné à être parcouru :

26 Voir ci-dessous, p. 78.

La déduction se fait selon l'évidence logique formelle ; mais sans la faculté, effectivement exercée, de réactiver les activités originelles contenues dans les concepts fondamentaux, et donc aussi le quoi et le comment de ses matériaux pré-scientifiques, la géométrie serait une tradition vidée de son sens, dont, si nous étions nous-mêmes privés de cette faculté, il nous serait impossible de savoir si elle a et a eu un sens authentique, effectivement récupérable. Mais telle est, malheureusement, notre situation, la nôtre et celle de toute l'époque moderne.²⁷

Le calcul pur est aveugle, en ce sens qu'il conduit à des résultats corrects en se déplaçant dans un vide de conscience, sans justification profonde des procédures et sans mémoire de l'origine pratico-intuitive des objets idéaux qui donnent un contenu aux signes. La pratique mathématique, dans cet aboutissement formel, loin du support d'un contenu intuitif, devient un pur art (*Kunst*) de la manipulation des signes. Ce savoir-faire technique, cet art algorithmique purement prédictif, n'est plus, d'un point de vue phénoménologique, une connaissance, car il n'est plus soutenu par une philosophie qui évite son repli technique sur lui-même et son isolement formaliste.²⁸

27 Voir ci-dessous, p. 83.

28 La formalisation technique des mathématiques, liée à une confiance purement opérationnelle dans le pouvoir prédictif de calculs rendus indépendants de leur contenu intuitif, est un problème que Husserl expose dès le projet du deuxième volume de la *Philosophie de l'arithmétique* et qui est lié au débat sur le sens à attribuer à l'introduction des systèmes numériques supérieurs, des nombres complexes en particulier. Le voile d'idéalité qui cache l'espace de l'expérience perceptive est une image qui provient des études sur l'évolution de la géométrie dans la seconde moitié du XIXe siècle, études qui ont occupé Husserl pendant au moins une décennie (la soi-disant "décennie préphénoménologique" qui a précédé la publication des *Ricerche logiche*) en vue de la réalisation, jamais

Le parcours généalogique a ainsi révélé comment l'évolution des mathématiques et leur enrichissement technique progressif ont fini par marginaliser le sens originel de la pratique géométrique, son sens phénoménologique, pourrait-on dire. Comme si les mathématiques étaient allées coloniser des lieux inexplorés de l'univers, oubliant la localisation, et peut-être même l'existence, de la planète où la civilisation a pris forme. Or, d'une part, le manque de pertinence du récit fondateur face à l'efficacité et à la complexité atteintes, précisément grâce à la formalisation technique et à la rupture du pacte avec une donnée intuitive limitative désormais étrangère aux constructions postérieures au XVIII^e siècle, par le langage mathématique, est indéniable.

De ce point de vue, l'oubli de l'origine se configure, pour les mathématiques, comme un trait constitutif de leur méthode, comme le lieu de leur extraordinaire force constructive et de leur capacité à donner voix à des phénomènes autrement indéchiffrables. La compréhension des procédures techniques des mathématiques, la signification opérationnelle des notions introduites, la signification

achevée, d'une philosophie organique et systématique de l'espace (voir, pour ce thème et la bibliographie y afférente : Paul Natorp, *Forma e materia dello spazio. Dialogue avec Edmund Husserl*, Bibliopolis, 2008). La question du lien et de la relation fondatrice entre l'espace idéal de la géométrie et l'espace de l'expérience pré-scientifique - maintes fois reconsidérée et redéfinie dans les œuvres ultérieures, mais jamais entièrement abandonnée - contient, *in nuce*, cette constellation de concepts et de problèmes qui conduiront à la notion de vie-monde et à la définition même de la phénoménologie en tant que science de la conscience constitutive. Une vision continuiste et progressive de la réflexion husserlienne se trouve ainsi renforcée, dont les changements de direction, parfois ostensibles et soudains, sont en réalité la manifestation extérieure d'une pensée qui procède par reconsidérations et approfondissements successifs - retrouvant, à partir de perspectives toujours nouvelles et avec de nouveaux outils conceptuels, des thèmes qui semblaient oubliés ou abandonnés.

des processus abstraits : ce sont des exigences internes aux mathématiques, et non pas des exigences supplémentaires ou des questions qui doivent être laissées aux débats oiseux de la philosophie. D'autre part, la récupération de ce noyau d'origine est indispensable à la compréhension phénoménologique de la science moderne : telle est la position de Husserl, qui ne laisse guère de place aux lectures militantes, passéistes ou anti-scientifiques de sa pensée. Revenir à ce noyau fondateur de la pratique géométrico-mathématique, redécouvrir la planète de l'origine, tel est le programme que Husserl confie à l'OG et au cadre méthodologique de la phénoménologie génétique.²⁹

L'origine de la géométrie et le "Rückfrage"³⁰

La première difficulté qu'une telle déconstruction (ou reconstitution) généalogique doit affronter concerne le sens à donner à la notion d'*origine* comme ob-

29 L'ambiguïté et les difficultés de toute l'entreprise husserlienne par rapport au projet fondateur sont bien connues et largement discutées. Pour un point de vue très intéressant, médiatisé par les travaux du premier Derrida (avec une attention particulière au texte apparemment le plus critique de la fascination métaphysique que l'idée de philosophie exerce d'abord sur la phénoménologie), voir Vincenzo Costa, *La generazione della forma. La fenomenologia e il problema della genesi in Husserl e in Derrida*, Jaca Book, 1996 : "Le texte de Derrida ne se positionne donc pas du tout comme une simple déconstruction de la philosophie de Husserl, et pourtant il ne peut pas non plus être compris comme une continuation de celle-ci. Il s'installe plutôt dans ce hiatus entre le programme husserlien d'une *philosophie première* et d'un fondement ultime de la connaissance et les analyses phénoménologiques concrètes qui ne cessent de contredire cette orientation, poussant vers une notion de phénoménologie transcendantale libérée de l'instance fondatrice" (p. 21). Nous verrons comment une ambiguïté similaire investit pleinement le texte sur l'origine de la géométrie.

30 "question de retour"; NDLR : ["questionnement à rebours" pour Ricoeur : https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_2015_num_113_1_8430]

jectif d'une investigation philosophique. Identifier l'origine à un événement historique précis - solution que le texte de Husserl, lu de manière fragmentaire, semble rendre possible (pensons à l'importance accordée au fondement euclidien des mathématiques grecques) - reviendrait en effet à comprendre la phénoménologie génétique comme une forme particulière d'histoire culturelle, en ignorant l'imbrication subtile d'archéologie et de téléologie qui la définit :

Peut-être que, pour les âmes romantiques, le mytique-magique peut être particulièrement attrayant dans l'histoire et la préhistoire des mathématiques ; mais se complaire dans cet aspect historique purement factuel des mathématiques, c'est précisément se perdre dans le romantisme et passer à côté du problème authentique, du problème intrinsèquement historique, du problème gnoséologique.³¹

Il s'agit là, comme on le voit, d'une question d'une grande complexité. Distinguer la reconstruction historique et linéaire de la constitution progressive d'une formation culturelle ou conceptuelle de la stratégie généalogique que Husserl entend poursuivre est déjà une question tout à fait philosophique, et donc impossible à traiter de manière exhaustive dans un cadre préliminaire, comme une clarification préalable qui écarterait, une fois pour toutes, la possibilité d'une lecture impropre ou mal centrée des analyses de Husserl. Comme toujours dans le cas de la philosophie husserlienne, il faut *faire* (ou refaire) le travail de la phénoménologie, suivre et, le cas échéant, intégrer les pages dans lesquelles l'analyse se déploie, sans en anticiper le sens et les objectifs, mais en

essayant plutôt de faire émerger le sens et les objectifs de la dialectique entre la reformulation incessante de la méthode et les résultats du travail analytique.

Comme nous l'avons dit, l'objectif du mouvement généalogique est de restituer à la compréhension philosophique la marge de liberté qui lui est refusée par le processus d'effacement qui accompagne la transmission historique des concepts. Un retrait certes nécessaire pour garantir la légèreté au rythme du progrès technique, mais dangereux et étouffant pour la clarté philosophique. En retrouvant l'instant qui marque l'enfoncement d'un phénomène ou d'une notion dans l'inconscient de l'histoire culturelle, la généalogie libère l'espace de la réflexion, en rendant énigmatique ce qui paraît acquis ou philosophiquement marginal. L'origine se révèle ainsi non pas comme l'occurrence ponctuelle d'un événement unique, un *commencement* historique et contingent, l'intuition inaugurale concrète et factuelle d'un savant précoce qui donnerait naissance à l'histoire moderne des mathématiques ou de la physique³², mais comme un entrelacement complexe de facultés, de processus et de structures qui représentent la condition interne du sens de la connaissance scientifique, le contenu transcendantal d'une pratique théorique qui confie à ce contenu l'intelligibilité et l'unité de son propre développement : non pas un geste inaugural lointain et mytique, mais un horizon toujours contemporain des transformations que traverse une discipline.

En reportant la tentative de raviver la complexité de la question de l'origine au paragraphe final de cette introduction, nous voudrions maintenant porter notre attention sur un autre aspect de l'OG, en

31 Cf. , p. 96.

32 Nous verrons cependant, dans la dernière partie de cet essai introductif, comment une telle lecture n'est pas facilement contournable dans le cas du texte husserlien.

essayant de le lire comme un texte - un texte programmatique plus qu'analytique, bien sûr - capable d'esquisser une conception philosophique des mathématiques caractérisée par des méthodes et des objectifs très différents de ceux des philosophies de spécialité et, précisément pour cette raison, particulièrement intéressants. Intéressant parce que la géométrie et les mathématiques ne sont pas l'objet du discours d'OG, mais l'occasion exemplaire, en un sens que nous essaierons de préciser dans un instant, de réaffirmer le rôle constitutif, au sens phénoménologique, des structures fondatrices de l'expérience.

Au premier rang de ces structures fondatrices se trouve la temporalité historique, appelée presque paradoxalement à fonder la possibilité de l'ontologie et de la logique mathématique, domaines considérés comme étrangers ou indifférents à la dynamique du temps: «Mettre la géométrie en évidence, c'est donc, qu'on en soit conscient ou non, dévoiler sa tradition historique»³³. Comme on le voit, Husserl ne parle pas ici, comme dans le cas de Galilée, d'une simple histoire des faits, mais du résultat d'une enquête qui est historique dans un sens tout à fait nouveau, sans précédent: «Notre recherche, comme on le verra ici d'emblée sur la base d'un exemple, est en fait historique dans un sens inhabituel, c'est-à-dire historique dans une direction thématique qui ouvre des problèmes fondamentaux tout à fait étrangers à l'historiographie ordinaire»³⁴.

Parallèlement à cette historicité particulière, Husserl souligne le rôle constitutif du langage, véhicule transcendantal de la communicabilité intersubjective et moyen par lequel l'idéalité géométrique acquiert sa matérialité (autre paradoxe):

[...] comment l'idéalité géométrique (comme celle de toute science) passe-t-elle de son origine initiale intrapersonnelle, où elle se présente comme une figure dans l'espace conscient de l'âme du premier inventeur, à son objectivité idéale? Nous voyons immédiatement que cela se produit par le biais du langage, dans lequel elle acquiert, pour ainsi dire, son propre corps linguistique.³⁵

En particulier, c'est grâce au signe écrit et à son pouvoir de sédimentation que les objets idéaux acquièrent une existence permanente, «même aux époques où l'inventeur et ses successeurs ne sont pas éveillés à cet égard, ou ne sont plus en vie»:³⁶

La fonction essentielle de l'expression linguistique écrite et documentable est de rendre possible une communication sans référents personnels immédiats ou médiatisés: c'est, pour ainsi dire, une communication devenue virtuelle. De cette manière, l'être-communauté de l'humanité est également élevé à un nouveau niveau. Les signes écrits, considérés dans leur pure corporéité, sont simplement perceptibles, et sont constamment dans la possibilité d'être vécus intersubjectivement dans une communauté.³⁷

Ce n'est qu'en s'incarnant dans la matière sensible du signe que l'idéalité mathématique a la possibilité de se transmettre, s'autonomisant ainsi du geste créateur individuel. La force du signe écrit réside, aux yeux de Husserl, dans sa capacité à assumer une sédimentation progressive du sens et, par conséquent, à permettre la réception d'une tradition sans qu'il soit nécessaire

33 Voir ci-dessous, p. 88.

34 Voir ci-dessous, p. 70.

35 Voir ci-dessous, p. 74.

36 Voir ci-dessous, p. 77.

37 Cf. *ibid.*

d'en retracer à chaque fois les étapes individuelles³⁸. Il s'agit, comme nous l'avons vu, d'un rôle ambivalent car, à l'instar de Galilée, le signe écrit libère la possibilité d'une tradition conceptuelle tout en ouvrant la porte au risque de technicisation, et donc à l'oubli du sens originel.

Enfin, OG restitue à la subjectivité - en tant qu'appartenance originelle à un horizon de communication et d'expérience - le pouvoir et la tâche de la réactivation intentionnelle du sens :

Ainsi, même l'ensemble de la science déductive pré-donnée, le système total des propositions dans l'unité de leur validité, est initialement une affirmation qui ne peut être légitimée que par la faculté réelle de réactivation en tant qu'expression du sens revendiqué de la vérité.³⁹

Une réactivation qui devrait idéalement précéder et conditionner toute opération empirique ou logique - du moins en droit,

38 De ce point de vue, l'essence du signe est logique, abstraite, et le rôle qu'il assume en mathématiques n'est pas différent de celui dont il est investi dans la transmission de toute autre construction idéale (philosophie, littérature, science). Cependant, il y a un aspect du signe écrit qui n'est pas souvent mentionné et qui, au contraire, le définit dans sa spécificité par rapport à la valeur logique générique du langage : le signe écrit *peut être vu*. Et la possibilité de regarder, donc d'objectiver les concepts dans une forme de perception sensible, est, pour les mathématiques, une condition essentielle. La pensée mathématique est avant tout une pensée visuelle : le tableau et la feuille de papier sont des outils indispensables à son activité constructive. De cette manière, la pure idéalité de l'objet mathématique et la matérialité du signe graphique - non seulement son pouvoir symbolique, donc, mais le fait qu'il se propose comme contenu d'une perception perceptible anormale - se soudent dans un entrelacement qui peut revêtir une importance considérable pour une phénoménologie des mathématiques (en outre, la centralité de l'acte visuel relie le thème de l'origine des mathématiques au passage qui, à bien des égards, fonde l'épistémologie occidentale, à savoir le privilège accordé par Platon à l'*opsis* en tant qu'organe de la connaissance).

39 Voir ci-dessous, p. 85.

étant donné l'infaisabilité de facto de la réactivation du sens originel dans le cas de la tradition géométrique en raison de la «finitude évidente de la capacité individuelle et communautaire à transformer effectivement la chaîne logique séculaire en chaînes de preuves authentiquement originales dans l'unité d'une exécution unique»⁴⁰.

Husserl semble ainsi confier à la philosophie la tâche de définir et de poursuivre une investigation phénoménologico-génétique des mathématiques - non pas une ontologie, ni une analyse descriptive ou métalinguistique, ni simplement une épistémologie particulière, donc - qui s'efforce, conformément à l'objectif constant de toute l'évolution du parcours phénoménologique, d'amener le regard sur les choses avant leur organisation naturaliste en pôles clairement opposés (sujet-objet, expression-sens, forme-matière). Cela permet, au moins en principe, de saisir les constructions mathématiques dans leur constitution idéalement originelle et de remonter aux conditions de possibilité de cet événement, qui ne peut jamais être saisi dans sa factualité : «[...] nous pouvons montrer, dans notre propre environnement-monde, en quelques passages, bien qu'à titre d'exemple, ce qu'il faudrait considérer plus en détail en ce qui concerne le problème du fondement primaire idéalisant de la formation du sens «Géométrie»»⁴¹.

Comme Derrida le souligne clairement, le projet husserlien dans OG réaffirme la relation profonde et ancienne entre les mathématiques et la phénoménologie :

L'objet mathématique semble être l'exemple privilégié et le fil conducteur le plus permanent de la réflexion husserlienne. Le fait est que l'objet mathé-

40 Voir ci-dessous, p. 82.

41 Cf. *infra*, p. 96.

matique est idéal. Son être s'évanouit et transpire de part en part dans sa phénoménalité. Absolument objectif, c'est-à-dire totalement soustrait à la subjectivité empirique, il n'est pourtant rien d'autre que ce qu'il paraît être. Il est donc toujours déjà réduit à son sens phénoménal et son être est d'emblée un être-objet pour la conscience pure.⁴²

Cependant, sous cette continuité thématique, la fracture créée par OG reste visible et, peut-être, philosophiquement plus pertinente, parce que le cadre méthodologique que nous avons esquissé est également nouveau pour l'investigation phénoménologique des mathématiques et pour la pensée de Husserl, dont le parcours a été manifestement influencé par les conceptions progressivement dominantes et le débat sur les fondements⁴³. Ce qui

42 Jacques Derrida, *Introduction à L'origine de la géométrie de Husserl*, citée, p. 1. Comme on le sait, la relation entre la phénoménologie husserlienne et les mathématiques a un fondement biographique évident. En effet, Husserl est venu à la philosophie après avoir terminé ses études universitaires sous la direction de Karl Weierstrass, protagoniste central d'une refonte des fondements de l'analyse mathématique, avec une thèse consacrée au calcul des variations. Et la phénoménologie est née aussi, sinon surtout, d'une tentative d'identifier une voie viable - à l'abri des pièges du psychologisme et du logicisme - pour la clarification et la fondation philosophique de l'arithmétique élémentaire.

43 L'enseignement de Weierstrass - surtout le contact prolongé et quotidien avec le travail de réécriture rigoureuse des concepts fondamentaux de l'analyse - inscrit les objectifs et les attentes de Husserl dans une tendance fondationnaliste dont, en un certain sens, il ne semble s'être libéré qu'avec l'abandon méthodologique de la phénoménologie génétique. La critique par Frege de l'approche psychologue et intuitionniste de la *Philosophie de l'Arithmétique* ; la réflexion prolongée, souvent critique, sur les motivations philosophiques attribuées à l'œuvre de Riemann et sur la théorie des multiplicités (*Mannigfaltigkeiten*) - que Husserl utilisera dans les *Prolégomènes*, en en donnant une interprétation pas tout à fait convaincante, comme modèle pour les ontologies régionales et pour la construction d'une logique comprise comme une "théorie générale de toutes les formes de théories possibles" ; et, surtout, l'adhésion à la description

est nouveau, en particulier, c'est la perte de confiance dans le rôle gnoséologique et la capacité explicative d'une description formelle et axiomatique de la connaissance mathématique par rapport aux exigences d'une investigation philosophique.

Dans les *Prolégomènes*, et au moins jusqu'aux *Idées*, probablement aussi comme conséquence d'une réaction trop préoccupée à la critique de Frege après la publication de la *Philosophie de l'arithmétique*⁴⁴, Husserl identifie la «scientificité» des sciences nomologiques - dont l'arithmétique générale, ou algèbre, représente le modèle indépassable - à leur fermeture logique et à leur complétude, à la «définitude» (*Definitheit*) que les axiomes garantissent à l'ontologie et aux résultats que l'on peut obtenir dans la théorie⁴⁵.

des théories mathématiques proposée par l'axiomatique formaliste prônée par Hilbert conduira Husserl "à privilégier une conception abstraite et structurale, résolument moderne, de la mathématique, tout à la fois fortement algébrique, et rapidement [...] marquée par l'idéal d'un savoir de type axiomatique" (Jocelyn Benoist, Husserl et la fascination du "formel", in Pierre Wagner (éd.), *Les philosophes et la science*, Gallimard, 2002, pp. 679-711). Quoiqu'il en soit, tout en reconnaissant les limites méthodologiques de l'approche du problème dans la *Philosophie de l'arithmétique*, il est intéressant que l'OG, presque le dernier texte de Husserl, soit idéalement relié à ce lointain commencement - comme si le mathématicien/philosophe avait déjà la conscience, mais pas encore les outils et le point de vue adéquat, pour déployer pleinement la complexité phénoménologique du sens des opérations mathématiques.

44 Pour un exposé critique de ce problème, voir, par exemple, Rudolf Bernet, Iso Kern, Eduard Marbach, *Edmund Husserl. Une introduction à la phénoménologie*, il Mulino, 1992, pp. 33-36.

45 Cf. Edmund Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und einer phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch : Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie* (Husserliana III-1 et III-2, édité par Karl Schuhmann, 1976) ; *Zweites Buch : Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution* (Husserliana IV, édité par Walter Biemel, 1952) ; *Drittes Buch. Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften* (Husserliana V, édité par Walter Biemel, 1953) ; traduit en italien sous le titre *Idee per una fenomenologia pura e per una filosofia fenomenologica* (I-II-III), 2 volumes, édité par Vincenzo Costa, Einaudi, 2002, § 72.

Néanmoins, même si cette conception quelque peu rigide et partielle des mathématiques résistera encore longtemps - même, probablement, dans le champ d'investigation d'un signe génétique, et donc déjà ouvert aux thèmes de l'OG, de la *Logique Formelle et Transcendantale* et de l'*Expérience et du Jugement*, ainsi que dans le texte lui-même que nous examinons - la construction et l'élargissement progressif du champ d'investigation finiront par impliquer, dans la *Crise* et dans notre annexe, les objectifs et les instruments d'une réflexion sur les mathématiques et leur constitution:

Si nous réfléchissons à nos considérations (certes encore rudimentaires et qui nous conduiront nécessairement plus loin), elles montrent précisément que notre connaissance - la forme culturelle actuellement vivante, La "géométrie" est une tradition et en même temps quelque chose qui établit une tradition - n'est pas une connaissance concernant une causalité externe qui déterminerait la succession des configurations historiques (une sorte de connaissance basée sur l'induction, qu'il serait en effet absurde de présupposer ici), mais que comprendre la géométrie et un fait culturel donné en général signifie déjà être conscient de son historicité, même si c'est "implicitement"⁴⁶.

Les mathématiques restent en somme l'exemple le plus pur et le plus adéquat de science formelle⁴⁷, mais la complétude des théories, leur clôture formelle, leur *définitude*, n'est plus reconnaissable ni soutenable, parce qu'aucune théorie, aucune science - quelle que soit, ou peut-être quelle que soit, son aspiration à un agencement for-

mel et axiomatique - ne peut épuiser en elle-même les conditions de sa propre signification et de sa propre identité. Et c'est précisément l'émergence de cette incomplétude constitutive qui lie le problème de l'origine. Les théories scientifiques et mathématiques - comme le langage lui-même dans sa factualité - sont constitutivement et radicalement incomplètes, parce qu'elles renvoient à une condition qui les rend compréhensibles, c'est-à-dire communicables, et qui ne peut être acceptée comme connaissance ou énoncé linguistique en leur sein. Surtout, une telle incomplétude, si et dans la mesure où elle est constitutive, ne peut pas renvoyer à un domaine de connaissance encore exclu de la théorie, une connaissance à déléguer à une théorie en quelque sorte plus puissante, ou à une *super* ou *méta-théorie*, comme celles créées par les écoles fondationnalistes aspirent à l'être. L'incomplétude constitue et définit les théories précisément parce qu'elle leur permet de créer, de transmettre et d'étendre la connaissance ; précisément parce qu'elle est une condition de la connaissance des théories et, par conséquent, pas une connaissance en soi. (La mise en scène de cette inaccessibilité technique et interne du sens d'une théorie formelle est, à y regarder de plus près, le véritable contenu philosophique du théorème de Gödel).

L'enquête génétique de Husserl, qui vise à retrouver ce que la tradition a supprimé, montre clairement les limites philosophiques d'un traitement scientifique métalinguistique et objectivant des mathématiques. Les mathématiques ne sont pas un *corps de* connaissances, ni une ontologie, du moins pas en premier lieu, ni un ensemble hétérogène de théories axiomatisées ou de vérités obtenues par simple déduction, mais une pratique constructive visant à comprendre, inter-

⁴⁶ Voir ci-dessous, p. 87.

⁴⁷ Edmund Husserl, *Idées I*, cité, p. 173.

prêter et redéfinir sa propre tradition. Cette activité conduit à la création et à la définition de nouveaux domaines de signification : quelque chose qui n'existait pas auparavant, ou qui existait sous des formes et dans des contextes différents, est amené au langage et devient visible. Non pas tant de nouveaux objets - l'expression, sans certaines précautions, risque d'être trompeuse dans le cas des mathématiques, comme l'a montré la reconnaissance du tournant euclidien - mais de nouveaux espaces linguistiques, de nouvelles possibilités de signification. Ce à quoi les mathématiques attribuent un nom et une définition est déjà toujours ouvert à de nouvelles contextualisations, à la tension interne de quelque chose qui est donné vers un réseau de relations ultérieures et imprévisibles destinées à modifier, plus ou moins radicalement, le sens et le référent objectif du nom. Cependant, les aspects qui émergent à la suite de la création du nouveau ne remplacent pas simplement les anciennes descriptions et interprétations, mais les incorporent, en les redéfinissant, dans une sédimentation progressive qui se dissimule dans la nouvelle structure et qui n'est praticable - en fait, qui *doit être* praticable - que dans sa nécessité interne, comme une histoire idéale du sens, a posteriori, et non comme une chronique linéaire d'événements.

Les définitions, les manuels et les réécritures axiomatiques d'une théorie ne sont que la cristallisation momentanée d'une histoire passée et future qui s'installe dans des signes destinés à être réabsorbés par le mouvement de la tradition, le but d'un chemin d'exploration qui ne peut avoir de sens que sur le fond de la condition de signification et de communicabilité d'une expérience qui ne peut jamais être complètement explicitée ou formalisée. Ce n'est qu'à l'intérieur de l'horizon qui définit cette expérience que les propositions

et les concepts deviennent les éléments d'un savoir : il n'y a pas d'aspects des mathématiques qui puissent être objectifs et effectivement isolés du réseau de connexions dans lequel l'histoire de leur signification les a jetés. Au contraire, les propositions mathématiques, précisément parce qu'elles ne peuvent pas être séparées des conditions qui les font formuler, sont toujours contextuelles et historiquement déterminées.

En effet, la géométrie et l'arithmétique élémentaires, en tant que témoignages d'un savoir originel et fondateur, nous sont désormais inaccessibles, car leur sens est toujours à venir, toujours informé par un noyau temporel inaliénable, toujours téléologiquement différé.⁴⁸

Au cœur de ce projet généalogique, comme source du champ de force qu'OG entend déployer et comme symbole incarnant la stratégie défensive face à la *crise*, se trouve le *Rückfrage*, la «demande de retour» :

Notre intérêt vise plutôt une *question de retour* qui s'adresse au sens originel selon lequel la géométrie est apparue et, depuis lors, a persisté comme une tradition millénaire et demeure encore pour nous dans une élaboration vivante ; nous nous interrogeons sur le sens selon lequel elle est apparue pour la première

48 Seuls les travaux de Riemann au 19^{ème} siècle, par exemple, ont permis de redéfinir et, dans cette perspective, de comprendre le sens de la géométrie euclidienne, le caractère relatif et contextuel de ses résultats ; seuls la théorie des idéaux de Kummer et certains théorèmes de Gauss ont permis d'écrire et de comprendre le déroulement antérieur et postérieur de l'histoire de la théorie des nombres. Le sens de la géométrie élémentaire et des nombres naturels est, comme toujours, un sens mathématique : "Si nous voulons comprendre ce que nous entendons par là, soit par l'activité de numération [...], soit le début de la géométrie élémentaire, nous sommes obligés en réalité de développer toutes les mathématiques". (Jean Cavaillès, *Oeuvres complètes de philosophie des sciences*, Hermann, 1994, p. 604).

fois dans l'histoire - elle doit être apparue, même si nous ne savons rien de ses créateurs et que nous ne faisons pas de recherches à ce sujet. A partir de ce que nous connaissons, à partir de notre géométrie, plus précisément des formes les plus anciennes transmises par la tradition (comme la géométrie euclidienne), il s'agit d'un *retour* aux origines originelles et enfouies de la géométrie, telles qu'elles ont dû être produites en tant que "premiers instituteurs".⁴⁹

La question du retour est la question du sens, la question de la philosophie, la possibilité de «questionner à nouveau et en retour l'intention originelle et finale de ce qui m'a été livré par la tradition»⁵⁰.

C'est le premier sens du mouvement introduit par le préfixe *Rück* : une « contre-question », une question posée à partir de, et à propos de, quelque chose qui nous est livré (la métaphore postale utilisée par Derrida est célèbre). Mais le terme dit aussi parcourir un chemin opposé, mais pas simplement symétrique car il a des caractéristiques et une allure différentes, à celui qu'empruntent les théories, les sciences et les langues dans leur fonctionnement quotidien et ordinaire pour construire des significations et des concepts : le chemin de la généalogie, qui remonte les significations et les concepts pour interroger la possibilité, et les modalités, de leur genèse.

Le Rückfrage (la "question en retour") n'est donc pas la question qui ouvre la porte au sens et à l'origine : le sens et l'ori-

gine ne sont pas le contenu d'une réponse, aussi complexe et consciente que soit la question. *Le Rückfrage* est la question du sens, mais seulement dans la mesure où il s'identifie à la conscience de la nécessité de reconnaître et de déconstruire le préjugé objectiviste, le culte métaphysique des faits et les éléments naturalistes qui sont inévitablement présents à tous les stades de l'analyse descriptive et constitutive.

Le chemin inverse ouvert par le *Rückfrage* ne doit pas créer l'image d'une marche décisive et réussie vers la conquête définitive de l'absolument original. L'original est toujours à conquérir, c'est le résidu que, de temps en temps, la réduction doit présupposer. Certes, il est vrai que l'investigation génétique nous a conduits «aux matériaux primaires des premières formations de sens, aux premières prémisses qui se trouvent dans le monde culturel pré-scientifique», mais la tâche n'est certainement pas épuisée, car «ce même monde culturel a certainement ses propres questions d'origine, qui restent en premier lieu indiscutées»⁵¹.

La question du retour, comme voie d'accès à une considération philosophique de l'activité mathématique, comme question adressée aux mathématiques, est donc chargée de thématiser ce qui, dans l'activité mathématique, ne peut être thématisé : le sens de cette activité, ses conditions de possibilité. Ce sens et ces conditions renvoient à une forme de temporalité originale, à une tension constante entre l'imagination et les concepts, entre la perception et sa transfiguration formelle, et non aux objets possibles d'une méta-théorie. La philosophie des mathématiques, au sens qu'il semble possible de dériver de OG, devrait être la tentative de revenir à ces conditions de sens afin de réaffirmer le lien des mathématiques avec le sujet de la

49 Voir ci-dessous, p. 70.

50 Jacques Derrida, Introduction à L'origine de la géométrie de Husserl, citée, p. 21. En termes juridiques - le langage juridique est l'un des contextes où le mot prend un sens technique - la *Rückfrage* est le *quaestio ulterior* dont dispose le juge qui peut ainsi demander de relancer la discussion sur un fait apparemment acquis, un fait sur lequel l'information disponible est, apparemment, complète.

51 Voir ci-dessous, p. 86.

connaissance et, en général, avec la subjectivité phénoménologique.

Il s'agit de mener un travail de description et de réflexion qui doit se faire dans deux directions pour comprendre, d'une part, que la constitution des idéalités géométrico-mathématiques renvoie aux mêmes facultés, aux mêmes structures qui forment le processus cognitif dans sa généralité (le temps, l'histoire, le langage, l'écriture, comme nous l'avons vu)⁵². Le regard généalogique sur les mathématiques part donc d'un geste initial de réduction qui suspend, ou met hors circuit, les mathématiques dans leur spécificité, en les considérant comme un exemple possible d'une sphère de constitution d'objectualités idéales. L'idéalité géométrique et son historicité particulière deviennent ainsi, dans OG, le fil conducteur pour tracer les grandes lignes d'une doctrine de la tradition et de l'investigation des conditions transcendantales de possibilité de l'Histoire en général. Ce n'est pas le sens des mathématiques en tant que mathématiques que cet acte de réduction et cette investigation dévoilent, mais le sens des mathématiques en tant que tradition et science de l'idéalité. Et ce sens renvoie, précisément, au sens et à la possibilité de l'Histoire comme horizon universel. (...)”

Il s'agit, bien sûr, de thèmes et de résultats d'une grande importance. Cependant,

52 Les mathématiques sont une activité constructive laborieuse, et non le récit d'un contact privilégié avec la vérité : leur histoire est aussi une histoire de constructions partielles, d'erreurs, de perceptions incomplètes. C'est la réaction de la communauté mathématique qui décide de l'importance d'une œuvre et de sa justesse, la dialectique que les *mots* du créateur établissent avec la *langue* en vigueur, et non la reproductibilité mécanique des démonstrations qu'elle contient. Il est important de se libérer de la fascination exercée par l'efficacité et la pureté des langages que les mathématiques se donnent périodiquement, pour reconnaître l'historicité constitutive qui structure de l'intérieur chaque théorie, chaque geste créatif et chaque résultat.

si nous devons nous arrêter à ces considérations, les progrès réalisés vers une compréhension philosophique des mathématiques pourraient sembler, à juste titre, partiels et décevants : les conditions ultimes de possibilité des mathématiques sont celles de toute tradition et de toute expérience - un atterrissage significatif, étant donné la tendance à croire en l'autonomie complète de la pensée mathématique, mais aussi plutôt générique. Pas désespérément générique, cependant.

Il s'agit de comprendre si le choix de la géométrie et de ses objets comme fil conducteur de ces analyses à caractère historique - mais d'une historicité inhabituelle qui reste à étudier - est un choix contingent, lié par exemple au thème de la science galiléenne, ou s'il a au contraire un caractère de nécessité théorique qu'il s'agit de reconnaître et de comprendre. Le problème de l'objectivité et de la transmission de la géométrie - problème qui met en cause le rôle constitutif du langage et de l'écrit - est-il simplement l'occasion de faire émerger les thèmes centraux de la phénoménologie des années 1930, ou bien y a-t-il quelque chose de plus, quelque chose qui demande à être pensé ? Répondre à cette question, c'est prendre position sur le sens à donner à ce passage que Husserl place au début du texte que nous examinons :

Nécessairement, nos considérations conduiront à des problèmes profonds de sens, des problèmes de science et d'histoire de la science en général et aussi, finalement, d'une histoire universelle en général ; de sorte que nos problèmes et considérations concernant la géométrie galiléenne prendront une signification exemplaire .⁵³

En quoi cette recherche a-t-elle donc

53 Voir ci-dessous, p. 69.

un caractère exemplaire ? D'une part, il est clair que face à des recherches qui visent des thèmes d'une telle généralité, l'identité spécifique des mathématiques s'estompe et est traversée par une investigation qui a d'autres objectifs. Cependant, le fait même que ces objectifs soient encadrés et reconnus, avec une efficacité et une clarté particulières, précisément à partir du problème de la genèse de l'objectualité géométrique, est un point décisif pour lire OG comme un texte qui peut aussi revêtir une grande importance pour une phénoménologie des mathématiques. Les universaux identifiés par Husserl conditionnent toute expérience et la constitution de toute objectualité idéale, mais la spécificité des mathématiques réside précisément dans le lien particulièrement profond que la possibilité de l'expérience mathématique établit avec ces universaux. L'exemplarité dont parle Husserl doit donc être interprétée en un sens fort : la forme que prennent les structures transcendantales décrites dans l'OG dans l'actualité de la création et du progrès de la géométrie, et la manière dont elles s'y manifestent, représentent une voie d'accès privilégiée à leur description et à leur compréhension .⁵⁴

Ceci nous amène au deuxième acte de réduction, qui suspend l'identification entre les mathématiques et les langages, ou conceptions, qui ont caractérisé leur évolution historique. Il ne s'agit pas, bien sûr, de déclarer le rôle du langage essentiel pour la pensée mathématique, comme si le langage était un instrument imparfait, bien qu'indispensable, pour la communication de vérités que le mathé-

54 Il n'est pas possible de savoir si c'est aussi la conviction de Husserl dans l'OG en restant dans les limites du texte examiné. Ce qui est certain, en revanche, c'est que la réflexion sur les mathématiques traverse toute la phénoménologie et conditionne ses résultats, ses objectifs et ses instruments, soit par analogie, soit par opposition.

maticien ne trouve que dans l'intériorité de sa conscience individuelle : une telle approche serait en contradiction flagrante avec les résultats obtenus jusqu'à présent et avec le contenu même du texte husserlien, qui consacre des pages décisives au rôle constitutif et transcendantal du langage. Le but de la réduction est inverse : la suspension ne concerne pas le langage en général et son rôle dans l'objectivation, mais les formes historiques que le langage dans sa contingence a progressivement assumées - la vocation géométrique/intuitive du langage mathématique des Grecs, l'origine physique/applicative de l'analyse newtonienne et du calcul infinitésimal, la note algébrique dominante de l'école française de la seconde moitié du 20ème siècle, la foi dans l'axiomatique et le formalisme du début du 20ème siècle, et ainsi de suite. Reconnaître la contingence de ces moments, véritables phases stylistiques de l'Histoire, reconnaître leur identité en tant que manifestations empiriques d'une condition transcendantale de la constitution des structures mathématiques - du langage, en fait - annule le risque de les étendre pour saisir une caractéristique profonde des mathématiques et, ce qui est le plus important pour la philosophie des mathématiques annoncée dans OG, réaffirme la possibilité de comprendre l'origine de la géométrie, et des mathématiques, comme une dialectique complexe entre deux niveaux du processus cognitif.

Une lecture possible des textes husserliens conduirait à interpréter le rapport entre ces deux niveaux comme une forme d'opposition entre le flou d'un multiple anticipé dans une compréhension informelle et l'exactitude, la certitude d'un savoir enfin conquis et confié pour toujours à un nouvel appareil symbolique. C'est ainsi que l'on pourrait décrire le processus

d'idéalisation que Husserl place à l'origine de la tradition géométrique, en des termes encore approximatifs et incertains. Un processus qui conduit du flou des formes intuitées dans la perception sensorielle à l'exactitude des idéalités auxquelles les définitions formelles et le langage garantissent une existence objective. De plus, ces deux niveaux semblent liés par une relation temporelle unidirectionnelle, selon laquelle la connaissance va toujours du vague à l'exact, du brouillard des intuitions à la clarté des concepts.

Cette vision quelque peu rigide de l'idéalisation semble perfectible, surtout à la lumière de la radicalisation théorique proposée par OG. Le but des mathématiques n'est pas de traduire dans une description formelle ou axiomatique ce qui leur est étranger, comme par exemple la multiplicité du monde pré-scientifique. Cette vision des choses, ce contraste marqué entre une réalité vécue sans aucune médiation des concepts mathématiques et une sphère purement formelle où les mathématiques créent des structures en toute autonomie apparaît phénoménologiquement fragile, naïve. Le mathématicien est déjà immergé dans un monde de formes et de concepts. Ce qui est donné à sa perception, c'est la tradition de sa discipline : une sédimentation de sens où convergent données perceptives, théories formalisées et problèmes ouverts. C'est à ce niveau qu'il exerce son intuition - qui est aussi, en un sens, une intuition sensible, car il s'appuie nécessairement aussi sur la matérialité des signes écrits, comme nous l'avons vu.

Dans cette phase informelle, la pensée reconnaît des analogies, des similitudes entre des théories apparemment éloignées et inconciliables qui laissent entrevoir un noyau commun et un point de vue différent, plus général, qui va modifier

radicalement l'apparence et le sens des théories examinées. Il s'agit de transformer ce matériau intuitif et analogique en mathématiques, donc de traduire ce point de vue en un concept qui peut être formulé linguistiquement. Ce nouveau concept est déjà immédiatement une *donnée*, quelque chose qui va modifier le sens et le contenu de la tradition sur laquelle la pensée doit maintenant exercer son intuition et construire de nouvelles analogies, en vue d'une nouvelle compréhension, activant un jeu dynamique qui va de l'intuition à la formalisation et revient à l'intuition en la modifiant.

L'idéalisation est donc bien à l'origine de la géométrie. Non pas parce qu'elle la précède - comme un événement survenu une fois pour toutes et à la suite duquel s'est constitué un domaine d'objectivité sur lequel la géométrie continue d'exercer son activité de compréhension - mais parce que l'idéalisation est à l'origine de la géométrie. L'idéalisation est à l'origine de la géométrie parce qu'elle représente le sens profond de la géométrie et des mathématiques, en tant que tension dialectique entre deux niveaux qui changent continuellement dans leur contenu, mais pas dans leur principe unitaire.

Il est clair qu'une telle interprétation des intentions husserliennes n'est pas sans difficultés. Identifier l'origine, comme thème et objectif d'une investigation phénoménologique, avec le processus d'idéalisation, comme *sens profond de la pratique mathématique*, est une démarche risquée sur un plan strictement textuel, qui risque d'attribuer trop, ou trop peu, aux intentions de Husserl et aux potentialités de OG. Il conviendra donc de mettre en évidence la criticité et la tension conceptuelles auxquelles le thème de l'origine soumet le langage philosophique, avant et indépendamment de son utilisation possible dans

une réflexion sur les mathématiques. En particulier, il est utile de mettre en question un aspect particulièrement délicat, et philosophiquement urgent, du texte de Husserl : l'irruption problématique et paradoxale de l'Histoire (sous la forme, précisément, de la question de l'origine) dans l'investigation phénoménologique - une investigation qui, en principe, devrait se tenir à l'abri, grâce au mécanisme des réductions, du contact avec le niveau plus empirique et contingent de l'expérience (donc, par exemple, précisément de l'Histoire).

Ce sera aussi l'occasion d'une comparaison directe, et nécessaire, avec l'œuvre de Derrida - bien que limitée, étant donné l'ampleur et la complexité de sa fameuse introduction, aux premières pages de l'essai.

Il était une fois Thalès : le sens de l'origine

Afin d'assurer la prééminence appropriée de la nouveauté représentée par l'essai de Husserl, Derrida fonde également son discours sur une comparaison entre le projet de Husserl et certains passages de la première *Critique* kantienne - apparemment homologues, dans leur forme et leur contenu, à la proposition d'OG. Il s'agit, comme on le sait, d'une stratégie assez répandue dans la littérature phénoménologique, favorisée bien sûr par Husserl lui-même, qui illustre à plusieurs reprises la nouveauté que représente la phénoménologie en l'opposant, dans certains de ses aspects, à la philosophie transcendantale de Kant. Dans le cas qui nous intéresse ici, la comparaison porte précisément sur la notion d'*origine* (origine de la géométrie et, plus généralement, des objets idéaux), à propos de laquelle Derrida oppose distinctement la figure du *proto-géomètre*, typiquement husserlienne, à celle du *premier géomètre*, plus clairement repérable

dans le contexte et l'horizon de sens de la critique kantienne.

Avant d'examiner les pages de Derrida, il me semble important d'expliquer le rôle que leur contenu est censé jouer dans la conclusion de cet essai introductif.

Certes, l'objectif premier n'est pas de discuter le texte de Derrida d'un point de vue philologique. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'évaluer si et dans quelle mesure les positions que Derrida attribue à Husserl et à Kant sont appropriées et conformes à la philosophie et aux textes de ces deux penseurs. Du moins, pas en premier lieu. D'autre part, il ne s'agit pas non plus de rappeler une analyse, par ailleurs bien connue, pour relancer une fois de plus le problème de la comparaison entre Kant et Husserl, mais sur un thème spécifique et moins débattu que d'autres. Cette comparaison, si elle était prise comme telle, serait d'ailleurs mal posée et, en un certain sens, illégitime.

Il n'y a en effet pas deux textes, l'un de Kant et l'autre de Husserl, qui exposent des thèses distinctes sur le thème de l'origine de la géométrie et qui peuvent donc être comparés sur la base des réponses qu'ils proposent à une question qui est en quelque sorte partagée et surtout autonome par rapport aux textes qui l'abordent. Une telle symétrie spéculative, par rapport à un problème conçu comme préalable et autonome par rapport aux propos des deux philosophes, ne court pas, et n'est peut-être pas admissible. Kant et Husserl se réfèrent à l'idée d'un *commencement de la géométrie*, mais ils le font avec des objectifs complètement inégaux : comme exemple historique et modèle méthodologique dans la préface de Kant à la Première *Critique*, comme contenu thématique effectif dans l'appendice husserlien. Quoi qu'il en soit, même en laissant de côté la légitimité d'une telle comparaison, la question Kant-Husserl n'est pas le thème

principal de ces notes introductives - ni, semble-t-il, des pages de Derrida.

Le texte de Derrida offre plutôt une illustration de la notion d'*origine* telle qu'elle est insérée et comprise dans le contexte des deux perspectives mises en cause : la critique-transcendantale et la phénoménologique. De ce point de vue, les positions des deux penseurs sont prises comme éléments d'une stratégie descriptive qui s'avère très efficace, car elle montre comment, à l'intérieur d'un même paradigme, le paradigme transcendantal en l'occurrence, la conception de l'origine et son rôle peuvent prendre des tonalités différentes et peut-être, d'un certain point de vue, inconciliables.

Évidemment, une telle lecture pré-suppose une conception spécifique de ce que j'ai appelé le paradigme transcendantal et de la position qui, par rapport à ce paradigme, doit être attribuée à la pensée de Husserl. L'aspect essentiel de cette conception est l'idée que Husserl et la phénoménologie doivent être considérés comme des moments internes de ce paradigme, comme sa reformulation et sa radicalisation (plus ou moins cohérente, plus ou moins légitime) et non comme sa négation ou son dépassement. D'autre part, la possibilité d'inclure une pensée aussi profonde et complexe que la pensée husserlienne dans un paradigme qui la précède et la transcende est liée à l'idée, que je voudrais affirmer ici, d'une disponibilité du paradigme transcendantal à s'historiciser, à subir des variations plus ou moins grandes dont il ne peut se séparer, sous peine de se réduire à une orthodoxie définitive et problématique. En ce sens, le premier géomètre kantien et le proto-géomètre husserlien, plutôt que deux conceptions opposées d'un même thème, représentent deux figures exemplaires dans l'histoire de la méthode transcendantale, deux moments décisifs dans le

processus de construction d'une question qui ne peut et ne doit être formulée que dans l'horizon ouvert par la philosophie kantienne.

Le thème central de l'essai de Husserl, nous l'avons vu, concerne l'historicité des objets idéaux, d'où le lien, à première vue paradoxal, qui lie la temporalité supra-historique des idéaux géométriques à la temporalité historico-empirique de l'origine et de la tradition. Le pari de Husserl, à évaluer précisément dans sa légitimité, consiste précisément à faire entrer l'investigation historique, soutenue bien sûr par des précautions méthodologiques appropriées confiées à la hiérarchie complexe des réductions, dans le noyau constitutif de l'objet supra-historique par excellence, l'objet mathématique.

Dans la mesure où elle est liée à un moment du projet phénoménologique, et donc étrangère à tout intérêt disciplinaire régional, il s'agit évidemment d'une historicité qui « obéit à des règles inhabituelles, qui ne sont ni celles de l'enchaînement factuel de l'histoire empirique, ni celles d'un enrichissement idéal et anti-historique »⁵⁵. Au contraire, « la naissance et le devenir de la science doivent [...] être accessibles à une intuition historique d'un style inédit, où la réactivation intentionnelle du sens devrait précéder et conditionner - *de plein droit* - la détermination empirique des faits »⁵⁶. Il ne s'agit pas en effet d'une ouverture soudaine de l'intérêt de Husserl pour un problème spécifique et régional, disons le sujet de l'histoire de la science géométrique, mais de la poussée de l'investigation constitutive vers les « problèmes profonds du sens », tels que Husserl les définit lui-même, qui mettront inévitablement en question l'appareil conceptuel et méthodologique de la phénoménologie :

55 Jacques Derrida, *Introduction à L'origine de la géométrie de Husserl*, citée, p. 4.

56 Ibid, p. 5.

Derrida écrit:

En ce qui concerne l'histoire intentionnelle d'une science eidétique particulière, la prise de conscience de ses conditions de possibilité nous révélera exemplairement les conditions et le sens de l'historicité en général, puis de l'historicité universelle comme horizon ultime de tout sens et de toute objectivité en général.⁵⁷

Sur la nouveauté que représente OG pour la voie husserlienne elle-même, sur le caractère « inédit » et presque surprenant des problèmes que le texte pose et poursuit - nouveauté sur laquelle nous avons déjà eu l'occasion d'insister - Derrida revient à plusieurs reprises. En effet, nous pourrions dire que, avant la rive kantienne, la stratégie rhétorique de Derrida recourt à une autre définition par contraste, en exaspérant la comparaison avec le Husserl *pré-Krisis* et en soulignant à plusieurs reprises l'impossibilité d'interpréter l'intérêt pour le facteur historique comme analogue aux investigations génétiques et généalogiques des autres œuvres. Dans l'OG, explique Derrida, il ne s'agit plus seulement de réaffirmer la nature constituée et phénoménologiquement seconde des objectivités logico-scientifiques, c'est-à-dire de démasquer la hiérarchie des fondements que la sédimentation progressive de la tradition tend à dissimuler, mais de penser jusqu'au bout ce que signifie et ce qu'implique, pour une enquête sur le *sens* et les *conditions de l'idéal* (donc de l'expérience), l'ouverture au problème de l'Histoire - qui, en tant que telle, n'était pas déjà incluse dans l'approche simplement généalogique :

Déjà dans *La philosophie de l'arithmétique*, Husserl avait entrepris de rendre

compte à la fois de l'idéalité normative du nombre - qui n'est jamais un fait empirique accessible à une histoire du même type - et de sa fondation dans et à partir de une partie de l'acte de production vécu. Après cinquante ans de méditation, *L'Origine de la géométrie* reprend le même projet sous la forme d'une *histoire phénoménologique*. Une telle fidélité mérite d'être soulignée, d'autant plus que le chemin parcouru est immense. Il passe d'abord par la réduction de toute genèse historique ou psychologique. Puis, lorsque la dimension génétique de la phénoménologie est découverte, la genèse n'est pas encore l'Histoire. Par le passage, annoncé dans *Idées I*, de la constitution statique à la constitution génétique, Husserl n'avait pas encore engagé la description phénoménologique dans les problèmes de l'historicité.⁵⁸

La lutte contre l'historicisme et le psychologisme avait trouvé dans la réduction et dans l'époque les clés méthodologiques pour l'ouverture d'un territoire proprement phénoménologique, arrivant ainsi à l'exclusion de l'histoire et de la genèse empirico-psychologique de l'horizon d'investigation comme critères et facteurs possibles d'explication. Et ces réductions ont continué à être opérantes même lorsque, à partir de la période qui suit les *Idées*, l'intérêt génétique de la phénoménologie a commencé à se faire pressant. Bien entendu, il n'est pas non plus possible de renier ou de négliger simplement ces réductions pour ouvrir la voie à une autre étape spéculative différente. La question se pose alors avec une grande clarté : qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que cela implique, cette récupération de l'histoire *après que* les réductions l'ont privée de la citoyenne-

57 Ibid, p. 14.

58 Ibid, p. 7.

té phénoménologique ? Qu'est-ce que ce recours à l'origine, événement contingent, mondain et ponctuel, redécouvert après que la phénoménologie nous a appris à reconnaître comme légitimes les seuls noyaux essentiels des expériences d'une subjectivité transcendante et constitutive ? Qu'est-ce, en somme, que cette histoire de l'*histoire* ?

Nous pouvons reformuler ces questions, ces doutes, en termes plus rigoureux.

Une caractérisation minimale du paradigme transcendantal - qui en saisit un aspect essentiel, mais qui laisse place à l'historicisation que nous avons invoquée précédemment - pourrait se référer, en accord substantiel avec l'idée de la révolution copernicienne de Kant, à la reconnaissance, à la thématisation et à l'assomption de la pertinence, c'est-à-dire de la non-neutralité, du point de vue choisi pour l'analyse. Il s'agit, en d'autres termes, de la conscience active du fait que tout discours philosophique implique certaines hypothèses méthodologiques fondamentales et qu'il coïncide donc avec l'établissement d'un ordre de signification, d'un horizon contextuel qui fonde le sens même de l'analyse. La conscience, en somme, que tout discours est prononcé sur la base d'hypothèses méthodologiques qui définissent son point d'observation. Les niveaux de description sont ainsi multipliés. On perd, pourrait-on dire, la foi en la possibilité d'un regard neutre et universel et d'un langage parfaitement transparent, mais on gagne la rigueur associée à l'explicitation des hypothèses et des stratégies d'analyse.

Husserl exaspère presque cette prise de conscience, en établissant, par le mécanisme complexe des réductions, des ordres de signification multiples et toujours nouveaux. Des ordres de signification qui, en principe, sont hétérogènes et qui, par

conséquent, posent le problème de leur connexion réciproque, de la possibilité d'un contact ou d'une intersection entre eux - sur le plan linguistique et, surtout, sémantique-objectuel.

La question posée par la récupération de l'histoire dans l'investigation phénoménologique est donc suffisamment claire : à quel niveau se situe le discours sur l'origine ? Si l'ordre du sens régional de l'histoire des faits et des événements n'est plus praticable, parce que l'époque et les réductions nous imposent de suspendre sa validité à des fins de description constitutive, comment penser cette récupération du fait historique, quel fondement de légitimité attribuer à une telle forme de rédemption phénoménologique de l'élément historico-empirique ?

Husserl, souligne Derrida, prend bien soin d'éviter que l'ouverture à l'Histoire ne soit interprétée comme une déviation ou une régression par rapport à la mise en jeu de l'intramondain et du factuel :

S'il faut revenir au sens fondateur des premiers actes, il n'est absolument pas question de déterminer quels ont été *effectivement* les premiers actes, les premières expériences, les premiers géomètres qui ont été *effectivement* responsables de l'avènement de la géométrie. La priorité juridique de la question de l'origine phénoménologique est absolue .⁵⁹

Et pourtant : si, comme nous l'avons dit, il doit s'agir d'histoire et non de généalogie transcendante, cette prudence méthodologique ne résout pas la question. Il faut en quelque sorte retrouver l'empirique, l'actuel, retrouver l'individualité du geste de Thalès en instituant un ordre de sens - donc une nouvelle réduction - qui se situe

⁵⁹ Ibid, p. 19.

à l'intérieur et non à côté de ceux fondés par les réductions qui le précèdent, au sens logique et chronologique. Il est nécessaire, ou devrait être nécessaire, de soumettre le transcendantal à une torsion (peut-être) sans précédent, en l'incarnant dans la contingence d'un événement historique, donc ponctuel et non répétable, mais pris dans une perspective eidétique phénoménologiquement fondée.

Les aspects essentiels des précautions méthodologiques auxquelles Husserl fait appel pour éviter que son projet ne soit mal interprété semblent se référer, en premier lieu, à la nécessité de procéder à partir du *fait de la science* constituée - et à la conscience qui en découle que l'interrogation sur le sens originel de la géométrie ne peut prendre la forme que d'un retour à des origines qui ne sont pas immédiatement empiriques, parce que la réduction l'empêche, mais qui sont en même temps des conditions de possibilité. D'autre part, note Derrida, « ce sont là, on le sait, les impératifs de toute philosophie transcendante face à quelque chose comme l'histoire des mathématiques »⁶⁰. C'est précisément à partir de ce niveau commun, de cette confirmation de l'appartenance de Husserl à l'histoire de la méthode transcendante, que Derrida part pour réaffirmer la diversité et l'insouciance de la tentative husserlienne, car « entre l'intention kantienne et celle de Husserl se trouve une différence fondamentale, moins facile à saisir, peut-être, qu'on ne l'imagine d'abord »⁶¹. Évaluer cette différence, décider de sa validité et de sa cohérence : telle semble être la tâche confiée à l'interprétation du projet husserlien, en particulier dans la reformulation proposée par Derrida.

Reportons-nous donc aux occurrences originelles du mystérieux géomètre.

60 Ibid, p. 20.

61 Ibid, pp. 19-20.

D'abord Kant :

Au premier homme qui démontra les propriétés du *triangle isocèle* (qu'il se soit appelé *Thalès* ou d'une autre manière), une lumière se présenta ; car il découvrit qu'il n'avait pas à suivre les traces de ce qu'il voyait dans la figure, ni même du simple concept de celle-ci, en apprenant pour ainsi dire ses propriétés à partir d'elle, mais qu'il devait en tirer ce que lui-même, selon les concepts, en avait pensé et l'avait présenté a priori (par construction). Il a découvert que, pour connaître définitivement quelque chose a priori, il ne devait rien attribuer à la chose que ce qui découlait nécessairement de ce que lui-même, conformément à son concept, avait placé en elle.⁶²

Ensuite, Husserl :

Notre intérêt vise plutôt une *question de retour* adressée au sens originel selon lequel la géométrie est apparue une fois et, depuis lors, a persisté comme une tradition millénaire et demeure encore pour nous dans une élaboration vivante ; nous interrogeons le sens selon lequel elle est apparue pour la première fois dans l'histoire - elle a dû apparaître, même si nous ne savons rien de ses créateurs, et que nous n'enquêtons pas non plus sur cette.⁶³

L'indifférence commune et affichée à l'égard de l'identité et de l'œuvre du fondateur cache en effet une dissemblance subtile mais décisive, qui rend le désintérêt de Kant, selon Derrida, plus immédiatement légitime que celui de Husserl, dans la mesure où « la mutation inaugurale qui intéresse Kant *libère la géométrie* plutôt qu'elle ne la crée ; elle libère, pour nous

62 Emmanuel Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, Felix Meiner, 1998, p. 18 ; trad. it. *Critique de la raison pure*, édité par Giorgio Colli, Adelphi, 1976, p. 20.

63 Voir ci-dessous, p. 70.

la livrer, une possibilité qui n'a rien d'historique « Cette «révolution» n'est d'abord qu'une «révélation pour» le géomètre premier. Elle n'est pas produite par lui»⁶⁴.

La distance entre les deux positions est liée précisément au rôle transcendantal de l'Histoire, à la possibilité d'élever l'événement historique qui fonde la tradition géométrique à une considération philosophico-transcendantale (la *rédemption* phénoménologique dont nous avons parlé). Chez Kant, cette rédemption, cette récupération de l'actualité à l'intérieur du territoire établi par la perspective transcendantale, ne semble pas pouvoir être proposée. Toute histoire est, en tant que telle, clouée à l'empirique, à la contingence d'un événement : « S'il y a une naissance de la géométrie, elle ne semble être pour Kant que la *circonstance* extrinsèque de l'apparition d'une vérité toujours déjà constituée pour telle ou telle conscience factuelle»⁶⁵. Le geste du Thalès kantien n'est donc pas un geste instituant et fondateur, mais l'actualisation d'une possibilité déjà implicite dans la nature *a priori* de l'espace. On pourrait presque définir cette révolution comme la mise en scène de l'exposition transcendantale du concept d'espace, l'acte qui introduit dans le flux historique le lien transcendantal nécessaire et déjà possible entre espace et géométrie.

Derrière la révolution, ou la révélation, du premier géomètre, il y a donc une histoire qui a toujours été passée et inaccessible :

La réduction eidétique spontanée qui libère l'essence géométrique de toute réalité empirique - celle de la figuration perceptible comme celle de l'expérience psychologique du géomètre - est pour Kant toujours déjà effectuée [...], tou-

jours déjà rendue possible et nécessaire par la nature de l'espace et de l'objet géométrique.⁶⁶

C'est une histoire plus profonde, une proto-histoire, que l'*Esthétique transcendantale* et la théorie de l'idéalité *a priori* de l'espace semblent à la fois évoquer, contre toute conception innéiste de l'*a priori*, et refouler, en la déclarant inaccessible et finalement étrangère à la recherche transcendantale. C'est ce qu'affirme Derrida,

cette proto-histoire, dont toute la philosophie kantienne semble rendre la notion contradictoire au moment même où elle l'évoque, devient le thème de Husserl [...] : on s'interroge maintenant sur le sens de la production des concepts géométriques avant et de ce côté-ci de la "révélation" de Kant : avant et de ce côté-ci de la constitution de l'idéalité d'un espace et d'un temps purs et exacts⁶⁷

Le Thalès husserlien arrive donc, ou devrait arriver, *plus tôt* (il n'est pas facile, bien sûr, de décider s'il s'agit d'un ordre logique ou historique) que le Thalès kantien, parce que l'histoire qu'il établit est l'histoire qui livre à son successeur l'espace comme condition *a priori* d'une géométrie libérée de la contingence de l'empirique. Cette genèse de l'*a priori* est le but vertigineux de Husserl dans l'OG. Vertigineux parce que, abandonnant toute prudence critique, il pousse l'analyse jusqu'aux limites du dicible, jusqu'à l'opacité peut-être impénétrable de venir à l'histoire d'une tradition. Il s'agit en effet de rendre compte de l'être même du *fait* géométrique comme science des objets idéaux et comme tradition, et non pas seulement d'en établir la validité et l'exigence de nécessité qui le définit : à ce

64 Jacques Derrida, *Introduction à L'origine de la géométrie de Husserl*, citée, p. 20.

65 Ibid, p. 24.

66 Ibid.

67 Ibid, p. 25.

niveau de l'analyse, *vérité* et *sens*, fait et loi, deviennent inséparables.

Le Thalès husserlien, d'abord encore plus anonyme et insignifiant que le Thalès kantien (« nous ne savons rien de ses créateurs, et nous ne nous en occupons pas » dit Husserl dans le passage que nous avons cité), est en fait porteur d'un geste instituant et non pas seulement actualisant. Un acte fondateur et, pourrions-nous dire, *mythopoïétique*. Car ce qui est fondé, la géométrie et l'histoire de son actualisation, en s'instituant, rejette derrière elle sa propre condition de sens sous la forme d'un a priori qui la précède - ne serait-ce que dans l'intemporalité de l'enquête transcendantale - dissimulant ainsi, grâce aussi au travail de sédimentation progressive du langage et des développements ultérieurs, son propre rôle fondateur. L'histoire précède donc la réflexion transcendantale et la constitution phénoménologique, parce que ce que ces dernières doivent mettre en lumière - les conditions du sens, l'a priori, le caractère « mythique » de certaines notions - est l'effet d'un événement historiquement déterminé.

L'approche de ce point irréductible et irréversible s'annonce en réalité comme un renversement de certains présupposés méthodologiques de l'enquête statique - renversement qui ne peut être attribué à l'ouverture de la perspective généalogique. Lorsque, par exemple dans la *Phénoménologie comme science rigoureuse* ou dans les *Idées*, il s'agissait de mettre hors jeu l'historicisme et le psychologisme, la rigueur méthodologique devait dénier tout pouvoir fondateur à toute figure sensible du monde réel, à toute expérience psychologique, à tout contenu factuel :

Il existe des *sciences purement eidétiques*, telles que la logique pure, les mathématiques pures, les théories pures

du temps, de l'espace, du mouvement, etc. Elles sont, dans tous leurs passages, libres de toute position de données factuelles ; ou, ce qui revient au même, *en elles aucune expérience en tant qu'expérience*, c'est-à-dire en tant que conscience saisissant et donc posant une réalité, une existence, *ne peut avoir de fonction fondamentale*. Si l'expérience y a une fonction quelconque, elle n'intervient pas *en tant qu'expérience*. Le géomètre, par exemple, lorsqu'il dessine ses figures sur le tableau noir, produit des lignes qui existent en fait sur le tableau noir et qui existent également en fait. Mais tant le tracé physique des figures que l'expérience des figures tracées ne constituent en aucun cas le *fondement* de son intuition et de sa pensée concernant les essences géométriques. Il est donc indifférent qu'il soit victime d'une hallucination et qu'au lieu de les dessiner réellement, il imagine les lignes et les constructions dans un monde imaginaire.⁶⁸

Comme on le voit, à ce niveau de l'enquête phénoménologique, l'élément déterminant de l'*eidōs* géométrique est son indifférence au caractère, fictif ou réel, du geste auquel il est lié : l'objet eidétique, déjà réduit, ne distingue pas entre rêve et veille, entre perception et imagination ou hallucination. Au contraire, le lien qui unit l'*eidōs* en général à la variation imaginative conduit à dire que la « fiction » constitue l'élément vital de la phénoménologie⁶⁹.

Fin de la première partie en français

*

*

*

68 Edmund Husserl, *Idées I*, cité, pp. 23-24.

69 Ibid, p. 170.

C'ERA UNA VOLTA TALETE. ORIGINE DELLA GEOMETRIA E GENEALOGIA DELLA KRISIS

di Niccolò Argentieri (Rome)

niccolo.argentieri64@gmail.com



L'originario rimane un'ipotesi, la cui unica base di verifica è la ricezione.

h. blumenberg, *Il futuro del mito*

Premessa

La notorietà dello scritto di Husserl conosciuto come *L'origine della geometria* (d'ora in poi OG), pubblicato in forma di terza appendice al testo principale *La crisi delle scienze europee e la fenomenologia trascendentale*⁷⁰, è fortemente in debito con il lavoro di Jacques Derrida, che ne ha curato, nel 1962, una traduzione autonoma, introdotta da un saggio importante e complesso⁷¹ – un saggio per molti versi

70 Edmund Husserl, *Der Ursprung der Geometrie*, in Id., *Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, 1935-1936 (Husserliana, VI; a cura di Walter Biemel, 1954, pp. 365-386); trad. it. *La crisi delle scienze europee e la fenomenologia trascendentale*, a cura di Enrico Filippini, il Saggiatore, 1997, pp. 380-405.

71 Edmund Husserl, *L'origine de la géométrie*, a cura di Jacques Derrida, PUF, 1962; il testo di Derrida è disponibile in italiano: *Introduzione a "L'origine della geometria" di Husserl*, a cura di Carmine Di Martino,

più celebre, se non più frequentato, dello stesso testo husserliano.

Derrida considera OG un passaggio decisivo per la definizione del pensiero di Husserl, un vero e proprio manifesto programmatico che annuncia un ultimo, estremo rilancio teorico del percorso fenomenologico. Si tratta, spiega Derrida, di «mettere in luce, da un lato, un nuovo tipo o una nuova profondità della storicità, e determinare dall'altro, correlativamente, gli strumenti nuovi e la direzione originale della riflessione storica»⁷². La scelta di proporre una nuova traduzione italiana di OG risponde, in primo luogo, alla convinzione che una tale importanza sia impossibile da disconoscere e debba, anzi, essere estesa oltre il tema interno del nuo-

Jaca Book, 2008.

72 Ivi, p. 4; trad. it. p. 72.

vo impulso all'impresa fenomenologica rilevato da Derrida. In effetti, come vedremo, la questione d'origine rappresenta uno strumento d'indagine che, pur presentando degli innegabili rischi nella gestione metodologica, sembra in grado di garantire a OG un ruolo esemplare nel tentativo di preservare un approccio propriamente filosofico alla riflessione sulla matematica: un approccio che potremmo definire obliquo, indiretto, dunque non specialistico, secondo il quale la filosofia, nell'accostarsi alla matematica, non è chiamata a definirsi come epistemologia di una particolare disciplina-oggetto, rinnegando in questo modo il proprio canone testuale e concettuale per adeguarsi alle particolari questioni sollevate dalla matematica. Al contrario, la filosofia, anche mentre volge lo sguardo alla matematica, persegue il proprio originario e fondante impegno di comprensione, trovando nella matematica un'esibizione particolarmente cogente del lavoro della ragione. Il tentativo di formulare con maggiore chiarezza un tale ruolo metodologico di OG occuperà la seconda parte di questa introduzione.

Un ulteriore impulso per questa nuova traduzione viene invece dal sospetto, o dal rischio, che proprio il successo dell'introduzione di Derrida possa impedire un contatto immediato con lo scritto di Husserl, assoggettandolo a una forma di inavvertita colonizzazione teoretica⁷³. Si vorrebbe, quindi, provare a ricostituire la gerarchia logica tra testo e commento, senza ovviamente disconoscere l'importanza della lettura di Derrida. Un obiettivo per il quale una nuova traduzione – chiamata a emendare qualche svista del prezioso la-

voro di Filippini e a proporre una lingua più aderente alla sintassi husserliana, evitando riformulazioni e miglitorie a volte rischiose sul piano interpretativo – può rivelarsi uno strumento efficace, quasi una strategia di straniamento in grado di affinare percezione e attenzione analitica.

Per meglio contestualizzare l'ambito di problemi che il testo di Husserl solleva si è scelto di affiancare a quella di OG la traduzione dei primi paragrafi della *Krisis* – in particolare i paragrafi 8, 9 e 9a: è rispetto a quest'ultimo che OG assume formalmente il ruolo di appendice – dedicati alla genealogia della scienza galileiana e al suo rapporto con la tradizione della geometria euclidea. Ovviamente, perseguire con rigore un tale processo di contestualizzazione significherebbe chiamare in causa ben più di quelle poche pagine, fino a coinvolgere l'intero impianto della *Krisis* e ampi tratti della riflessione husserliana: operazione ovviamente priva di ragionevolezza per gli obiettivi di questo scritto. Limitiamo quindi l'attenzione, nella prima parte di questa introduzione, ai paragrafi citati, consacrati appunto all'indagine sulla costituzione e sull'auto-comprensione della scienza galileiana, perché è esattamente da questi temi che OG prende spunto.

Infine, la terza e ultima parte di queste pagine introduttive sarà dedicata a una breve ricognizione critica, quasi un programma di ricerca in effetti, di un aspetto del testo di Derrida, vale a dire il confronto tra la filosofia critica e la fenomenologia in riferimento alla nozione stessa di origine della geometria.

La scienza galileiana e la genealogia della Krisis

La strategia espositiva di Husserl prevede spesso una *pars destruens* dell'argomentazione, l'individuazione di un passo

⁷³ Sospetto alimentato anche dalla traduzione italiana del lavoro di Derrida, che sceglie di assegnare all'introduzione il ruolo di testo principale, relegando OG alla funzione di occasione per l'impresa teorica di Derrida – quasi a ribadire e consolidarne il destino di appendice.

falso della ragione filosofica il cui superamento possa rappresentare un momento essenziale per il dispiegarsi del progetto fenomenologico. È questo, ad esempio, il ruolo svolto dalla critica allo psicologismo nei *Prolegomeni*, dalla sospensione delle certezze e delle discipline connesse alla tesi dell'atteggiamento naturale nella prima parte delle *Idee*, dalla denuncia dell'errore metodologico che impedisce al dubbio cartesiano di percorrere fino in fondo la strada della fenomenologia trascendentale, che pure Cartesio lascia intravedere, nelle *Meditazioni cartesiane*. D'altra parte, è lo stesso principio dell'*epochè* che esige questo passaggio dialettico, al fine di tradurlo in una tappa del percorso che porta alla fenomenologia pienamente realizzata: l'oggetto propriamente fenomenologico diventa disponibile soltanto come effetto del superamento di un corto circuito che pregiudica il lavoro descrittivo.

Nella *Crisi*, l'esercizio preparatorio allo svolgimento del vero e proprio progetto fenomenologico è affidato all'analisi critica del costituirsi della scienza moderna, la scienza della natura matematizzata, alla cui origine Husserl pone idealmente la figura esemplare di Galileo, «il genio che scopre e insieme occulta»⁷⁴. Si tratta di ripercorrere le tappe che hanno portato alle «enigmatiche e a prima vista inestricabili oscurità delle scienze moderne, persino di quelle matematiche» e al manifestarsi di «un enigma del mondo di un genere che era completamente estraneo alle epoche

passate»⁷⁵. Queste oscurità rimandano, a loro volta, a quello che Husserl definisce *l'enigma della soggettività*, dunque «all'enigma della tematica e del metodo della psicologia»⁷⁶.

Le difficoltà che la psicologia incontra nella definizione dei propri principi metodologici sono connesse al progressivo venir meno della consapevolezza del carattere correlativo dell'esperienza quale inevitabile conseguenza dell'adesione al modello ingenuamente oggettivista proposto dal positivismo. L'indebolirsi della concezione correlativa della conoscenza – concezione che rappresenta, come è noto, il contenuto filosofico fondamentale della rielaborazione fenomenologica della teoria dell'intenzionalità – porta con sé un'inevitabile polarizzazione tra la componente soggettiva e quella oggettiva, dunque una loro considerazione speculare e simmetrica. Tale polarizzazione, a sua volta, implica la trasformazione in oggetto della stessa soggettività e, dunque, la comprensione della psicologia come “psicofisica”, come scienza oggettiva caratterizzata da un particolare contenuto (vale a dire, appunto, l'oggetto “soggetto”): «[...] se la natura scientificamente razionale diventa un mondo di corpi essente in sé, il mondo in-sé diventa un mondo *scisso* in un senso che prima era ignoto, scisso cioè in una natura in-sé e in un modo d'essere che se ne differenzia: la sfera psichica»⁷⁷.

Proprio in questa polarizzazione, in questa rigida separazione tra una realtà esterna al soggetto e un processo conoscitivo tutto interno alla coscienza che esperisce quella realtà, Husserl individua l'essenza metafisica della scienza galileiana e l'origine dell'involuzione oggettivistica della psicologia e della filosofia, vale a dire l'idea che il senso delle cose sia indipendente

74 Edmund Husserl, *Crisi*, cit., p. 81: «Galilei, der Entdecker – oder, um seinen Vorarbeitern Gerechtigkeit angedeihen zu lassen: der vollendende Entdecker – der Physik bzw. der physikalischen Natur ist zugleich entdeckender und verdeckender Genius». In italiano, come si vede, va in parte perduto l'interessante artificio linguistico usato da Husserl. Tradurre con ‘genio che scopre e ricopre’ sarebbe stato probabilmente preferibile – e forse avrebbe reso meno percorribili alcune interpretazioni parziali o ideologiche della *Crisi*, prima fra tutte quella che vi legge la prova di una svolta antiscientista di Husserl.

75 Ivi, p. 35.

76 Ibidem (corsivo nel testo).

77 Ivi, p. 90.

dall'operatività intenzionale del soggetto.

L'indagine genealogica – come avverte il titolo della seconda parte della *Crisi: Chiarimento circa l'origine della contrapposizione moderna tra obiettivismo fisicalistico e soggettivismo trascendentale*⁷⁸ – deve dunque riattivare la consapevolezza della natura non originaria di questa separazione, mostrando le tappe che ne scandiscono il percorso di costituzione e il progressivo occultarsi di questo percorso nello spessore della sedimentazione concettuale che Galileo e le generazioni a lui successive hanno ricevuto come tradizione e come ormai implicito orizzonte della significazione. I passaggi decisivi di questo percorso genealogico sono tre: l'idealizzazione platonico-euclidea della geometria, la matematizzazione galileiana della natura, la formalizzazione e la conseguente “tecnicizzazione” della matematica. Vediamone, rapidamente, i tratti fondamentali.

L'inizio – l'episodio nella storia fenomenologica della ragione che pone le condizioni per il successivo imporsi dell'oggettivismo implicito nella concezione galileiana della conoscenza naturale – coincide con l'origine greca della geometria come scienza di *oggetti* ideali. Husserl descrive la costituzione della geometria elementare, in quanto scienza oggettiva, nei termini di un processo idealizzante che porta dalla vaghezza delle «forme colte astrattamente dei corpi intuiti in modo empirico»⁷⁹ alla esattezza delle forme geometriche – da pensare come limite ideale, svincolato dalla effettiva realizzabilità, di una prassi tecnica di perfezionamento. La lavorazione manuale, che si sforza di dare all'oggetto la forma che più gli è propria (la circolarità del piatto, la sfericità dell'anfora...) apre la strada alla possibilità

di pensare un ideale *telos* di compimento di tali forme, delle «*forme-limite* verso le quali tende, come a un polo invariante e sempre irraggiungibile, qualsiasi serie di perfezionamenti»⁸⁰.

Il passaggio dal livello dell'intuizione sensibile e prescientifica a quello delle forme esatte della geometria si compie dunque tra continuità e discontinuità. La continuità è legata al radicamento dei concetti geometrici nella nozione concreta di prassi di lavorazione: è l'intervento pratico, manuale, sui dati dell'intuizione sensibile che si offre come ponte verso la costituzione e la trattazione scientifica delle forme pure. Tuttavia, l'idea del perfezionamento indefinito non deve far dimenticare la soluzione di continuità che, di fatto, interviene lungo questo processo nel momento del passaggio dal possibile al solamente pensabile e nella conseguente costituzione del piano delle pure idealità:

Al posto della prassi reale – sia quella dell'agire, sia quella che esamina le possibilità empiriche, che hanno a che fare con corpi empirici effettivi e realmente possibili –, abbiamo adesso una *prassi ideale* di un “pensiero puro”, che si mantiene esclusivamente nel *regno delle pure forme-limite*⁸¹.

In questa difficile convivenza di continuità e discontinuità rischia di andare perduto il senso d'origine della geometria – che è, in primo luogo, quello di una *praxis* concettuale, di una specializzazione del linguaggio finalizzata alla classificazione e all'ordinamento della percezione delle forme dei corpi sensibili, alla restituzione intelligibile dell'esperienza e alla soluzione di problemi pratici. In altri termini, ciò che si verifica con la ridefini-

78 Cfr. *infra*, p. 61.

79 Cfr. *infra*, p. 65.

80 Cfr. *ibidem*.

81 Cfr. *infra*, p. 66 (corsivo nel testo).

zione platonico-euclidea della geometria è la trasformazione in *oggetti*, oggetti ideali, come tali separati e autonomi rispetto all'attività produttrice della coscienza, di alcune modalità strumentali della *praxis* percettiva e conoscitiva. La forma triangolare di un corpo non è tanto la presa d'atto di una qualità formale del contenuto percettivo, quanto uno strumento linguistico-conoscitivo (come tale costitutivo del mondo e della coscienza che lo abita) che si sviluppa come risposta all'esigenza di decifrare e rendere in qualche modo conoscibile l'esperienza. L'idealizzazione spezza questo legame esperienziale per isolare l'*in-sé* della forma, il triangolo, quale oggetto di una disciplina che ne individua le caratteristiche pertinenti facendone il contenuto di una definizione rigorosa, univoca e condivisa.

Ovviamente, questa trasformazione in oggetti ideali degli strumenti formali dell'esperienza percettiva non è, come tale, un evento che si sarebbe potuto o dovuto evitare. Leggere in questi termini l'analisi husserliana significherebbe tradirne il senso e gli obiettivi. L'idealizzazione è un passaggio necessario per la matematica (così come per la fenomenologia, d'altra parte), la condizione del suo costituirsi come disciplina e del suo straordinario sviluppo. L'idealizzazione è inevitabile, se la matematica deve esistere. Ma l'obiettivo dell'indagine genealogica, così come quello della filosofia, non è, e non può essere, la determinazione dei principi teorici e metodologici alla base del funzionamento di una disciplina scientifica in sé chiusa. In gioco è la comprensione dell'esperienza come luogo di costituzione della matematica, non la matematica quale oggetto di una riflessione epistemologica.

Ciò che importa è dunque riattivare la consapevolezza dell'origine non oggettiva degli oggetti ideali; la consapevolezza,

dunque, di quel processo costitutivo che li ha trasformati da fibre del tessuto correlativo dell'esperienza in idealità formali e ontologicamente autonome. Perdere questa consapevolezza significa ignorare i gesti e le metamorfosi concettuali alla base del sorgere della geometria pura e smarrire, di conseguenza, il senso stesso dell'*ars* geometrico-matematica. Significa, in altre parole, accogliere come già da sempre avvenuta la svolta euclidea che ha fatto della geometria una scienza di oggetti ideali, sottraendola così al divenire e alla relatività dell'esperienza e proponendola come modello e termine di riferimento per ogni conoscenza rigorosa.

Il secondo, decisivo snodo individuato dall'indagine genealogica husserliana coinvolge direttamente il pensiero e il ruolo di Galileo. Si tratta senza dubbio della sezione più importante e celebre della prima parte della *Crisi* – oltre che, ovviamente, della più controversa – perché, chiamando esplicitamente in causa un protagonista così imponente della storia della scienza, il testo di Husserl viola i confini disciplinari della filosofia teoretica, esponendosi inevitabilmente al giudizio e all'interesse di prospettive differenti. Galileo è, al contempo, una figura chiave nella storia della filosofia naturale – in questo senso l'analisi di Husserl può e deve essere valutata anche con i criteri della storia della scienza – e un momento esemplare della teleologia fenomenologica, da comprendere soprattutto alla luce dei motivi e delle finalità profonde della riflessione husserliana. Ora, se pure è certamente vero che il primo aspetto non può essere escluso dai criteri di interpretazione del discorso di Husserl – perché questo ne impedirebbe una lettura pienamente consapevole – è comunque molto importante, proprio ai fini di una comprensione effettiva del progetto husserliano, tenere conto dell'orientamen-

to strettamente teoretico del testo: la storia che Husserl racconta è una storia filosofica, una storia di senso finalizzata a un progetto analitico di (ri)-fondazione. Ciò significa, in altri termini, che l'esposizione husserliana non ha e non può avere il tono o le esigenze di una ricostruzione storica rigorosa⁸². La Storia non conosce fratture o svolte improvvise, né, probabilmente, figure solitarie che, nello spazio di una vita, riescano a imporre agli eventi una direzione radicalmente diversa dalla precedente. L'opera di Galileo, nonostante la sua importanza e il suo ruolo epocale, impossibili da negare, non è l'intuizione inaudita di un genio isolato che cambia

82 Il problema di valutare la ricostruzione husserliana alla luce di criteri storico-scientifici più rigorosi è affrontato nel bel libro di François De Gandt, *Husserl et Galilée. Sur la crise des sciences européennes*, Vrin, 2004, in particolare nel terzo capitolo. È sostenibile, dalla prospettiva della storia della scienza, l'immagine di Galileo tracciata da Husserl? La risposta non può ovviamente essere univoca, proprio per il carattere funzionale ed esemplare che la figura di Galileo assume nella trattazione husserliana. Dalla puntuale analisi di De Gandt risulta, da una parte, che Husserl ha ragione nell'attribuire a Galileo l'avvio di un irreversibile movimento di matematizzazione: un processo che ha portato la fisica a modificare progressivamente il proprio statuto allontanandosi sempre più da un contenuto intuitivo per affidarsi a principi astratti valutabili soltanto sulla base delle conseguenze che da essi è possibile ricavare. L'errore di Husserl sta forse nell'aver attribuito *in toto* a Galileo il gesto iniziale di questo movimento di matematizzazione della scienza naturale: la storia è in questo caso davvero più complessa e meno lineare, e risale a epoche più lontane, all'origine e al costituirsi di scienze meno "nobili" della fisica e dell'astronomia galileiane quali la prospettiva, la meccanica, l'ottica (ivi, pp. 112-125). Il rapporto tra il pensiero di Husserl e la storia della scienza in senso stretto è comunque di non semplice decifrazione o soluzione, come conferma lo stesso De Gandt sottolineando l'influsso della riflessione husserliana sulle ricerche storiche di Koyré: «*Cependant la Krisis n'est pas seulement un lieu de sédimentation pour une image reçue de Galilée. De fait les analyses de Husserl ont été une guide et un stimulant pour la lecture et l'interprétation des textes de Galilée, sous un certain éclairage. La compréhension husserlienne des enjeux et des décisions créatrices a été féconde pour l'histoire des sciences, une fécondité qui est manifeste, nous semble-t-il, dans la figure et l'œuvre d'Alexandre Koyré*» (ivi, p. 99).

la storia della conoscenza, ma il compimento metafisico di un processo culturale profondo e multiforme che ha radici nelle grandi trasformazioni materiali dei secoli precedenti (formazione della classe mercantile, ridefinizione del mondo conosciuto mediante le esplorazioni geografiche, diffusione della stampa, sviluppo del sapere tecnologico)⁸³.

Il Galileo di Husserl, più che una figura storica vera e propria, è la personificazione – certamente una semplificazione, quindi, giustificata soprattutto da ragioni di efficacia espositiva – di un concetto o di un punto di svolta della ricostruzione genealogica. Il punto in cui, come abbiamo detto, la geometria, trasformata dalla svolta platonico-euclidea in scienza di *oggetti* ideali, è accolta come un sapere incondizionato (non, dunque, come l'esito di una progressiva metamorfosi, avvenuta al livello metaoperativo, di una pratica esperienziale e conoscitiva, ma come una formazione già da sempre compiuta) e come insostituibile strumento per una conoscenza oggettiva e universale della natura:

83 Proprio le ricerche di Koyré testimoniano mirabilmente la complessità dell'opera di Galileo e i molteplici livelli di lettura che in essa si intrecciano: «Le opere di Galileo, il *Dialogo* come *Il Saggiatore*, sono, prima di tutto, opere copernicane e la fisica di Galileo è una fisica copernicana, fisica che deve difendere l'opera del grande astronomo – il movimento della terra – contro le vecchie obiezioni e i nuovi attacchi. Ora, questa nuova fisica, e questo Galileo lo vede meglio di chiunque, dev'essere *toto coelo* differente dall'antica; così, per costruire questa, bisogna demolire quella, o verosimilmente demolirne le basi stesse, i fondamenti *filosofici* che la sostengono; quanto alla nuova fisica, matematica, archimedeica, Galileo capisce bene che per costruirla è necessario cambiare tutti i suoi concetti e dare loro nuovi fondamenti; e capisce bene che gli è necessario ancorarla, quanto più saldamente è possibile, a una *filosofia*. Da ciò il sottile miscuglio, nell'opera galileiana, di "scienza" e "filosofia" e l'impossibilità, per lo storico – a meno di rinunciare a capire – di separare i due elementi integranti del suo pensiero» (Alexandre Koyré, *Études galiléennes*, Hermann, 1966; trad. it. *Studi galileiani*, a cura di Maurizio Torrini, Einaudi, 1976, pp. 214-215).

Galileo era lontanissimo dall'immaginare che per la geometria in quanto ramo di una conoscenza universale dell'essente (in quanto ramo della filosofia) potesse essere importante, anzi essenziale, fare dell'evidenza geometrica, del "come" della sua origine, un problema⁸⁴.

Proprio l'idea di geometria che Galileo accoglie come ovvietà traman data da una tradizione indiscussa – l'idea per la quale la geometria è compresa come scienza di idealità liberate dall'opaca mutevolezza delle sensazioni soggettive – rende possibile pensare a una natura stabile e conoscibile che si dispiega oltre le apparenze dei sensi e la variabilità imprevedibile del comportamento dei fenomeni:

Qui ci limitiamo a osservare come la geometria, assunta nell'ingenuità di quell'evidenza a priori che continua a muovere qualsiasi lavoro geometrico, determini il pensiero di Galileo e lo guidi verso un'idea della fisica che per la prima volta si delinea appunto nell'opera a cui egli dedicò la sua vita⁸⁵.

Soltanto supponendo che il mondo, nella sua totalità e nei suoi dettagli, sia un mondo geometrico-matematico, soltanto alla luce di questa ipotesi metafisica, diventa concepibile e realizzabile, per la scienza galileiana, una conoscenza profonda dei meccanismi della realtà.

Interviene qui la fondamentale questione della matematizzazione dei *plena*, vale a dire della trasformazione delle qualità secondarie in oggetti suscettibili di trattazione formale. Per passare dalla geometria alla scienza della natura non è sufficiente matematizzare le forme: oc-

corre anche, e soprattutto, giungere a una resa matematica della materia del mondo⁸⁶. L'oggettività e l'universalità della conoscenza possono essere garantite soltanto da una matematizzazione totale, senza residui. Bisogna salvare anche i colori o i profumi, altrimenti perderemmo qualcosa del reale, abbandoneremmo delle parti intere dell'esperienza all'oscillazione soggettiva delle impressioni. Si tratterà, naturalmente, di una matematizzazione indiretta, di una matematizzazione per associazione, della riduzione delle qualità secondarie alle leggi della meccanica. Questo è, per Husserl, il contributo fondamentale dell'opera di Galileo, il vero senso del suo "platonismo" che consegna alla tradizione una nuova ovvietà:

Ciò che noi esperiamo nelle cose stesse, nella vita prescientifica, i colori, i suoni, il calore, il peso, ciò che noi esperiamo causalmente, l'irradiazione calorica di un corpo che riscalda i corpi circostanti, e simili, è naturalmente costituito, da un punto di vista "fisicalistico", da vibrazioni sonore, da vibrazioni caloriche, cioè da puri eventi del mondo delle forme. Questa asserzione universale viene assunta oggi come un'ovvietà indiscutibile. Ma per *Galileo*, per il creatore di quella concezione che rese possibile la fisica, non poteva essere ovvio ciò che sarebbe diventato ovvio soltanto attraverso la sua opera. Ovvio per lui era soltanto la matematica pura e il modo usuale in cui veniva applicata. Ma se ci atteniamo strettamente alla motivazione galileiana, alla motivazione che di fatto fu originariamente fondante per la nuova idea della fisica, dobbiamo renderci conto della *novità* costituita dal

84 Edmund Husserl, *Crisi*, cit., pp. 58-59.

85 Ivi, p. 59.

86 Cfr. Thomas Régis, *Mathématisation indirecte et monde de la vie. Un commentaire de la section 9c de la Krisis*, in «Kairos», n. 22, 2003, pp. 213-234.

| suo pensiero nella situazione di allora⁸⁷.

Qui risuona con grande nettezza il motivo fondamentale dell'indagine genealogica: trasformare in *novità* ciò che la tradizione ci consegna come *ovvio* e acquisito. L'efficacia e il senso della scienza galileiana della natura si fondano sulla possibilità di applicare allo studio del molteplice fenomenico i concetti e gli strumenti della geometria – meglio ancora: sulla possibilità di trasformare gli oggetti e gli eventi reali in modo da renderli compatibili con una descrizione geometrica. È questo il gesto che rende l'opera di Galileo così fondamentale per la genealogia dell'oggettivismo che Husserl ci invita a ripercorrere; un gesto che rende possibile leggere il pensiero galileiano come una forma di fatale radicalizzazione del platonismo:

| Per il platonismo il reale aveva una metessi più o meno perfetta all'ideale, che rendeva possibile alla geometria antica una rudimentale applicazione alla realtà. Nella matematizzazione galileiana della natura è allora questa medesima realtà ad essere idealizzata secondo la nuova matematica, in parole moderne diventa essa stessa una molteplicità matematica⁸⁸.

La natura non si limita più semplicemente a partecipare dell'ideale, ma è in tutto e per tutto idealità. Si assiste, in altri termini, a una sostituzione di oggetto che porta alla creazione, sul modello della geometria pura, di una fisica mai pienamente giustificata dall'esperienza:

| Ma ora è estremamente importante rilevare come già con Galileo fosse avve-

nuta una sostituzione [Unterschiebung] del mondo matematicamente sustruito delle idealità all'unico mondo reale, al mondo che si dà realmente nella percezione, al mondo esperito ed esperibile – al nostro mondo-della-vita quotidiano. Questa sostituzione è stata ereditata dai successori, dai fisici di tutti i secoli successivi⁸⁹.

Deve essere chiara la natura ambivalente, nella prospettiva genealogica, della matematizzazione galileiana⁹⁰. La negazione di

89 Edmund Husserl, *Crisi*, cit., pp. 77-78. La traduzione è stata leggermente modificata perché Filippini sceglie di rendere il termine husserliano *Unterschiebung* con 'sovrapposizione', una soluzione che non appare condivisibile. A proposito della scelta terminologica di Husserl, mi sembra interessante l'osservazione di De Gandt, il quale fa notare che, per descrivere l'operazione galileiana, nella *Crisi* Husserl sostituisce il verbo *unterlegen*, utilizzato nelle *Idee* e nella *Logica*, con il verbo *unterschoben*, chiaramente più connotato in termini valutativi (cfr. François De Gandt, *Husserl et Galilée*, cit., p. 70).

90 Il senso di questo processo è naturalmente molto complesso e richiederebbe un'attenta decifrazione dei contenuti che si intrecciano nei testi galileiani. D'altra parte, il tema della matematizzazione è il perno attorno al quale ruota, di fatto, l'intera costruzione retorica del *Dialogo*: ammettere l'uso della matematica nello studio dei fenomeni naturali significa cancellare definitivamente il confine che separa "cielo" e "terra", quel confine già simbolicamente violato dal cannocchiale galileiano puntato verso le sfere celesti. La scienza pregalileiana, infatti, non escludeva la possibilità di una formulazione matematica della conoscenza, ma limitava tale formulazione alla descrizione dei moti dei corpi celesti, governati dalla regolarità perfetta e immutabile delle leggi divine: in questo contesto, la legittimità dell'uso della matematica e la verità dei risultati ottenuti discendevano direttamente dalla natura divina dei fenomeni esaminati. Estendere l'intervento della matematica al di fuori della sfera dei moti celesti era, prima ancora che illegittimo, del tutto impensabile: i fenomeni *terrestri*, oggetto di un'esperienza sensibile inevitabilmente imperfetta ed effimera, vanno incontro a processi di generazione e corruzione che sono assolutamente incompatibili con la perfetta a-temporalità del calcolo matematico. La matematizzazione galileiana, dunque, "divinizza" la natura elevandola a una conoscibilità *a priori* che prima le era negata, e trasformandola così nel grande *libro* in cui la Creazione si dispiega di fronte alla scienza dell'uomo. Per un esame più ampio di questo tema, con particolare riferimento ad alcuni passaggi della seconda

87 Edmund Husserl, *Crisi*, cit., p. 66.

88 Cfr. *infra*, p. 63.

qualsiasi priorità logico-conoscitiva delle forme semplici e massimamente regolari nei confronti delle forme effettive dei corpi – l'idea, in altre parole, che la matematizzazione non sia un atto che impone le forme geometriche (troppo perfette, troppo regolari) a un mondo ben altrimenti complesso, ma lo strumento che permette di astrarre, dalle molteplici qualità dei corpi, quelle più adatte a una formulazione oggettiva e stabile – è coerente, in linea di principio, con l'origine strumentale e pratica dell'*ars* geometrica di cui abbiamo parlato in precedenza.

Ma per Galileo, come abbiamo detto, quell'origine è ormai irrimediabilmente perduta, confusa nella sedimentazione di senso che egli riceve come tradizione. Una tradizione che quasi costringe Galileo a pensare come proprietà degli oggetti dell'esperienza le forme descritte e studiate dalla matematica – a non pensarle, dunque, come strumenti della costituzione e della strutturazione dell'esperienza, ma come oggetti a loro volta, referenti ideali dei concetti della geometria risultante dalla svolta euclidea. Di conseguenza, la matematizzazione galileiana è un processo conoscitivo estremamente complesso, non puramente tecnico dunque⁹¹, il cui primo

passo richiede l'individuazione, nel mondo che l'esperienza mette a disposizione, di un in sé strutturale, assoluto e invariante, identificabile con un molteplice oggettuale di tipo geometrico. Il problema non è quindi il processo di trasformazione che l'idea di matematizzazione attraversa in virtù dell'opera di Galileo, bensì la comprensione filosofica di questo processo di trasformazione e, quindi, la risposta che si intende dare alla domanda sulle condizioni che rendono possibile la descrizione matematica del reale empirico.

Agli occhi di Husserl, la filosofia, nella sua comprensione della scienza moderna, e la scienza stessa, nell'interpretazione genealogica del proprio sviluppo, hanno progressivamente rimosso il carattere costruttivo e processuale della matematizzazione, finendo con l'aderire acriticamente alla soluzione metafisica (platonica e, più radicalmente, galileiana): il mondo è già scritto in termini matematici e questa è la migliore garanzia dell'applicabilità della geometria alla descrizione della natura. Cade così ogni distinzione tra «*questi corpi di cui facciamo effettiva esperienza, provvisti del contenuto che è l'effettivo contenuto dell'esperienza*»⁹² e le forme ideali della geometria, tra lo spazio dell'esperienza ordinaria (che non è un oggetto, ma una struttura fondamentale della correlazione esperienziale) e lo spazio della geometria (l'esito oggettivo di un complesso processo costitutivo). Si dimentica, in altre parole, che il mondo descritto dalla scienza in termini matematici non è il dato di un'esperienza immediata, ma il risultato di una costruzione teorica complessa e stratificata: il senso profondo delle formule e dei concetti sui quali la scienza fonda il carattere predittivo delle teorie può essere compreso soltanto richiamando alla coscienza la prassi di idealizzazione che

giornata del *Dialogo*, mi permetto di rimandare al mio *Ci sono elettroni nel mondo della vita?*, Bonanno, 2009, pp. 50-54.

91 Un'interessante descrizione dell'orizzonte metafisico che dà senso all'idea galileiana di matematizzazione, soprattutto nella prospettiva di un'indagine genetica, è contenuta nel saggio di Valentina Cappelletti, *Dall'ordine alle cose. Saggio su Werner Heisenberg*, Jaca Book, 2001, pp. 18-33. «La lettura di Galileo dovrà mostrarci che oggettività e universalità, come le intendono oggi la scienza e il senso comune, sono il frutto di un'operazione precisa: la matematizzazione del reale. La matematizzabilità infatti è, in termini rigorosi, un'ipotesi, ma poi si trasforma in un fatto, con un'operazione che è tipicamente metafisica, in quanto non è altro che l'introduzione di un criterio di verità e anche di realtà. La matematizzazione, cioè, costruisce una nuova ontologia nel duplice senso che stabilisce cosa sia il reale e pone i criteri per decidere quale sia il discorso adeguato alla "cosa" che il reale è» (p. 24).

92 Cfr. , p. 64.

porta dal mondo dell'esperienza ordinaria o prescientifica alle oggettualità ideali prese in esame dalla geometria e dalla scienza. Altrimenti il potere formativo dei segni che compaiono nelle formule rischia di irretirci in un gioco puramente meccanico, mettendo sullo stesso piano segni che hanno un contenuto intuitivo molto differente.

Proprio a questa capacità dei segni di sostituire a un procedimento intuitivo e radicato nell'esperienza sensibile lo sviluppo quasi automatico di deduzioni simboliche si lega il terzo e finale momento della genealogia husserliana. Dopo la trasformazione degli strumenti formali della geometria in oggetti ideali di un mondo immutabile, e dunque conoscibile, e dopo l'indebita, perché non più consapevole, sostituzione di questo mondo alla realtà multiforme della percezione sensibile, l'ultimo atto del processo che ha trasformato il mondo in un oggetto coincide con quella che Husserl definisce la *tecnicizzazione* della matematica:

Tutte le scoperte, della vecchia come della nuova fisica, sono scoperte che rientrano in quel mondo delle formule che si aggiunge, per così dire, alla natura. Il senso delle loro formule sta nelle idealità, mentre tutto il faticoso processo di ricerca che porta ad esse ha soltanto il carattere di un mezzo verso un fine. E qui va considerato l'influsso della tecnicizzazione, che già abbiamo caratterizzato, del pensiero matematico-formale; la trasformazione di un pensiero talora geniale, volto a elaborare teorie utili all'esperienza, alla scoperta, alla costruzione, in un pensiero che adotta concetti trasformati nel loro senso, concetti "simbolici"⁹³.

Grazie a una notazione sempre più efficace, la matematica e la sua applicazione alla natura conoscono una libertà quasi assoluta, una libertà pagata però al prezzo carissimo dello svuotamento di senso delle procedure:

È facile vedere che già nella vita umana, e innanzitutto in ogni vita singola dall'infanzia alla maturità, la vita originariamente intuitiva, che crea le proprie formazioni originariamente evidenti mediante attività basate sull'esperienza sensibile, si abbandoni molto rapidamente, e in una misura crescente, alla *seduzione della lingua*. Si abbandona, per tratti sempre più estesi, a un dire e un leggere dominati esclusivamente dalle associazioni – trovandosi in seguito molto spesso delusa, per quanto riguarda la validità di quanto così acquisito, dall'esperienza successiva⁹⁴.

Anche in questo caso è importante ribadire che l'obiettivo dell'analisi husserliana non è una valutazione negativa del processo di tecnicizzazione in quanto tale. Egli sa bene, molto meglio di alcuni suoi lettori, che la notazione e la trasformazione algebrica dei contenuti intuitivi della matematica hanno rappresentato un momento essenziale per lo sviluppo della disciplina. Riconoscere al linguaggio, e al segno scritto in particolare, il ruolo di condizione per il costituirsi di una pratica concettuale, è un tratto essenziale dei testi che stiamo chiamando in causa, di OG in primo luogo. Il punto, ancora una volta, è un altro, e cioè la comprensione filosofica di una pratica, la capacità riflessiva di tenere vivo, e continuamente re-interrogare, il senso degli effetti di snodi teorici che la tradizione ci consegna come già da sempre avvenuti. Se, infatti, la coscienza dimentica

93 Edmund Husserl, *Crisi*, cit., p. 77.

94 Cfr. *infra*, p. 78.

il senso d'origine delle costruzioni geometriche, vale a dire il percorso idealizzante che conduce dalle forme vaghe dell'intuizione alle forme esatte della geometria e poi ai simboli dell'algebra, pretendendo di procedere confidando soltanto nel potere di sedimentazione dei segni linguistici e nella capacità della deduzione logica di accompagnare il pensiero di giudizio in giudizio, allora la strada della *Krisis* è tracciata e destinata a essere percorsa:

La deduzione procede seguendo l'evidenza logica formale; ma senza la facoltà, effettivamente esercitata, di riattivazione delle attività originarie racchiuse nei concetti fondamentali, e quindi anche del che e del come dei suoi materiali prescientifici, la geometria sarebbe una tradizione svuotata di senso, della quale, se noi stessi fossimo privi di questa facoltà, ci sarebbe impossibile sapere se essa abbia e abbia avuto un senso autentico, effettivamente recuperabile. Ma è questa, purtroppo, la nostra situazione, nostra e di tutta l'epoca moderna⁹⁵.

Il puro calcolo è cieco, nel senso che conduce a risultati corretti muovendosi in un vuoto di consapevolezza, senza una giustificazione profonda delle procedure e senza memoria dell'origine pratico-intuitiva degli oggetti ideali che danno contenuto ai segni. La pratica matematica, in questo suo esito formale, lontano dal sostegno dei contenuti intuitivi, diventa una pura arte (*Kunst*) di manipolazione segnica. Questo saper-fare tecnico, quest'arte algoritmica puramente predittiva, non è più, dal punto di vista fenomenologico, una conoscenza, perché non è più sostenuta da una filosofia che ne eviti il ripiegamento tecnico su se stessa e l'isolamento formalistico⁹⁶.

⁹⁵ Cfr. *infra*, p. 83.

⁹⁶ La formalizzazione tecnica della matematica,

Il percorso genealogico ha così rivelato come l'evoluzione della matematica e il suo progressivo potenziamento tecnico abbiano finito col marginalizzare il senso originario della pratica geometrica, il suo senso fenomenologico, potremmo dire. Come se la matematica si fosse spinta a colonizzare luoghi inesplorati dell'universo, dimenticando la collocazione, e forse anche l'esistenza, del pianeta in cui la civiltà ha preso forma. Ora, da una parte, è innegabile la scarsa rilevanza del racconto di fondazione di fronte all'efficacia e alla complessità raggiunte, proprio grazie alla formalizzazione tecnica e alla rescissione del patto con un dato intuitivo limitante e ormai estraneo alle costruzioni postsettecentesche, dal linguaggio matematico. Da questo punto di vista, l'oblio dell'origine si configura, per la matematica, come un

connessa a una fiducia puramente operativa nel potere predittivo di calcoli resi indipendenti dal proprio contenuto intuitivo, è un problema esposto da Husserl già nel progetto del secondo volume della *Filosofia dell'aritmetica* e si lega al dibattito sul senso da attribuire all'introduzione dei sistemi numerici superiori, dei numeri complessi in particolare. A sua volta, il velo di idealità che nasconde lo spazio dell'esperienza percettiva è un'immagine che proviene dagli studi sull'evoluzione della geometria nella seconda metà dell'Ottocento, studi che avevano impegnato Husserl almeno per un decennio (il cosiddetto "decennio pre-fenomenologico" che precede la pubblicazione delle *Ricerche logiche*) in vista della realizzazione, mai compiuta, di un'organica e sistematica filosofia dello spazio (si veda, per questo tema e per la bibliografia relativa: Paul Natorp, *Forma e materia dello spazio. Dialogo con Edmund Husserl*, Bibliopolis, 2008). La questione del nesso e del rapporto di fondazione fra lo spazio ideale della geometria e lo spazio dell'esperienza prescientifica – più volte ripensata e ridefinita nelle opere successive, ma mai del tutto abbandonata – contiene, *in nuce*, quella costellazione di concetti e problemi che porteranno alla nozione di mondo della vita e alla stessa definizione della fenomenologia come scienza della coscienza costituente. Emerge così rafforzata una visione continuista e progressiva della riflessione husserliana, i cui cambi di direzione, a volte vistosi e repentini, sono in realtà la manifestazione esteriore di un pensiero che procede per successivi ripensamenti e approfondimenti – recuperando, da prospettive sempre nuove e con nuovi strumenti concettuali, temi che sembravano dimenticati o abbandonati.

tratto costitutivo del suo metodo, come il luogo della sua straordinaria forza costruttiva e della sua capacità di dar voce a fenomeni altrimenti indecifrabili. La comprensione delle procedure tecniche della matematica, il significato operativo delle nozioni introdotte, il senso dei processi astrattivi: queste sono esigenze interne alla matematica, non richieste supplementari o pignolerie da lasciare ai dibattiti oziosi della filosofia. D'altra parte, il recupero di questo nucleo d'origine è indispensabile per la comprensione fenomenologica della scienza moderna: questa è la posizione di Husserl, con poco margine per letture militanti, passatiste o antiscientifiche del suo pensiero. Tornare a questo nucleo fondante della pratica geometrico-matematica, ritrovare il pianeta d'origine, è il programma che Husserl affida a OG e all'impianto metodologico della fenomenologia genetica⁹⁷.

L'origine della geometria e la Rückfrage

La prima difficoltà che una tale decostruzione (o ricostituzione) genealogica deve affrontare riguarda il senso da attri-

⁹⁷ L'ambiguità e le difficoltà di tutta l'impresa husserliana rispetto al progetto fondativo sono note e ampiamente discusse. Per un punto di vista molto interessante, mediato dalle opere del primo Derrida (con particolare attenzione al testo apparentemente più critico nei confronti della fascinazione metafisica che l'idea di filosofia prima esercita sulla fenomenologia), si veda Vincenzo Costa, *La generazione della forma. La fenomenologia e il problema della genesi in Husserl e in Derrida*, Jaca Book, 1996: «Il testo di Derrida non si pone dunque affatto come una semplice decostruzione della filosofia di Husserl, e tuttavia non può neanche essere inteso come una sua prosecuzione. Esso si installa invece in quello iato tra il programma husserliano di una *filosofia prima* e di una fondazione ultima del sapere e le concrete analisi fenomenologiche che non cessano di contraddire questa direzione, spingendo verso una nozione di fenomenologia trascendentale liberata dall'istanza fondazionale» (p. 21). Vedremo come una simile ambiguità investa in pieno il testo sull'origine della geometria.

buire alla nozione di *origine* quale obiettivo di un'indagine filosofica. Identificare l'origine con un puntuale accadimento storico – una soluzione che il testo di Husserl, se letto in modo frammentario, parrebbe rendere possibile (basti pensare all'importanza attribuita alla fondazione euclidea della matematica greca) – significherebbe infatti comprendere la fenomenologia genetica come una particolare forma di storia culturale, ignorando il sottile intreccio di archeologia e teleologia che la definisce:

Forse, per degli animi romantici, il mitico-magico può essere particolarmente attraente nella storia e nella preistoria della matematica; ma abbandonarsi a questo aspetto storico meramente fattuale della matematica significa appunto perdersi in una romanticeria e mancare il problema autentico, il problema intrinsecamente storico, il problema gnoseologico⁹⁸.

Si tratta, come è evidente, di un tema di grande complessità. Tenere distinta la ricostruzione storica, lineare, della progressiva costituzione di una formazione culturale o concettuale dalla strategia genealogica che Husserl intende perseguire è questione già del tutto filosofica, dunque impossibile da trattare esaurientemente in sede preliminare, come un preventivo chiarimento che metta fuori causa, una volta per tutte, la possibilità di una lettura impropria o non ben centrata delle analisi husserliane. Come è sempre opportuno nel caso della filosofia di Husserl, bisogna *fare* (o rifare) il lavoro della fenomenologia, seguire e, eventualmente, integrare le pagine in cui l'analisi si dispiega, senza anticiparne il senso e gli obiettivi, ma cercando piuttosto di far emergere senso e obiettivi dalla dialettica tra la riformu-

⁹⁸ Cfr. , p. 96.

lazione incessante del metodo e i risultati del lavoro analitico.

Come detto, il fine del movimento genealogico è quello di restituire alla comprensione filosofica il margine di libertà negato dal processo di rimozione che accompagna la trasmissione storica dei concetti. Una rimozione certo necessaria per garantire leggerezza al passo del progresso tecnico, ma pericolosa e soffocante per la chiarezza filosofica. Recuperando l'istante che segna l'inabissamento di un fenomeno o di una nozione nell'inconscio della storia culturale, la genealogia libera spazio per la riflessione, rendendo enigmatico ciò che appare acquisito o filosoficamente marginale. L'origine si rivela così non l'accadere puntuale di un singolo evento, un *inizio* storico e contingente, la concreta e fattuale intuizione inaugurale di un primo scienziato che avrebbe dato avvio alla storia moderna della matematica o della fisica⁹⁹, ma un complesso intreccio di facoltà, processi e strutture che rappresentano l'interna condizione di senso della conoscenza scientifica, il contenuto trascendentale di una pratica teorica che a questo contenuto affida l'intelligibilità e l'unità del proprio sviluppo: non un lontano, mitico gesto inaugurale, ma un orizzonte sempre contemporaneo alle trasformazioni che una disciplina attraversa.

Nel rimandare al paragrafo conclusivo di questa introduzione il tentativo di rilanciare la complessità della questione d'origine, vogliamo ora rivolgere l'attenzione a un altro aspetto di OG, provando a leggerlo come un testo – un testo programmatico più che analitico, ovviamente – capace di delineare una concezione filosofica della matematica caratterizzata da metodi e obiettivi molto diversi da quel-

li delle filosofie specialistiche e, proprio per questo, particolarmente interessante. Interessante perché la geometria e la matematica non sono l'oggetto del discorso di OG, ma l'occasione esemplare, in un senso che proveremo a chiarire fra poco, per ribadire il ruolo costitutivo, in senso fenomenologico, delle strutture fondanti dell'esperienza.

Prima e principale tra queste strutture fondanti è la temporalità storica, chiamata quasi paradossalmente a fondare la possibilità dell'ontologia e della logica matematica, domini considerati estranei, o indifferenti, alle dinamiche del tempo: «Portare la geometria all'evidenza, dunque, che se ne sia o meno consapevoli, è lo svelamento della sua tradizione storica»¹⁰⁰. Com'è evidente, Husserl non parla, qui come nel caso di Galileo, di una mera storia di fatti, ma del risultato di un'indagine che è storica in un senso del tutto nuovo, inaudito: «Le nostre ricerche, come risulterà qui fin dal principio evidente in base a un esempio, sono infatti storiche in un senso inusuale, vale a dire storiche secondo una direzione tematica che apre problemi fondamentali del tutto estranei alla storiografia ordinaria»¹⁰¹.

Accanto a questa particolare storicità, Husserl ribadisce il ruolo costitutivo del linguaggio – veicolo trascendentale della comunicabilità intersoggettiva e mezzo attraverso il quale l'idealità geometrica acquista la propria materialità (ancora un paradosso):

[...] in che modo l'idealità geometrica (come quella di qualsiasi scienza) passa dalla sua prima origine intrapersonale, nella quale si presenta come figura nello spazio coscienziale dell'anima del primo inventore, alla sua ogget-

⁹⁹ Vedremo tuttavia, nella parte conclusiva di questo saggio introduttivo, come una tale lettura non sia facilmente aggirabile, nel caso del testo husserliano.

¹⁰⁰ Cfr. *infra*, p. 88.

¹⁰¹ Cfr. *infra*, p. 70.

tività ideale? Subito vediamo che ciò avviene per mezzo del linguaggio, nel quale essa acquista, per così dire, il proprio corpo linguistico¹⁰².

In particolare, è grazie al segno scritto e al suo potere di sedimentazione che gli oggetti ideali acquistano un'esistenza permanente, «anche nei periodi in cui l'inventore e i suoi successori non sono desti in questa connessione, o non sono più in vita»¹⁰³:

La funzione essenziale dell'espressione linguistica scritta e documentabile è quella di rendere possibile la comunicazione senza referenti personali immediati o mediati: si tratta, per così dire, di una comunicazione divenuta virtuale. In questo modo, anche l'essere-comunità dell'umanità è innalzato a un nuovo livello. I segni scritti, considerati nella loro pura corporeità, sono esperibili in modo semplicemente sensibile, e si trovano costantemente nella possibilità di essere esperibili intersoggettivamente in una comunità¹⁰⁴.

Soltanto incarnandosi nella materia sensibile del segno l'idealità matematica ha la possibilità di essere trasmessa, rendendosi così autonoma dal singolo gesto creativo. Il potere del segno scritto sta, agli occhi di Husserl, nella sua capacità di farsi carico di una progressiva sedimentazione di senso e, conseguentemente, nel permettere la ricezione di una tradizione senza che sia necessario ripercorrerne ogni volta le singole tappe¹⁰⁵. Si tratta, come abbiamo

visto, di un ruolo ambivalente perché, proprio come Galileo, il segno scritto libera la possibilità della tradizione concettuale aprendo, al tempo stesso, le porte al rischio della tecnicizzazione, dunque all'oblio del senso d'origine.

Infine, OG restituisce alla soggettività – quale originaria appartenenza a un orizzonte di comunicazione e di esperienza – il potere, e il compito, della riattivazione intenzionale del senso:

Così, anche l'intera scienza deduttiva pre-data, il sistema totale delle proposizioni nell'unità della loro validità, è inizialmente una pretesa che può essere legittimata soltanto grazie alla effettiva facoltà della riattivazione come espressione del preteso senso di verità¹⁰⁶.

Una riattivazione che dovrebbe precedere e condizionare idealmente qualsiasi operazione empirica o logica – almeno di diritto, visto la irrealizzabilità di fatto della riattivazione del senso originario nel caso della tradizione geometrica a causa della «ovvia finitezza della capacità individuale e comunitaria di trasformare effettivamente la secolare catena logica in

(filosofia, letteratura, scienze). Tuttavia, c'è un aspetto del segno scritto che non è spesso ricordato e che, al contrario, lo definisce nella sua specificità rispetto alla generica valenza logica del linguaggio: il segno scritto *si vede*. E la possibilità di guardare, oggettivando così i concetti in una forma di percezione sensibile, è, per la matematica, una condizione essenziale. Il pensiero matematico è in primo luogo pensiero visivo: la lavagna e il foglio di carta sono strumenti indispensabili per la sua attività costruttiva. In questo modo, la pura idealità dell'oggetto matematico e la materialità del segno grafico – non semplicemente il suo potere simbolico, quindi, ma il suo proporsi, appunto, come contenuto di una anomala percezione sensibile – si saldano in un intreccio che può assumere notevole rilevanza per una fenomenologia della matematica (oltretutto, la centralità dell'atto visivo connette il tema dell'origine della matematica al passo che, per molti versi, fonda l'epistemologia occidentale, vale a dire il privilegio accordato da Platone alla *opsis* come organo di conoscenza).

106 Cfr. *infra*, p. 85.

102 Cfr. *infra*, p. 74.

103 Cfr. *infra*, p. 77.

104 Cfr. *ibidem*.

105 Da questo punto di vista, l'essenza del segno è logica, astratta, e il ruolo che esso assume nella matematica non è diverso da quello di cui è investito nella trasmissione di qualsiasi altra costruzione ideale

catene di evidenze autenticamente originarie nell'unità di una singola esecuzione»¹⁰⁷.

Husserl sembra dunque affidare alla filosofia il compito di definire e perseguire un'indagine fenomenologico-genetica della matematica – non un'ontologia, né un'analisi descrittiva o metalinguistica, né semplicemente un'epistemologia speciale, quindi – che si sforzi, in linea con l'obiettivo costante di tutta l'evoluzione del percorso fenomenologico, di portare lo sguardo sulle cose prima della loro organizzazione naturalistica in poli chiaramente contrapposti (soggetto-oggetto, espressione-significato, forma-materia). Ciò permette, almeno in linea di principio, di cogliere le costruzioni della matematica nel loro costituirsi idealmente originario e di risalire alle condizioni di possibilità di questo evento mai attingibile nella sua fattualità: «[...] possiamo mostrare, nel nostro proprio mondo-ambiente, in qualche passaggio, sia pure a titolo esemplificativo, ciò che andrebbe considerato più dettagliatamente a proposito del problema della fondazione primaria idealizzante della formazione di senso "Geometria"»¹⁰⁸.

Come sottolinea con chiarezza Derrida, il progetto husserliano in OG ribadisce il rapporto profondo, antico, che lega matematica e fenomenologia:

L'oggetto matematico sembra essere l'esempio privilegiato e il filo conduttore più permanente della riflessione husserliana. Il fatto è che l'oggetto matematico è ideale. Il suo essere svanisce e traspare da parte a parte nella sua fenomenicità. Assolutamente oggettivo, vale a dire totalmente sottratto alla soggettività empirica, esso non è tuttavia altro da ciò che appare. È dunque sempre già

ridotto al suo senso fenomenico e il suo essere è da subito un essere-oggetto per una coscienza pura¹⁰⁹.

Tuttavia, al di sotto di una tale continuità tematica, la frattura creata da OG resta visibile e, forse, filosoficamente più rilevante, perché l'impianto metodologico che abbiamo delineato è nuovo anche per l'indagine fenomenologica sulla matematica e per il pensiero di Husserl, il cui percorso è stato evidentemente influenzato dalle concezioni via via dominanti e dal dibattito sui fondamenti¹¹⁰. Ciò che è

109 Jacques Derrida, *Introduzione a "L'origine della geometria" di Husserl*, cit., p. 1. Come è noto, il rapporto tra la fenomenologia husserliana e la matematica ha un chiaro fondamento biografico. Alla filosofia Husserl giunse, infatti, dopo aver concluso gli studi universitari sotto la guida di Karl Weierstrass, protagonista centrale di un ripensamento dei fondamenti dell'analisi matematica, con una tesi dedicata al calcolo delle variazioni. E la fenomenologia nasce anche, se non in primo luogo, dal tentativo di individuare una strada percorribile – al sicuro dalle insidie dello psicologismo e del logicismo – per la chiarificazione e la fondazione filosofica dell'aritmetica elementare.

110 L'insegnamento di Weierstrass – soprattutto, il conseguente contatto prolungato e quotidiano con il lavoro di riscrittura rigorosa dei concetti fondamentali dell'analisi – ha inscritto gli obiettivi e le aspettative di Husserl in una tendenza fondazionalista della quale, in un certo senso, egli sembra essersi liberato soltanto con lo scarto metodologico della fenomenologia genetica. Le critiche di Frege all'impostazione psicologista e intuizionistica della *Filosofia dell'aritmetica*; la prolungata riflessione, spesso critica, sulle motivazioni filosofiche attribuite all'opera di Riemann e sulla teoria delle molteplicità (*Mannigfaltigkeiten*) – che Husserl utilizzerà nei *Prolegomeni*, dandone un'interpretazione non del tutto convincente, come modello per le ontologie regionali e per la costruzione di una logica intesa come "teoria generale di tutte le forme di teorie possibili"; e, soprattutto, l'adesione alla descrizione delle teorie matematiche proposta dall'assiomatica formalistica sostenuta da Hilbert porteranno Husserl «à privilégier une conception abstraite et structurale, résolument moderne, de la mathématique, tout à la fois fortement algébrique, et rapidement [...] marquée par l'idéal d'un savoir de type axiomatique» (Jocelyn Benoist, *Husserl et la fascination du "formel"*, in Pierre Wagner (a cura di), *Les philosophes et la science*, Gallimard, 2002, pp. 679-711). In ogni caso, pur riconoscendo i limiti metodologici dell'impostazione del problema nella *Filosofia dell'aritmetica*, è interessante che OG, quasi l'ultimo testo

107 Cfr. *infra*, p. 82.

108 Cfr. *infra*, p. 96.

nuovo, in particolare, è il venir meno della fiducia nel ruolo gnoseologico e nella capacità esplicativa di una descrizione formale e assiomatica della conoscenza matematica in relazione alle esigenze di un'indagine filosofica. Nei *Prolegomeni*, e almeno fino alle *Idee*, probabilmente anche in conseguenza di una reazione eccessivamente preoccupata alle critiche di Frege in seguito alla pubblicazione della *Filosofia dell'aritmetica*¹¹¹, Husserl identifica la "scientificità" delle scienze nomologiche – delle quali l'aritmetica generale, o algebra, rappresenta il modello insuperato – con la loro chiusura e completezza logica, con la "definitività" (*Definitheit*) che gli assiomi garantiscono all'ontologia e ai risultati ottenibili nella teoria¹¹². Tuttavia, se pure questa concezione un po' rigida e parziale della matematica resisterà ancora a lungo – anche, probabilmente, nell'ambito delle indagini di segno genetico, e dunque già aperte ai temi di OG, di *Logica formale e trascendentale* e di *Esperienza e giudizio*, oltre che nello stesso testo che stiamo esaminando – la costruzione e il progressivo ampliamento dell'ambito d'indagine finirà per coinvolgere, nella *Crisi* e nella nostra

appendice, gli obiettivi e gli strumenti della riflessione sulla matematica e sulla sua costituzione:

Se si riflette sulle nostre considerazioni (certo ancora rudimentali e che in seguito ci condurranno necessariamente più in profondità), esse rendono appunto evidente che il nostro sapere – la forma culturale, presentemente vivente, "geometria" è una tradizione e al tempo stesso qualcosa che istituisce una tradizione – non è un sapere riguardante una causalità esterna che determinerebbe la successione delle configurazioni storiche (una specie di sapere basato sull'induzione, che sarebbe davvero assurdo presupporre qui), ma che comprendere la geometria e un fatto culturale dato in generale significa già essere coscienti della sua storicità, sia pure "implicitamente"¹¹³.

La matematica resta insomma l'esempio più puro e adeguato di scienza formale¹¹⁴, ma la completezza delle teorie, la loro chiusura formale, la loro *Definitheit*, non è più riconoscibile né sostenibile, perché nessuna teoria, nessuna scienza – per quanto, o forse quanto più, aspiri a una sistemazione formale e assiomatica – può esaurire in sé le condizioni della propria sensatezza e della propria identità. E proprio all'emergere di questa incompletezza costitutiva si lega il problema dell'origine. Le teorie scientifiche e matematiche – come il linguaggio stesso nella sua fattualità – sono costitutivamente e radicalmente incomplete, perché rimandano a una condizione che le rende comprensibili, vale a dire comunicabili, e che non può essere accolta come conoscenza o enunciato linguistico al loro interno. Soprattutto, tale incomple-

di Husserl, si colleghi idealmente a quel lontano inizio – come se il matematico/filosofo avesse già allora la consapevolezza, ma non ancora gli strumenti e il giusto punto di vista, per dispiegare completamente la complessità fenomenologica del senso delle operazioni della matematica.

111 Per un'esposizione critica di questo problema si veda, ad esempio, Rudolf Bernet, Iso Kern, Eduard Marbach, *Edmund Husserl. Un'introduzione alla fenomenologia*, il Mulino, 1992, pp. 33-36.

112 Cfr. Edmund Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und einer phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch: Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie* (Husserliana III-1 e III-2, a cura di Karl Schuhmann, 1976); *Zweites Buch: Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution* (Husserliana IV, a cura di Walter Biemel, 1952); *Drittes Buch. Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften* (Husserliana V, a cura di Walter Biemel, 1953); trad. it. di *Idee per una fenomenologia pura e per una filosofia fenomenologica* (I-II-III), 2 voll., a cura di Vincenzo Costa, Einaudi, 2002, § 72.

113 Cfr. *infra*, p. 87.

114 Edmund Husserl, *Idee I*, cit., p. 173.

tezza, se e in quanto è costitutiva, non può fare riferimento a un ambito del sapere ancora precluso alla teoria, una conoscenza da delegare a una teoria in qualche modo più potente, oppure a una *super* o *metateoria*, come aspirano a essere quelle create dalle scuole fondazionaliste. L'incompletezza costituisce e definisce le teorie proprio perché permette loro di creare, trasmettere e ampliare un sapere; proprio perché è condizione del sapere delle teorie e, dunque, non un sapere a sua volta. (La messa in scena di questa inaccessibilità tecnica, interna, del senso di una teoria formale è, a ben guardare, l'effettivo contenuto filosofico del teorema di Gödel).

L'indagine genetica di Husserl, finalizzata al recupero di ciò che la tradizione ha rimosso, rende evidenti i limiti filosofici di una trattazione scientifica metalinguistica, oggettivante della matematica. La matematica non è un *corpus* di conoscenze, o un'ontologia, non in primo luogo almeno, né un insieme eterogeneo di teorie assiomaticizzate o di verità ottenute per semplice deduzione, ma una pratica costruttiva tesa a comprendere, interpretare e ridefinire la propria tradizione. Questa attività porta alla creazione e alla definizione di nuovi ambiti di senso: qualcosa che prima non esisteva, o che esisteva in forme e contesti differenti, è portato al linguaggio e diventa visibile. Non tanto nuovi oggetti quindi – l'espressione, senza alcune precauzioni, rischia di essere fuorviante nel caso della matematica, come ha dimostrato la ricognizione della svolta euclidea – ma nuovi spazi linguistici, nuove possibilità di significazione. Ciò a cui la matematica assegna un nome e una definizione è già sempre apertura a nuove contestualizzazioni, interna tensione di qualcosa che è dato verso un'ulteriore e non prevedibile rete di relazioni destinata a modificare, più o meno radicalmente, il significato e il referente

oggettivo del nome. Tuttavia, gli aspetti che emergono per effetto della creazione del nuovo non si sostituiscono semplicemente alle vecchie descrizioni e interpretazioni; piuttosto, le inglobano, ridefinendole, in una sedimentazione progressiva che si occulta nella nuova struttura e che è percorribile – anzi, che *deve* essere percorsa – soltanto nella sua interna necessità, come ideale storia di senso, a posteriori, e non come cronaca lineare di eventi.

Le definizioni, i manuali e le riscritture assiomatiche di una teoria sono soltanto la momentanea cristallizzazione di una storia passata e futura che si sedimenta in segni destinati a essere riassorbiti dal movimento della tradizione, l'obiettivo di un percorso di esplorazione in grado di significare soltanto sullo sfondo della condizione di senso e di comunicabilità di un'esperienza che non è mai completamente esplicitabile o formalizzabile. Solo all'interno dell'orizzonte che definisce questa esperienza proposizioni e concetti diventano elementi di un sapere: non esistono aspetti della matematica che possano essere oggettivati ed effettivamente isolati dalla rete di connessioni in cui la loro storia di senso li ha calati. Al contrario, le proposizioni della matematica, proprio perché non separabili dalle condizioni che le rendono formulabili, sono sempre contestuali e storicamente determinate.

Di fatto, la geometria e l'aritmetica elementari, in quanto testimonianze di un sapere originario e fondante, sono ormai per noi inaccessibili, perché il loro senso è sempre a venire, sempre informato da un ineliminabile nucleo temporale, sempre teleologicamente differito¹¹⁵.

115 Soltanto il lavoro di Riemann nel XIX secolo, ad esempio, ha permesso di ridefinire e, in quest'ottica, comprendere il senso della geometria euclidea, la natura relativa e contestuale dei suoi risultati; soltanto grazie alla teoria degli ideali di Kummer e ad alcuni teoremi di Gauss è stato possibile scrivere e

Al cuore di questo progetto genealogico, come sorgente del campo di forze che OG intende dispiegare e simbolo che incarna la strategia difensiva nei confronti della *crisi*, sta la *Rückfrage*, la ‘domanda di ritorno’:

Il nostro interesse mira, piuttosto, a una *domanda di ritorno* rivolta al senso originario secondo il quale la geometria una volta è nata e, da allora, perdura come tradizione millenaria e ancora resta per noi e si mantiene in una vivente elaborazione; interroghiamo il senso secondo il quale essa per la prima volta è comparsa nella Storia – deve essere comparsa, anche se nulla sappiamo dei suoi creatori, né su questo indagiamo. A partire da ciò che sappiamo, a partire dalla nostra geometria, più esattamente dalle più antiche forme trasmesse dalla tradizione (come la geometria euclidea), si dà una *domanda di ritorno* rivolta agli inizi originari e sepolti della geometria, così come essi, in quanto “primi istituenti”, devono essersi prodotti¹¹⁶.

La *domanda di ritorno* è la domanda sul senso, la domanda della filosofia, la possibilità di «interrogare di nuovo e in ritorno l'intenzione originaria e finale di ciò che mi è stato consegnato dalla tradizione»¹¹⁷.

comprendere lo svolgimento precedente e successivo della storia della teoria dei numeri. Il senso della geometria elementare e dei numeri naturali è, già da sempre, un senso matematico: «Si nous voulons comprendre ce que nous entendons par là, soi par l'activité de numération [...], soit le début de la géométrie élémentaire, nous sommes obligés en réalité de développer toutes les mathématiques». (Jean Cavaillès, *Oeuvres complètes de philosophie des sciences*, Hermann, 1994, p. 604).

¹¹⁶ Cfr. infra, p. 70.

¹¹⁷ Jacques Derrida, Introduzione a “L'origine della geometria” di Husserl, cit., p. 21. In termini giuridici – il linguaggio giuridico è uno dei contesti in cui la parola assume un significato tecnico – la *Rückfrage* è la *ulterior quaestio* a disposizione del giudice che può

Questa è la prima accezione del movimento introdotto dal prefisso *Rück*: una ‘contro-domanda’, una domanda fatta a partire da, e a proposito di, qualcosa che ci viene consegnato (è celebre la metafora postale usata da Derrida). Ma il termine dice anche di percorrere un cammino che è opposto, sia pure non semplicemente simmetrico perché ha caratteristiche e andatura diverse, a quello che le teorie, le scienze e i linguaggi percorrono nel loro funzionamento quotidiano e ordinario per costruire significati e concetti: il cammino della genealogia, che risale i significati e i concetti per interrogare la possibilità, e le modalità, della loro genesi.

La *Rückfrage* non è quindi la domanda che spalanca le porte del senso e dell'origine: senso e origine non sono il contenuto di una risposta, per quanto complessa e consapevole possa essere la domanda. La *Rückfrage* è la domanda sul senso, ma solo in quanto si identifica con la consapevolezza della necessità di riconoscere e decostruire il pregiudizio oggettivista, il culto metafisico dei fatti e gli elementi naturalistici presenti, inevitabilmente, in ogni fase dell'analisi descrittiva e costitutiva. Il cammino inverso aperto dalla *Rückfrage* non deve creare l'immagine di una marcia decisa e vincente verso la conquista definitiva dell'assolutamente originario. L'originario è sempre da conquistare, è il residuo che, di volta in volta, la riduzione deve presupporre. Certo, è vero, l'indagine genetica ci ha ricondotto «ai materiali primari delle prime formazioni di senso, alle prime premesse che giacciono nel mondo culturale prescientifico», ma il compito non è certo esaurito, perché, «questo stesso mondo culturale ha certamente, a sua volta, le proprie questioni d'origine, le

così chiedere di rilanciare la discussione su un fatto apparentemente acquisito, un fatto su cui le informazioni a disposizione sono, apparentemente, complete.

quali restano in prima istanza non interrogate»¹¹⁸.

Alla *domanda di ritorno*, in quanto via d'accesso a una considerazione filosofica dell'attività matematica, in quanto domanda rivolta alla matematica, spetta dunque tematizzare ciò che all'interno dell'attività matematica non può essere tematizzato: il senso di questa attività, le sue condizioni di possibilità. Questo senso e queste condizioni rimandano a una forma di temporalità originaria, a una costante tensione tra immaginazione e concetti, tra la percezione e sua trasfigurazione formale, non a possibili oggetti di una metateoria. La filosofia della matematica, nell'accezione che sembra possibile ricavare da OG, dovrebbe essere il tentativo di risalire a queste condizioni di senso per ribadire la connessione della matematica con il soggetto della conoscenza e, in generale, con la soggettività fenomenologica.

Si tratta di gestire un lavoro di descrizione e di riflessione che deve svolgersi lungo due direzioni per comprendere, in primo luogo, che la costituzione delle idealità geometrico-matematiche rimanda alle stesse facoltà, alle stesse strutture che formano il processo conoscitivo nella sua generalità (tempo, Storia, linguaggio, scrittura, come abbiamo visto)¹¹⁹. Lo sguardo genealogico sulla matematica prende dunque le mosse da un primo gesto di riduzione che sospende, o mette fuori circuito, la matematica nella sua specificità,

118 Cfr. *infra*, p. 86.

119 La matematica è una faticosa attività costruttiva, non il resoconto di un contatto privilegiato con la verità: la sua storia è anche una storia di costruzioni parziali, di errori, di percezioni incomplete. È la reazione della comunità matematica che decide dell'importanza di un'opera e della sua correttezza, la dialettica che la *parole* del creatore stabilisce con la *langue* in vigore, non la riproducibilità meccanica delle dimostrazioni che contiene. È importante liberarsi dalla fascinazione esercitata dalla efficacia e dalla purezza dei linguaggi che la matematica periodicamente si è data, per riconoscere la costitutiva storicità che struttura dall'interno ogni teoria, ogni gesto creativo e ogni risultato.

considerandola come esempio possibile di un ambito di costituzione di oggettualità ideali. L'idealità geometrica e la sua particolare storicità diventano quindi, in OG, il filo conduttore per delineare le linee portanti di una dottrina della tradizione e dell'indagine sulle condizioni trascendentali di possibilità della Storia in generale. Non è il senso della matematica in quanto matematica che questo atto di riduzione e questa indagine dischiudono, ma il senso della matematica in quanto tradizione e scienza di idealità. E questo senso rimanda, appunto, al senso e alla possibilità della Storia come orizzonte universale.

Si tratta, come è ovvio, di temi e risultati di grande importanza. Tuttavia, se ci fermassimo a queste considerazioni, i progressi compiuti in vista di una comprensione filosofica della matematica potrebbero apparire, comprensibilmente, parziali e deludenti: le condizioni ultime di possibilità della matematica sono quelle di qualunque tradizione e di qualunque esperienza – un approdo significativo, vista la tendenza a credere nella completa autonomia del pensiero matematico, ma anche piuttosto generico. Non irrimediabilmente generico, tuttavia.

Il passo da compiere consiste nel capire se la scelta della geometria e dei suoi oggetti come filo conduttore per queste analisi di carattere storico – sia pure di una storicità inusuale e ancora da indagare – sia una scelta contingente, legata per esempio al tema della scienza galileiana, o se abbia, invece, un carattere di necessità teoretica che deve essere riconosciuto e compreso. Il problema dell'oggettività e della trasmissione della geometria – problema che chiama in causa il ruolo costitutivo di linguaggio e parola scritta – è semplicemente un'occasione per far emergere i temi centrali per la fenomenologia degli anni Trenta oppure c'è qualcosa di più, qualcosa

che chiede di essere pensato? Rispondere significa prendere posizione rispetto al significato da attribuire a questo brano, che Husserl pone all'inizio del testo che stiamo esaminando:

Necessariamente, le nostre considerazioni condurranno a profondissimi problemi di senso, problemi della scienza e della storia della scienza in generale e anche, in ultimo, di una storia universale in genere; così che i nostri problemi e le nostre considerazioni circa la geometria galileiana assumeranno un significato esemplare¹²⁰.

In che senso, dunque, queste ricerche hanno carattere esemplare? Da una parte, è chiaro che di fronte a una ricerca che ha di mira temi di così ampia generalità, l'identità specifica della matematica sfuma e viene attraversata da un'indagine che ha altri obiettivi. Tuttavia, il fatto stesso che questi obiettivi siano inquadrati e riconosciuti, con particolare efficacia e nettezza, proprio a partire dal problema della genesi delle oggettualità geometriche è un punto decisivo per la lettura di OG come testo che può assumere grande importanza anche per una fenomenologia della matematica. Gli universali individuati da Husserl condizionano qualsiasi esperienza e la costituzione di qualsiasi oggettualità ideale, ma la specificità della matematica sta proprio nel legame particolarmente profondo che la possibilità dell'esperienza matematica stabilisce con questi universali. L'esemplarità di cui parla Husserl deve quindi essere interpretata in senso forte: la forma che le strutture trascendentali descritte in OG assumono nella effettività della creazione e del progresso della geometria, e il modo in cui esse vi si manifestano rappresentano una via d'accesso privilegiata

alla loro descrizione e comprensione¹²¹.

Questo ci porta al secondo atto di riduzione, che sospende l'identificazione tra la matematica e i linguaggi, o le concezioni, che ne hanno caratterizzato l'evoluzione storica. Ciò non significa, ovviamente, dichiarare inessenziale il ruolo del linguaggio per il pensiero matematico, quasi il linguaggio fosse uno strumento imperfetto, anche se indispensabile, per la comunicazione delle verità che il matematico trova soltanto nell'interiorità della propria coscienza individuale: un approdo di questo genere sarebbe in aperta contraddizione con i risultati raggiunti fino a questo momento e con i contenuti stessi del testo husserliano, che al ruolo costitutivo e trascendentale del linguaggio dedica pagine decisive. L'obiettivo della riduzione è opposto: la sospensione riguarda non il linguaggio in generale e il suo ruolo nella oggettivazione, ma le forme storiche che il linguaggio nella sua contingenza ha progressivamente assunto – la vocazione geometrico/ intuitiva della lingua matematica dei greci, l'origine fisico/applicativa dell'analisi newtoniana e del calcolo infinitesimale, la dominante nota algebrica della scuola francese del secondo Novecento, la fede nell'assiomatica e nel formalismo dei primi anni del XX secolo, e così via. Riconoscere la contingenza di questi momenti, vere e proprie fasi stilistiche della Storia, riconoscerne l'identità di manifestazioni empiriche di una condizione trascendentale della costituzione delle strutture matematiche – il linguaggio, appunto – cancella il rischio di estenderle fino a cogliere qualche caratteristica profonda della matematica e,

121 Che questa sia anche la convinzione di Husserl in OG non è questione risolvibile rimanendo entro i confini del testo in esame. È comunque certo, come già detto, che la riflessione sulla matematica attraversa tutto il percorso della fenomenologia e ne condiziona risultati, obiettivi e strumenti, per analogia o per opposizione.

120 Cfr. *infra*, p. 69.

ciò che più conta per la filosofia della matematica annunciata in OG, ribadisce la possibilità di comprendere l'origine della geometria, e della matematica, come una complessa dialettica fra due livelli del processo conoscitivo.

Una possibile lettura dei testi husserliani porterebbe a interpretare il rapporto tra questi due livelli come una forma di contrapposizione tra la vaghezza di un molteplice che viene anticipato in una comprensione informale e l'esattezza, la certezza di una conoscenza finalmente conquistata e affidata per sempre a un nuovo apparato simbolico. Così potrebbe essere descritto, in termini ancora approssimativi e incerti, il processo di idealizzazione che Husserl pone all'origine della tradizione geometrica. Un processo che porta dalla vaghezza delle forme intuite nella percezione sensibile all'esattezza delle idealità alle quali le definizioni formali e il linguaggio garantiscono esistenza oggettiva. Inoltre, i due livelli appaiono connessi da un rapporto temporale unidirezionale, per cui la conoscenza scorre sempre dal vago all'esatto, dalla nebbia delle intuizioni alla nettezza dei concetti. Questa visione un po' rigida dell'idealizzazione appare migliorabile, soprattutto alla luce della radicalizzazione teorica proposta da OG.

L'obiettivo della matematica non è quello di tradurre in una descrizione formale o assiomatica qualcosa che le è estraneo, come, ad esempio, il molteplice del mondo prescientifico. Questa visione delle cose, questa contrapposizione netta tra una realtà esperita senza alcuna mediazione dei concetti matematici e un ambito puramente formale dove la matematica crea strutture in totale autonomia appare fenomenologicamente fragile, ingenua. Il matematico è già da sempre immerso in un mondo di forme e di concetti. Ciò che

è dato alla sua percezione è la tradizione della sua disciplina: una sedimentazione di senso in cui confluiscono dati percettivi, teorie formalizzate e problemi aperti. Su questo livello egli esercita la propria intuizione – che è, in un certo senso, un'intuizione anche sensibile, perché si affida necessariamente anche alla materialità dei segni scritti, come abbiamo visto. In questa fase informale, il pensiero riconosce analogie, somiglianze tra teorie apparentemente distanti e inconciliabili che lasciano intravedere un nucleo comune e un diverso punto di vista, più generale, che modificherà radicalmente l'aspetto e il senso delle teorie in esame. Si tratta di trasformare questo materiale intuitivo e analogico in matematica; dunque, di tradurre questo punto di vista in un concetto che sia formulabile linguisticamente. Questo nuovo concetto è già subito un *dato*, qualcosa che modificherà il senso e il contenuto della tradizione su cui il pensiero dovrà ora esercitare l'intuizione e costruire nuove analogie, in vista di una nuova comprensione, attivando un gioco dinamico che va dall'intuizione alle formalizzazioni e torna all'intuizione modificandola. L'idealizzazione è quindi davvero l'origine della geometria. Non perché la preceda – come un evento verificatosi una volta per tutte e in seguito al quale si è costituito un dominio di oggettualità su cui la geometria continua a esercitare la propria attività di comprensione. L'idealizzazione è l'origine della geometria perché della geometria, e della matematica, rappresenta il senso profondo – come tensione dialettica tra due livelli che si modificano continuamente nei loro contenuti, ma non nel loro principio unitario.

Evidentemente, una tale interpretazione delle intenzioni husserliane non è priva di difficoltà. Identificare l'origine, in quanto tema e obiettivo di un'indagine fenomeno-

logica, con il processo di idealizzazione, in quanto *sensu* profondo della pratica matematica, è un passaggio rischioso sul piano strettamente testuale, un passaggio che rischia di attribuire troppo, o troppo poco, ai propositi di Husserl e alle potenzialità di OG. Sarà bene, quindi, portare in primo piano le criticità concettuali e la tensione a cui il tema dell'origine costringe il linguaggio filosofico, prima e indipendentemente dal suo possibile uso in una riflessione sulla matematica. In particolare, serve chiamare in causa un aspetto particolarmente delicato, e filosoficamente urgente, del testo husserliano: la problematica e paradossale irruzione della Storia (sotto la forma, appunto, della questione d'origine) nell'indagine fenomenologica – un'indagine che, in linea di principio, dovrebbe mantenersi al riparo, grazie al meccanismo delle riduzioni, dal contatto con il livello più empirico e contingente dell'esperienza (dunque, per esempio, appunto, dalla Storia). Sarà questa anche l'occasione per un confronto diretto, e doveroso, con il lavoro di Derrida – sia pure limitato, date l'ampiezza e la complessità della sua celebre introduzione, alle prime pagine del saggio.

C'era una volta Talete: il senso dell'origine

Allo scopo di garantire il rilievo appropriato alla novità rappresentata dal saggio husserliano, Derrida fonda il proprio discorso anche su un confronto tra il progetto di Husserl e alcuni brani della prima *Critica* kantiana – apparentemente omologhi, per forma e contenuto, alla proposta di OG. Si tratta, come è noto, di una strategia piuttosto diffusa nella letteratura fenomenologica, favorita ovviamente dallo stesso Husserl, che più volte illustra la novità rappresentata dalla fenomenologia contrapponendola, in alcuni suoi aspetti, alla filosofia trascendentale kantiana.

Nel caso che qui ci interessa, il confronto riguarda appunto la nozione di *origine* (origine della geometria e, più in generale, degli oggetti ideali), rispetto alla quale Derrida oppone distintamente la figura del *proto-geometra*, tipicamente husserliana, a quella del *primo geometra*, più chiaramente riconducibile al contesto e all'orizzonte di senso del criticismo di Kant.

Prima di esaminare le pagine di Derrida, credo sia importante spiegare il ruolo che al loro contenuto si intende attribuire nella conclusione di questo saggio introduttivo.

Certamente, non è obiettivo primario discutere filologicamente il testo derridiano. Non si tratta di valutare, in altre parole, se e quanto le posizioni che Derrida attribuisce a Husserl e Kant siano adeguate e conformi alla filosofia e ai testi dei due pensatori. Almeno, non in primo luogo. Né, d'altra parte, l'intento è semplicemente quello di richiamare un'analisi, peraltro ben nota, al fine di rilanciare ancora una volta il problema del confronto tra Kant e Husserl, sia pure su un tema specifico e meno dibattuto di altri. Questo confronto, se preso come tale, sarebbe oltretutto male impostato e, in un certo senso, illegittimo. Non esistono, infatti, due testi, uno di Kant e uno di Husserl, che espongano tesi distinte sul tema dell'origine della geometria e che sia dunque possibile mettere a confronto sulla base delle risposte che essi propongono a una domanda in qualche modo condivisa e, soprattutto, autonoma rispetto ai testi che se ne fanno carico. Una tale simmetria speculativa, rispetto a un problema concepito come preliminare e autonomo rispetto alle parole dei due filosofi, non ha corso né è, forse, ammissibile. Kant e Husserl si richiamano all'idea di un *inizio* della geometria, ma lo fanno con finalità del tutto disuguali: come esempio storico e modello metodologico nella pre-

fazione kantiana alla prima *Critica*, come vero e proprio contenuto tematico nell'appendice husserliana. In ogni caso, anche prescindendo dalla legittimità di un tale confronto, la questione Kant-Husserl non è il tema principale di queste note introduttive – né, sembra di poter dire, delle pagine di Derrida.

Ciò che il testo di Derrida mette a disposizione è, piuttosto, l'illustrazione della nozione di *origine* in quanto inserita e compresa nel contesto delle due prospettive chiamate in causa: quella critico-trascendentale e quella fenomenologica. In quest'ottica, le posizioni dei due pensatori sono assunte come elementi di una strategia descrittiva che si rivela di grande efficacia, perché mostra come, all'interno del medesimo paradigma, il paradigma trascendentale appunto, la concezione dell'origine e del suo ruolo possano assumere tonalità differenti e forse, da un certo punto di vista, inconciliabili.

Ovviamente, una simile lettura presuppone una specifica concezione di quello che ho definito il paradigma trascendentale e della posizione che, nei confronti di tale paradigma, va attribuita al pensiero di Husserl. L'aspetto essenziale di questa concezione è l'idea che Husserl e la fenomenologia siano da considerare come momenti interni a quel paradigma, come una sua riformulazione e radicalizzazione (più o meno coerente, più o meno legittima) e non come una sua negazione o un suo superamento. D'altra parte, la possibilità di includere un pensiero così profondo e complesso come quello husserliano in un paradigma che lo precede e lo trascende si lega all'idea, che qui vorrei far valere, di una disponibilità del paradigma trascendentale a storicizzarsi, a sopportare piccole o grandi variazioni dalle quali non può essere separato, pena la sua riduzione a un'ortodossia definitiva e problematica.

In questo senso, il primo geometra kantiano e il proto-geometra husserliano, piuttosto che due concezioni contrapposte del medesimo tema, rappresentano due figure esemplari nella storia del metodo trascendentale, due momenti decisivi nel processo di costruzione di una domanda che può e deve essere formulata soltanto nell'orizzonte aperto dalla filosofia kantiana.

Il tema centrale del saggio di Husserl, come abbiamo visto, riguarda la storicità degli oggetti ideali, dunque il nesso, a prima vista paradossale, che lega la temporalità sovrastorica delle idealità geometriche a quella storico-empirica dell'origine e della tradizione. L'azzardo di Husserl, da valutare appunto nella sua legittimità, consiste proprio nel portare l'indagine storica, sostenuta ovviamente da opportune precauzioni metodologiche affidate alla complessa gerarchia delle riduzioni, nel nucleo costitutivo dell'oggetto sovrastorico per eccellenza, l'oggetto matematico.

In quanto connessa a un momento del progetto fenomenologico, e dunque estranea a qualunque interesse disciplinare regionale, si tratterà ovviamente di una storicità che «obbedisce a delle regole insolite, che non sono né quelle del concatenamento fattuale della storia empirica, né quelle di un arricchimento ideale e antistorico»¹²². Piuttosto, «la nascita e il divenire della scienza devono [...] essere accessibili a una intuizione storica di uno stile inaudito, dove la riattivazione intenzionale del senso dovrebbe precedere e condizionare – *di diritto* – la determinazione empirica del fatto»¹²³. In gioco non è infatti un'improvvisa apertura di interesse di Husserl nei confronti di un problema specifico e regionale, diciamo il tema del-

122 Jacques Derrida, *Introduzione a "L'origine della geometria" di Husserl*, cit., p. 4.

123 Ivi, p. 5.

la storia della scienza geometrica, ma lo spingersi dell'indagine costitutiva verso «profondissimi problemi di senso», come lo stesso Husserl li definisce, che inevitabilmente chiameranno in causa l'apparato concettuale e metodologico della fenomenologia: Scrive Derrida:

A proposito della storia intenzionale di una scienza eidetica particolare, una presa di coscienza delle sue condizioni di possibilità ci rivelerà esemplarmente le condizioni e il senso della storicità in generale, poi della storicità universale come orizzonte ultimo di qualsiasi senso e qualsiasi oggettività in generale¹²⁴.

Sulla novità che OG rappresenta per lo stesso percorso husserliano, sul carattere “inaudito” e quasi sorprendente dei problemi che il testo pone e persegue – novità sulla quale abbiamo già avuto modo di insistere – Derrida torna più volte. Anzi, potremmo dire che, prima della sponda kantiana, la strategia retorica di Derrida fa ricorso a un'altra definizione per contrasto, esasperando il confronto con lo Husserl precedente la *Krisis* e sottolineando ripetutamente l'impossibilità di interpretare l'interesse per il fattore storico come analogo alle indagini genetiche e genealogiche delle altre opere. In OG, spiega Derrida, non si tratta più di ribadire semplicemente il carattere costituito e fenomenologicamente secondo delle oggettualità logico-scientifiche, vale a dire di smascherare la gerarchia di fondazione che il progressivo sedimentarsi della tradizione tende a occultare, ma di pensare fino in fondo cosa significhi e cosa implichi, per un'indagine sul *senso* e sulle *condizioni* dell'ideale (dunque dell'esperienza), l'apertura al problema della Storia – che, come tale, non era già incluso nell'approccio me-

ramente genealogico:

Già nella *Filosofia dell'aritmetica* Husserl si proponeva di rendere conto al tempo stesso dell'idealità normativa del numero – che non è mai un fatto empirico accessibile a una storia dello stesso genere – e della sua fondazione nel e da parte dell'atto vissuto di una produzione. Dopo cinquanta anni di meditazione, *L'origine della geometria* ripete lo stesso progetto sotto la forma di una *storia fenomenologica*. Una tale fedeltà è degna di nota, tanto più che il cammino percorso è immenso. Esso passa innanzitutto per la riduzione di qualsiasi genesi storica o psicologica. Poi, quando la dimensione genetica della fenomenologia è scoperta, la genesi non è ancora la Storia. Mediante il passaggio, annunciato in *Idee I*, dalla costituzione statica alla costituzione genetica, Husserl non aveva ancora impegnato la descrizione fenomenologica nei problemi della storicità¹²⁵.

La lotta contro lo storicismo e lo psicologismo aveva trovato nella riduzione e nell'*epochè* le chiavi metodologiche per l'apertura del territorio propriamente fenomenologico, giungendo dunque a escludere dall'orizzonte dell'indagine, quali possibili criteri e fattori di spiegazione, la Storia e la genesi empirico-psicologica. E queste riduzioni continuavano a essere operanti anche quando, a partire dal periodo successivo alle *Idee*, l'interesse genetico della fenomenologia cominciava a farsi pressante. Né, ovviamente, è possibile semplicemente rinnegare o trascurare quelle riduzioni per aprire la strada a un ulteriore, differente passaggio speculativo. La questione si pone allora con grande chiarezza: cos'è, cosa comporta, questo re-

124 Ivi, p. 14.

125 Ivi, p. 7.

cupero della storia *dopo* che le riduzioni l'hanno privata della cittadinanza fenomenologica? Cos'è questo ricorso all'origine – evento contingente, mondano e puntuale ritrovato dopo che la fenomenologia ci ha insegnato a riconoscere come legittimi soltanto nuclei essenziali di vissuti di una soggettività trascendentale e costituente? Cos'è, insomma, questa storia della *storia*?

Possiamo riformulare queste domande, questi dubbi, in termini più rigorosi.

Una caratterizzazione minimale del paradigma trascendentale – che ne colga sì un aspetto essenziale, lasciando però libero lo spazio per quella storicizzazione che abbiamo invocato in precedenza – potrebbe far riferimento, in sostanziale consonanza con l'idea kantiana della rivoluzione copernicana, al riconoscimento, alla tematizzazione e alla presa in carico della rilevanza, vale a dire della non neutralità, del punto di vista scelto per l'analisi. Si tratta, in altri termini, dell'attiva consapevolezza del fatto che ogni discorso filosofico comporta alcune fondamentali assunzioni metodologiche e che esso coincide dunque con l'istituzione di un ordine di senso, di un orizzonte contestuale che fonda il senso stesso dell'analisi. La consapevolezza, insomma, che ogni discorso viene pronunciato sulla base di presupposti metodologici che ne definiscono il punto d'osservazione. I livelli della descrizione ne risultano così moltiplicati. Si perde, potremmo dire, la fiducia nella possibilità di uno sguardo neutro e universale e di un linguaggio perfettamente trasparente, ma si guadagna il rigore connesso alla esplicitazione dei presupposti e delle strategie di analisi.

Husserl quasi esaspera questa consapevolezza, istituendo, con il complesso meccanismo delle riduzioni, molteplici e sempre nuovi ordini di senso. Ordini di senso che, in linea di principio, sono fra

loro eterogenei e, dunque, chiamano in causa il problema della loro connessione reciproca, la possibilità che fra di essi si stabilisca un contatto o un'intersezione – a livello linguistico e, soprattutto, semantico-oggettuale.

La questione sollevata dal recupero della storia all'indagine fenomenologica è dunque sufficientemente chiara: a quale livello si colloca il discorso sull'origine? Se l'ordine di senso regionale della storia dei fatti e degli eventi non è più praticabile, perché l'*epochè* e le riduzioni ci impongono di sospenderne la validità ai fini della descrizione costitutiva, come deve essere pensato questo recupero del fatto storico, quale fondamento di legittimità può essere attribuito a una tale forma di redenzione fenomenologica dell'elemento storico-empirico?

Husserl, sottolinea Derrida, pone molta attenzione nell'evitare che l'apertura alla Storia possa essere interpretata come una deviazione o un regresso rispetto alla messa fuori gioco dell'intramondano e del fattuale:

Se è necessario tornare al senso fondatore dei primi atti, non si tratta assolutamente di determinare quali furono *di fatto* i primi atti, le prime esperienze, i primi geometri che furono responsabili *di fatto* dell'avvento della geometria. La priorità giuridica della questione d'origine fenomenologica è assoluta¹²⁶.

E tuttavia: se, come abbiamo detto, di storia e non di genealogia trascendentale deve trattarsi, questa cautela metodologica non risolve la questione. In qualche modo, l'empirico, l'effettivo, deve essere ritrovato; in qualche modo, deve essere possibile recuperare l'individualità del gesto di Talete

126 Ivi, p. 19.

istituendo un ordine di senso – dunque una nuova riduzione – che si collochi all'interno, e non al fianco, di quelli fondati dalle riduzioni che la precedono, in senso logico e cronologico. Bisogna, o bisognerebbe, sottoporre il trascendentale a una torsione (forse) inaudita, incarnandolo nella contingenza di un evento storico, dunque puntuale e irripetibile, colto però all'interno di una prospettiva eidetica fenomenologicamente fondata.

Gli aspetti essenziali delle cautele metodologiche a cui Husserl si affida per prevenire fraintendimenti del suo progetto sembrano rimandare, in prima istanza, alla necessità di procedere a partire dal *fatto* della scienza costituita – e alla conseguente consapevolezza che l'interrogazione sul senso originario della geometria non può che assumere la forma di un risalimento verso delle origini non immediatamente empiriche, perché la riduzione lo impedisce, che sono al tempo stesso condizioni di possibilità. D'altra parte, nota Derrida, questi «sono, lo sappiamo, gli imperativi di qualsiasi filosofia trascendentale di fronte a qualcosa come la storia della matematica»¹²⁷. È proprio da questo livello condiviso, da questa conferma dell'appartenenza di Husserl alla storia del metodo trascendentale, che Derrida prende le mosse per ribadire la diversità e la spericolatezza del tentativo husserliano, perché «tra l'intenzione kantiana e quella di Husserl risiede una differenza fondamentale, meno facilmente afferrabile, forse, di quanto non si immagini inizialmente»¹²⁸. Valutare questa differenza, deciderne la fondatezza e la consistenza: questo sembra il compito affidato all'interpretazione del progetto husserliano, soprattutto nella riformulazione che ne propone Derrida.

Rifacciamoci dunque alle occorrenze

127 Ivi, p. 20.

128 Ivi, pp. 19-20.

originali del misterioso geometra.

Prima Kant:

Al primo uomo, che dimostrò le proprietà del *triangolo isoscele* (non importa che si sia chiamato *Talete* o in qualsiasi altro modo), si presentò una luce; egli trovò, infatti, che non doveva seguire le tracce di ciò che vedeva nella figura, o anche del semplice concetto di questa, apprendendo per così dire da ciò le sue proprietà, ma doveva trar fuori ciò che egli stesso, secondo concetti, vi aveva pensato e presentato a priori (per costruzione). Egli scoprì che, per sapere sicuramente qualcosa a priori, non doveva attribuire alla cosa alcunché, all'infuori di quanto seguiva necessariamente da ciò che egli stesso, conformemente al suo concetto, aveva posto in essa¹²⁹.

Poi, Husserl:

Il nostro interesse mira, piuttosto, a una *domanda di ritorno* rivolta al senso originario secondo il quale la geometria una volta è nata e, da allora, perdura come tradizione millenaria e ancora resta per noi e si mantiene in una vivente elaborazione; interroghiamo il senso secondo il quale essa per la prima volta è comparsa nella Storia – deve essere comparsa, anche se nulla sappiamo dei suoi creatori, né su questo indagiamo¹³⁰.

La comune, dichiarata indifferenza nei confronti dell'identità e dell'opera del fondatore nasconde, in effetti, una difformità sottile ma decisiva, che rende il disinteresse di Kant, nelle parole di Derrida, più immediatamente legittimo di quello di Husserl, in quanto «la mutazione inaugurale che interessa Kant *libera* la geometria piuttosto

129 Immanuel Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, Felix Meiner, 1998, p. 18; trad. it. *Critica della ragion pura*, a cura di Giorgio Colli, Adelphi, 1976, p. 20.

130 Cfr. *infra*, p. 70.

che crearla; essa libera, per consegnarcela, una possibilità che è tutt'altro che storica. Questa "rivoluzione" non è inizialmente che una "rivelazione per" il primo-geometra. Essa non è prodotta da lui»¹³¹.

La distanza fra le due posizioni si lega proprio al ruolo trascendentale della Storia, alla possibilità di elevare l'evento storico che fonda la tradizione geometrica a una considerazione filosofico-trascendentale (la *redenzione* fenomenologica di cui abbiamo parlato). Nel caso di Kant, questa redenzione, questo recupero dell'effettività all'interno del territorio istituito dalla prospettiva trascendentale, non sembra proponibile. Ogni storia è, come tale, inchiodata all'empirico, alla contingenza di un evento: «Se c'è una nascita della geometria, essa sembra essere per Kant soltanto la *circostanza* estrinseca dell'apparizione di una verità sempre già costituita per questa o quella coscienza fattuale»¹³². Il gesto del Talete kantiano non è dunque un gesto istitutivo e fondatore, ma l'attualizzazione di una possibilità già implicita nella natura *a priori* dello spazio. Potremmo quasi definire quella rivoluzione come la messa in scena dell'esposizione trascendentale del concetto di spazio, l'atto che immette nel flusso storico il necessario, e già possibile, legame trascendentale tra lo spazio e la geometria.

Dietro la rivoluzione, o rivelazione, del primo-geometra c'è dunque una storia già da sempre trascorsa e inaccessibile:

La riduzione eidetica spontanea che libera l'essenza geometrica da ogni realtà empirica – quella della figurazione sensibile così come quella del vissuto psicologico del geometra – è per Kant sempre già effettuata [...], sempre già resa possibile e necessaria dalla natura dello spazio e dell'oggetto geome-

trico¹³³.

È una storia più profonda, una proto-storia, che l'*Estetica trascendentale* e la teoria dell'idealità *a priori* dello spazio sembrano al tempo stesso evocare, contro qualsiasi concezione innatista degli *a priori*, e reprimere, dichiarandola inaccessibile e, in definitiva, estranea all'indagine trascendentale.

Ebbene, afferma Derrida,

questa proto-storia, della quale tutta la filosofia kantiana sembra rendere contraddittoria la nozione nel momento stesso in cui la richiama, diventa il tema di Husserl [...]: ci si interroga ora sul senso della produzione dei concetti geometrici prima e al di qua della "rivelazione" kantiana: prima e al di qua della costituzione dell'idealità di uno spazio e di un tempo puri e esatti¹³⁴.

Il Talete husserliano, dunque, arriva, o dovrebbe arrivare, *prima* (non è semplice, ovviamente, decidere se si tratti di un ordine logico o storico) di quello kantiano, perché la storia che egli istituisce è la storia che consegna al suo successore lo spazio come condizione *a priori* di una geometria liberata dalla contingenza dell'empirico. Questa genesi dell'*a priori* è il vertiginoso obiettivo di Husserl in OG. Vertiginoso perché, abbandonando qualsiasi cautela critica, spinge l'analisi fino ai limiti del dicibile, fino all'opacità forse impenetrabile del venire alla Storia di una tradizione. Si tratta, in effetti, di dar conto dell'essere stesso del *fatto* della geometria come scienza di oggetti ideali e come tradizione, non semplicemente di fondarne la validità e l'esigenza di necessità che la definisce: a questo livello dell'analisi, *verità* e *senso*, fatto e diritto, diventano indissociabili.

131 Jacques Derrida, *Introduzione a "L'origine della geometria" di Husserl*, cit., p. 20.

132 Ivi, p. 24.

133 Ibidem.

134 Ivi, p. 25.

Il Talete husserliano, in prima istanza ancora più anonimo e ininfluyente di quello kantiano («nulla sappiamo dei suoi creatori, né su questo indagiamo» dice Husserl nel brano che abbiamo riportato), è in effetti il portatore di un gesto istitutivo e non semplicemente attualizzante. Un atto fondativo e, potremmo dire, *mitopoietico*. Perché ciò che viene fondato, la geometria e la storia della sua attualizzazione, istituendosi, respinge dietro di sé la propria condizione di senso nella forma di un a priori che la precede – sia pure soltanto nella temporalità fuori tempo dell'indagine trascendentale – occultando così, grazie anche all'opera di progressiva sedimentazione del linguaggio e degli sviluppi successivi, il proprio stesso ruolo fondativo. La Storia precede dunque la riflessione trascendentale e la costituzione fenomenologica, perché ciò che queste ultime devono permettere di portare alla luce – le condizioni di senso, gli a priori, il carattere “mitico” di alcune nozioni – è l'effetto di un evento storicamente determinato.

L'avvicinamento a questo punto irriducibile e irreversibile si profila davvero come un ribaltamento di alcuni assunti metodologici dell'indagine statica – ribaltamento non attribuibile invece all'apertura della prospettiva genealogica. Quando, per esempio nella *Fenomenologia come scienza rigorosa* o nelle *Idee*, si trattava di mettere fuori causa lo storicismo e lo psicologismo, il rigore metodologico doveva negare potere fondativo a qualsiasi figura sensibile del mondo reale, a qualsiasi esperienza psicologica, a qualsiasi contenuto fattuale:

Ci sono scienze puramente eidetiche, come la logica pura, la matematica pura, le teorie pure del tempo, dello spazio, del moto, ecc. Esse, in tutti i loro passaggi, sono libere da qualunque

posizione di dati di fatto; ovvero, che è lo stesso, *in esse nessuna esperienza in quanto esperienza*, cioè in quanto coscienza che afferra e quindi pone una realtà, un'esistenza, *può avere una funzione fondamentale*. Se in esse l'esperienza ha una qualche funzione, essa non interviene *in quanto esperienza*. Il *geometra*, per esempio, quando disegna le sue figure sulla lavagna, produce delle linee esistenti di fatto sulla lavagna pure esistente di fatto. Ma tanto il tracciare fisicamente delle figure quanto l'esperienza delle figure disegnate non costituiscono in nessun modo il *fondamento* della sua intuizione e del suo pensiero relativo alle essenze geometriche. È di conseguenza indifferente che egli sia o no preda di un'allucinazione e che, invece di disegnarle realmente, immagini le linee e le costruzioni in un mondo immaginario¹³⁵.

Come si vede, a quel livello dell'indagine fenomenologica, l'elemento determinante dell'*eidōs* geometrico era dato dalla sua indifferenza nei confronti del carattere, finzionale o reale, del gesto a cui si lega: l'oggetto eidetico, già da sempre ridotto, non distingue tra sogno e veglia, tra percezione e immaginazione o allucinazione. Al contrario, il nesso che lega l'*eidōs* in generale alla variazione immaginativa porta a dire che «la “finzione” costituisce l'elemento vitale della fenomenologia»¹³⁶.

(...).

Continua in autunno...



135 Edmund Husserl, *Idee I*, cit., pp. 23-24.

136 Ivi, p. 170.

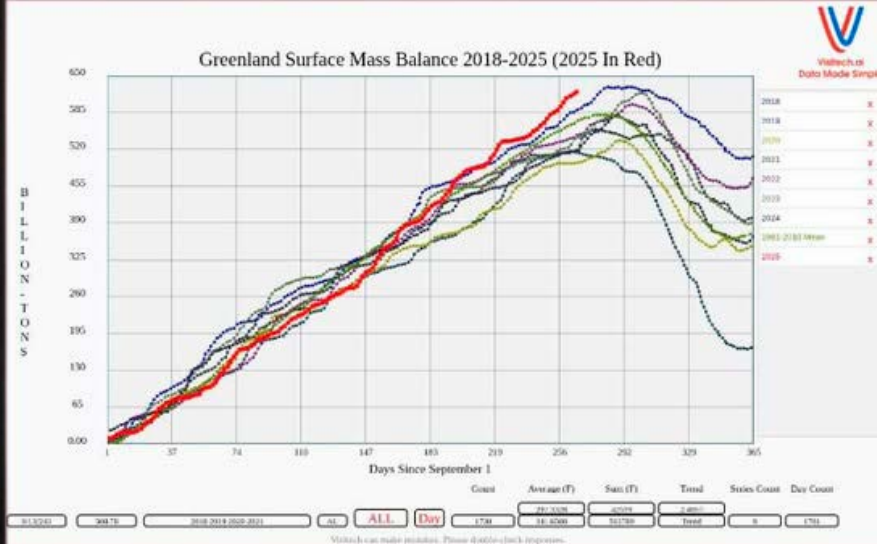


Esprit de France

Photo credit: Expedition Journal

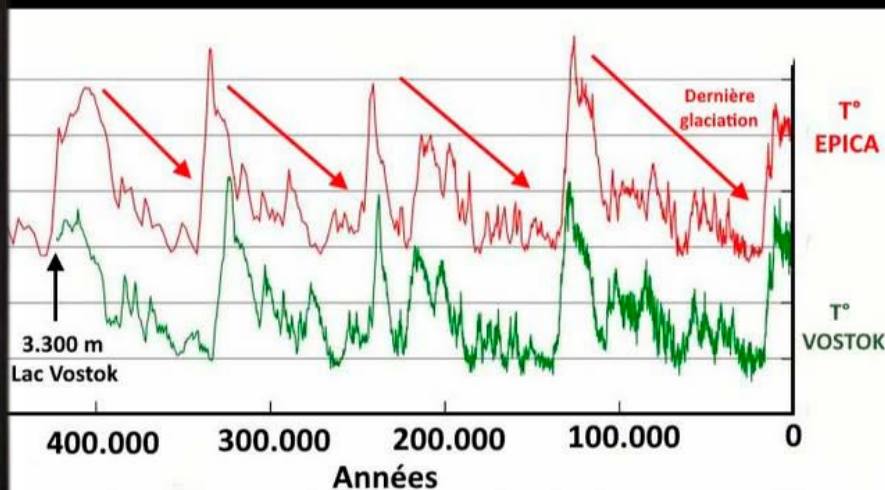
www.expedition-journal.de

GROENLAND, 622 MILLIARDS DE TONNES DE NOUVELLE GLACE DE GAGNÉ EN 9 MOIS !



RIEN D'ANORMAL. TOUT VA BIEN.

HÉMISPHERE NORD OU SUD, MÊMES CHANGEMENTS.



LE CLIMAT A TOUJOURS CHANGÉ, CHANGE ET CHANGERA TOUJOURS. RIEN D'ANORMAL.

EFFETS INDÉSIRABLES DES VACCINS ANTI-COVID :

LA CONSTRUCTION D'UN TABOU POLITICO-MÉDIATIQUE

Par Laurent Mucchielli (CNRS, France)¹

laurent.mucchielli@protonmail.com



Résumé : La question des effets indésirables des vaccins anti-Covid fait l'objet d'un déni politico-médiatique au point d'apparaître comme un véritable tabou. La chronologie indique qu'eut lieu d'abord une phase d'incertitudes (première partie de l'année 2021) durant laquelle il s'agissait surtout pour le gouvernement d'étouffer « l'affaire AstraZeneca » et de préparer le terrain aux vaccins à ARNm. Ensuite, à l'approche de l'été 2021, le gouvernement souhaitant vacciner la totalité de la population et faisant voter une obligation vaccinale sous peine d'exclusion sociale, le débat et les questionnements disparurent au profit d'un discours unique vantant une efficacité et une sûreté des vaccins ARNm « prouvées par la science » et diabolisant toute critique à travers la figure infamante de l'« anti-vax ». L'article raconte et analyse cette construction politico-médiatique, en

soulignant au passage les complicités trouvées par le pouvoir politique dans le corps médical ainsi que le manque d'indépendance de la Haute Autorité de Santé (HAS). Il constate également que les médecins promus comme les meilleurs « experts » par le gouvernement, et qui étaient omniprésents dans les médias, ne maîtrisaient pas l'information scientifique disponible. Il questionne enfin l'idéologie vaccinale construite en France depuis les débuts de la III^{ème} République, qui divise le monde en deux camps ennemis (pro et anti-vax), moralise et politise la vaccination, amalgame des produits pharmaceutiques très différents dans un même mot magique, interdit d'évaluer sereinement la balance bénéfice-risque et considère la question des effets indésirables comme fondamentalement négligeable.

Mots-clefs : Covid-19 – Vaccins – Effets indésirables – Santé Publique – Anti-vax – Politisation de la santé.

¹ Sociologue, directeur de recherche au CNRS (Mésopolhis, UMR 7064, CNRS, Aix-Marseille Université et Sciences-Po Aix)

« TABOU. Nom masculin et adjectif.
Sens 1 : (didactique) Système d'interdictions religieuses appliquées à ce qui est considéré comme sacré ou impur.

Sens 2 : Ce sur quoi on fait silence, par crainte, pudeur. Exemple : les tabous sexuels ».

Dictionnaire *Le Robert*, France.

« TABOU. Etymologie. De l'anglais *taboo*, issu du polynésien *tapu* (« interdit, sacré »). (Anthropologie)

Relatif à un interdit de caractère religieux. (Par extension) Se dit d'une chose ou d'un être qu'il n'est pas permis de toucher, ou d'un sujet qu'il n'est pas permis ou très délicat d'aborder sans choquer ou provoquer de fortes réactions de susceptibilité ».
wiktionary.org

La campagne de vaccination contre la Covid-19 a commencé officiellement en France le 27 décembre 2020, au beau milieu des fêtes de Noël. Quelques jours après la rentrée, le 7 janvier, lors d'une des innombrables conférences de presse organisées par le gouvernement durant la crise du Covid, le Premier ministre Jean Castex annonçait : « *Nous voulons à la fois permettre l'exercice d'un véritable droit à la vaccination, certes organisé en fonction des priorités sanitaires, et convaincre le maximum d'entre vous, précisément parce que nous avons pris toutes les garanties éthiques et médicales, de se faire vacciner. Se faire vacciner, c'est se protéger soi-même mais c'est aussi protéger les autres. Montrons que nous sommes une nation solidaire, une nation généreuse. J'en appelle, une nouvelle fois, à notre sens des responsabilités, individuelles et collective* » ².

² « Conférence de presse sur les mesures de lutte contre la Covid-19 », Paris, Jeudi 7 janvier 2021 [[en ligne](#)].

Quelques minutes plus tard, le ministre de la Santé, Olivier Véran, soutenait à son tour le lancement de la campagne en déclarant ceci à propos des effets indésirables (désormais EI) : « *Le vaccin est sûr. Les effets indésirables graves sont extrêmement rares. On nous dit, d'après les premières remontées, mais qui sont consolidées jour après jour, de l'ordre d'environ 1 patient pour 100 000 vaccinés. Ce sont des événements de nature essentiellement allergique, et qui interviennent chez des personnes qui sont par ailleurs connues pour être très allergiques, même sans contexte de vaccination, au point que, le plus souvent, elles ne sortent pas de chez elles sans avoir un kit d'adrénaline sur elles* ».

Outre le fait qu'on se demande alors pourquoi des personnes connues pour souffrir de telles allergies et risquant donc de faire des EI graves (potentiellement mortels) ont quand même été vaccinées (on y reviendra), cette déclaration visait à rassurer la population générale. Hormis le cas spécifique des grands allergiques, il n'y aurait aucun risque. C'était un mensonge, sauf à penser que les conseillers directs du ministre (de formation médicale comme le ministre lui-même) ne lisent pas les revues de sciences biomédicales et sont par conséquent incompetents. En effet, dans l'essai clinique de Pfizer publié le 10 décembre 2020, malgré les stratégies employées par les industriels pour minimiser autant que possible les EI (Mead et al., 2024) et malgré l'exclusion arbitraire des personnes ayant déjà été infectées par le SARS-CoV-2 (Doshi, 2021), chacun peut constater que le groupe des vaccinés connaît de très nombreux EI locaux (surtout chez les jeunes) et systémiques (surtout après la deuxième dose), dans des proportions beaucoup plus importantes que le groupe placebo (Polack et al., 2020, Figure 2) ³. Dans le corps de

³ Suivant la classification de l'OMS, les chercheurs distinguent généralement trois niveaux de gravité : les

l'article, il est du reste écrit en toutes lettres que « *la fréquence de tout événement systémique sévère après la première dose était de 0,9%* » et que « *des événements systémiques sévères ont été rapportés chez moins de 2 % des sujets vaccinés après l'une ou l'autre dose* » (Polack et al., 2020, 210). En passant de 2 pour 100 à 1 pour 100 000, le ministre a donc divisé la réalité connue à l'époque par deux mille...

Neuf jours après cette conférence de presse, le 12 janvier, le « Conseil scientifique Covid-19 » (constitué *ad hoc* en mars 2020) rendait un avis important. Son président était Jean-François Delfraissy, professeur de médecine à l'université Paris-Saclay, coordinateur du Plan Recherche sur la grippe H1N1 en 2009 à la demande du Ministère de la Recherche et du Ministère de la Santé, directeur de l'Agence Nationale de Recherches sur le SIDA et les Hépatites Virales (ANRS) depuis 2005 et de l'Institut des Maladies Infectieuses à l'INSERM depuis 2008, président du Comité consultatif national d'éthique depuis 2016 et déjà conseiller du gouvernement à l'époque de l'épidémie d'Ebola (2014-2015). Il sera fait Commandeur de la Légion d'honneur en 2021. Le 12 janvier 2021 donc, le Conseil scientifique écrivait que « *l'enjeu majeur des semaines qui viennent est de vacciner le maximum de personnes à risque en raison de leur âge, de leur état de santé ou de l'exercice d'une profession de santé pour réduire la survenue de formes graves et sauver des vies en particulier chez les personnes déjà très touchées par les deux premières vagues. In fine, cela permettrait également de protéger le système de santé* » (Conseil scientifique, 2021, 13). Il ajoutait attendre

EI locaux (essentiellement des réactions au site d'injection), des EI systémiques (tels que les symptômes grippaux – grande fatigue, maux de tête, fièvre –, les nausées et les vomissements) et enfin les EI graves (ceux qui provoquent des hospitalisations, des handicaps voire des décès).

avec impatience les vaccins d'AstraZeneca et de Johnson & Johnson (Janssen) afin de pouvoir aller vacciner chez elles les personnes très âgées et très malades (ce qui n'était guère possible avec le vaccin de Pfizer compte tenu du fait qu'il devait être théoriquement conservé à une température de -70°). L'objectif annoncé, en parfait accord avec le gouvernement, « *doit être de vacciner d'ici le printemps 70% (12 millions de personnes) au moins de cette population* », poursuit le Conseil scientifique. Et d'estimer, sur la base de modélisations et de données issues des essais cliniques des industriels, que « *si lors de la deuxième vague, 50% de ces personnes avaient été vaccinées 14 000 décès hospitaliers auraient été observés au lieu des 25 000* » (ibid., p. 20). Dans cet avis important, l'expression « effet indésirable » est tout simplement absente. Comme si, à nouveau, la chose n'existait pas ou bien était un résidu négligeable, pour ne pas dire méprisable.

Première alerte négligée : Pfizer et les personnes « fragiles »

Ce tableau idyllique s'est pourtant rapidement assombri. Le 15 janvier 2021, une première alerte était publiée dans le *British Medical Journal*. En Norvège, où environ 20 000 personnes avaient déjà été vaccinées avec le vaccin ARNm de Pfizer, des médecins s'interrogeaient sur 23 cas suspects de décès rapide après vaccination chez des personnes âgées déjà malades (celles-là même que beaucoup de gouvernements occidentaux considéraient comme « prioritaires », avec les professionnels de santé). Ils se demandaient notamment si « les effets indésirables fréquents des vaccins à ARNm, tels que la fièvre, les nausées et la diarrhée » n'avaient pas précipité ces personnes déjà très fragiles vers la mort

(Torjesen, 2021) ⁴. La veille (14 janvier), en Allemagne où quelques 800 000 personnes avaient déjà reçu une injection, la presse avait également fait état d'une enquête menée par l'Institut Paul Ehrlich (chargé de la pharmacovigilance) sur 51 EI graves dont 10 cas de mort survenue très rapidement après vaccination ⁵. Sources officielles de commentaires pour les médias, le président de l'Institut Robert Koch, Lothar Wieler (vétérinaire, professeur de microbiologie et d'épidémiologie animale au département de médecine vétérinaire de l'université libre de Berlin, il sera fait Officier de l'ordre du mérite en 2024) confirmait que cela concernait des personnes âgées et déjà malades, tandis que le président de l'Institut Paul Erlich, Klaus Cichutek (professeur de biochimie à l'université Goethe de Francfort, il sera également fait Officier de l'ordre du mérite en 2024) ajoutait même que « *il n'y a pas non plus de contre-indication aux personnes allergiques* », le contraire donc de ce que M. Véran affirmait en France au même moment.

On pressent ici que tous ces commentaires sur les vaccins émanant de médecins occupant des positions institutionnelles importantes et conseillant les gouvernements, sont de nature plus politique que médicale. C'est du reste ce que révéleront à la fin du mois de juillet 2024 les *RKI Files*, quelques 4 000 pages de rapports, des milliers de lettres et de courriels échangés par les médecins et scientifiques de l'Insti-

tut Robert Koch (formant l'équivalent du Conseil scientifique Covid-19 français) avec le gouvernement fédéral allemand depuis 2020, mis en ligne par un lanceur d'alerte (ancien employé du RKI). Ces documents montrent globalement que, loin de « suivre la science » comme il le prétendait, le gouvernement fédéral allemand n'a cessé de faire pression sur les médecins et les scientifiques afin qu'ils lui fournissent des arguments afin de justifier les décisions déjà projetées (Simonelli, 2024).

De telles « fuites » de documents témoignant de la teneur exacte des relations entre le gouvernement et le « Conseil scientifique » n'existent malheureusement pas en France. Ces informations font également défaut concernant le deuxième aréopage politico-scientifique installé par le gouvernement français, le « Conseil d'orientation de la stratégie vaccinale » créé le 3 décembre 2020 et placé auprès du ministère des Solidarités et de la Santé, avec à sa tête un autre médecin habitué des cercles politiques : Alain Fischer, rapidement surnommé le « *monsieur vaccin français* » par les médias. L'homme est effectivement d'abord un médecin (pédiatre) et un chercheur (en immunologie, s'étant spécialisé sur les vaccins pédiatriques et les nouvelles thérapies géniques) au parcours institutionnel remarquable, terminant notamment sa carrière comme professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences, membre de l'Académie de médecine, membre de l'académie américaine des sciences et de l'académie belge de médecine, titulaire d'une quinzaine de prix de la recherche dans plusieurs pays, membre du Conseil de la Fondation de la Recherche Médicale... Mais l'homme est également un entrepreneur de la science au sens de la recherche de financements pour la faire avancer. Il est notamment membre du conseil scientifique de la Fondation

⁴ En France, l'alerte sortira dans la presse locale quelques jours plus tard. Au 19 janvier, on recensait déjà 5 morts déclarés aux centres régionaux de pharmacovigilance en lien présumé avec le vaccin de Pfizer, toutes des personnes âgées de plus de 75 ans présentant des comorbidités (M. Ciavatti, « Un mort en Languedoc-Roussillon, peut-être des effets indésirables du vaccin anti-Covid de Pfizer BioNTech », *France Bleu. Montpellier*, 19 janvier 2021 [[en ligne](#)]).

⁵ Par exemple : « Zusammenhang unwahrscheinlich. Institut prüft zehn Todesfälle nach Impfung », *NVT*, 14 janvier 2021.

Jeantet, membre du Conseil d'administration de la Fondation Bettencourt Schueller et président du conseil d'administration de la Fondation Edmond de Rothschild. Alain Fischer est enfin un administrateur et de promoteur de la recherche en liaison directe avec les gouvernements. Cette seconde carrière auprès du politique a commencé à la fin des années 1990. Elle est marquée par un engagement partisan de centre-gauche. Il fut en effet conseiller pour la recherche médicale au cabinet du Ministère de la Recherche de 1999 à 2001, auprès des ministres Claude Allègre et Léon Schwartzenberg. Avec le retour de la droite politique au pouvoir (2002-2012), il s'éloigne provisoirement du paysage politique mais y revient sitôt le vent tourné. Au printemps 2011, Alain Fischer intègre l'équipe de campagne de Martine Aubry (Parti Socialiste) pour l'élection présidentielle de 2012, comme conseiller sur les questions de santé ⁶. Quatre ans plus tard, en 2016, il est nommé par la ministre de la Santé Marisol Touraine à la tête d'un Comité d'orientation de la concertation citoyenne sur la vaccination dont le but affiché était de « *répondre à la «défiance» croissante d'une partie de la population* » vis-à-vis de la vaccination ⁷. Et c'est à la suite de son rapport, qu'il tournera dans un sens favorable *contre l'avis majoritaire des membres de ladite concertation*, que le gouvernement rendra obligatoires huit nouveaux vaccins, venant s'ajouter aux trois déjà existants ⁸. C'est donc sans surprise qu'il assumera une nouvelle fonction politique durant la crise du Covid.

6 E. Lepage, B. Rocfort-Giovanni, « 10 choses à savoir sur Alain Fischer, le «Monsieur Vaccin» du gouvernement », *Le Nouvel Obs*, 10 décembre 2020.

7 M. Gingault, « Qui est Alain Fischer, nommé «Monsieur Vaccin» du gouvernement ? », *RTL.fr*, 4 décembre 2020.

8 E. Lepage, B. Rocfort-Giovanni, « 10 choses à savoir sur Alain Fischer, le «Monsieur Vaccin» du gouvernement », *Op.cit.*

Seconde alerte à tenter d'écarter : l'affaire AstraZeneca

Le vaccin d'AstraZeneca est officiellement disponible en France depuis le 2 février 2021. Le 18 février, dans une nouvelle conférence de presse, le ministre de la Santé O. Véran évoquait cette fois-ci les EI provoqués par ce nouveau vaccin. Il affirmait alors : « *ce vaccin peut entraîner quelques effets indésirables tels que fièvre passagère, maux de tête, fatigue transitoire. Ces symptômes peuvent être gênants mais ils sont bénins et ils sont temporaires* ». Toujours rien de grave donc, du point de vue politique. Or sur le terrain médical, la réalité était très différente.

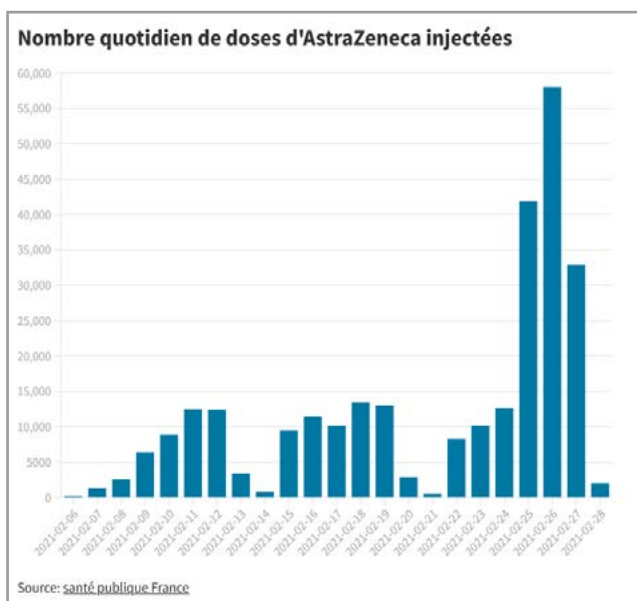
Le 11 février, on apprenait dans la presse locale qu'après seulement une semaine de vaccination à l'AstraZeneca, dans les hôpitaux bretons de Brest, Quimper et Morlaix, 20 à 25% des personnels vaccinés s'étaient mis en arrêt de travail, à tel point que la direction de l'hôpital de Morlaix avait décidé de suspendre la vaccination de ses personnels ⁹. Le 24 février, une antenne locale de la radio *France Bleu* faisait également état des réticences de certains médecins généralistes à injecter le vaccin d'AstraZeneca. Ces derniers arguaient d'abord de l'arrivée de nouveaux variants anglais et sud-africains différents de la souche initiale à partir de laquelle ont été fabriqués les vaccins. Ils s'interrogeaient ensuite sur la durée de son approvisionnement pour les rappels d'injection, le gouvernement ayant annoncé à cette date l'arrivée imminente des produits de Pfizer et Moderna, et ces médecins se demandant comment il serait possible de mélanger une première dose d'un produit (le « vecteur

9 « Les hôpitaux de Brest et Morlaix suspendent la vaccination AstraZeneca des soignants », *Le Télégramme*, 11 février 2021 ; « Covid-19 : des soignants bretons victimes de nombreux effets secondaires après le vaccin AstraZeneca », *La Dépêche*, 12 février 2021.

viral non réplcatif » utilisé par AstraZeneca) avec une deuxième puis une troisième dose de produits relevant d'une autre technologie (l'ARN messager utilisé par Pfizer et Moderna) ¹⁰. Le propos, émanant de simples médecins généralistes s'exprimant dans une modeste radio locale, était des plus modérés et raisonnables. Mais il osait mettre en doute le grand récit politique installé par avance et promettant la disparition de l'épidémie grâce à une vaccination de masse aussi efficace qu'inoctensive (Mucchielli, 2022a).

Par ailleurs, une partie des professionnels de santé, premiers destinataires des livraisons du produit d'AstraZeneca, semblaient bel et bien le boudier durant les premières semaines, comme le montre la Figure 1.

Figure 1 :



Le gouvernement était alors focalisé sur cette hésitation, les médias insistant également sur ce point et faisant monter la pression : « Il y a un problème en France avec AstraZeneca. Seules 25% des doses livrées par le laboratoire britannique ont été utilisées dans l'Hexagone à la date du di-

manche 28 février. (...) il est tout de même étonnant que le stock dédié aux soignants, soit environ 600.000 doses, ait si peu diminué. Si le ministère de la Santé précise ne pas avoir "quantifié les réticences", celles-ci sont prises au sérieux par le gouvernement. "On fait tout pour que cette réticence recule", affirme-t-on Avenue de Ségur. Et de rappeler qu'Alain Fischer, le "Monsieur vaccin" du gouvernement, fait le tour des communautés de soignants pour promouvoir AstraZeneca. Olivier Véran a lui-même récemment organisé une visioconférence avec les dirigeants d'établissements de santé pour améliorer la couverture vaccinale des soignants » ¹¹.

La chronologie qui se dégage de la Figure 1 indique une stagnation des injections d'AstraZeneca jusqu'au 24 février, puis une brutale envolée à partir du 25. Est-ce l'impact du discours de M. Fischer, et de la note de la DGS qui suivit ? Pour le gouvernement, qui scrutait quotidiennement les médias et les réseaux sociaux et suscitait régulièrement des sondages d'opinion pour surveiller le niveau de « l'hésitation vaccinale », il était indispensable d'éteindre rapidement le risque d'incendie provoqué par les réticences des médecins de terrain. « Monsieur vaccin » entra donc en scène.

Dès le lendemain du reportage de *France Bleu*, Alain Fischer publie sur *Twitter* (futur *X*) une courte vidéo dans laquelle il fait la leçon aux modestes médecins généralistes. Il affirme d'abord qu'un tout récent article prouverait que le vaccin d'AstraZeneca « a montré un degré d'efficacité équivalent à celui des vaccins à ARNm ». Il affirme en outre que des données écossaises qui « viennent d'être divulguées », et qui concerneraient « l'ensemble des sujets vaccinés en Ecosse, donc plus de 400 000 personnes », montreraient une protection

10 <https://x.com/iciazur/status/1364528031444983808>

11 G. Rozières, « Vaccin AstraZeneca : comment la France s'est pris les pieds dans le tapis », *HuffingtonPost.fr*, 2 mars 2021 ([en ligne](#)).

contre l'hospitalisation « de l'ordre de 90 % après un mois », ce qui « confirme pour l'essentiel les données acquises dans les essais cliniques ». M. Fischer en conclut que « ce vaccin est de bonne qualité et peut être largement utilisé et doit être utilisé, en particulier pour l'instant pour les professionnels de santé et pour les personnes âgées de 50 à 65 ans avec des comorbidités », que « ces personnes ont absolument besoin de vaccins » et que « chez les personnes de plus de 50 ans, ce vaccin est parfaitement bien toléré »¹². M. Fischer terminait la leçon de science qu'il prétendait donner aux petits médecins de terrain : « Je vous suggère de réfléchir à votre attitude et de reprendre plutôt une position qui soit favorable à cette vaccination pour des raisons d'efficacité et de sécurité d'emploi de ce vaccin ».

Ces propos appellent trois séries de commentaires sur le plan scientifique.

« Monsieur vaccin » ne connaît pas la bibliographie scientifique sur les vaccins

Premièrement, M. Fischer n'a pas répondu aux deux objections légitimement soulevées par les médecins généralistes : l'arrivée de variants différents de la souche initiale à partir de laquelle les vaccins ont été mis au point et le mélange de deux produits relevant de technologies et de compositions différentes comme s'ils étaient équivalents. Sur ce dernier point, dans ses premiers avis de décembre 2020 et janvier 2021 (que ces médecins de terrain avaient manifestement consultés), la Haute Autorité de Santé (HAS) indiquait à propos des produits à ARNm de Pfizer et

Moderna que, « en l'absence de données disponibles à ce jour, la co-administration avec d'autres vaccins n'est pas recommandée » (HAS, 2020 et 2021a). Quant au premier argument, il était factuel et, le 16 mars, soit à peine trois semaines après cette petite polémique, un article de recherche paru dans le *New England Journal of Medicine* viendrait confirmer que le produit d'AstraZeneca n'est effectivement presque pas efficace sur le variant sud-africain (Madhi et al., 2021), un second paru en mai réévaluant un peu à la hausse la mesure de l'efficacité, très loin d'atteindre cependant les proportions évoquées par Alain Fischer (Shinde et al., 2021), aucun de ces deux articles ne disposant par ailleurs de suffisamment de données pour se prononcer sur la sécurité.

Deuxièmement M. Fischer invoque des « données qui viennent d'être divulguées », qui confirmeraient l'essai clinique d'AstraZeneca et qui constituerait la preuve de « l'efficacité et de la sûreté à 90% » de son produit. Or, là encore, M. Fischer, qui se pique de maîtriser la bibliographie en temps réel, ne pouvait donc pas ignorer trois publications. La première est un article de recherche paru dans le *Lancet* dès le 7 janvier 2021, comparant les résultats des premières études randomisées effectuées en Angleterre, en Afrique du Sud et au Brésil (Voysey et al., 2021). Cet article indiquait que, compte tenu du protocole des essais et de leurs premiers résultats, 1) l'efficacité de la protection variait de 60 à 70 % (et non 90 % comme l'affirmait M. Fischer), 2) elle se limitait à la prévention des Covid symptomatiques après tests positifs mais ne pouvait rien dire sur les formes graves et le critère d'hospitalisation, 3) faute de données, on ne pouvait rien dire de l'efficacité sur les personnes âgées de plus de 55 ans (celles-là même pour lesquelles M. Fischer jugeait au contraire « absolument » prioritaires), ni

¹² <https://x.com/pralainfischer/status/1364912787655454720> Le mot souligné dans la citation correspond à une accentuation orale volontaire et parfaitement audible, équivalent de la mise en italiques, en gras ou en souligné dans un document écrit.

par ailleurs sur la sécurité du produit (là encore faute de données suffisantes). La deuxième publication est l'avis de la Haute Autorité de Santé publié le 2 février 2021. Celui-ci reprend à son tour la totalité des essais cliniques disponibles, constate une efficacité (toujours dans la limite du seul critère du Covid symptomatique après test positif) située entre 37 et 74 % selon les essais, les critères et les modes de calcul (HAS, 2021c, 31), rappelle qu'elle « *n'a pas été étudiée chez l'enfant, chez la femme au cours de la grossesse et chez les personnes immunodéprimées* » (*ibid.*, 33), conclut que l'efficacité ne peut pas être établie concernant « *les personnes atteintes de comorbidités, les personnes âgées de 65 ans et plus, les formes asymptomatiques, le portage et la transmission du virus et les formes sévères de la Covid-19* » (*ibid.*, 49) ¹³. En outre, la HAS rappelait que la durée de protection à long terme après 1 ou 2 doses était également inconnue, de même que la compatibilité de ce produit avec les produits à ARNm. On constate ici que l'avis

13 Insistons au passage sur cette question de la transmission qui, on y reviendra, n'a en réalité été étudiée par aucun des industriels ayant proposé des « vaccins anti-Covid », lors même qu'elle constituait le cœur de l'argumentation politique mobilisée par les pouvoirs publics et leurs « experts » médicaux (Mucchielli, 2022a, 94sqq). On reconnaît ici l'omniprésent slogan politique : « Ne soyez pas égoïste, vaccinez-vous pour protéger les autres ». La réalité est donc qu'aucun de ces vaccins n'a jamais été conçu pour empêcher la contamination virale inter-individuelle. Ces slogans n'étaient donc en aucun cas « fondés sur la Science », contrairement à ce que le gouvernement, les journalistes, les « experts » et les « influenceurs » invités à commenter la campagne vaccinale ont affirmé sans relâche. L'avis de la HAS du 2 février 2021 (*Op. cit.*) l'avait déjà signalé. Pour mémoire, le président du « Conseil scientifique Covid-19 », J.-F. Delfraissy, ne le découvrira pourtant qu'à la fin de l'année 2021 : « *on s'est aperçu que ces vaccins protégeaient finalement assez peu ou mal contre l'infection et la transmission. Je sais que c'est difficile à comprendre pour le public, et c'est difficile à comprendre pour les médecins* » (*France Inter*, « Le 7-9 », 17 novembre 2021). A nouveau, cela en dit long sur la maîtrise réelle de l'information scientifique parmi les plus grands « experts » du gouvernement.

exprimé par les médecins généralistes de terrain était conforme à l'état des connaissances, contrairement aux déclarations d'Alain Fischer.

Enfin, M. Fischer méconnaissait également (troisième publication) l'article publié le 29 janvier par la revue *Prescrire* (connue pour son indépendance vis-à-vis des industries pharmaceutiques) sur l'essai clinique d'AstraZeneca. On y lit que les données de cet essai sont particulièrement « *fragiles* » et « *incomplètes* » du fait notamment du non-respect des règles d'or de l'essai randomisé en double aveugle (*Prescrire*, 2021). En effet, le produit n'a pas été testé initialement contre un placebo mais contre un autre médicament (un vaccin méningococcique), ce qui a pour effet (en probablement pour objectif) de « *diminuer les différences de fréquence des effets indésirables communs aux vaccins* ». Par la suite, l'industriel a changé le protocole de l'essai lorsqu'il s'est avéré qu'une dose n'était pas suffisante et qu'il en fallait une deuxième (qui, elle, sera en revanche testée contre un placebo !). Par ailleurs, l'essai n'a pas été effectué en double mais en simple aveugle, les investigateurs ayant connaissance des produits injectés aux deux groupes de patients comparés. De plus, les multiples changements opérés dans le dispositif de l'étude ont conduit à l'exclusion de près de la moitié des 21 000 participants initiaux. Pire encore : « *Certains patients des groupes vaccin ChAdOx1 nCoV-19 ont reçu lors de la première injection une demi-dose, par erreur. Une plus grande efficacité du vaccin a été évoquée chez ces participants. Mais des facteurs de confusion invalident cette analyse. Ainsi, les patients qui ont reçu la demi-dose étaient plus jeunes que ceux qui ont reçu la dose entière* » (*ibid.*). Enfin, en ce qui concerne les formes graves de Covid, la revue indique que les effectifs comparés sont trop faibles

pour pouvoir démontrer une protection. Elle précise même que « *ces essais n'ont pas été conçus pour évaluer l'efficacité du vaccin ChAdOx1 nCoV-19 chez les personnes âgées de plus de 65 ans ou plus* ». Enfin, quant à la réalité des effets indésirables, la revue *Prescrire* faisait le point sur cet essai ainsi que sur l'ensemble des données produites par AstraZeneca sur son produit, indiquant 1) que les EI locaux étaient beaucoup plus nombreux dans les groupes vaccinés, 2) que les EI systémiques (fièvres, douleurs, céphalées, fatigue, malaises, nausées, vomissements, etc.) étaient également plus fréquents dans les groupes vaccinés et 3) que les effets indésirables graves (comme des myélites – inflammations de la moelle épinière – et des paralysies faciales) étaient tout aussi nombreux dans les groupes vaccinés que dans les groupes de contrôle. *Prescrire* concluait que « *le niveau de preuves des données [des essais cliniques d'AstraZeneca] est globalement faible* » et que, en fin de compte, « *les incertitudes autour du vaccin ChAdOx1 nCoV19 sont plus grandes qu'à l'entour des deux vaccins à ARNm déjà disponibles dans l'Union européenne* ».

Quand « la science » est en réalité un argument d'autorité à finalité politique

La troisième série de remarques qui s'imposent procède de l'argument central d'Alain Fischer dans sa vidéo de réponse aux médecins généralistes. Il fait donc état de « *données récemment divulguées* » qui montreraient une « *efficacité à 94%* » du produit d'AstraZeneca. Or de quoi s'agit-il ? Le 23 avril 2021, le *Lancet* a effectivement mis en ligne une étude réalisée par les chercheurs travaillant pour le compte du gouvernement britannique dans les groupes de pilotage mis en place pendant

l'épidémie (ce qui constitue un conflit d'intérêts) et qui annonce fièrement des taux de protection contre l'hospitalisation de 91 et 88 % pour les produits de Pfizer et AstraZeneca (Eleftheria et *al.*, 2021). Or cette annonce figurant dans le résumé de l'article est loin de refléter l'ensemble des résultats de cette « étude de cohorte prospective » qui s'appuie sur les deux et demi premiers mois de la campagne de vaccination en Ecosse (du 8 décembre 2020 au 22 février 2021), sans que l'on puisse hélas vérifier ses données ¹⁴.

Remarquons d'abord que, comme dans le cas de l'essai clinique de phase III de Pfizer, l'étude exclut arbitrairement toutes les personnes qui avaient déjà fait un Covid avant le début de la campagne vaccinale. On compare ici deux groupes de personnes (vaccinées ou non) n'ayant jamais été officiellement infectées auparavant et ayant toutes fait un test PCR positif au Covid au début de la période d'observation. Ensuite, comme c'est hélas devenu la règle dans les présentations de résultats concernant la vaccination, pour estimer l'efficacité de la protection vaccinale, les auteurs ne calculent systématiquement que les valeurs relatives et non absolues. Ceci fausse totalement la réalité (Cotton, 2023, 44sq). Il faut donc recalculer des taux d'hospitalisation pour comparer les vaccinés et les non-vaccinés dans un raisonnement statistique qui demeure ancré dans la réalité (les valeurs absolues). Enfin et surtout, en se bornant à comparer leurs données statistiques et les commentaires qu'ils en tirent, l'on est frappé par l'occultation de deux faits qui, bien évidemment, ne « collent » pas avec le message que l'on cherche à faire passer. Le premier est que la « protection vaccinale » annoncée n'apparaît en réalité qu'un mois après l'injection,

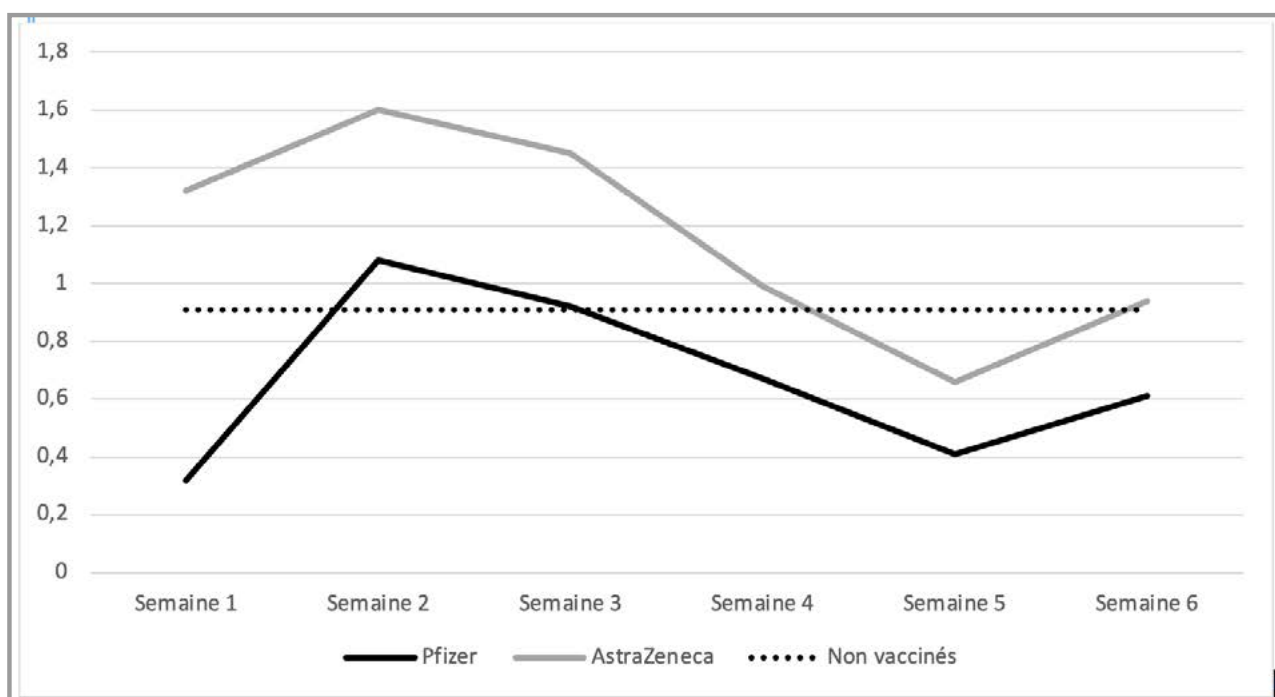
14 La précision, très inhabituelle, se situe à la fin de l'article : « Les données utilisées dans cette étude sont sensibles et ne seront pas rendues publiques ».

les semaines précédentes étant marquées *au contraire* par des taux d'hospitalisation supérieurs chez les vaccinés. Le « 94 % » mis en avant par M. Fischer est donc doublement trompeur. D'une part il s'agit d'un intervalle de confiance de 75 à 94 %. D'autre part et surtout, ces taux varient en réalité fortement selon la date à laquelle on les observe, les maximums n'étant donc atteints qu'au bout d'un mois après l'injection. Or quid de ce qui se passe avant et après ?

Observons les données publiées par les auteurs de l'article dans leur tableau 2. Dans le groupe témoin (831 226 personnes non vaccinées), on enregistre 7 698 hospitalisations catégorisées Covid à titre unique ou principal. Cela donne un taux d'hospitalisation de 0,91 % chez les non vaccinés. Or voici ces mêmes taux pour les vaccinés Pfizer et AstraZeneca au cours des 6 semaines d'observations (Figure 2).

Figure 2 : les taux d'hospitalisation des vaccinés Pfizer et AstraZeneca et des non-vaccinés dans l'étude Eleftheria et al. (2021)

On constate d'abord que le produit d'Astrazeneca ne réduit le risque d'hospitalisation par rapport aux non-vaccinés que de façon unique lors de la cinquième semaine, et encore s'agit-il d'un calcul extrêmement fragile compte tenu de la faiblesse des effectifs (le calcul du taux se fait ici avec 11 hospitalisations sur 1 666 personnes vaccinées). Dès la sixième semaine, le taux repasse au-dessus de celui des non-vaccinés, et durant les trois premières semaines il était déjà au-dessus. On mesure ici à quel point les calculs de protection en « valeur relative » sont trompeurs. Dans certains cas, ils parviennent même à faire dire à la réalité le contraire de ce qui est observé. Quant au produit de Pfizer, il ne devient réellement efficace pour réduire l'hospitalisation qu'à partir de la quatrième semaine, atteint son maximum la cinquième et commence déjà à perdre son effet protecteur dès la sixième. Au demeurant, cette deuxième caractéristique (la chute rapide de la protection vaccinale) n'a jamais pas été dissimulée par les industriels, ce qui ne surprend pas puisqu'elle justifie en retour la nécessité



d'injecter des « doses de rappel » sans durée ni quantité limitée.

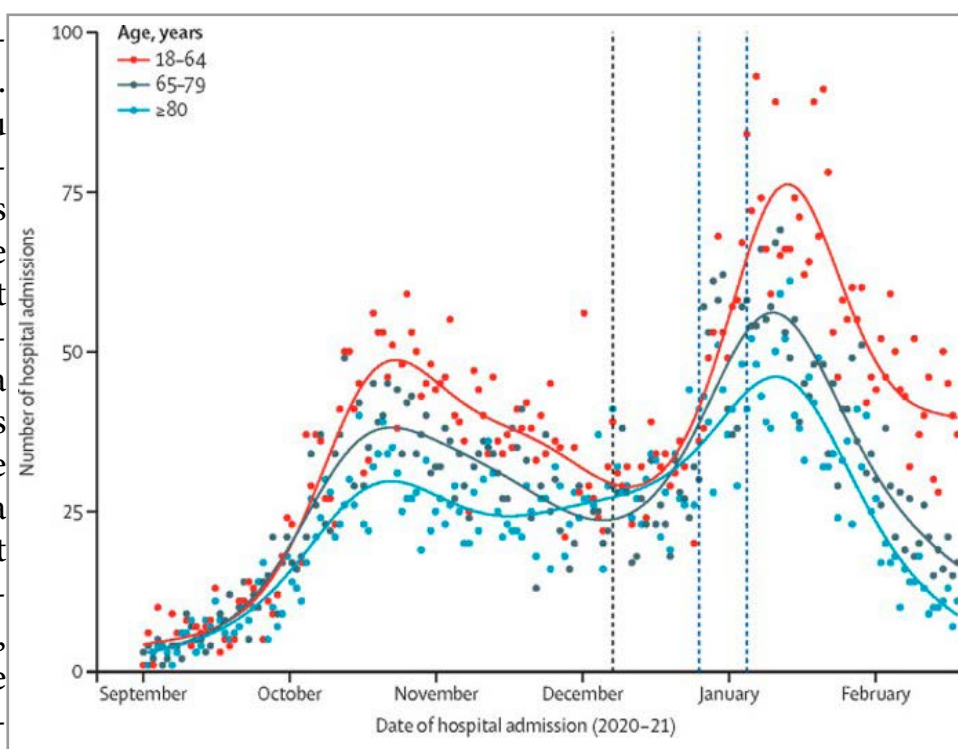
Ainsi, un compte rendu honnête des données disponibles à l'époque aurait consisté à dire que les deux vaccins étudiés ici ne réduisent que partiellement et très provisoirement le risque d'hospitalisation, et par ailleurs l'augmentent au contraire durant les deux à trois premières semaines avec l'AstraZeneca. La boucle commence à se boucler car, *de fait*, toute la littérature scientifique disponible sur le sujet indique que la plupart des effets indésirables, graves ou non, se produisent précisément durant les deux premières semaines suivant les injections.

Où l'on entrevoit que rien, durant cette crise, n'a été géré en fonction d'un quelconque « consensus scientifique »

Un dernier commentaire s'impose. Dans la mesure où certains de ces effets indésirables sont graves et même mortels, on devrait logiquement s'attendre non pas à une réduction mais au contraire à une augmentation de la mortalité au début des campagnes vaccinales. Au demeurant, les auteurs de l'article britannique discuté à l'instant publient une figure donnant la courbe des hospitalisations entre septembre 2020 et février 2021, que nous reproduisons ci-contre (Figure 3). On y constate que la campagne de vaccination démarre à un moment où

les hospitalisations baissent (sauf pour les plus de 80 ans) et qu'elles augmentent au contraire à partir du lancement de la vaccination de masse. Au passage, on y constate aussi que le deuxième confinement anglais qui commence à Londres le 4 décembre 2020, et s'élargit à tout le Royaume-Uni le 4 janvier 2021, n'a aucun impact sur la courbe des hospitalisations, ce qui correspond également à un résultat majeur de la recherche indépendante (Toussaint, 2022). En clair, il n'a jamais été démontré scientifiquement que « les confinements ont sauvé des [dizaines de milliers, centaines de milliers, millions, dizaines de millions...] de vies ». Mais c'est une autre histoire.

Figure 3 : hospitalisations pour Covid-19 par groupe d'âge de septembre 2020 à février 2021 en Ecosse (source : Eleftheria et al., 2021, fig. 3)



Note de lecture : le premier trait vertical en pointillé correspond au début de la campagne de vaccination anti-covid, les deux suivants aux dates du deuxième confinement anglais.

Ainsi donc, celui que le gouvernement et les médias avaient intronisé premier vaccinologue de France ne maîtrisait en réalité pas la bibliographie scientifique, ou du moins n'en retenait-il que ce qui pouvait permettre d'inciter à la vaccination de masse, passant sous silence tout ce qui aurait dû au contraire inciter à la plus grande prudence. Même la remarque d'Olivier Véran sur les personnes allergiques ne revint plus jamais sur la table. Pourtant, dès le mois de février 2021, une équipe internationale de spécialistes du sujet alertait sur le sujet compte tenu d'une part de la composition des nouveaux vaccins à ARNm ou adénovirus (présence de polysorbate ou de polyéthylène glycol qui sont des excipients entrant dans la composition des nanoparticules lipidiques qui encapsulent l'ARNm et sont destinés à faciliter sa pénétration dans les cellules), d'autre part du fait que des cas de chocs anaphylactiques ont été signalés dès les tout premiers jours de la vaccination anti-Covid (décembre 2020). Les chercheurs déclaraient dès lors s'attendre à une incidence plus élevée qu'à l'accoutumée, les vaccins traditionnels ne provoquant un tel choc que dans moins d'un cas sur un million de vaccinations (Turner et *al.*, 2021). La paralysie de Bell est un autre EI grave bien connu en vaccinologie¹⁵. Et des cas sont apparus là aussi dès les premiers jours de la vaccination anti-Covid (Repajic et *al.*, 2021), conduisant les chercheurs à déconseiller la vaccination ARNm aux personnes ayant un fort terrain allergique. Notons que cet article avait été publié dès le mois de février 2021. Et il sera rapidement confirmé en avril (El-Shitany et *al.*, 2021). Enfin, l'on savait également dès le mois d'avril 2021 que les deux vaccins à adénovirus (AstraZeneca et Janssen)

15 La paralysie de Bell est un dérèglement du système immunitaire provoquant un gonflement du nerf facial et la paralysie partielle ou totale du visage.

provoquaient des thromboses là aussi potentiellement mortelles (Greinacher et *al.*, 2021 ; Schultz et *al.*, 2021 ; Mahase, 2021, 2021b)¹⁶. En réalité, au 5 mai 2021, dans la grande base de recherche bibliographique en sciences biomédicales PubMed, on comptait déjà 50 études de tout type abordant le sujet des thromboses engendrées par les vaccins anti-Covid (Bilotta et *al.*, 2021). Mais, à l'époque, de tout cela, jamais M. Fischer n'aura dit un mot¹⁷. Un

16 La thrombose veineuse consiste en la formation de caillots sanguins bloquant partiellement ou totalement la circulation sanguine. Ceci peut notamment provoquer des phlébites et des embolies pulmonaires potentiellement mortelles.

17 La même chose se constate pour tous les « experts médecins » omniprésents dans les médias durant la crise. Par exemple, l'infectiologue Karine Lacombe (cheffe de service à l'Hôpital Saint-Antoine, Paris), affirmait le 19 mars 2021, sur la grande radio nationale *France Inter*, que les effets indésirables du vaccin d'AstraZeneca étaient « *absolument mineurs dans plus de 98% des cas* » et que l'on constatait chez les personnes vaccinées « *un nombre de thromboses pas plus élevé que dans la population non-vaccinée* ». Le 6 mai, sur la chaîne de télévision BFM-TV, elle adaptait son propos en reconnaissant cette fois-ci que « *quelques cas de thromboses ont été rapportés* », mais que cela constituait « *un événement qui est extrêmement, extrêmement, rare, et comme tout médicament il peut y avoir des effets secondaires, il faut savoir prendre ce risque-là quand l'intérêt de santé publique est supérieur* ». Elle recommandait donc de continuer à vacciner avec l'AstraZeneca et même de le faire dès l'âge de 18 ans. La veille, le journal *Le Monde* venait pourtant de rendre compte du cas d'un étudiant en médecine âgé de 24 ans, Anthony Rio, décédé d'une thrombose le 18 mars, dix jours après avoir été vacciné avec l'AstraZeneca, le lien de causalité ayant été confirmé par une autopsie (Y. Gauchard, « Mort d'un étudiant nantais : l'autopsie renforce l'hypothèse d'un lien de causalité entre l'injection d'AstraZeneca et le décès », *Le Monde*, 5 mai 2021). Un autre de ces « grands experts » omniprésents dans les médias, Mathieu Molimard, professeur de pharmacologie clinique à l'université de Bordeaux, déclarera de son côté le 23 mars que « *le risque d'effets indésirables liés aux vaccins est extrêmement faible. Le risque d'allergie sévère est de 1/100 000 ; le risque thrombotique, s'il existe, est encore bien plus faible. Le bénéfice individuel pour les moins de 40 ans est, certes, plus faible que chez les sujets âgés, mais bien supérieur au risque d'effet indésirable grave. De plus, s'ajoute le bénéfice collectif de l'arrêt de la circulation du virus par l'immunité collective qu'apporte la vaccination, alors qu'elle est difficile à atteindre par l'infection spontanée* » (« Le faible nombre de cas de troubles

garde-fou aurait pu être la Haute Autorité de Santé (HAS), autorité administrative théoriquement « indépendante » (du gouvernement). De la théorie à la pratique il y a toutefois loin.

Fin du feuilleton AstraZeneca : à quoi et à qui servent les avis de la HAS ?

A la suite des interventions médiatiques de MM. Fischer et Véran en février 2021, fort de ces « nouvelles données écossaises », le Directeur Général de la Santé (DGS) demandera à la Haute Autorité de Santé de revoir sa position. Et celle-ci s'exécutera dans un nouvel avis rendu le 2 mars 2021 : « *la HAS considère que la place dans la stratégie vaccinale du vaccin AstraZeneca peut être élargie dès maintenant aux personnes âgées de plus de 65 ans. En effet, malgré leurs limites (faible recul notamment), ces données écossaises sont très encourageantes, notamment sur l'efficacité de ce vaccin chez les personnes de 65 ans et plus* » (HAS, 2021c). On mesure probablement ici le degré d'indépendance de la HAS dont les avis procèdent de la saisine du gouvernement et semblent en réalité venir le cautionner. Le même jour (2 mars 2021), la HAS rendait par exemple un autre avis, toujours suite à une saisine de la Direction Générale de la Santé, validant la demande du gouvernement de pouvoir élargir la liste des personnes habilités à vacciner aux infirmiers, aux sage-femmes et aux pharmaciens afin d'« augmenter la couverture vaccinale » (HAS, 2021d). Dès ce moment, on constate en outre que la HAS a entériné comme une chose raisonnable

graves ne remet pas en cause globalement le rapport bénéfice/risque du vaccin d'AstraZeneca », *Le Monde*, 23 mars 2021 [[en ligne](#)]). Toujours cette transmission virale inter-individuelle qui serait prétendument bloquée par le vaccin et ces risques d'EI qui seraient tellement négligeables qu'il serait inutile d'en parler.

la perspective de vacciner les femmes enceintes. De même encore, tandis que dans ses premiers avis nous avons vu qu'elle recommandait de ne pas mélanger les doses de vaccins à ARNm et à adénovirus (HAS, 2020 et 2021a), elle se conformera aux souhaits du gouvernement dans un nouvel avis du 9 avril 2021 qui « *recommande d'utiliser les vaccins à ARNm actuellement disponibles pour l'administration, avec leur accord, de la deuxième dose chez les personnes de moins de 55 ans ayant reçu une première dose du vaccin VAXZEVRIA [AstraZeneca] avec un intervalle de 12 semaines entre les doses* » (HAS, 2021e). Se contentant d'ajouter qu'elle recommande également de « *mettre en place en place très rapidement une étude de cohorte de personnes vaccinées par le vaccin VAXZEVRIA puis par un vaccin à ARNm pour évaluer la réponse immunitaire conférée par le schéma de vaccination mixte recommandé ainsi qu'un suivi spécifique de pharmacovigilance* » (*ibid.*). Injectons d'abord, on verra bien ce qui se passe ensuite... La politique d'abord, la médecine et la science suivront.

Las, la propagande du gouvernement français n'y fera rien. Au mois de mars 2021, la plupart des pays annonçaient le retrait du produit d'AstraZeneca devant la fréquence des cas de thromboses parfois mortels rapportés un peu partout : « *Depuis une semaine, il se passe rarement une journée sans qu'un pays ne suspende tout ou partie du vaccin d'AstraZeneca en circulation. L'Autriche a lancé le mouvement le 8 mars, en interrompant l'utilisation d'un lot de vaccins, après la mort d'une infirmière. Depuis, d'autres pays ont suivi. Le Danemark, la Norvège, l'Islande ou encore les Pays-Bas sont allés plus loin en gelant tous les lots du vaccin d'AstraZeneca, suivis par l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Hors d'Europe, la République*

démocratique du Congo, l'Indonésie et la Thaïlande ont reporté leur campagne de vaccination », annonçait le journal *Le Monde* le 15 mars ¹⁸. Le président de la République E. Macron disant alors « *espérer* » que la campagne d'injections avec le produit d'AstraZeneca puisse reprendre après l'avis attendu de l'Agence européenne du médicament (EMA) ¹⁹. Cette dernière était embarrassée, la Commission européenne conduite par sa présidente Ursula Von der Leyen s'était précipitée pour conclure des contrats d'achats anticipés de vaccins et ayant signé le premier de ces contrats avec AstraZeneca dès le mois d'août 2020 (donc avant même les premiers résultats des essais cliniques de phase III), contrat prévoyant que « *tous les États membres pourront acheter 300 millions de doses du vaccin d'AstraZeneca, avec une option de 100 millions de doses supplémentaires, qui seront distribuées au prorata de la population* » ²⁰. La charrue avant les bœufs, avec des motivations n'étant probablement pas de simples bons sentiments ²¹.

18 « AstraZeneca : la France suspend l'utilisation du vaccin contre le Covid-19 et le validera 'si l'autorité européenne le permet' », *Le Monde*, 15 mars 2021.

19 En attendant, c'est un article de la presse régionale qui nous apprendra que le gouvernement français, loin de faire montre d'une quelconque prudence, ira au contraire jusqu'à récupérer des lots de doses retirées par l'Autriche pour les administrer à des citoyens français (B. Bossard, « Covid-19 : des vaccins du lot AstraZeneca retiré en Autriche ont été injectés à Blois », *La Nouvelle République*, 12 mars 2021 [\[en ligne\]](#)).

20 Commission européenne, « Coronavirus : la Commission signe un premier contrat avec AstraZeneca », Communiqué de presse, 27 août 2020 ([en ligne](#)).

21 La suite de l'histoire des achats publics de vaccins anti-Covid doit être mentionnée. La société américaine Pfizer et la Commission européenne avaient déjà négocié deux contrats d'achat de 300 millions de doses de « vaccin anti-covid » chacun, en novembre 2020 et en février 2021, pour un total de 9,3 milliards d'euros (à 15,5 euros la dose). Mais en mai 2021, U. Von der Leyen allait négocier en direct et par SMS privés avec Albert Bourla (PDG de Pfizer) un troisième contrat de 1,8 milliards de doses pour un montant de 35,1 milliards d'euros (à 19,5 euros la dose, soit une augmentation de 26%), Pfizer raflant au final 62% de ce

L'EMA finira par suspendre puis ré-autoriser l'usage du vaccin d'AstraZeneca, tout en allongeant progressivement la liste de ses effets indésirables graves (à commencer par le Syndrome de Guillain-Barré ²²). Selon les pays européens, de grandes différences et de grandes incohérences apparaîtront cependant. Par ailleurs, la médiatisation de « affaire AstraZeneca » au début de l'année 2021, alliée au poids de la concurrence entre industriels et au protectionnisme américain, sera fatale au produit. L'entreprise révisera ses plans d'investissement dans la fabrication et entrera en conflit avec la Commission européenne pendant plusieurs mois au sujet de la livraison des doses ²³. Entre temps, AstraZeneca avait également changé le nom de son produit (devenu le « Vaxzevria ») en espérant ainsi contourner le stigmate ²⁴. Ce fut insuffisant. AstraZeneca retirera définitivement son produit de la vente au début du mois de mai 2024 ²⁵. Entre temps, plusieurs pays européens, à l'instar de la France, s'étaient débarrassés de leurs stocks au profit du dispositif de solidarité internationale COVAX destiné à alimenter les pays pauvres ²⁶ !

marché et empochant 44,4 milliards d'euros (Baldan, 2024). En tout, la Commission européenne aura engagé 71 milliards d'euros pour l'achat de 4,6 milliards de doses de vaccins, soit plus de 10 doses par habitant de l'UE...

22 Une maladie auto-immune inflammatoire aiguë du système nerveux provoquant la paralysie.

23 Commission européenne, « Coronavirus: L'UE et AstraZeneca trouvent un accord sur la fourniture de vaccins contre la COVID-19 et pour mettre un terme au litige », Communiqué de presse, 3 septembre 2021 ([en ligne](#)).

24 M. Brunet, « Un nouveau nom pour le vaccin AstraZeneca : «On ne change pas ce qu'on vend en re-peignant la façade du magasin» », *Marianne*, 31 mars 2021.

25 « AstraZeneca retire de la vente son vaccin contre le Covid-19 pour 'raisons commerciales' », *Le Monde*, 8 mai 2024.

26 « Covid-19 : des États se débarrassent de leurs doses du vaccin AstraZeneca », *FranceInfo.fr*, 27 avril 2021 ; L. Barnéoud, « Covid-19 : le grand gaspillage des vaccins périmés », *Le Monde*, 20 mars 2022.

A la fin de l'été 2021, ce produit ne faisait plus partie de la stratégie vaccinale. Du coup, Alain Fischer changea tranquillement son fusil d'épaule : « *Je garde la porte entrouverte pour Janssen, mais pas pour AstraZeneca* »²⁷. Hélas pour lui et pour nous tous, le produit de Janssen n'était pas davantage recommandable. Les recherches scientifiques montreront notamment par la suite que le risque d'hospitalisation liée au COVID-19 après la vaccination apparaît environ cinq fois plus élevé avec le vaccin Janssen qu'avec celui de Pfizer (Botton et al. 2022), qu'il provoque (comme l'AstraZeneca) une augmentation des cas de syndromes de Guillain-Barré dès la première dose (Le Vu et al., 2023), qu'il est celui qui provoque le plus souvent un malaise vagal, 164 fois plus souvent (8,2/0,1 cas pour 100 000 injections) que les vaccins contre la grippe (Chrétien et al., 2022), qu'il est beaucoup plus impliqué que les trois autres vaccins ARNm et adénovirus dans la survenue de graves thrombopénies et thromboembolies (Who, Dimova, 2022) et qu'il est particulièrement responsable de graves paralysies de Bell (Van der Boom et al., 2023). En fin de compte, il s'agit manifestement du vaccin provoquant le plus d'EI graves parmi les quatre proposés en France.

Passage à la vaccination de masse contrainte et apogée de propagande vaccinale

Ainsi donc, du début de l'année 2021 jusqu'à l'été, des alertes n'ont cessé de surgir quant à la sécurité des nouveaux vaccins anti-Covid. En France, le gouvernement et ses médecins affiliés ont fait tout leur possible pour minimiser ces alertes, leurs stratégies de communication étant bien ro-

²⁷ Cité par « En France, le vaccin d'AstraZeneca sert désormais exclusivement à alimenter Covax », *Le Monde*, 9 septembre 2021.

dées et la plupart des journalistes relayant leurs propos sans aucune distance critique (Mucchielli, 2022b, 2022c). Adrian Staii l'a bien montré dans une très récente recherche. L'auteur a étudié un corpus de 816 articles publiés dans les éditions en ligne de quatre médias majeurs (*Le Figaro*, *France Info*, *Ouest France* et *Le Monde*) sur une période de 8 mois (du 20 décembre 2020, au 31 août 2021). Il montre que les sources de ces articles sont fondamentalement la communication du gouvernement (source principale des journalistes dans 42% des articles) et des « acteurs du 'savoir' » (conseil scientifique, établissements de santé, professionnels de santé, institutions de recherche, experts scientifiques, sources principales dans 37% des articles). A l'inverse, « les formes de légitimité fondées sur le vécu » comme les témoignages de citoyens ne sont présents que dans 5% des articles. Enfin, il met en évidence le fait que « les arguments s'accompagnent d'une valence très majoritairement favorable à la vaccination dans plus de 96% du corpus » (Staii, 2025, 120). Le discours est donc unique, et il puise toujours aux mêmes sources (gouvernement et « experts médicaux »). Le chercheur conclut que « ces données confortent l'idée que les discours médiatisés véhiculent une vision 'verticale' de la campagne de vaccination où la société se voit assigner la place d'objet de l'action sanitaire et non le rôle de partie prenante » (*ibid.*, 123).

Politiciens et journalistes sont ainsi parvenus progressivement à rassurer la population, cible finale de la campagne vaccinale. Entre le lancement officiel de cette campagne en décembre 2020 et le mois d'avril 2021, les sondages d'opinion ont vu la part des interrogés indiquant qu'ils ne souhaitaient pas se faire vacciner baisser de moitié (de 58 à 30%) et devenir minoritaire (figure 4).

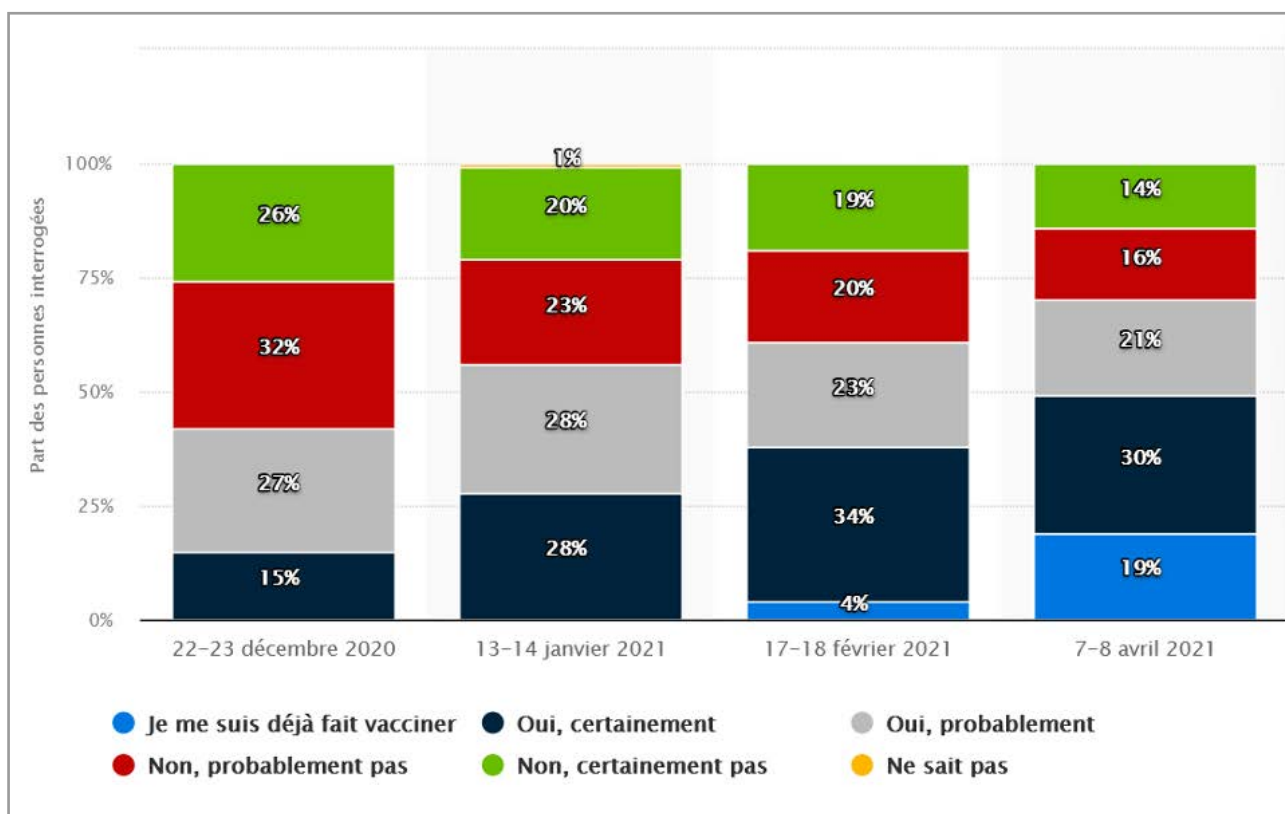


Figure 4 : réponses à la question « Avez-vous l'intention de vous faire vacciner contre la Covid-19 ? »

Source : *statista.com* (2025).

A l'été 2021, le gouvernement français avait donc réussi à rendre invisible les arguments qui risquaient d'encourager « l'hésitation vaccinale »²⁸. L'observation

²⁸ A ce propos, il est important de rappeler que l'hésitation vaccinale en question fait également l'objet d'une littérature scientifique ignorée par tous les « experts » intervenant dans les médias. Et le résultat majeur de ces recherches n'a rien à voir avec la figure de l'« anti-vax », sorte d'être irrationnel, extravagant, anti-social et aux croyances magiques les plus absurdes, qu'on construit tous ces commentateurs médiatiques. Les recherches indiquent, et dans tous les pays où elles sont menées, que la première motivation des citoyens (y compris les professionnels de santé) hésitant à se faire injecter un vaccin anti-Covid est la crainte des effets indésirables et donc d'une balance bénéfice/risque qui ne leur soit pas favorable (voir par exemple : Aw et al., 2021 ; Griffith et al., 2021 ; Robertson et al., 2021 ; Solís Arce et al., 2021 ; Okezie, 2022 ; Steinert et al., 2022 ; Najjar et al., 2023 ; Luyt et al., 2025), ce qui n'a rien de farfelu. Ajoutons que, selon les pays, la proportion de personnes hésitant à se faire injecter un vaccin anti-Covid varie considérablement, mais dans

de l'évolution des taux de vaccination en France (Figure 5) montre une très forte et continue courbe ascendante à partir du mois d'avril. Au 1^{er} août 2021, 63% des Français avaient déjà fait une première injection et 53% avaient déjà un schéma vaccinal complet (deux doses). Le 1^{er} janvier 2022, ils seront respectivement 78 et 76%, tout proche donc de l'objectif de 80% fixé (arbitrairement d'ailleurs) par le gouvernement pour « atteindre l'immunité collective ». Mais plutôt que d'attendre patiemment, le gouvernement était pressé. Il fallait vacciner tout le monde, et tout de suite.

un pays de la taille de la France il s'agit de millions de personnes.

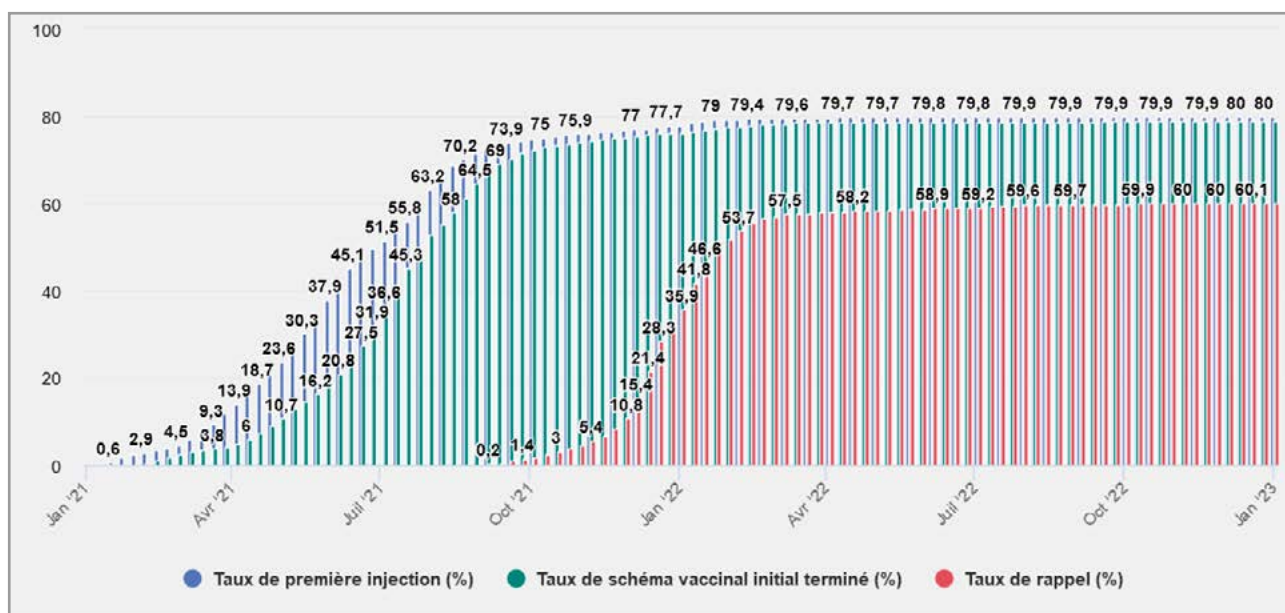


Figure 5 : évolution des taux de vaccination en France de janvier 2021 à juin 2023

Source : Assurance Maladie, « Les données de la vaccination contre la Covid-19 » ([en ligne](#)).

Un dispositif de « passe sanitaire » (prouvant la vaccination) fut d'abord instauré par la loi du 31 mai 2021, **pour les voyageurs** en provenance ou à destination de la France et pour l'accès à de **grands rassemblements** (de plus de 50 personnes) occasionnés par des **activités de loisirs** (salles de cinémas, théâtres, musées...) ou des foires et salons. Puis le gouvernement prépara une nouvelle loi pour contraindre à la vaccination la totalité de la population. Le président de la République l'annonça dans un discours le 12 juillet, le « Conseil scientifique Covid-19 » l'approuva (bien entendu) quatre jours plus tard et la loi sera votée le 5 août 2021. Au terme de cette loi, le « passe sanitaire » fut étendu aux bars et restaurants, aux cinémas, aux grands magasins et centres commerciaux, aux transports publics (trains, bus, avions) pour les trajets longs, à l'ensemble des activités de loisirs, foires et salons, et enfin aux hôpitaux, EHPAD et autres maisons de retraite pour les malades mais aussi les accompagnants et les visiteurs. Enfin, la

vaccination était rendue obligatoire pour les personnes travaillant dans les secteurs sanitaire et médicosocial, le non-respect de cette obligation entraînant la suspension sans salaire et sans indemnités ²⁹.

²⁹ Rappelons que, le 29 octobre 2021, quinze présidents de conseils départementaux ont écrit au Premier ministre pour lui dire que si l'Etat ne souhaitait plus rémunérer ces personnels, ils ne leur verseraient pas non plus le RSA (« Quinze présidents de département refusent de payer le RSA aux non-vaccinés privés d'emploi », *Francetvinfo*, 31 octobre 2021). Il s'agissait donc d'affamer les gens et non simplement de « les emmerder », comme le président E. Macron se permettra de le dire le 4 janvier 2022 dans *Le Parisien/Aujourd'hui en France*. Le propos complet du président était : « les non-vaccinés, j'ai très envie de les emmerder. Et donc, on va continuer à le faire, jusqu'au bout. C'est ça, la stratégie. (...) Et donc, il faut leur dire : à partir du 15 janvier, vous ne pourrez plus aller au resto, vous ne pourrez plus prendre un canon, vous ne pourrez plus aller boire un café, vous ne pourrez plus aller au théâtre, vous ne pourrez plus aller au ciné... L'immense faute morale des antivax : ils viennent saper ce qu'est la solidité d'une nation. Quand ma liberté vient menacer celle des autres, je deviens un irresponsable. Un irresponsable n'est plus un citoyen » [nous soulignons]]. Il s'agit ainsi de déchoir les non-vaccinés de la citoyenneté, donc de tous les droits fondamentaux qui y sont attachés. Tout ceci a constitué un déni de démocratie majeur, vertigineux même à bien des

Cette pression politique maximale allait à nouveau mettre la société française en très grande tension, provoquant – outre la suspension progressive de plusieurs dizaines de milliers de soignants, de pompiers et de travailleurs médico-sociaux – de grandes manifestations de rue contre cette nouvelle obligation vaccinale à la fois contraire aux droits fondamentaux de la personne et créant une nouvelle et énorme discrimination entre citoyens (Schouler, 2022). Provoquant aussi des fractures et des conflits dans toutes les sphères de la société, y compris la sphère familiale. Une telle violence d'Etat était pourtant largement inutile au vu de l'évolution des taux de vaccination, et potentiellement très dangereuse au vu des effets indésirables s'accumulant depuis le début de l'année 2021 dans les déclarations reçues par les services de pharmacovigilance (Banoun et al., 2021). Pour faire taire ou rendre invisible ces oppositions, la propagande politico-médiatique atteint alors son paroxysme (Mucchielli, 2022a). Le spectre de « l'hésitation vaccinale » (qui pouvait s'entendre comme une prudence légitime appelant un dialogue) fut alors remplacé par la diabolisation de la figure de « l'anti-vax » (qui désignait un ennemi à éliminer sans discussion).

Une caricature des « anti-vax » dévoilant les structures politico-morales de l'idéologie vaccinale

A partir du milieu de l'année 2021, des centaines de politiciens, de journalistes, d'intellectuels ou encore d'artistes vinrent s'exprimer dans les médias et sur les réseaux sociaux pour dénoncer ces dangereux ennemis de la société et appeler à la vaccination sans discussion, c'est-à-dire sans réflexion. Au chapitre des intellec-

égards (Schouler, Mucchielli, 2022).

tuels devenus des militants politiques de la vaccination obligatoire, citons par exemple l'historien de l'hygiénisme sous la III^{ème} République Patrick Zylberman. Dans son livre *La guerre des vaccins*, il caricature en effet cette posture dénonciatrice et moralisatrice, fantasmant la figure d'un « anti-vax » « *ennemi de la science* » et dénigreur de « *l'accumulation des travaux de l'humanité* », dont la pensée se caractériserait par « *l'irresponsabilité morale* », « *l'indifférence au monde* » et « *la fermeture à tout esprit civique* », se moquant de « *l'hyper-démocratie* » encouragée par la loi Kouchner du 4 mars 2002 relative aux droits des patients et déplorant en retour le recul de « *l'autorité de l'Etat* », présentant les associations de victimes comme un ramassis d'huluberlus aveuglés par « *un vif sentiment de persécution causé par un malheur personnel* », portés par « *l'imagination du malheur* » elle-même « *nourrie par tous les complots de la terre* », enfermés dans un « *misérable servage de la peur* », dans « *un compassionnel frelaté* » et « *un individualisme forcené* » (Zylberman, 2020, 17, 19, 31, 42, 44, 133, 144). Des propos de type militant qui ne sont pas sans rappeler le scientisme et l'hygiénisme radicaux des débuts de la III^{ème} République, l'historien n'étant manifestement jamais parvenu à prendre un minimum de recul réflexif par rapport à son sujet d'étude.

Le livre d'un autre historien, associé à une biologiste, souffre du même manque criant d'objectivité et des mêmes anachronismes, la figure de « *l'anti-vaccinateur* » inventée au tout début du 19^{ème} siècle pour disqualifier les critiques de la variolisation étant prise pour une sorte d'invariant historique, le mythe des « *vaccins sûrs et efficaces* » étant également pris pour une vérité intemporelle renvoyant nécessairement ses critiques vers l'irrationnalité et « *l'anti-science* », se moquant de « *l'écologisme* »

des « anti-vax » contemporains qui « *mange[nt] des graines comme les oiseaux pour réaffirmer notre proximité avec une nature idéalisée et rédemptrice* », quand ils ne sont pas des adeptes de l'anthroposophie de Rudolf Steiner, des adorateurs de l'homéopathie considérée bien entendu comme de la pseudo-médecine, ou encore de méchants « *complotistes* » fantasmant « *Big Brother* » et « *Big Pharma* » (Salvadori, Vignaud, 2019, p. 209 pour les « mangeurs de graines »).

Ajoutons enfin à ce tableau les arguments politiques au sens strict, encore plus faibles et fallacieux mais omniprésents dans le débat public, consistant à diaboliser la figure de « l'anti-vax » en l'assimilant à un militant d'extrême droite. L'argument sera très régulièrement mobilisé par les politiques, les journalistes et une partie des médecins pour déconsidérer les grandes manifestations de rue qui suivirent le vote de l'obligation vaccinale en août 2021. On le retrouve hélas aussi dans des ouvrages à prétention scientifique (par exemple Chappéy, 2025). Même dans un travail pourtant bien documenté sur les résistances à la vaccination et au style beaucoup plus apaisé, lorsqu'il s'agit d'examiner « Leurs arguments » (Jourdain, 2021, 117-135), l'auteur dénonce en fin de compte des faussaires et ne dit pas un mot de la question des effets indésirables qui est pourtant centrale dans les discours en question. En bref, il ne saurait *par principe* exister quoi que ce soit d'objectif et d'incontestable dans les critiques des politiques de vaccination de masse. Il faudrait *par principe* rejeter hors de l'espace légitime de discussion toute critique du Vaccin. On reconnaît ici le *tabou*.

Les historiens de la médecine sont pourtant souvent plus circonspects. Ils connaissent et tiennent à distance la mythification rétrospective de Pasteur et du geste vaccinal (Cadeddu, 1991 ; Geison,

1995). Ils savent que si le vaccin est un produit pharmaceutique, la vaccination est souvent une opération politique (pour paraphraser l'historienne Anne-Marie Moulin), comme ils savent que « *la vaccination a enregistré, au bilan des immunisations collectives, des succès inégaux en fonction de chaque maladie, et des revers parfois sanglants* » (Moulin, 1996, 16 ; voir aussi Fressoz, 2012, chap. 2 ; Bourdineaud, 2023, 199-213). En réalité, une des leçons de l'histoire est le fait que la vaccination est une technique particulièrement difficile à maîtriser et que les effets indésirables sont consubstantiels à l'acte vaccinal. Le premier de ces effets (que l'on appelle l'« échec vaccinal ») a toujours été le fait d'inoculer involontairement le pathogène responsable de la maladie que l'on voulait prévenir. L'historien de la médecine Jean-Noël Biraben (1979), par exemple, l'avait bien montré en analysant les premières campagnes de vaccination en France, au tournant du 18^{ème} et du 19^{ème} siècles, contre ce que l'on appelait à l'époque la « petite vérole » (aujourd'hui la variole). Le cas (qui devrait être) le plus connu étant – ô sacrilège – celui de Pasteur lui-même et de son vaccin contre la rage (Decourt, 1988 ; Geison, 1995). Enfin, il faut également rappeler que l'idéologie vaccinale a fait jadis de nombreux ravages dans les colonies où la France prétendait apporter aux « primitifs » sa « civilisation » bienfaitrice et où les expériences pharmacologiques de masse ont parfois tourné à la catastrophe sanitaire (Monnais-Rousselot, 1999 ; Lachenal, 2014 ; Le Cour Grandmaison, 2014 ; Peiretti-Courtis, 2021).

Tenir à distance les idéologies pro et anti-vax construites en miroir

En réalité – et cela nous semble fondamental à comprendre –, pro-vaxisme

comme anti-vaxisme renvoient à deux configurations idéologiques qui se sont construites en miroir et qui rendent singulièrement difficile la tenue d'une position a-idéologique (*i.e.* une position scientifique). Dans ces deux configurations idéologiques, *Le Vaccin* s'écrit au singulier et avec une majuscule, comme *La Science* et *Le Progrès*. Dans la configuration « pro-vaxiste », remettre en cause la balance bénéfice/risque d'un quelconque vaccin, notamment en s'intéressant d'un peu trop près aux effets indésirables, équivaut à trahir le principe même de la vaccination. Symétriquement, il n'est pas concevable dans la configuration « anti-vaxiste » de dire que tel vaccin particulier est bel et bien recommandable à la population générale. Répétons-le : ces deux idéologies interdisent le libre exercice de l'esprit scientifique.

Et si les travaux abondent sur les opposants/résistants/hésitants à la vaccination, le respect du principe de symétrie impose de questionner tout autant l'idéologie vaccinale qui s'est constituée tout au long du 19^{ème} siècle et s'est fixée en France sous la III^{ème} République.

C'est l'histoire d'un long « conditionnement idéologique » de la population au principe de la vaccination impérative, que la sociologue Claudine Marenco (1982, 1984) avait eu le courage d'étudier. « *Tout au long du 19^{ème} siècle, la bataille pour la vaccination s'apparente à une croisade* », écrit-elle (1984, 136). Et cette croisade ne date pas de la fin du siècle et des travaux de Pasteur, le Comité central de la vaccination étant créé en 1803. En l'étudiant, Marenco montre comment « *le système de vaccination des enfants en France s'est progressivement imposé à la population au point de prendre le caractère d'une institution inquestionnable* ». Au-delà des objectifs sanitaires, il s'agit en effet « *d'imposer aux populations*

rétives un modèle de civilisation, auquel participe la vaccination, au même titre que l'instruction publique, laïque, obligatoire » (*ibid.*, 143). Enfin, sous la Troisième République, la politisation du vaccin prend une dimension suprême lorsqu'elle est définie comme « *un acte patriotique* » et qu'elle s'appuie sur l'Education nationale pour s'assurer de son succès. La vaccination vient ainsi « *s'inscrire dans le cadre idéologique de l'Ecole de la Troisième République en tant que symbole de la Science* » (*ibid.*, 157), et les manuels d'histoire contribuent fortement à ériger Pasteur en « *génie* » et en « *saint laïc* », un « *nouveau héros se substituant aux modèles traditionnels du soldat et du saint* » (*ibid.*, 158-159). Le discours qui l'accompagne est fondamentalement moralisateur : « *l'hygiène représente 'le bien' terrassant 'le mal'* » (*ibid.*, 156). Enfin, la vaccination se présente comme un impératif moral de solidarité : « *la vaccination n'est pas seulement un devoir pour soi, c'est un devoir pour les autres. (...) La négligence d'un seul menace la collectivité. L'idée est si forte qu'elle a raison de l'absurde, et fonde le raisonnement abondamment développé pour justifier l'obligation vaccinale, et encore présente de nos jours, selon laquelle un seul 'non-vacciné' est susceptible de mettre en péril tout un ensemble de vaccinés* » (*ibid.*, 156-157). Au final, en étudiant les manuels scolaires, Claudine Marenco a montré la primauté de la dimension idéologique du principe de la vaccination devenue obligatoire en 1902 : « *si les livres d'école mentionnent tous la vaccination, ce n'est pas pour informer, pour expliquer : nulle part elle n'est présentée comme le moyen de se protéger contre une maladie redoutable, nulle part ne sont mentionnés l'histoire de sa découverte, les principes sur lesquelles elle se fonde, les techniques de mise en œuvre, ses effets sur la morbidité et la mortalité. La vaccination, systématique-*

ment associée à Pasteur, s'inscrit dans un discours manichéen opposant le Progrès, la Science, la Civilisation, les mérites de la République (c'est-à-dire le Bien), au Mal que représentent l'obscurantisme, l'ignorance, la barbarie, l'esclavage, les 'malheureux régimes' antérieurs. (...) Vaccination et instruction obligatoires constituent en quelque sorte les passeports pour accéder au statut de bon citoyen républicain » (ibid., 161). Sous la Troisième République, la vaccination se constitue ainsi en « mission civilisatrice » et en « conditionnement idéologique ». Il ne s'agit aucunement d'une éducation aux sciences. Le contenu n'est jamais discuté, l'acte médical lui-même est réduit à « une piqûre ». « Acte de foi », la vaccination devient ainsi « une pratique magique, conjuratoire de menaces obscures omniprésentes » (ibid., 162). Telles sont les structures politico-morales de l'idéologie vaccinale, qui ont été pleinement réactivées au moment de la crise du Covid.

Des « experts » qui confondent la conviction philosophique et/ou politique avec la démonstration scientifique

L'analyse de la construction politique de l'idéologie vaccinale sous la III^{ème} République proposée par Marengo est cruciale. Elle permet de comprendre pourquoi et comment la politique s'est emparée d'un sujet lui permettant de mettre en scène son action bienfaitrice et de renforcer ainsi sa propre légitimité, et comment une partie des médecins se prêtent au jeu en y construisant une représentation du pouvoir de la Science en général, et du leur en particulier. Le grand historien de la médecine Jacques Léonard (1981) nous en avait prévenu il y a plus de quarante ans : « Les responsabilités géopolitiques de l'Etat donnent aux médecins des arguments pour

structurer leur monopole légal. Leur discours hygiéniste sur le bien-être matériel et psychique, à la fois utilitaire et moralisant, envahit les sciences humaines, retentit dans les antichambres ministérielles, fournit aux élites une idéologie de rechange. L'ascendant intellectuel de la science positive se transforme en un biopouvoir et permet au corps médical de parler de plus en plus fort sur le théâtre de la politique. A chaque phase de cette évolution, les médecins (...) s'installent dans une position stratégique entre des pouvoirs, multiples et complexes, auxquels il leur arrive de participer, et des savoirs, fragiles et inachevés, dont les implications les concernent directement et touchent, au-delà de leur profession, à la gestion de la santé publique ».

L'histoire semble au moins en partie se répéter. La crise du Covid a comme donné une seconde jeunesse au vieux mythe scientiste de l'humanité délivrée de ses souffrances par la Science, incarnation du Progrès tant intellectuel que moral. La connaissance de l'humain et la précision des outils technologiques dont on dispose en médecine des vaccins n'ont certes plus grand-chose à voir en ce début de 21^{ème} siècle avec ce qu'elles étaient au milieu du 19^{ème} siècle. Mais la structure idéologique, elle, a logiquement conservé son simplisme d'autan. Autre exemple, les interventions publiques (très suivies pendant la crise du Covid) et l'ouvrage récent de Philippe Sansonetti (2017), professeur au Collège de France et à l'Institut Pasteur, aux incontestables grandes compétences techniques en vaccinologie, relèvent bien toujours de cette rhétorique manichéenne opposant l'avenir radieux d'un monde sans maladie grâce aux vaccins et le passé apocalyptique menaçant de resurgir dans un monde qui n'aurait plus de vaccins. D'un côté la science, le progrès et le bonheur, de l'autre l'obscurantisme et la souffrance.

L'enfer et le paradis en somme. Dans un tel système de pensée, il n'y a pas de place pour la réflexion sur le partenaire industriel indispensable à la mise en œuvre des politiques vaccinales (donc sur les enjeux techniques et financiers de la production des vaccins), il n'y a pas de maîtrise réelle de l'information scientifique (l'on est tellement sûr de soi que l'on n'a pas réellement besoin de se confronter à la bibliographie), et il ne saurait y avoir de véritable prise en compte de tout ce qui, dans le réel empirique, contredit cette représentation de la toute-puissance de la Science et du caractère fondamentalement bienfaisant de son association avec le politique. Dès lors, la question des effets indésirables des vaccins constitue logiquement un point aveugle, une dissonance cognitive aurait probablement dit Léon Festinger (1957).

Concernant les vaccins anti-Covid, il faut y insister une dernière fois tant la chose est importante : les grands « experts » choisis par le politique, dont la parole a été omniprésente dans le débat public durant la crise du Covid, n'y ont pas diffusé un compte rendu honnête et impartial des connaissances scientifiques. Nous avons abondamment commenté le cas d'Alain Fischer, promu expert en chef de la vaccination anti-Covid, et un peu celui de Jean-François Delfraissy, président du « Conseil scientifique Covid-19 »³⁰. Evoquons pour terminer celui de l'infectiologue Karine Lacombe, figure féminine dominante dans les médias tout au long de la crise du Covid (et qui sera faite Chevalier de la Légion d'honneur en décembre 2020). Nous avons déjà évoqué (*supra*, note 16) ses prises de parole durant l'affaire AstraZeneca, visant à minimiser autant que possible la question des effets indésirables.

30 Dont le rôle fut secondaire sur la question des vaccins, tandis qu'il était prépondérant sur la plupart des autres.

Revenons à présent sur l'« altruisme » supposé de la vaccination anti-Covid, qui est donc au cœur de l'idéologie vaccinale. Du point de vue scientifique, nous savons au moins depuis octobre 2020 que les vaccins anti-Covid à ARNm et à adénovirus n'ont pas été conçus pour empêcher la transmission et que les essais cliniques n'ont pas été conçus pour le tester (Doschi, 2020). En France, la HAS l'avait également dit dans ses premiers avis de février 2021. Et la représentante de Pfizer (Janine Small, « présidente des marchés internationaux développés ») le reconnaîtra du reste sans difficulté l'année suivante lors d'un débat organisé au Parlement européen³¹. Cela n'empêchait pourtant pas Karine Lacombe de déclarer le contraire le 6 mai 2021 sur BFM-TV, pour justifier l'extension de la vaccination à toute la population : « On sait maintenant que les vaccins préviennent la transmission du virus. (...) donc ça va vraiment permettre de couper la chaîne de transmission du virus. Donc dans ce cadre-là, il faut qu'on change de paradigme. C'est-à-dire qu'on ne va pas simplement protéger les plus faibles, mais on va protéger même ceux qui sont les plus vecteurs de la transmission, et en particulier les adolescents ». Pour donner encore plus de poids à son appel, elle ajoutait : « On attendait les résultats des essais thérapeutiques qui ont été publiés et qui montrent une efficacité et une très bonne tolérance. Et donc bien sûr il falloir ouvrir dès 12 ans la vaccination. (...) si possible dès cet été ». L'infectiologue faisait vraisemblablement référence ici à la

31 Ceci provoqua de nombreux commentaires dont, en France, une large partie de la presse s'efforcera de minimiser la portée. Les opinions des uns et des autres nous importent peu ici. Seul nous intéresse le constat empirique : « le fait que les essais cliniques n'évaluent pas l'effet du vaccin sur transmission n'a jamais été un secret et était explicité dans les communications des autorités sanitaires et les articles de presse » (« Covid : Pfizer a-t-il 'révélé' que l'effet du vaccin sur la transmission n'avait pas été évalué avant sa mise sur le marché ? », *Libération*, 13 octobre 2022 [[en ligne](#)]).

publication du CDC américain (Wallace et *al.*, 2021) relatant les résultats d'« un essai clinique de phase II/III randomisé, en double aveugle, contrôlé versus placebo, qui a été étendu pour inscrire environ 2 200 participants âgés de 12 à 15 ans ». Cet article renvoyait lui-même aux données contenues dans le rapport publié par la FDA à l'appui de son autorisation d'urgence le 10 mai, que Mme Lacombe n'a manifestement pas lu. Dans ce rapport sur l'essai clinique de Pfizer sur les adolescents, outre donc le fait qu'il n'est pas question de mesurer la transmission, on constate en effet que les EI légers survenant dans les 7 jours après la première dose sont présents chez 86,6% des vaccinés contre 24% des non-vaccinés, que les EI systémiques survenant dans les 7 jours après la deuxième dose sont présents chez 82,4% *versus* 40,7% chez les non-vaccinés, que 4 EI graves nécessitant une hospitalisation (soit 0,2% des 2 200 participants) sont survenus dans le groupe des vaccinés contre aucun (une appendicite difficilement attribuable au vaccin et résolue très rapidement) dans le groupe placebo (FDA, 2021, p. 24-30). En toute rigueur, ceci ne permet pas d'affirmer que ce vaccin présentait « une très bonne tolérance » et qu'il devait donc être administré d'urgence à la totalité des adolescents.

Un mois plus tard, les premiers cas de myocardites suite à l'injection du vaccin de Pfizer seront décrits dans la littérature médicale (Tano et *al.*, 2021 ; Singh et *al.*, 2021), prélude à une longue série de publications scientifiques. Le 19 juillet, l'Agence européenne des médicaments (EMA) ajoutera un nouveau « signal de sécurité » reconnaissant les myocardites et péricardites comme effets indésirables potentiels des vaccins à ARNm, tout particulièrement chez les jeunes hommes de moins de 30 ans après la deuxième dose (EMA,

2021). De retour dans les grands médias après l'été, Karine Lacombe répétait pourtant : « *Je recommande la vaccination à partir de 12 ans* » (RMC, 14 septembre 2021). Elle affirmait de surcroît que « *les adolescents ont un risque de faire des formes graves de Covid* », ce qui est également démenti par toutes les recherches disponibles depuis 2020. De toutes les variables statistiques standards permettant de mesurer les formes graves de Covid-19, la plus déterminante est précisément l'âge, mais le vieil âge... En réalité, le risque d'hospitalisation est nul avant l'âge de 16 ans et quasiment nul en-deçà de l'âge de 20 ans (voir par exemple DREES, 2022, p. 14). Décidément...

Conclusion

Durant la seconde moitié de l'année 2021, à l'issue d'une active propagande imposant la vaccination anti-Covid en la présentant comme « *une prouesse scientifique* » en même temps qu'un acte fondamentalement « *altruiste* », et diabolisant en retour les « *anti-vax* », la question des effets indésirables est donc devenue un tabou. La journaliste Christine Kelly (Europe 1, CNews) le reconnaîtra sans détour dans une interview du 22 septembre 2024. En réponse à la question « Vous pouvez aborder tous les sujets que vous voulez ? », elle répondit : « *Presque, les vaccins non. Ce n'est pas une question de CNews, c'est un sujet délicat, particulièrement sensible. Je vous dis la vérité, ce sujet-là il est très très difficile de l'aborder* »³². Le contrôle de l'information, ou encore le confinement de la pensée, est devenu presque parfait (Mucchielli 2022c). Résultat : le 3 octobre 2023, le récemment nommé ministre de la Santé, Aurélien Rousseau, était interviewé

³² Chaîne YouTube « Les incorrectibles », 22 septembre 2024 ([en ligne](#)).

sur la radio publique nationale *France Inter* au sujet d'une « nouvelle vague de Covid ». Il y énonça d'abord la prémisse fondamentale de l'idéologie vaccinale que traduit l'emploi du singulier : « *La vaccination c'est la prévention et c'est le progrès tout de suite* ». Puis il ajouta à propos des vaccins anti-Covid (dont une nouvelle campagne de distribution commençait à l'approche de l'hiver), et sans que cela n'émeuve le moins du monde les journalistes l'interviewant : « *on a un vaccin, dont maintenant on a 3 ans de recul, on sait qu'on n'a pas d'effets secondaires, et donc il faut y aller* ». La messe était dite (au propre comme au figuré), le sujet n'existerait tout simplement pas.

Dans un prochain article, nous mettrons de nouveau ces croyances et ces discours d'autorité à l'épreuve en proposant un bilan raisonné des connaissances scientifiques et des données statistiques disponibles sur la quantité, sur la nature et sur la gravité des effets indésirables des vaccins anti-Covid.

Références

Aw J. et al. (2021), « COVID-19 Vaccine Hesitancy-A Scoping Review of Literature in High-Income Countries », *Vaccines*, 9 (8), 900.

Banoun H. et al. (2021), « La vaccination à l'épreuve des faits. 2ème partie : une mortalité inédite », in Mucchielli L., dir., *La Doxa du Covid*. Tome 2 : *Enquête sur la gestion politico-sanitaire de la crise*, Bastia, Eoliennes, p. 345-356.

Bae S. et al. (2021), « Adverse Reactions Following the First Dose of ChAdOx1 nCoV-19 Vaccine and BNT162b2 Vaccine for Healthcare Workers in South Korea », *Journal of Korean Medical Science*, 36 (17), e115.

Baldan F. (2024), *Ursula Gates. La compromission par les lobbys*, Bruxelles, Droits & Libertés.

Barda N. et al. (2021), « Safety of the BNT162b2 mRNA Covid-19 Vaccine in a Nationwide Setting », *New England Journal of Medicine*, 385 (12), p. 1078-1090.

Bilotta C. et al. (2021), « COVID-19 Vaccine-Related Thrombosis: A Systematic Review and Exploratory Analysis », *Frontiers in Immunology*, 12, 729251.

Biraben J.-N. (1979), « La diffusion de la vaccination en France au XIX^e siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 86 (2), p. 265-276.

Botton C. et al. (2022), « Effectiveness of Ad26.COV2.S Vaccine vs BNT162b2 Vaccine for COVID-19 Hospitalizations », *JAMA Netw Open*, 5 (3), e220868.

Bourdineaud J.-P. (2023), *La science outragée*, Ferrières, Marco Pietteur éditions.

Cadeddu A. (1991), *Dal mito alla storia. Biologia e medicina in Pasteur*, Milano, Franco Angeli.

Chappey J.-L. (2025), *Pasteur et les antivax*, Marseille, Agone.

Chrétien B. et al. (2022), « COVID-19 vaccines associated with vasovagal malaise: A retrospective study in two mass vaccination centers and analysis of the WHO pharmacovigilance database », *Human Vaccines and Immunotherapeutics*, 18 (6), 2135918.

Conseil scientifique (2021), « Avis du Conseil scientifique COVID-19. Entre vaccins et variants : une course contre la montre », Paris, 12 janvier [\[en ligne\]](#).

Cotton C. (2023), *Tous vaccinés, tous protégés ?*, Paris, Trédaniel.

Decourt P. (1988), « Précisions sur les premiers essais d'application à l'homme du vaccin de Roux-Pasteur contre la rage », *Histoire des Sciences médicales*, 22 (1), p. 29-36.

Doshi P. (2020), « Will covid-19 vaccines save lives? Current trials aren't designed to tell us », *British Medical Journal*, 371, m4037.

Doshi P. (2021), « Pfizer and Moderna's "95% effective" vaccines—we need more details and the raw data », *British Medical Journal – Opinion*, 4 janvier [\[en ligne\]](#).

DREES [Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques] (2022), « Caractéristiques socio-économiques des individus aux formes sévères de Covid-19 au fil des vagues épidémiques », *Les Dossiers de la DREES*, n°95.

Eleftheria V. et al. (2021), « Interim findings from first-dose mass COVID-19 vaccination roll-out and COVID-19 hospital admissions in Scotland: a national prospective cohort study », *The Lancet*, 397 (10285), p. 1646-1657.

El-Shitany N. et al. (2021), « Minor to Moderate Side Effects of Pfizer-BioNTech COVID-19

Vaccine Among Saudi Residents: A Retrospective Cross-Sectional Study », *International Journal of General Medicine*, 14, p. 1389-1401.

EMA [European Medicines Agency] (2021), « Direct healthcare professional communication (DHPC): COVID-19 mRNA Vaccines Comirnaty and Spikevax: risk of myocarditis and pericarditis », Amsterdam, juillet [en ligne].

FDA (Food and Drug Administration) (2021), « Pfizer-BioNTech COVID-19 Vaccine EUA Amendment Review Memorandum », Silver Spring, US Department of Health and Human Services, avril [en ligne].

Festinger L. (1957), *A Theory of Cognitive Dissonance*, Redwood City, Stanford University Press.

Fressoz J.-B. (2012), *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil.

Geison G. (1995), *The private science of Louis Pasteur*, Princeton, Princeton University Press.

Greinacher A. et al. (2021), « Thrombotic Thrombocytopenia after ChAdOx1 nCov-19 Vaccination », *New England Journal of Medicine*, 384 (22), p. 2092-2101.

Griffith J. et al. (2021), « COVID-19 Vaccine Hesitancy in Canada: Content Analysis of Tweets Using the Theoretical Domains Framework », *Journal of Medical Internet Research*, 23 (4), e26874.

HAS (2020), « Stratégie de vaccination contre le SARS-CoV-2 – Place du vaccin à ARNm COMIRNATY (BNT162b2) », 24 décembre.

HAS (2021a), « Stratégie de vaccination contre la Covid-19 – Place du Vaccin Moderna Covid-19 mRNA (nucleoside modified) », 8 janvier.

HAS (2021b), « Stratégie de vaccination contre la Covid-19 – Place du Covid-19 Vaccine AstraZeneca », 2 février.

HAS (2021c), « Avis n° 2021.0008/AC/SEESP du 1er mars 2021 du collège de la Haute Autorité de santé sur l'efficacité du vaccin AstraZeneca chez les personnes âgées au vu des données préliminaires soumises au BMJ sur l'impact de la vaccination en Ecosse sur les hospitalisations », 2 mars.

HAS (2021d), « Stratégie de vaccination contre le SARS-CoV-2 - Extension des compétences vaccinales des professionnels de santé », 2 mars.

HAS (2021e), « Avis n° 2021.0027/AC/SEESP du 8 avril 2021 du collège de la Haute Autorité de santé concernant le type de vaccin à utiliser pour la seconde dose chez les personnes de moins de

55 ans ayant reçu une première dose du vaccin AstraZeneca (nouvellement appelé VAXZEVRIA) contre la covid-19 », 9 avril.

HAS (2021f), « Recommandation relative à la vaccination contre la COVID 19 de l'entourage de certaines populations vulnérables. Et synthèse des données relatives à l'efficacité des vaccins contre la COVID-19 sur la transmission du SARS-COV-2 au 1er avril 2021 », 29 avril.

Jourdain O. (2021), *Enquête au pays des Anti-vax*, Paris, Plon.

Lachenal G. (2014), *Le médicament qui devait sauver l'Afrique. Un scandale pharmaceutique aux colonies*, Paris, La Découverte.

Le Vu S. et al. (2023), « Risk of Guillain-Barre Syndrome Following COVID-19 Vaccines. A Nationwide Self-Controlled Case Series Study », *Neurology*, 101 (21) p. e2094-e2102.

Le Cour Grandmaison O. (2014), *L'Empire des hygiénistes. Vivre aux colonies*, Paris, Fayard.

Léonard J. (1981), *La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Paris, Aubier.

Luyt D. et al. (2025), « Hésitation vaccinale des étudiants en santé : une revue de littérature », *Santé Publique*, 37 (2), p. 57-71.

Madhi S. et al. (2021), « Efficacy of the ChAdOx1 nCoV-19 Covid-19 Vaccine against the B.1.351 Variant », *New England Journal of Medicine*, 384, p. 1885-1898.

Mahase E. (2021), « Covid-19: Unusual blood clots are “very rare side effect” of Janssen vaccine, says EMA », *British Medical Journal*, 373, n1046.

Marenco C. (1982), « La vaccination : une institution inquestionnable », *Informations sociales*, 3, p. 58-61.

Marenco C. (1984), « «Majeur et vacciné» : idéologie et prévention », *Sciences sociales et Santé*, 3-4, p. 135-165.

Mead N. et al. (2024), « COVID-19 Modified mRNA Vaccines: Lessons Learned from Clinical Trials, Mass Vaccination, and the Bio-Pharmaceutical Complex », *International Journal of Vaccine Theory, Practice, and Research*, 3 (2), p. 1112-1178.

Monnaï-Rousselot L. (1999), *Médecine et colonisation. L'aventure indochinoise. 1860-1939*, Paris, CNRS éditions.

Moulin A.-M., dir., (1996), *L'aventure de la vaccination*, Paris, Fayard.

Mucchielli L. (2022a), *La Doxa du Covid. Peur, santé, corruption et démocratie*, Bastia, éditions Eoliennes.

Mucchielli L. (2022b), « La crise sanitaire a révélé l'inquiétant déclin du journalisme », in Mucchielli L., dir., *La Doxa du Covid*. Tome 2 : *Enquête sur la gestion politico-sanitaire de la crise*, Bastia, Eoliennes, p. 239-272.

Mucchielli L. (2022c), « La pensée confinée. Une analyse de la fabrique de l'information légitime durant la crise sanitaire », in Chapon N. (ed.), *Le confinement. Genèse, impacts et controverses*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, p. 79-102.

Najjar M. et al. (2023), « Covid-19 vaccination reported side effects and hesitancy among the Syrian population: a cross-sectional study », *Annals of Medicine*, 55 (2), 2241351.

Okezie K. (2022), « Knowledge, Awareness and Incidence of Adverse Events Following Immunization with Astrazeneca Covid-19 Vaccine among Healthcare Professionals in North Central Zone of Nigeria », *International Journal of Collaborative Research on Internal Medicine & Public Health*, 14, 001-5.

Peiretti-Courtis D. (2021), *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial*, Paris, La Découverte.

Polack F. et al. (2020), « Safety and Efficacy of the BNT162b2 mRNA Covid-19 Vaccine », *New England Journal of Medicine*, 383 (27), p. 2603-2615.

Prescrire (2021), « Vaccin covid-19 ChAdOx1 nCoV-19 (firme AstraZeneca) : beaucoup d'incertitudes autour de l'ampleur de son efficacité », revue *Prescrire*, 29 janvier.

Repajic M. et al. (2021), « Bell's Palsy after second dose of Pfizer COVID-19 vaccination in a patient with history of recurrent Bell's palsy », *Brain, Behavior, & Immunity - Health*, 13, 100217.

Robertson E. et al. (2021), « Predictors of COVID-19 vaccine hesitancy in the UK household longitudinal study », *Brain, Behavior and Immunity*, 94, p. 41-50.

Salvadori F. Vignaud L.-H. (2019), *Anti-vax. La résistance aux vaccins du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Vendémiaire.

Sansonetti P. (2017), *Vaccins. Pourquoi ils sont indispensables*, Paris, Odile Jacob.

Schouler C. (2022), « Le laisser-passé sanitaire, un dispositif discriminatoire au sens de la loi », in Mucchielli L., dir., *La doxa du Covid*. Tome 2 : *Enquête sur la gestion politico-sanitaire de la crise*, Bastia, Eoliennes, p. 471-478.

Schouler C., Mucchielli L. (2022), « Les libertés qui fondent la démocratie sont-elles solubles dans la lutte contre une épidémie ? », *Futuribles*, 4, p. 73-85.

Schultz N. et al. (2021), « Thrombosis and Thrombocytopenia after ChAdOx1 nCoV-19 Vaccination », *New England Journal of Medicine*, 384 (22), p. 2124-2130.

Shinde V. et al. (2021), « Efficacy of NVX-CoV2373 Covid-19 Vaccine against the B.1.351 Variant », *New England Journal of Medicine*, 384 (22), p. 1899-1909.

Simonelli T. (2024), « La politique du virus: ce que révèlent les documents fuités de l'État allemand (RKI Files) », *Quartier Général. Le média libre*, 20 août [en ligne].

Singh B. et al. (2021), « COVID-19 mRNA Vaccine and Myocarditis », *European Journal of Case Reports in Internal Medicine*, 8 (7), 002681.

Solís Arce J. et al. (2021), « COVID-19 vaccine acceptance and hesitancy in low- and middle-income countries », *Nature Medicine*, 27, p. 1385-1394.

Staii A. (2025), « 'Pourquoi devrais-je me faire vacciner ?' Les ingrédients du consensus en faveur de la vaccination contre la COVID-19 dans quatre médias français », *Approches Théoriques en Information-Communication (ATIC)*, 10 (1), p. 105-125.

Steinert J. et al. (2022), « COVID-19 vaccine hesitancy in eight European countries: Prevalence, determinants, and heterogeneity », *Science Advances*, 8 (17), eabm9825.

Tano E. et al. (2021), « Perimyocarditis in Adolescents After Pfizer-BioNTech COVID-19 Vaccine », *Journal of the Pediatric Infectious Diseases Society*, 10 (10), p. 962-966.

Torjesen I. (2021), « Covid-19: Norway investigates 23 deaths in frail elderly patients after vaccination », *British Medical Journal*, 372, n149.

Toussaint J.-F. (2022), « Les mesures de confinement sont-elles efficaces pour gérer une épidémie? », in Chapon N., dir., *Le confinement. Genèse, impacts et controverses*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, p. 41-58.

Turner P. et al. (2021), « COVID-19 vaccine-associated anaphylaxis: A statement of the World Allergy Organization Anaphylaxis Committee », *World Allergy Organization Journal*, 14 (2), 100517.

Van der Boom M. et al. (2023), « Observed-over-Expected analysis as additional

method for pharmacovigilance signal detection in large-scaled spontaneous adverse event reporting », *Pharmacoepidemiology & Drug Safety*, 32 (7), p. 783-794.

Voysey M. et al. (2021), « Safety and efficacy of the ChAdOx1 nCoV-19 vaccine (AZD1222) against SARS-CoV-2: an interim analysis of four randomised controlled trials in Brazil, South Africa, and the UK », *The Lancet*, 397 (10269), p. 99-111.

Wallace M. et al. (2021), « The Advisory Committee on Immunization Practices' Interim Recommendation for Use of Pfizer-BioNTech COVID-19 Vaccine in Adolescents Aged 12-15 Years - United States, May 2021 », *Morbidity and Mortality Weekly Reports*, 70 (20), p. 749-752.

Woo E., Dimova R. (2022), « Thrombocytopenia after Ad.26.COV2.S COVID-19 vaccine: Reports to the vaccine adverse event reporting system », *Vaccine*, 40 (31), p. 4116-4120.

Zylberman P. (2020), *La guerre des vaccins*, Paris, Odile Jacob.





Esprit de France

Photo credit: Expedition Journal

www.expedition-journal.de

LE POIDS DE L'IDÉOLOGIE SCIENTISTE CONTINUE DE PESER EN MATIÈRE DE SANTÉ

Par Gérard Delépine¹

gerard.delepine@bbox.fr

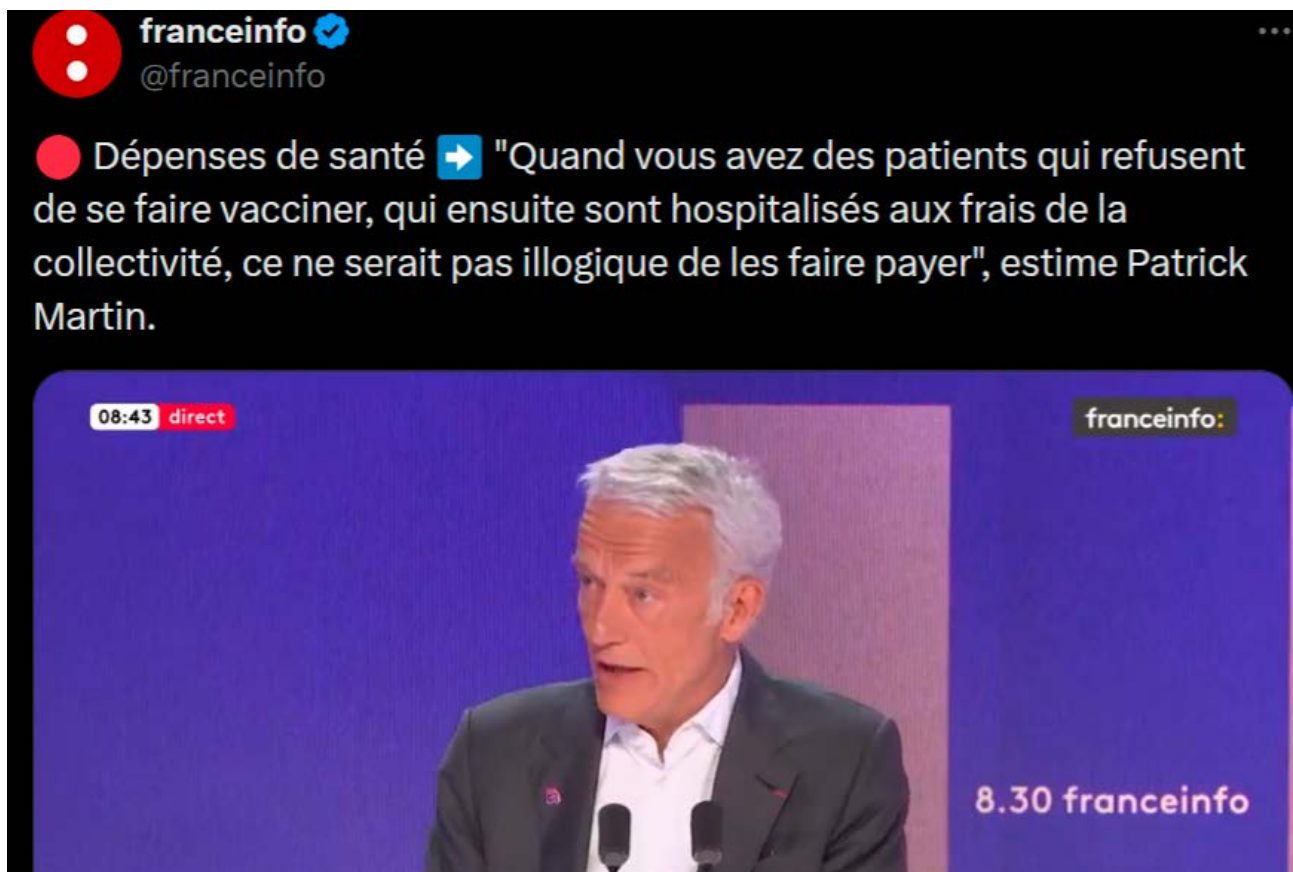


Dans l'émission télévisée du 15 avril 2025² Patrick Martin, le patron du Medef a

¹ chirurgien oncologue

² <https://www.capital.fr/economie-politique/trou-de-la-secu-le-patron-du-medef-met-en-cause-ceux-qui-refusent-de-se-faire-vacciner-1512741>

prétendu que les non vaccinés couteraient cher à l'assurance maladie et que celle-ci pourrait faire de grandes économies en ne les remboursant plus.



Propos qu'a repris en partie sur France Info Éric Lombard, le ministre de l'Économie qui a creusé le déficit public de la France de 1 000 milliards d'euros et qui affirmait sans trembler avoir "sauvé l'économie française".

Deux affirmations totalement mensongères pour lesquelles ils se gardent d'ailleurs bien de donner des données chiffrées qui contrediraient leurs élucubrations.

Mais ils veulent peut-être simplement faire de la publicité pour les entreprises des vaccins qui souffrent d'une baisse des ventes depuis l'échec retentissant des injections anti-covid.

Et peut-être aussi pour plaider pour de nouvelles obligations vaccinales en France pourtant déjà championne du monde.

Pour leur répondre revenons dans le monde réel ; aux faits que chacun peut vérifier. Pour calculer le coût des non vaccinés, il suffit de voir combien coûte le traitement des maladies que le vaccin concerné aurait permis d'éviter. Pour évaluer le coût des vaccinés, il faut additionner celui des vaccins, celui des consultations indispensables à la vaccination et celui des complications post vaccinales. Etudions les chiffres réels et comparons-les sur quelques exemples d'actualité.

Les vaccinés par Gardasil coûtent au moins dix fois plus que les non vaccinés !

La vaccination par Gardasil fait l'objet d'une intense propagande par les autorités sanitaires et même à l'école (et même à l'école de Jarnac par le président lui-même) ce qui justifie de l'examiner en premier.

Chez les adultes et adolescents la vaccination nécessite 3 doses à 123 euros, ce qui revient, avec les consultations médicales indispensables à environ 500 euros. **Si cette vaccination était rendue obligatoire en France elle reviendrait chaque**

année à plus de 300 millions d'euros alors que coût annuel du traitement du cancer du col en France a été évalué à 43,9 millions d'euros³.

En supposant que le Gardasil pourrait éviter les 3000 cancers du col annuels, ce qui est scientifiquement inimaginable⁴ le coût de cette mesure atteindrait plus de 100000 euros par cas évité alors que le coût moyen du traitement d'un cancer du col est de 13 509 euros⁵, soit 7 fois moins !

Mais on doit aussi tenir compte du risque d'augmentation paradoxale d'incidence du cancer du col et du cancer anal constatée après Gardasil dans les registres des cancers de nombreux pays (Australie, Grande-Bretagne, Finlande, Norvège...).

ni des nombreuses complications post vaccinales observées . La notice d'emballage de Gardasil mentionne entre autres les évanouissements, la fièvre, les étourdissements, les nausées et les maux de tête, le syndrome de Guillain-Barré, la myélite transverse, les thromboses et embolies, les pancréatites et les maladies auto-immunes. Ces complications peuvent aller jusqu'au décès ⁶ attestées par des centaines de procès et les manifestations dans de nombreux pays.

3 Coût de la prise en charge du cancer invasif du col de l'utérus en France Volume 94, numéro 2, Février 2007 https://www.jle.com/fr/revues/bdc/edocs/cout_de_la_prise_en_charge_du_cancer_invasif_du_col_de_luterus_en_france_273283/article.phtml

4 Tomljenovic L, Wilyman J, Vanamee E, Bark T, Shaw CA. HPV vaccines and cancer prevention, science versus activism. Infect Agent Cancer. 2013 Feb 1;8(1):6. doi: 10.1186/1750-9378-8-6. PMID: 23369430; PMCID: PMC3565961.

5 de 9 164 € pour un stade I, 15 999 € pour un stade II, 22 697 € pour un stade III et 26 886 € pour un stade IV Arveux P, Bénard S, Bouée S, et al. Coût de la prise en charge du cancer invasif du col de l'utérus en France. Bull Cancer 2007;94(2):219-24.

6 <https://childrenshealthdefense.eu/fr/sante-des-enfants-fr/le-vaccin-gardasil-a-lorigine-dun-cancer-qui-a-empote-la-vie-dune-jeune-femme-de-22-ans-selon-une-plainte-deposee-contre-le-fabricant/>

Victimes US du Gardasil réclamant justice

- A ce jour, des centaines de jeunes américaines ont été victimes des vaccins HPV
- Plusieurs cas d'accidents mortels ont été reconnus par les justices comme conséquences de la vaccination anti HPV
- Aux USA les vaccins HPV représentent plus de la moitié des indemnisations pour accidents vaccinaux
- La justice américaine a **déclaré recevable deux procès fédéraux regroupant en class actions** près d'une centaine de plaintes



Ces jeunes américaines réclament justice !

Les complications du Gardasil sont responsables d'hospitalisations, de soins onéreux et d'indemnisation des victimes qui alourdissent le coût des vaccinés.

Au total les vaccinés par Gardasil coutent au minimum dix fois plus que les non vaccinés !

Mais Le patron du Medef est apparemment mal informé ou ne s'intéresse pas aux données chiffrées ce qui devrait inquiéter les patrons qu'il représente.

Les vaccinés contre le zona coutent beaucoup plus cher que les non vaccinés.

L'incidence du zona varie avec l'âge : 3 pour 1 000 adultes entre 40 et 50 ans pour atteindre 10 pour 1 000 adultes après 80 ans⁷. Ce n'est pas une maladie létale, mais essentiellement responsable de boutons et de douleurs qui justifient parfois des antalgiques (paracétamol seul ou plus souvent associé à la codéine). Les rares cas graves peuvent justifier des antiviraux ou du Tra-

madol.

La vaccination par Shingrix nécessite l'administration de deux doses. Une dose de Shingrix coute environ 188,37 €. Comme il faut deux doses pour être efficace, le coût des vaccins s'élève à environ 376,74 € soit, en ajoutant les consultations, à peu près 500 euros par vacciné. Vacciner 100 personnes de plus de 80 ans reviendrait à 50 000 euros pour espérer prévenir chaque année 1 zona dont le traitement (antalgiques et consultations) revient en moyenne à moins de 300 euros.

Vacciner tous les plus de 65 ans (14 millions de français) comme la Haute Autorité de Santé⁸ et le ministère le recommandent actuellement couterait à près de 7 milliards d'euros !

En cette période de quasi-faillite de l'état **cette recommandation totalement ahurissante est quasiment criminelle pour nos finances !**

Là encore le patron du Medef montre son ignorance ou son mépris pour les chiffres de l'économie et notre dette.

⁷ https://www.inrs.fr/publications/bdd/eficatt/fiche.html?refINRS=EFICATT_Varicelle%20-%20Zona§ion=donneesEpidemiologiques

⁸ https://www.has-sante.fr/jcms/p_3498915/fr/recommandations-vaccinales-contre-le-zona-place-du-vaccin-shingrix

En France, grâce au traitement des eaux usées et l'eau potable, la polio a disparu, mais l'obligation vaccinale persiste et la vaccination coûte.

Le virus de la poliomyélite se transmet uniquement par voie féco orale, par la bouche, via les excréments (mains souillées), l'eau ou des aliments contaminés.

La disparition de la poliomyélite en France est due aux progrès de l'hygiène et plus particulièrement au traitement des eaux usées et à la distribution d'eau potable qui interrompent la chaîne de transmission. Dans notre pays cette vaccination devenue inutile coûte chaque année environ 12 millions. D'ailleurs depuis plus de 10 ans les seuls cas de poliomyélite en France sont observés chez des étrangers venus de pays sans eau potable.

Il faut aussi tenir compte du risque de l'industrie vaccinale comme les ruptures accidentelles de confinement sur des sites de production industrielles de vaccin qui ont été décrites dans plusieurs pays. En Belgique, un cas de relargage accidentel de virus sauvage PVwt3 dans des eaux usées et plusieurs situations d'expositions professionnelles accidentelles de techniciens manipulant de fortes concentrations de virus dans des laboratoires de ces structures.

L'OMS comme Santé Publique France reconnaissent actuellement que le principal frein à l'éradication de la poliomyélite est la circulation de poliovirus de type 2 et 3 dérivés de virus vaccinaux contenus dans le vaccin oral⁹ ¹⁰. Entre décembre 2022 et décembre 2023, l'OMS a recensé 128 cas de poliomyélite antérieure aiguë à VDPV1 et 321 cas de VDPV2 dans le monde, es-

sentiellement en Afrique dans les pays en manque d'eau potable.

Prétendre que les non vaccinés français contre la poliomyélite coûteraient plus cher que les vaccinés, témoigne une fois de plus d'une ignorance grave ou d'une volonté incroyable de désinformation.

L'éradication mondiale de la poliomyélite aurait été possible sans vaccin et sans aucun risque, en apportant l'eau potable aux populations qui en manquent, ce qui les aurait de plus mis à l'abri définitif de l'hépatite A, du choléra, de la typhoïde, des dysenteries...mais ne rapporterait rien à l'industrie pharmaceutique.

Dans les pays riches, les non vaccinés sont souvent moins malades et coûtent moins cher en soins que les vaccinés.

En France, qui détient le record des obligations vaccinales, on ne dispose pas de groupes de non vaccinés déclarés suffisamment importants pour permettre des estimations fiables.

Mais plus de 100 études américaines citées et minutieusement détaillées dans le livre de R Kennedy, ministre américain actuel de la Santé, affirment que les non vaccinés seraient globalement en meilleure santé que les vaccinés¹¹.



⁹ https://www.inrs.fr/publications/bdd/eficatt/fiche.html?refINRS=EFICATT_Poliomy%C3%A9lite§ion=donneesEpidemiologiques

¹⁰ <https://www.vidal.fr/actualites/29805-eradication-de-la-poliomyelite-l-objectif-affiche-n-est-pas-pour-demain.html>

¹¹ qq diapos du livre Vaccine not vaccine de RFKennedy – Docteur Nicole Delépine

Les études analysées montrent que les non vaccinés consultent moins les médecins et sont moins souvent hospitalisés que les vaccinés. Ils coûtent donc moins cher aux assurances maladies privées et publiques. Comment peut-on imaginer que cela soit différent en France ?

En Grande-Bretagne, une étude a démontré que, comparés aux enfants non vaccinés, les enfants vaccinés présentaient des taux significativement plus élevés d'asthme, d'allergies, d'eczéma, d'infections respiratoires, de troubles du comportement et d'autres affections qui nécessitent des soins plus fréquents.

Concernant le covid, les données du « UK's Office for National Statistics », affirment que les jeunes ayant reçu plusieurs doses du vaccin contre le COVID présentent un risque de mortalité significativement plus élevé que ceux qui ne se sont pas fait vacciner. L'analyse menée par « The Exposé » a révélé qu'en février 2023, les jeunes ayant reçu 4 doses du vaccin COVID-19 présentaient un taux de mortalité trois fois plus élevé que les non-vaccinés et que durant 4 autres mois étudiés, les adolescents et jeunes adultes ayant reçu quatre doses souffraient d'une mortalité entre 221 % et 290 % plus élevée que ceux qui n'avaient pas été vaccinés.

Les déclarations du patron du Medef sont contraires aux valeurs de la république et à l'esprit de la sécurité sociale.

Dans ses déclarations, il « oublie » de parler des emplois non déclarés par de nombreux patrons du bâtiment, des services à la personne, de la restauration ou encore de l'agriculture. Cette fraude est responsable d'un préjudice à la sécurité sociale estimé entre 5,7 milliards et 7,1 milliards d'euros par le Haut Conseil du financement de la protection sociale. S'il

voulait améliorer vraiment le financement de cette dernière il devrait privilégier la lutte contre les fraudes plutôt que d'ostraciser mensongèrement les non vaccinés.

Proposer de ne plus rembourser les non vaccinés contredit fondamentalement les valeurs de notre république résumées dans notre devise « Liberté, Egalité Fraternité ». Liberté de disposer de son corps, traitement égal des citoyens, compassion pour nos compatriotes quelle que soient leurs comportements tant qu'il reste légal.

Cette proposition bafoue aussi l'esprit fondateur de la sécurité sociale, et l'éthique comme, le rappelait Jean-François Eliaou, député LREM de l'Hérault, immunologue, médecin et chef de service au centre hospitalier universitaire de Montpellier¹², « *la tradition française des soins gratuits, la déontologie* ».

Cet esprit sectaire qui vise une fois de plus à stigmatiser et à discriminer une partie de la population témoigne une fois de plus du mépris que certains qui s'estiment appartenir à l'élite portent aux gueux.

Mais apparemment certains gueux savent mieux compter qu'eux. Ce sont les vaccinations qui creusent une partie du déficit de la sécurité sociale et non pas les non vaccinés !

*

*

*

12 https://www.francetvinfo.fr/sante/maladie/coronavirus/vaccin/gratuite-des-soins-pour-les-non-vaccines-lorsqu-on-tombe-malade-c-est-l-hopital-le-soin-pour-tout-le-monde-dit-un-depute-et-medecin_4931399.html



Le retour du Toxique



LES RACINES SONT INDISPENSABLES AUX AILES

Par Liliane Messika¹

liliane.messika@gmail.com



« On ne peut donner que deux choses à ses enfants », dit un proverbe juif : « des racines et des ailes ».

De fait, il existe autour du tronc de chaque arbre une « zone racinaire structurée », qui garantit la stabilité de l'arbre. Elle est égale à une fois et demie la couronne, c'est-à-dire le volume du feuillage.

S'il arrive un accident aux racines, l'arbre n'a plus d'équilibre et risque de chuter sous le poids de la couronne.

C'est pareil pour l'individu qui, sans l'ancre de son passé, ne sait plus où il habite.

Les arbres se développent au prorata de leurs racines. L'Homme aussi.

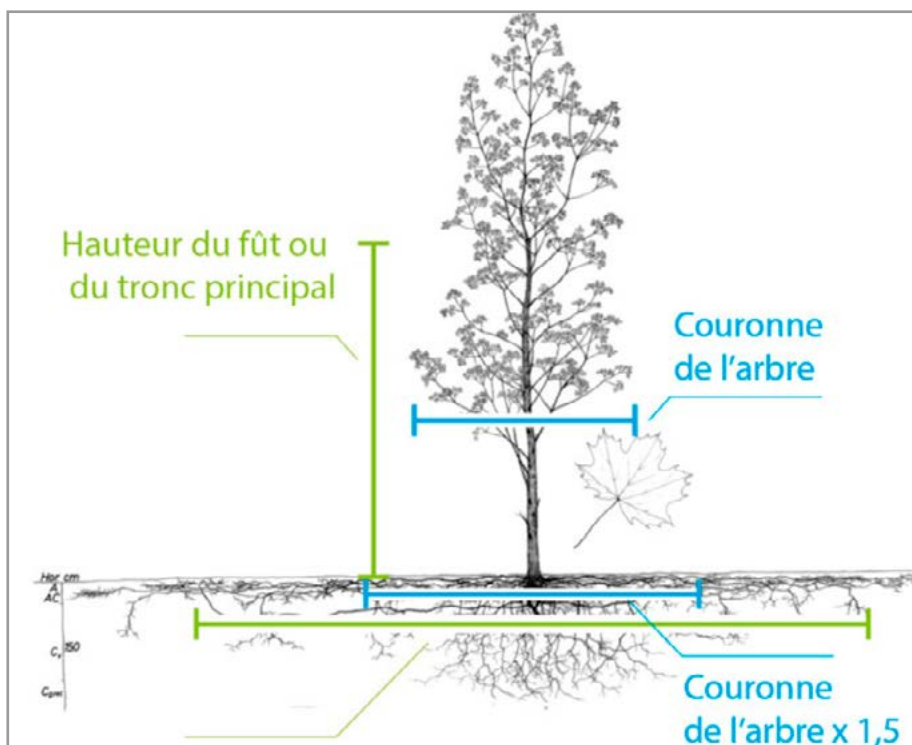
Après avoir découvert le feu, la roue et le moteur, l'Homme a fait le tour de sa planète, puis il a tenté l'aventure spatiale.

Nos contemporains n'ont pas l'ambition de

¹ <https://www.amazon.fr/stores/author/B004N2WU4K/allbooks>

leurs aînés : plutôt que de s'envoler vers l'inconnu, ils préfèrent le surplace. Certains coupent leurs racines... et celles des autres Terriens, pour faire bonne mesure. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'ambition des citoyens de partout, qui sont aussi de nulle part, et leur mépris pour ceux qui se sentent ancrés dans un quelque part.

Ce sont les racines de ce quelque part qui nourrissent les sens : celui de l'odorat, le plus archaïque, qui commande la fuite ou l'auto-défense, celui du goût parfumé



au cassoulet, au couscous ou à la carpe farcie, la vue des pics montagneux ou du Plat Pays, la musique de la langue (l'anglais pour le business, l'allemand pour l'armée, l'Italien pour les arts et le français pour l'amour), le toucher de la terre et le sens de l'humour, qui naît dans l'inconscient collectif des peuples.

L'humour n'est ni intemporel ni universel : Astérix le Gaulois ne fait pas rire les Anglais pour les mêmes références que les Français et les Monthly Python sont loin de faire l'unanimité dans l'Hexagone.

L'humour juif n'est pas de partout, même si le peuple a erré 40 ans dans le désert et 2000 ans dans l'antisémitisme. Les Juifs ont ceci de particulier que leurs parents ou leurs grands-parents se sont installés là d'où leurs enfants parlent, mais les fantômes de l'histoire, les persécutions, les exils, les ré-enracinements, les trahisons et les solidarités inespérées ont laissé des traces cosmopolites dans leur ADN.

Ce lourd, très lourd passé, n'empêche pas l'humour : il existe même un humour dit juif, entre autodérision et politesse du désespoir.

Qu'est-ce qui, dans le passé est « ce poids le plus lourd » ?

« Ne laisse pas le poids du plus léger passé t'asservir », conseille André Gide, dans les *Nouvelles nourritures* (1935). À quoi l'historien Fernand Braudel répond, trois générations plus tard : « Sans le poids du passé, l'Histoire n'est qu'une péripétie ».

Comparaison n'est pas raison, mais l'Histoire se répète, fût-ce en bégayant. Sans la connaissance du passé, les sociétés en sont réduites, comme les patients souffrant d'Alzheimer, à recommencer chaque jour l'apprentissage du moindre geste. Ils

se trouvent incapables d'apprécier à leur juste douleur les dangers que leurs ancêtres avaient déjà appris à combattre.

N'en déplaise aux wokisto-nihilistes, l'humain est inscrit dans une chaîne qui vient du passé et tend vers l'avenir. Son essence est inscrite dans sa mémoire et les souvenirs les plus douloureux sont aussi ceux qu'il a le plus de mal à oublier.

« *Le poids le plus lourd au monde est le cercueil d'un enfant, sur les épaules d'un père* », disait Paul Valéry, peut-être en pensant à Victor Hugo : « *Demain, dès l'aube... je partirai.../ Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe / Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.* »

En d'autres temps, quand un père ou une mère devait porter ce poids d'un enfant à l'avenir brisé, on lui faisait subir des électro-chocs, seuls à même d'affaiblir le souvenir de l'insupportable.

Comment Samuel Sandler a-t-il survécu à l'assassinat de son fils Jonathan et de ses deux petits-fils, Gabriel et Arie, à Toulouse en 2012, sous la main d'un terroriste musulman abreuvé de propagande ? « *Je tue des juifs en France, parce que ces mêmes juifs-là... tuent des innocents en Palestine.*² » a expliqué Merah aux agents de la DCRI.

Quid des otages israéliens du Hamas, qui, en plus de leur propre supplice, ont assisté à la torture et à la mise à mort de leurs proches ? Comment survivront ceux qui auront été libérés ?

Les humains qui n'ont pas abdiqué leur humanité souffrent avec eux. Ils ont mal aussi pour les petits Gazaouis utilisés comme boucliers humains par leurs cyniques dirigeants.

Mais le propre de l'Homme, c'est de voir

² www.liberation.fr/societe/2012/07/16/exclusif-le-dialogue-entre-mohamed-merah-et-la-dcri-le-flic-et-le-terroriste_833708/

la différence entre agresseurs et agressés. Si les Hamasniks avaient rendu les otages qu'ils ont kidnappés, il n'aurait plus existé de raison de plaindre les enfants de Gaza.

Les otages civils israéliens torturés sont un moyen au service d'une fin : la destruction de l'État juif. Les enfants gazaouis sont un moyen au service de la même fin, mais eux relèvent des dépenses de communication du Hamas.

Chaque juif français souffre deux fois, depuis le 7 octobre : devant la souffrance de ses coreligionnaires et à la crainte de voir ses propres enfants subir le même sort.

D'autres, dont le cœur est situé au creux du nombril, font passer leur narcissisme compassionnel avant la solidarité avec leurs frères qui souffrent réellement dans leur chair et dans leur âme.

Que faire d'un passé aussi lourd ?

Les compassionnagandistes font comme si ce passé n'avait jamais existé ou comme s'il ne concernait pas ceux qui parlent depuis leur nombril.

Les symétrologues, qui renvoient dos à dos pogromistes et progromisés, fagots d'enfants brûlés vifs devant leurs parents et victimes collatérales utilisées comme boucliers humains, indignent nombre de « Pas-en-mon-nom ».

Les narcissistes de la compassion sont jugés opportunistes égotistes par les uns, quand d'autres voient en eux des idiots utiles de l'islamisme. C'est bien ce qu'ils sont, mais peut-être est-ce involontaire ?

Daniel Horowitz, Belge né en Suisse pendant la guerre (Mondiale, deuxième du nom), dont la famille a survécu grâce à des Justes, leur accorde, comme circonstance atténuante, un extrémisme dans l'exigence de perfection. Cette exigence pousse « *certaines Juifs — y compris en Israël — à rechercher l'approbation du monde, à vouloir apparaître comme plus justes, plus*

humains, plus vertueux que les autres. On invite Israël à « tendre l'autre joue », dans un monde qui ne cesse de lui frapper la première³. On exige de lui ce qu'on n'attend de personne : l'éthique surhumaine d'un peuple en guerre.⁴ »

Ami, entends-tu ces cris sourds d'un antisémitisme consensuel ? Que disent ces noirs corbeaux dans la presse ? « Aimez-nous ! Pour vous plaire, nous accusons notre peuple du crime d'imperfection, que nous n'imputons à nul autre. »

À l'autre extrémité de l'axe inhumanité-humanité, il y a la fraternité, la transmission et la résilience.

Un des innombrables reproches faits aux Juifs par les antisémites est leur solidarité. La liberté, l'égalité et la fraternité abstraites, c'est bien. La solidarité concrète avec ses frères, c'est mal. Pourtant la logique voudrait que la solidarité entre les membres d'un groupe persécuté augmente avec la quantité et la gravité des persécutions subies.

C'est effectivement un des éléments qui a permis aux survivants de la Shoah de se reconstruire : « *il leur a fallu s'adapter, avoir le courage et l'énergie de continuer, reconstituer un réseau affectif, recréer une appartenance (une cellule familiale, une Amicale...) et surtout, trouver la force de ne pas s'apitoyer sur soi-même, en refusant la condition de victime* », explique Françoise Ouzan⁵, auteur d'un livre d'entretiens avec des rescapés, dans lequel elle analyse leurs expériences et le rôle positif qu'y ont joué, à leur arrivée en Israël, le climat démocratique, l'effet intégrateur de l'armée et le poids de l'esprit pionnier.

3 Matthieu 5:39, en rupture avec la logique biblique de justice.

4 <https://danielhorowitz.com/blog/index.php/2025/05/07/tikoun-olam-une-derive-universaliste/>

5 www.amazon.fr/R%C3%A9ussir-pour-revivre-Jeunes-rescap%C3%A9s/dp/2350308081/

Le passé si lourd, comme tremplin vers une renaissance

Parmi les déportés interviewés, on trouve des écrivains, des psychanalystes, deux Prix Nobel, des médecins...

Simone Veil, Elie Wiesel, Serge Klarsfeld, Boris Cyrulnik, Georges Perec, Samuel Pizar, Izio Rosenman et Aharon Appelfeld ont apporté au monde, avec une immense générosité, une richesse qui leur avait été déniée en même temps que leur humanité.

Leur passé commun a dévoilé une constante :

« l'immense impact que l'émergence de l'État d'Israël a eu sur la reconstruction des survivants. Israël a permis de retrouver à la fois l'espoir et la dignité ». Plus d'un millier d'entre eux sont morts lors de la guerre d'Indépendance de 1948. Mais ils sont morts en combattants, pas en victimes.

Les survivants de la Shoah et de l'attaque de leur pays nouveau-né par cinq pays arabes ont compris l'importance de transmettre à leurs descendants ce qu'ils avaient reçu de leurs parents :

« La transmission est une autre définition du judaïsme. Ce que l'on apprend, il faut le transmettre. Il s'agit non seulement de transmettre des valeurs de justice mais aussi d'enseigner les dangers de l'humiliation, que les rescapés avaient connue dans les camps et parfois en tant qu'enfants cachés. Le judaïsme nous met en garde contre l'humiliation et la médisance⁶. »

Les agressés du 7 octobre 2023 ont subi le même traumatisme que leurs grands-parents pendant la Shoah : agression surprise,

tortures, assassinats, éviscération, viols, dépeçages, décapitations... et déportation vers Gaza pour y servir d'otages dans des conditions proches de celles des camps de concentration, le travail en moins.

On a vu le retour de ceux qui ont été échangés contre dix fois leur poids en criminels condamnés, sortis des prisons israéliennes. On a vu leur état de délabrement physique. On a vu les indignités auxquelles les ont soumis leurs bourreaux.

Aujourd'hui on voit aussi ceux qui vont témoigner devant l'ONU, ceux qui se consacrent aux blessés et aux anciens captifs, ceux qui reconstruisent en se reconstruisant.

Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik, exemple vivant de résilience, inscrit le processus de reconstruction dans une dynamique de lutte contre la honte et d'oubli de l'humiliation.

La 69^e édition du concours Eurovision de la chanson 2025 a eu lieu les 13, 15 et 17 mai 2025 à Bâle en Suisse. Israël y était représenté par Yuval Raphael, 24 ans, qui avait échappé de justesse au pogrom du Hamas lors du festival de musique Nova pour la Paix, le 7 octobre 2023. Réfugiée dans un abri anti-bombe, elle était restée cachée pendant des heures sous les cadavres de ceux qui étaient tombés sur elle, avant d'être finalement secourue par les soldats israéliens. Sa chanson porte un titre qui résume l'esprit israélien, dont le passé est de plus en plus lourd et le futur incertain : *« Un jour nouveau se lèvera ».*

Lors de l'arrivée de la délégation israélienne à Bâle, une manifestation de propalestiniens l'a accueillie avec des cris de haine, un manifestant menaçant d'égorger la chanteuse. L'Israël bashing a continué pendant toute la durée du concours. Fallait-il que la chanteuse israélienne possède, en plus de son talent et de

⁶ <https://fr.timesofisrael.com/la-reconstruction-juive-apres-la-shoah-nouveau-regard-sur-les-survivants/>

la qualité de sa chanson, une extraordinaire maîtrise de soi pour finir deuxième, malgré les provocations !

Les professionnels de la compassion exclusivement anti-Israël ont le cœur dans le nombril et leur sens moral est situé au verso de leur anatomie.

Dans le même registre, on peut citer un animateur télévisuel sur lequel le poids du passé pèse à peine quelques années, celles écoulées depuis qu'il a cessé de faire la pluie et le beau temps sur une chaîne de télévision le samedi soir. La nostalgie des sunlights s'est avérée irrésistible, au point de le pousser au délire, surtout si sa divagation suscite le buzz. Le 10 mai 2025, il a réussi au-delà de toute espérance, en déclarant : « *Gaza, c'est Auschwitz.*⁷ »

Et Ardisson c'est Pétain ? Outrage à l'intelligence, à l'Histoire et à la morale, son slogan banalisait la Shoah et insultait la mémoire des six millions de Juifs exterminés.

Comparer un conflit armé asymétrique à l'extermination industrielle d'une population de 15 millions d'individus, des bébés aux vieillards, poursuivis dans toute l'Europe, c'est pire qu'une imbécillité, c'est la preuve d'une faillite morale.

Si le poids du passé avait retenu l'idiot animateur, il aurait été ancré dans le réel et cela l'aurait retenu au seuil du lapsus/passage à l'acte verbal/supplique pour être enterré sous la plaque de cette forfaiture.

Les valises du passé, des balises pour le présent

On dit souvent qu'il faut ajouter 5000 ans à l'âge de chaque Juif. Daniel Horowitz décrit à la perfection ce que ces 5000 ans d'Histoire et de tradition ajoutent à l'âge

⁷ www.sudouest.fr/international/gaza-c-est-auschwitz-voila-c-est-tout-ce-qu-il-y-a-a-dire-ardisson-presente-ses-excuses-apres-des-propos-polemiques-24383740.php

chronologique de l'individu :

« ce n'est pas un souvenir, c'est une empreinte. Une civilisation ashkénaze dont les couches sédimentées m'habitent. Elle n'est pas faite de blessures individuelles, mais d'une mémoire du soupçon. Ce que je porte ne m'appartient pas en propre. Il m'a été transmis, parfois sans mot, parfois sans le vouloir. Une inquiétude ancienne, un regard porté sur soi à travers le regard des autres.⁸ »

Horowitz compare le poids qu'il traîne avec l'apparente légèreté des Juifs israéliens, qui semblent avoir fait du passé (insupportable) rase :

« Cette page blanche, c'est le mythe du Tsabar⁹. Il faut y réinscrire les millions de pages de l'exil, du soupçon, de la ténacité silencieuse. Celles que l'on oublie parfois au nom d'un présent qui voudrait être absolu.

L'oubli peut être un soulagement, mais il peut aussi être une construction. Un effort pour réécrire l'histoire à partir d'un présent souverain, un refus de la fragilité ancienne. Mais ce refus, à long terme, affaiblit plus qu'il ne protège. »

Vouloir à tout prix croire en le « plus jamais ça » fait baisser la garde et finit en 7 octobre, voire pire encore, en 8 octobre : où les victimes sont tenues pour responsables de l'agression et où les agresseurs barbares sont célébrés avec allégresse dans la Oumma, la communauté des « vrais croyants », pour qui la bonté est faiblesse et le peuple juif est à exterminer.

⁸ <https://danielhorowitz.com/blog/index.php/2025/05/18/israel-et-lexil-en-heritage/>

⁹ « Tsabar, » littéralement « cactus », décrit le juif né en Israël, doux à l'intérieur, mais piquant à l'extérieur.

Peut-être ce qui ne tue pas rend-il plus fort, mais les 1200 festivaliers et kibboutznik tués au passage ne fourniront pas le pourcentage habituel de Prix Nobel. Ce n'est pas Mozart qu'on a assassiné, c'est Darius Milhaud, Kurt Weill, George Gershwin, Phil Glass, Daniel Barenboïm, Yehudi Menuhin, Gustav Mahler, Felix Mendelssohn...

Le passé fantasmé de certains est trop lourd pour leurs leurs pantalons

Dans les rues des grandes agglomérations occidentales, des jeunes gens qui n'ont jamais entendu parler de Gershwin ou de Mahler (et qui n'ont probablement jamais écouté une œuvre de Mozart), ont inventé une nouvelle mode. Il s'agit de porter son pantalon de jogging siglé en le relevant sur un seul mollet.

Ce n'est pas qu'une mode. Contrairement au port des mêmes pantalons laissant apercevoir la raie des fesses, il s'agit aussi d'une déclaration d'intention : « mes ancêtres portaient au pied le boulet de l'esclavage, je vais vous le faire payer ».

Ces gamins n'ont pas découvert l'esclavage à la puberté, mais ils ont trouvé des idéologues en recherche d'adeptes, qui les ont aisément convaincus que la France avait à leur égard une dette ineffaçable.

Le Droit est du côté de la Gauche, le leur : la Loi Taubira incite ceux qui sont en retard d'une éducation à en imputer la faute aux aïeux des Blancs qui les entourent. Allah avait déjà transféré tous les échecs et les péchés des vrais croyants sur les Juifs, qu'il promettait de punir à leur place, le jour du Jugement dernier¹⁰. Intersectionnalité des

10 « Le Prophète (que la prière d'Allah et Son salut soient sur lui) a dit : "Le jour du jugement des gens parmi les musulmans vont venir avec des péchés comme des montagnes, Allah va leur pardonner et va mettre leurs péchés sur les juifs et les chrétiens." » (Rapporté par Mouslim dans son Sahih n° 2767) www.hadithdujour.com/hadiths/hadith-sur-Le-jour-du-jugement_502.

boucs émissaires : dans la mythologie indigéniste, les Juifs sont des Blancs au carré.

Le réel n'a pas son mot à dire dans cette présentation souffreteuse de maux venus d'en haut. Au Moyen-Âge, la France a pratiqué l'esclavage, comme toutes les civilisations de son époque, mais elle est la première à l'avoir aboli, d'abord Louis X en 1315, puis le naturel ayant été chassé par son édit, l'esclavage était revenu au galop et fut réaboli peu après la révolution (1794), rétabli par Napoléon en 1802 et ré-ré-aboli définitivement en 1848.

Eussent-ils été tentés par ce commerce, les Juifs, qui n'avaient ni le droit de posséder de la terre ni celui d'exercer des métiers « nobles », se voyaient aussi interdire la possession et la traite des esclaves.

En revanche, la traite transatlantique, la seule autorisée dans les manuels scolaires français, n'aurait pu exister sans ses fournisseurs africains et ses grossistes arabes, dont le trafic avait fait beaucoup plus de victimes que celui des négriers français¹¹.

Les ancêtres des exhibitionnistes du mollet, qui défilent de la Rivière (Seine) à la Mer, ont plus de chance d'avoir été marchands d'esclave que victimes d'iceux, mais l'important n'est pas le passé, seul compte le poids qu'on lui accorde. En fonction du passé fantasmé d'ancêtres imaginaires, on peut ainsi s'enrouler avec délectation dans le cocon de la victimitude.

Prié d'aller se faire voir chez les Grecs, le réel s'y est installé et a permis à un pays à l'économie subclaquante de commencer à remonter la pente et de réduire la distance qui le séparait de la France. Hollande et Macron ont aidé la Grèce à nous rejoindre en nous faisant parcourir la moitié du chemin vers la tiers-mondisation.

asp

11 Lire *Le génocide voilé* de Tidi-ane N'Diaye : <https://www.youtube.com/watch?v=Wbn2bAqMIZQ>

À l'aune du passé réel, l'Homme droit dans sa mémoire pèse le poids du pardon

Le passé est ce qui a été et ne peut plus ne pas avoir été.

Pétain a signé l'armistice le 22 juin 1940, quatre jours après l'appel de de Gaulle inaugurant la résistance depuis Londres.

Que l'on ait été pétainiste ou gaulliste, on ne peut pas changer le passé.

Logiquement, l'avenir que l'on construit est appuyé sur un passé qui, lui, est définitivement terminé et déterminé.

C'est pourquoi les acteurs du wokisme, occupés à changer la société en changeant la nature humaine elle-même, aimeraient modifier le passé. Si celui-ci est irrémédiable, ils espèrent que leur narratif en altèrera la perception.

Pour remonter à la source, les adeptes de la ré-information doivent donc nager à contre-courant des mythes propagés par les faussaires et devenues « idées » reçues par la majorité des naïfs.

Les intermittents du raisonnement enseignent le pardon à géométrie variable : « obéis à ce que je dis, ne me punis jamais, quoi que je fasse, et ne pardonne qu'à moi, mais toujours. »

Pour le commun des mortels (c'est-à-dire tout ce qui est à droite de LFI), pardonner, c'est donner un autre poids au passé, le débarrasser peut-être de ce qui empêchait l'avenir d'emprunter certaines routes, en dehors de celles qui condamnaient à la vendetta éternelle. C'est libérer l'avenir, à condition que le pécheur se repentisse de son crime.

Dans la tradition juive, à l'extrême opposé philosophique de LFI, on ne peut condamner les enfants pour les crimes des parents. En revanche, seuls ceux qui ont souffert sont en mesure de pardonner à leurs bourreaux.

C'est pourquoi ce qui a été commis contre les Juifs exterminés, dont les cadavres sont partis en fumée, est un crime impardonnable : les enfants ne peuvent pas plus pardonner à la place des parents décédés qu'ils ne doivent endosser leurs éventuels méfaits.

L'antonyme de « poids » n'est pas « légèreté » et son synonyme n'est pas « lourdeur ».

Le poids du passé se mesure en densité et celui de la légèreté en insouciance. La survie dépend de la capacité à avancer en conservant son équilibre, sans se laisser piéger par la mélasse des mauvaises intentions, qu'elles proviennent d'idiot utiles ou de crétins inutiles.

Selon Stanislaw Lec, juif polonais rescapé de la Shoah et célèbre pour ses aphorismes, « *la bêtise ne dépasse jamais les bornes : où qu'elle pose le pied, là est son territoire.*¹² »

Mais, mais... c'est justement la définition du waqf, le territoire consacré par l'islam à l'islam : « là où le pied d'un musulman s'est posé, le territoire est acquis à l'islam jusqu'au Jugement dernier. »

Attention : pas d'amalgame !

*

*

*

1 2 www.amazon.fr/Nouvelles-pens%C3%A9es-%C3%A9chevel%C3%A9es-Stanislaw-Jerzy/dp/2882500505/

Liliane MESSIKA

CHRONIQUES
D'UN OCTOBRE ROUGE
À UN OCTOBRE VERT
2023-2024




AUTHORSHIP

WIKIMANIA 12.23

COMMENT CRIMINALISER LES JUIFS AUJOURD'HUI? IDÉOLOGUES ET INFLUENCEURS

Par Pierre-André Taguieff

CNRS¹

taguieffpa@gmail.com



Comment la criminalisation des juifs s'opère-t-elle aujourd'hui dans l'espace médiatique et politico-culturel ? Comment la haine des juifs idéologisée[1] se traduit-elle dans les pratiques militantes et les discours de propagande ? Répondre à ces questions demande de s'intéresser de plus près aux moyens d'agir mis en œuvre par les idéologues et influenceurs d'aujourd'hui.

Ces moyens d'agir sont divers, alors que leur objectif final, rarement défini d'une façon claire, est l'élimination des juifs, après les avoir mis à l'écart, isolés, criminalisés et diabolisés, et ainsi construits comme l'in-

carnation d'une menace intolérable pesant sur le genre humain. Quand on affirme que la vieille haine des juifs a trouvé dans l'antisémitisme son dernier visage en date, on fait référence à l'antisémitisme radical, qui peut se définir brièvement par la négation du droit à l'existence de l'État d'Israël ainsi que par le projet et la volonté de détruire cet État-nation jugé illégitime pour le remplacer par un État palestinien ou un État islamique.

Si l'imaginaire d'une extermination vengeresse peut s'appliquer aujourd'hui aux juifs comme « sionistes » ou « prosionistes »[2], c'est parce qu'ils ont été nazifiés d'une façon croissante depuis la création en 1948 de l'État d'Israël. Cette nazification s'accomplit plus précisément par le biais d'une « sionisation » pratiquant la *reductio ad Hitlerum* de tous les juifs qui défendent le simple droit à l'existence d'Israël. Rappelons à cet égard la déclaration faite en 2004 par l'écrivain chilien antisioniste Luis Sepúlveda : « À Auschwitz et Mauthausen, à Sabra, Chatila et Gaza, sio-

¹ Pierre-André Taguieff est philosophe, politiste et historien des idées, directeur de recherche au CNRS. Derniers livres parus : *L'invention de l'islamo-palestinarisme*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2025, *Le Nouvel Âge de la bêtise*, Paris, Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2023 ; *Le Nouvel Opium des progressistes. Antisémitisme radical et islamo-palestinarisme*, Paris, Galilée, coll. « Tracts », 2023 ; *Les Protocoles des Sages de Sion des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2024. En codirection avec Jean Szlamowicz : *Les Humanités attaquées. Discours militants et sciences de la culture*, Paris, PUF / Humensis, 2024.

nisme et nazisme se donnent la main[3]. » Mais la propagande soviétique avait préparé le terrain. Dans un article intitulé « Le fascisme sous l'étoile de David », paru en mai 1970, on pouvait lire par exemple : « Le fascisme et le sionisme sont des jumeaux spirituels et politiques. Seuls les symboles ont changé... Sous les drapeaux des nouveaux conquérants de "l'espace vital", la croix gammée est remplacée par l'étoile de David. Le fond est resté le même[4]. » Ce processus de nazification apparaît comme le moteur de la nouvelle propagande antijuive à thématique antisioniste[5].

Le pogrom du 7 octobre 2023 a été pour les nouveaux antijuifs un événement décisif, qui a fait entrer juifs et Palestiniens dans un nouvel âge historique. L'idéologue et activiste décoloniale Houria Boutledja, célébrant depuis longtemps les jihadistes comme des « résistants », l'a salué à l'automne 2024 comme offrant la preuve que « les Palestiniens existent » et comme annonçant « la fin de l'innocence juive » : « Cette séquence qui s'est ouverte, à l'initiative des forces combattantes d'un peuple écrasé et condamné à la disparition (...) constitue ce que Badiou appellerait un "événement". Jamais, depuis le 11 septembre, la formule "il y a un avant et un après" n'a été aussi désespérément remplie. (...) Toutes les cartes sont rebattues : la question palestinienne et la question juive. Mais aussi, en miroir, la question blanche[6]. »

Antijuifs modernes et postmodernes

Pour se donner les moyens de comprendre cette grande désorientation suscitant des réorientations observables à l'état d'esquisses ou de tentations, il faut partir d'une importante distinction entre l'antisémitisme de gauche ou de droite classique, dont les acteurs sont des idéologues ou des militants politiques jugés

« extrémistes », et le nouvel antisémitisme qui surgit aujourd'hui dans le monde numérique et dont les acteurs sont des influenceurs, difficilement situables sur l'axe gauche-droite, et qui peuvent être perçus, selon les contextes, comme réactionnaires ou progressistes. On peut l'interpréter, en première approximation, comme une distinction conceptuelle entre l'antisémitisme moderne et l'antisémitisme postmoderne[7], en dépit du caractère discutable de cette distinction.

Si l'on s'en tient aux passions antijuives observables dans le champ des gauches qui se veulent « progressistes » ou « révolutionnaires », les acteurs de l'antisémitisme moderne se mobilisent principalement sur la base d'une vision antijuive du monde à dominante anticapitaliste alors que ceux de l'antisémitisme postmoderne se mobilisent principalement sur la base d'une vision complotiste du monde, ce complotisme s'inscrivant dans le régime de la « post-vérité », où la fabrication et la diffusion de *fake news* sur Israël est la principale occupation des propagandistes. Les deux types d'acteurs « antisionistes » puisent dans la même réserve d'accusations stéréotypées. Les juifs, les Israéliens et les « sionistes », sont accusés de « colonialisme », d'« impérialisme » et de « racisme », et ainsi « extrémement droitisés » ou « fascisés ». Les juifs-sionistes sont alors fantasmés et démonisés comme les véritables et redoutables « maîtres du monde », vieux thème d'accusation qui, longtemps, fixé à l'extrême droite, entame aujourd'hui une nouvelle carrière dans les milieux de la nouvelle extrême gauche en cours de formation.

Dans le premier cas, les acteurs antijuifs sont principalement des idéologues, des activistes ou des militants politiques de divers courants gauchistes qui diffusent des récits d'accusation fondés sur une série

d'oppositions idéologiques telles que, pour les principales :

dominants/dominés, exploiters/exploités, capitalistes/prolétaires, colonisateurs (ou colonialistes)/colonisés, oppresseurs/opprimés, racistes/racisés (ou discriminés). Le message est clair : les juifs sont identifiés comme dominants, exploiters, colonisateurs et oppresseurs, et essentialisés en tant que « sionistes », tandis que les non-juifs sont érigés en victimes réelles ou potentielles. Ce message inlassablement diffusé par les propagandistes au moyen de tracts, d'articles de presse ou d'essais pamphlétaires, appelle une mobilisation directe et immédiate contre les « ennemis du genre humain » à l'âge du capitalisme mondialisé ou du « néolibéralisme », ennemis bien connus dont les figures les plus répulsives sont les « juifs riches » et/ou capitalistes (les « financiers apatrides », etc.) et les « sionistes racistes et impérialistes ».

Dans le deuxième cas, celui du néo-antisémitisme sans identité politique immédiatement perceptible qui se propage sur les réseaux sociaux, les récits d'accusation sont principalement fondés sur des représentations et des croyances complotistes, qui dénoncent notamment les juifs comme ayant pris le contrôle des médias ou étant les véritables maîtres (les plus cachés) de « l'État profond ». Mais ces récits antijuifs tiennent aussi leur efficacité symbolique de leur recours à une stratégie de la transgression, consistant à multiplier les provocations anxiogènes (par exemple par l'emploi de croix gammées ou diverses références positives, bien qu'ambigües, au nazisme), destinées à susciter de l'indignation et donc des appels à la censure numérique, ce qui permet aux provocateurs de s'installer confortablement dans une posture victimaire, en s'érigeant en lanceurs d'alertes à figure de martyrs de la

liberté d'expression.

Le message antijuif est ici souvent ambigu, en ce qu'il joue à la fois sur la séduction du complotisme (qui fait rêver, dériver et délirer par les cauchemars qu'il inspire), sur l'indignation morale hyperbolique (visant les comportements supposés « génocidaires » des juifs ou des « sionistes », accusés de « tuer des enfants palestiniens ») et sur le goût diffus de la transgression des cadres moraux établis, la transgression maximale étant l'apologie de l'hitlérisme – les flirts avec la thématique négationniste en étant l'une des formes les plus courantes. Ces flots de messages aussi ambigus que provocateurs sont destinés à produire une imprégnation idéologique profonde susceptible de se traduire par des mobilisations indirectes et différées. Ils ont pour effet paradoxal d'habituer à la transgression.

Il faut souligner le fait que la nouvelle guerre psychologique, qui a pris le visage d'une guerre de l'information privilégiant la diffusion de *fake news* sur les réseaux sociaux, est souvent menée par les services secrets de certains États (la Russie poutinienne au premier chef), visant à déstabiliser les opinions des pays ennemis et à créer des situations de conflits pour affaiblir ces derniers[8]. C'est ainsi que les échos du conflit israélo-palestinien, élargi en conflit israélo-arabe ou judéo-musulman, peuvent être instrumentalisés et exploités pour diviser les citoyens du pays ennemi, par exemple en opposant, au sein des milieux antiracistes, les anti-islamophobes aux anti-antisémites. En outre, cet antisémitisme numérique est lucratif et permet aux influenceurs de gagner en popularité, car Internet récompense le scandale, le choc et la viralité[9].

Dans les deux cas cependant, on observe un recours croissant à des « images

choc[10] » censées illustrer et prouver les souffrances des victimes palestiniennes des « sionistes » racistes et cruels, colonisateurs et « génocidaires ». Les arguments idéologico-politiques classiques sont négligés ou peu apparents. Ces images visent à provoquer des réactions affectives fortes : indignation, dégoût, colère, ressentiment, révolte, désir de vengeance, etc., et des identifications sélectives. L'objectif est d'inculquer au public le sentiment de l'intolérable. Ces réactions affectivo-imaginaires suscitent des processus de radicalisation sur les réseaux sociaux, touchant principalement les jeunes en tant que personnes isolées. L'engagement et la décision d'agir ne s'inscrivent pas dans une communauté militante dont on peut détecter les projets de type terroriste et prévoir dans une certaine mesure leur réalisation. On observe une individualisation ou une privatisation des projets antijuifs. Il s'ensuit que, dans ce cas, les passages à l'acte sont particulièrement difficiles à anticiper et donc à prévenir.

Sophistications de la criminalisation

Après le pogrom du 7 octobre 2023 et la réaction militaire de l'État d'Israël contre le Hamas, principal responsable des massacres, c'est ainsi que la criminalisation et la diabolisation des Israéliens, des « sionistes » ou des juifs se sont opérées dans les médias et massivement sur les réseaux sociaux, relayant complaisamment la propagande victimaire du Hamas recourant à la diffusion de photos d'enfants en bas âge blessés ou morts[11]. L'objectif des propagandistes était et est toujours d'inspirer des actions terroristes contre des personnes ou des lieux symboliques juifs. Tout juif socialement visible est susceptible d'être fantasmé et criminalisé comme « sioniste », donc « colonialiste », « raciste » et « géno-

cidaire » ou complice des « génocidaires » israéliens. C'est là le résultat observable de la propagande qu'on peut qualifier d'islamo-palestiniste, relayée principalement par les partis ou les associations d'extrême gauche, qui ont privilégié l'agitation dans les universités[12].

Certains pamphlétaires-propagandistes et autres agents d'influence font circuler, outre le vieil amalgame polémique entre « sionistes » et nazis, un amalgame dérivé, consistant à accuser les défenseurs d'Israël, sionistes ou prosionistes, d'être des « négationnistes », en ce qu'ils nieraient le « génocide à Gaza ». L'intellectuel Pascal Boniface commence ainsi son pamphlet intitulé *Permis de tuer*, publié au printemps 2025 : « Nous avons assisté impassibles [*sic*] au massacre d'un peuple bombardé quotidiennement depuis le 8 octobre 2023 tout en étant soumis à un blocus. (...) Ces bombardements ont été soutenus activement dans le débat public par certains, mais ils ont été le plus souvent invisibilisés [*re-sic*]. (...) Ceux qui les ont soutenus ou ceux qui les ont invisibilisés ne peuvent être accusés d'avoir participé à un génocide. Mais ils devront rendre compte devant l'histoire d'en avoir été les négationnistes[13]. » Affirmer que ces bombardements ont été « invisibilisés », alors que les images les donnant en spectacle n'ont cessé de faire le tour du monde des médias, relève clairement du bobard de propagande. L'un des effets sociopolitiques de cette propagande iconique visant à indigner le public mondial a été de multiplier les mobilisations dites propalestiniennes, qui ont souvent dérivé vers des actions antijuives. Le paradoxe tragique est ici que des actions racistes visant des juifs en tant que juifs (ou « sionistes ») sont présentées par les agresseurs comme des réactions « antiracistes » et légitimées comme telles.

Cette intense propagande antijuive par

l'image, guerre psychologique se menant dans le monde numérique, s'est accompagnée d'un ensemble de convergences, de croisements et d'alliances entre les milieux islamistes antijuifs et les milieux wokistes les plus radicaux, communiant dans le rejet haineux de l'Occident et d'Israël[14].

La nouvelle judéophobie (mieux nommée « judéomisie ») a opéré sa jonction avec les mobilisations wokistes[15]. Dans cette configuration idéologique émergente, l'antisionisme radical, qui vise la destruction de l'État juif, s'articule avec un anti-occidentalisme non moins radical dont le noyau dur n'est autre que le rejet et la condamnation des « Blancs ». En effet, la civilisation occidentale démonisée, jadis caractérisée comme « gréco-romaine » puis « judéo-chrétienne », est désormais dénoncée comme la « civilisation blanche », celle des « Blancs », dans laquelle règnent la « domination blanche » et le « privilège blanc », une civilisation maudite pointée comme responsable de la crise climatique. Du mariage de l'antisionisme radical et de l'écologie politique paranoïaque est née une nouvelle conviction idéologique, dont le caractère délirant n'empêche nullement la circulation, et qui consiste à accuser Israël d'être responsable de la crise climatique. On en trouve une illustration dans le discours prononcé le 8 avril 2024 par l'idéologue éco-marxiste suédois Andreas Malm célébrant le massacre du 7 octobre 2023 à l'université américaine de Beyrouth : « La première chose que nous avons dite dans ces premières heures n'était pas tant des mots que des cris de jubilation. Ceux d'entre nous qui ont vécu leur vie avec et à travers la question de la Palestine ne pouvaient pas réagir autrement aux scènes de la résistance prenant d'assaut le checkpoint d'Erez : ce labyrinthe de tours en béton, d'enclos et de systèmes de surveillance, cette installation consommée de canons,

de scanners et de caméras – certainement le monument le plus monstrueux à la domination d'un autre peuple dans lequel j'ai jamais pénétré – tout à coup entre les mains de combattants palestiniens qui avaient maîtrisé les soldats de l'occupation et arraché leur drapeau. Comment ne pas crier de stupeur et de joie ? Il en va de même pour les scènes où les Palestiniens franchissent la clôture et le mur et affluent sur les terres dont ils ont été chassés[16]. »

C'est cette concentration d'amalgames polémiques qui a fait surgir ce qu'on pourrait appeler la synthèse islamo-wokiste, qui est devenue l'idéologie dominante dans nombre d'universités des sociétés occidentales ou occidentalisées, à commencer par celles des États-Unis[17]. On y rencontre nombre de représentants de l'« antisionisme de la chaire[18] », un antisionisme académique partagé par toutes les « *studies* », dont les « chercheurs » professent un ensemble de dogmes et d'idéologèmes articulés avec plus ou moins d'habileté rhétorique. La principale leçon administrée est désormais la suivante : « La violence qui frappe Gaza est une violence génocidaire. C'est clair, évident[19]. » Ainsi parlent l'égérie wokiste américaine Judith Butler et ses semblables. La chasse aux intrus peut dès lors s'ensuivre : les intrus accusés de « racisme » et de « colonialisme » sont, d'une part, les « Blancs » partout dans le monde, et, d'autre part, les juifs-sionistes au Proche-Orient ainsi qu'au sein des démocraties occidentales. Mais seuls les juifs-sionistes sont accusés d'actions « génocidaires ».

Si, comme le répètent les influenceurs islamo-palestiniens, nul n'est sioniste ou israélien « innocemment », il ne faut pas oublier la proposition corrélative, qu'on rencontre sous la plume des islamo-décoloniaux : « Nul n'est blanc innocemment[20]. » La formule sloganique

est appliquée à toutes les figures de l'ennemi, dont la non-innocence signifie la culpabilité ontologique. Le 24 décembre 2020, Houria Bouteldja avait déclaré au sujet d'April Benayoun, Miss Provence, impardonnablement franco-israélienne et à ce titre visée par des tweets antijuifs : « On ne peut pas être israélien innocemment[21]. »

Le remède contre les délires accusatoires des islamo-gauchistes se trouve dans les diagnostics et les avertissements particulièrement lucides d'un Boualem Sansal. Parlant avec inquiétude de l'antisémitisme dans son pays natal, l'Algérie – devenue « la Mecque des islamistes » après avoir été longtemps « la Mecque des révolutionnaires » après 1962 –, mais aussi, plus généralement, dans les pays musulmans ainsi qu'au sein des populations musulmanes issues de l'immigration vivant dans les sociétés européennes, Boualem Sansal ne cachait pas en septembre 2020 son jugement d'ensemble : « L'antisémitisme, qui métastase à chaque nouvelle pleine lune, a engendré chez nos islamistes et leurs amis d'horribles maladies : l'arriération mentale, la victimisation infantile, le passéisme frénétique, la logorrhée hurlante, la pulsion exterminatrice aiguë. Tout cela empoisonne nos vies et menace spécialement nos enfants, l'antisémitisme nouveau allant de pair avec la salafisation accélérée de la société sur fond de pauvreté galopante et d'incurie gouvernementale crasse. Où, dans quel pays arabe, le ciel est-il dégagé[22] ? »

L'antisémitisme n'est nullement « résiduel[23] », en France comme ailleurs, il a renouvelé son lexique, sa rhétorique et son stock d'accusations, en exploitant d'une façon sélective les événements anxiogènes offerts par le nouveau contexte international, marqué par une chaotisation et une brutalisation croissantes. Les nouveaux

antijuifs ont su mettre leur offre idéologique au goût du jour, y compris et surtout dans ses modes de légitimation, en épousant bruyamment la cause « antiraciste » et en se présentant comme les défenseurs irréprochables de la dernière en date de la « victime principale » ou « maximale » : les Palestiniens. Car telle est désormais la figure la plus médiatisée de ce qu'on pourrait appeler la survictime ou l'hyper-victime, capable de faire oublier toutes les autres.

Dévoiements de l'antiracisme victimaire

La critique argumentée de la politique de tel ou tel gouvernement d'Israël est une chose. Il en va ainsi, aujourd'hui, de la critique de la politique du gouvernement Netanyahou, qui ressemble à une fuite en avant aveugle, occasionnant des destructions et des souffrances qui pourraient et devraient être évitées. L'exercice de cette critique politique doit être défendu en ce qu'elle respecte les valeurs et les normes de la démocratie libérale pluraliste qu'est Israël, dont le dynamisme et la vitalité ont pour conditions de possibilité la liberté d'expression et le libre débat. Dans la société israélienne divisée et inquiète face à la perspective d'un état de guerre sans fin, c'est la lassitude qui risque de dominer et de pousser les dirigeants politiques à faire preuve de responsabilité pour l'avenir de leur pays. C'est du moins ce qu'on est en droit d'espérer. Car le spectacle des souffrances palestiniennes alimente et renforce la haine, le ressentiment et le désir de vengeance de tous les ennemis d'Israël, et en fait souvent des ennemis des Juifs.

La critique de l'actuelle politique israélienne est donc légitime, et elle est dans l'intérêt même d'Israël et des juifs partout dans le monde. Mais la criminalisation et la démonisation de l'État juif, au point de

le nazifier, est une tout autre chose. Aussi critiquable soit-il, Netanyahu n'est pas un nouvel Hitler. Les Israéliens qui approuvent la guerre contre le Hamas ne sauraient être assimilés à des nazis. Nul ne peut rester insensible aux souffrances des Palestiniens de Gaza, comparables à celles des victimes de toute guerre, mais la comparaison avec la situation des juifs pendant la Shoah relève de l'amalgame de propagande, allant dans le même sens que la comparaison trompeuse ritualisée entre la

Nakba et la Shoah. Certains influenceurs anti-Israéliens dénoncent une « deuxième Nakba ».

Dans ce nouveau récit « antisioniste », la « catastrophe » originelle est devenue une « catastrophe humanitaire », qui, par la « déshumanisation » des Palestiniens, est censée conduire à un « génocide ». L'amalgame sloganisé « Gaza = Auschwitz » résume l'opération de propagande. La comparaison mensongère a été intériorisée, elle est devenue une évidence idéologique.

C'est là peut-être la raison première du fait que la mémoire de la Shoah ne protège plus les juifs des accusations criminalisantes les plus délirantes. La lutte contre l'antisémitisme recourant à la condamnation rétrospective du nazisme et aux commémorations édifiantes a perdu son efficacité symbolique. Mais il faut bien reconnaître qu'il est difficile, pour les défenseurs des juifs-sionistes, de sortir de l'ère victimaire[24]. Il leur faut désormais affronter de nouveaux ennemis en s'engageant dans une guerre politique et culturelle mondiale structurée par la concurrence des victimes. Or, dans leur lutte contre les juifs, les nouveaux candidats au statut de victimes exemplaires, dont les souffrances seraient incomparables, se présentent et sont présentés non seulement comme des héros ou des mar-

tyrs, mais aussi comme des « combattants » et des « résistants », en lutte contre les « sionistes génocidaires ». Ce retournement de l'antiracisme contre les juifs-sionistes est un signe des temps qui, plutôt qu'une simple indignation morale, appelle une réflexion critique approfondie, s'appuyant sur l'analyse des faits et de leurs interprétations contradictoires.

Faut-il parler ici de dévoiement, de dérives, de corruption idéologique ou d'inversion perverse de la lutte contre le racisme, c'est-à-dire contre tous les racismes ? De tout cela à la fois, mais en n'oubliant pas l'essentiel, à savoir la centration sur la lutte contre l'« islamophobie » qui caractérise le néo-antiracisme islamisé. On le trouve explicité dans cette folle leçon d'antiracisme assénée par Houria Boutledja en 2024 : « Tout programme contre l'antisémitisme sera voué à l'échec si l'islamophobie ne devient pas pour tous les antiracistes sincères le racisme principal, celui à partir duquel le bloc au pouvoir a lancé son offensive contre les classes dangereuses, la matrice à l'ombre de laquelle tous les autres racismes se redéploient. (...) Lutter contre l'islamophobie, c'est lutter contre la négrophobie, la romophobie et l'antisémitisme[25]. »

Seule la leucophobie (le « racisme anti-Blancs ») manque ici à l'appel décolonial. Pour les néo-antiracistes, qui sont des pseudo-antiracistes engagés dans l'offensive politico-culturelle islamiste, le racisme ne peut être que « blanc » et « sioniste ». Le dogmatisme et le sectarisme continuent de faire bon ménage avec la pensée-slogan.

continuent de faire bon ménage avec la pensée-slogan.

Notes

[1] Les divers visages de cette haine sont l'antisémitisme, l'antijudaïsme, « judéophobie », la judéomisie, l'antisionisme ; j'ai forgé aussi le terme « judéomisie » (litt. :

« haine des juifs ») il y a quelques années. Voir Pierre-André Taguieff, *Sortir de l'antisémitisme ? Le philosémitisme en question*, Paris, Odile Jacob, 2022, pp. 25-28.

[2] Voir l'étude fouillée d'Emmanuel Debono, « Ce que l'invective "sionistes" veut dire (<https://www.crif.org/fr/content/etudes-du-crif-article-demmanuel-debono-ce-quelinvective-sionistes-veut-dire>) », 6 mai 2025.

[3] Luis Sepúlveda, *Une sale histoire* [2004], tr. fr. François Gaudry, Paris, Éditions Métailié, 2005, p. 44. Voir Pascal Bruckner, « Sionisme, ADN criminel de l'humanité », *Revue des Deux Mondes*, octobre 2020, pp. 47-48.

[4] E. Evseev, « Le fascisme sous l'étoile de David », *Komsomolskaïa Pravda*, 16-17 mai 1970 ; in *Le Sionisme, instrument de la réaction impérialiste. L'opinion soviétique se prononce sur les événements du Moyen-Orient et les menées du sionisme international (mars-mai 1970)*, Moscou, Éditions de l'Agence de Presse Novosti, 1970, p. 134.

[5] Pierre-André Taguieff, *La Nouvelle Propagande antijuive. Du symbole al-Dura aux rumeurs de Gaza*, Paris, PUF, 2010, en partic. pp. 137-182.

[6] Houria Bouteldja, « Rendre les juifs à l'Histoire ou la fin de l'innocence », in Judith Butler et al., *Contre l'antisémitisme et ses instrumentalisations*, Paris, La Fabrique éditions, 2024, pp. 150-151.

[7] Voir notamment Christopher F. Rufo, « The anti-semitic influencer problem (<https://christopherrufo.com/p/the-anti-semitic-influencer-problem>) », 13 mars 2025.

[8] Voir David Colon, *La Guerre de l'information. Les États à la conquête de nos esprits*, Paris, Tallandier, 2023.

[9] Christopher F. Rufo, art. cit.

[10] Voir Sébastien Appiotti & Susanne

Müller, « "Manipuler" et co-interpréter les images choc : vers une sémio-poïétique sociale ? (<https://journals.openedition.org/semen/18959>) », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 23, 2023, pp. 109-128.

[11] Pierre-André Taguieff, « Penser et mal penser le méga-pogrom jihadiste du 7 octobre 2023 », in Jean Szlamowicz & Pierre-André Taguieff (dir.), *Les Humanités attaquées. Discours militants et sciences de la culture*, Paris, PUF / Humensis, 2024, pp. 105-140.

[12] Pierre-André Taguieff, *L'Invention de l'islamo-palestinisme. Jihad mondial contre les Juifs et diabolisation d'Israël*, Paris, Odile Jacob, 2025, pp. 185-240.

[13] Pascal Boniface, *Permis de tuer. Gaza : génocide, négationnisme et hasbara*, Chevilly Larue, Max Milo Éditions, 2025, pp. 9-10.

[14] Pierre-André Taguieff, « Israël-Occident : l'ennemi à deux têtes ou les deux Satans », *Revue des Deux Mondes*, février 2025, pp. 55-61.

[15] Nathalie Heinich, « L'antisémitisme, angle mort du wokisme (<https://www.leddv.fr/analyse/lantisemitisme-angle-mort-du-wokisme-20230626>) », 26 juin 2023 ; Samuel Fitoussi, « Wokisme, creuset de l'antisémitisme et de la haine d'Israël », *Revue des Deux Mondes*, avril 2024, pp. 63-70 ; Dominique Schnapper, « Le wokisme et l'antisémitisme (<https://www.telos-eu.com/fr/societe/le-wokisme-etlantisemitisme.html>) », Telos, 21 octobre 2024.

[16] Andreas Malm, cité par Sylvaine Bulle, « Andreas Malm et l'antisémitisme vert (<https://k-larevue.com/malm-antisemitisme-vert/>) », 11 septembre 2024.

[17] Voir Günther Jikeli, « Pluie de cendres sur les universités américaines », *Cités*, n° 98, juin 2024, pp. 129-138 ; Pierre-André Taguieff, « Antiracisme

wokiste et islamopalestinisme : Butler & Co face au mégapogrom du 7-October », in Sarah Fainberg & David Reinharc (dir.), *7 Octobre. Manifeste contre l'effacement d'un crime*, Lille, ACIL, & Paris, Descartes & Cie, David Reinharc Éditions, 2024, pp. 181-186 ; *id.*, « Croisades wokistes et endoctrinement islamo-gauchiste à l'Université », *Cités*, n° 100, 2025/1, pp. 77-85.

[18] Gérard Bensussan, *Des sadiques au cœur pur. Sur l'antisionisme contemporain*, Paris, Hermann, 2025, pp. 25-33.

[19] Judith Butler, « Rendre impossible une parole juive contre la violence d'État », in Judith Butler *et al.*, *Contre l'antisémitisme et ses instrumentalisations*, *op. cit.*, p. 9.

[20] Houria Bouteldja, « Rendre les juifs à l'Histoire ou la fin de l'innocence », in Judith Butler *et al.*, *Contre l'antisémitisme et ses instrumentalisations*, *op. cit.*, p. 158.

[21] Houria Bouteldja, 24 décembre 2020 ; citée par Martine Gozlan, « Qui protège Houria Bouteldja ? (<https://www.marianne.net/societe/medias/qui-protege-houria-bouteldja>) », 29 décembre 2020.

[22] Boualem Sansal, « L'antisémitisme arabo-musulman et la faillite du monde (<https://www.revuedesdeuxmondes.fr/antisemitisme-arabo-musulman-faillite-dumonde/>) », 25 septembre 2020.

[23] Rappelons que le 2 juin 2024, Jean-Luc Mélenchon, se sentant visé, a déclaré sur son blog que l'antisémitisme, en France, était « résiduel » : « Contrairement à ce que dit la propagande de l'officialité, l'antisémitisme reste résiduel en France. Il est, en tout cas, totalement absent des rassemblements populaires. »

[24] Voir Iannis Roder, *Sortir de l'ère victimaire. Pour une nouvelle approche de la Shoah et des crimes de masse*, Paris, Odile Jacob, 2020.

[25] Houria Bouteldja, « Rendre les juifs

à l'Histoire ou la fin de l'innocence », in Judith Butler *et al.*, *Contre l'antisémitisme et ses instrumentalisations*

*

*

*



Esprit de France

Photo credit: Expedition Journal

www.expedition-journal.de

LE NUCLÉAIRE DURABLE SURGÉNÉRATEUR DOIT S'ANTICIPER DÈS AUJOURD'HUI

Par Michel Gay¹

michelgay51@gmail.com



Dans sa déclaration d'investiture à l'Assemblée nationale le 19 juin 1997, le premier ministre Lionel Jospin a déclaré « *Le surgénérateur qu'on appelle [Superphénix](#) sera abandonné* ». Le 2 février 1998, un Conseil interministériel a confirmé cette déclaration en prononçant l'arrêt définitif immédiat de ce réacteur nucléaire à neutrons rapides (RNR).

Une décision arbitraire catastrophique

Les conditions dans lesquelles l'arrêt de Superphénix ont été décidées sont choquantes. Il s'agit d'un acte arbitraire, sacrifiant pour des raisons de circonstance électorale un grand programme qui n'avait de sens que dans la durée. Les décisions ont été prises sans concertation ni préparation, en refusant tout débat parlementaire préalable. Au-delà du sort de Superphénix, du devenir de la filière des réacteurs surgénérateurs à neutrons rapides (RNR), et même de la place du nucléaire dans la politique énergétique nationale, il y a là un problème de fond pour le fonctionnement d'une démocratie moderne.

Une telle décision prise « [pour un plat de lentilles](#) » vertes, sans concertation ni débat au Parlement, afin de s'assurer les voix écologistes, a été une faute lourde, quelle que soit l'échéance considérée. Ce fut aussi une manifestation de mépris à l'égard des milliers de salariés et de leur dignité alors que ce gouvernement, comme ceux qui l'ont suivi, déclarait mettre l'emploi au premier rang de ses préoccupations.

Moins de déchets

De plus, selon plusieurs rapports (comité des applications de l'Académie des sciences de mai 1992, Conseil économique et social de novembre 1993, et celui établi en juin 1996 par la commission présidée par le professeur Raimond Castaing) un RNR de grande puissance constitue le seul moyen de parvenir à détruire les sous-produits radioactifs à vie longue (les actinides) engendré par le fonctionnement de tout réacteur nucléaire. Cette destruction permanente au cœur du réacteur permet de faciliter ensuite la gestion des déchets radioactifs résiduels.

¹ <https://www.vive-le-nucleaire-heureux.com>

Aujourd'hui, le plutonium produit dans les réacteurs à eau et à neutrons lents (RNL) d'EDF est partiellement réutilisé dans les combustibles (appelés [MOX](#)) de certains réacteurs du parc français (une vingtaine sur 56).

L'emploi du plutonium dans des RNR permettrait de gérer le stock de plutonium qui s'accumule en attendant... de futurs RNR. Aujourd'hui, cette mine de plutonium, associée à l'uranium appauvri, représente un [potentiel énergétique considérable](#).

Les RNR sont les mieux placés pour faire disparaître les actinides tout en produisant de l'énergie grâce à ce plutonium excédentaire.

Sabotage du nucléaire ?

Avoir tué le RNR [Superphénix en 1998](#) et le projet de démonstrateur de [RNR Astrid en 2019](#), a été un coup de massue portée à une filière de production d'électricité et de chaleur qui joue un rôle essentiel dans une stratégie énergétique soucieuse de l'avenir.

Alors que la France semble baisser les bras dans ce domaine par manque de personnel et d'argent [selon l'administrateur général](#) du CEA, d'autres pays poursuivent leurs efforts sur la voie des RNR, tels la Russie, le Japon, l'Inde, et la Chine.

La France a délibérément abandonné la filière des RNR surgénérateurs alors que, dans ce domaine, elle était reconnue dans le monde entier il y a 30 ans. Elle avait alors 20 ans d'avance sur le reste du monde. Le moment venu, faudra-t-il se tourner vers ceux qui auront su montrer plus de clairvoyance et de persévérance que la France et l'Europe et qui détiendront alors les techniques et les savoir-faire ?

Comment ne pas [citer Yves Bréchet](#), l'ancien Haut-commissaire à l'énergie atomique :

« La fermeture du cycle est une condition indispensable pour un nucléaire durable et responsable, quelle qu'en soit la proportion. Les RNR sodium sont la technologie la plus mature pour réaliser cette fermeture. (...). Mais il faut avoir une idée bien singulière de ce qu'est une filière industrielle pour penser qu'on pourra se positionner dans cette course en se contentant d'études papier qui par miracle s'incarneraient dans un objet industriel le moment venu. Une telle idée ne peut germer quand dans l'entrelacs de neurones de hauts fonctionnaires qui, pour reprendre le mot féroce de Rivarol, ont « le terrible avantage de n'avoir jamais rien fait ». C'est pourtant ce que l'arrêt du programme ASTRID signifie : le renoncement à construire, tout en prétendant conserver la compétence ».

En faisant de Superphénix leur cible privilégiée, les mouvements antinucléaires internationaux voulaient détruire le cœur du dispositif nucléaire français pour l'avenir.

Les assauts contre Superphénix n'étaient que le début d'une campagne de grande envergure visant l'arrêt du programme nucléaire national. Elle a été combinée à une vaste manœuvre pour remettre en cause l'utilisation du plutonium, puis toute la politique du cycle du combustible, afin de [paralyser par l'aval](#) le fonctionnement des centrales nucléaires pour qu'elles meurent par « occlusion intestinale ».

Satisfaire la demande d'énergie

La satisfaction des besoins mondiaux en énergie dans [les prochaines décades](#) passera par l'utilisation rationnelle de réacteurs nucléaires surgénérateurs. La problématique de l'approvisionnement

en énergie se pose à l'échelle mondiale, et pas seulement aux nations industrielles. Le caractère inéluctable de l'augmentation des besoins qui résulte de la croissance continue de la population du globe et du décollage économique des pays en voie de développement se heurte à la limitation des ressources naturelles récupérables, notamment du pétrole et du gaz au cours de ce siècle et, à plus long terme, du charbon.

La compétitivité du nucléaire est aujourd'hui établie non seulement pour la production d'électricité mais également pour la production directe de chaleur. Seuls les réacteurs nucléaires surgénérateurs sont susceptibles d'élever le niveau des ressources à celui des besoins pour les prochains siècles, et même probablement pour les prochains millénaires, en économisant [l'uranium 235 qui, lui, est rare !](#)

L'uranium naturel n'en contient que 0,7% (et 99,3% d'uranium 238 non directement fissile) et, en continuant à ce rythme de développement, la ressource mondiale en uranium 235 sera épuisée vers la fin de ce siècle.

L'introduction des surgénérateurs apparaît donc comme une nécessité à long terme au titre de la solidarité mondiale entre les peuples et les nations, et la responsabilité en incombe entièrement aux pays les plus développés. C'est donc une [nécessité morale](#) vis-à-vis de l'humanité et des générations futures.

Quelle voie choisir ?

Deux voies principales sont possibles actuellement pour développer des réacteurs surgénérateurs :

Celle du [cycle avec du thorium 232](#) (fertile et encore plus abondant sur terre que l'uranium 238) produisant de l'uranium 233 (fissile) permettant d'entamer le cycle surgénérateur.

Celle du cycle avec de l'uranium 238 (fertile et largement disponible en [de nombreux endroits](#) sur terre) produisant du plutonium (fissile) permettant également d'entamer le cycle surgénérateur.

C'est actuellement cette deuxième voie avec des réacteurs à neutrons rapides (RNR) qui est privilégiée en France et dans le monde, sauf en Inde qui, disposant d'importantes ressources en thorium dans son sous-sol, souhaite privilégier cette richesse nationale.

La production des éléments fissiles (uranium 233 ou plutonium) dans le réacteur doit être supérieure à sa propre consommation pour pouvoir extraire le surplus afin de constituer de nouveaux cœur de réacteurs. Ce « *taux de régénération* » doit donc être supérieur à 1 (sinon le combustible du réacteur s'épuise ou n'alimente, au mieux, que lui-même).

Pour les réacteurs français [Phénix](#) (en fonctionnement de 1973 à 2010) et [Superphénix](#) (1985 – 1998), ce taux de [régénération était respectivement de 1,16](#) et de 1,2. Ce taux de régénération peut théoriquement atteindre 1,4 avec un cœur dit « hétérogène ».

Dans le cas de Phénix, un peu plus de 26 tonnes de combustibles ont été retraités. Il en a été extrait 4,4 tonnes de plutonium dont 3,3 tonnes ont été utilisées pour fabriquer à nouveau des assemblages neufs pour le réacteur Phénix dans une stratégie de multirecyclage.

Compte-tenu des contraintes techniques, le temps nécessaire pour obtenir suffisamment de plutonium pour fabriquer un nouveau cœur (appelé « *temps de doublement* ») est de 15 ans. Cela signifie que 15 ans sont nécessaires pour qu'un RNR produise suffisamment de plutonium pour fabriquer un nouveau cœur dans un autre réacteur.

Il faut donc anticiper sur presque... **un siècle** avant d'obtenir un parc de réacteurs surgénérateurs capable de se renouveler à l'échelle d'un pays comme la France !

Le nucléaire durable

La [majorité des réacteurs](#) actuellement exploités commercialement, et encore pour longtemps, dans le monde qui consomment moins de 1 % (0,6%) de l'uranium naturel pour en extraire l'énergie qu'ils contiennent.

Au contraire, les RNR ont la capacité de consommer la quasi-totalité de la ressource, et donc de [la multiplier par 100 \(!\)](#) via un multirecyclage des combustibles « régénérés » grâce au plutonium produit « in situ ».

L'énergie nucléaire sera certainement reconnue au cours de ce siècle dans l'ensemble du monde comme la composante essentielle d'une saine [politique énergétique durable](#).

La croissance de la population du globe ira de pair avec l'augmentation inéluctable de ses besoins en énergie. Cette population atteignait à peine 2 milliards d'individus en 1900 et dépassera probablement une [dizaine de milliards](#) en 2050.

La consommation mondiale d'énergie a doublé en 40 ans. Elle représente actuellement environ 170.000 TWh alors qu'elle était de 85.000 TWh en 1985.

Selon l'Agence Internationale de l'énergie (AIE) la part de l'électricité dans la consommation finale mondiale d'énergie passerait de 20% en 2020 à 49% en 2050. La consommation d'électricité pourrait ainsi passer d'environ 25 000 TWh en 2020 à presque 60 000 TWh en 2050.

Comment satisfaire cette demande ?

Le nucléaire pour la paix

Mais cette consommation mondiale d'énergie présente d'énormes disparités. La consommation des pays les plus gourmands est 100 fois plus importante que celle des pays les moins bien pourvus.

Comment notre planète pourrait-elle connaître une paix durable tant que des inégalités aussi énormes ne seront pas aplanies ?

La liste des sources d'énergie utilisables dès à présent ou au cours de ce siècle est simple. Elle comprend les combustibles fossiles (charbon, gaz et pétrole), l'énergie solaire (captée directement ou utilisée par voies détournées telles que l'hydraulique, la biomasse, le vent, etc.), la géothermie, et l'énergie nucléaire de fission.

Cette dernière est la seule qui soit à la fois abondante, pilotable en permanence selon les besoins, sans émissions de CO₂, durable (avec les réacteurs surgénérateurs), et capable de produire de l'électricité et de la chaleur.

La possibilité de tirer parti de la [fusion nucléaire](#) à des fins énergétiques pour produire de l'électricité est encore trop aléatoire pour être envisagée au cours de ce siècle (et peut-être des siècles suivants...).

Que la combustion des hydrocarbures (charbon, pétrole et gaz) soit responsable du réchauffement climatique, ou non, l'un des rares moyens disponibles pour réduire significativement leur utilisation est de développer massivement l'usage de l'énergie nucléaire. Ne serait-ce que pour cette raison, l'énergie nucléaire se développera à grande échelle dans le monde, tôt ou tard.

Alors, les RNR surgénérateurs, producteurs et consommateurs de leur propre plutonium, reviendront inéluctablement sur le devant de la scène. Ils pourront utiliser complètement l'uranium (et / ou le thorium) disponible sur terre pendant des siècles, et même des millénaires.

Il est donc inadmissible de priver délibérément la France et l'Europe des moyens de préparer cette perspective.

Au lieu de dissiper des [dizaines de milliards d'euros](#) dans les éoliennes et les panneaux photovoltaïques, la France serait bien avisée d'arrêter cette gabegie et de se concentrer sur l'essentiel pour l'avenir, à savoir développer les réacteurs nucléaires actuels EPR et préparer activement les futurs surgénérateurs pour le bien de la France et de l'humanité.



History of Conflict in the Land of Israel Since 1948

Year	Conflict Name	Who Started it?	Who Was Attacked?
1948	Arab-Israel War		
1948-1967	Fedayeen		
1967	Six Day War		
1967-1970	War of Attrition		
1973	Yom Kippur War		
1971-1982	Palestinian Insurgency in South Lebanon		
1985-2000	South Lebanon Conflict		
1987-1993	First Intifada		
2000-2005	Second Intifada		
2006	Lebanon War		
2008	Gaza War		
2012	Israeli Gaza Operation		
2014	Gaza War		
2021	Israel Palestine Crisis		
2023	Israel Hamas War		

Source: Wikipedia

LES 6 RÉPONSES ANTISIONISTES À TOUT

1) ANTISÉMITISME TRADITIONNEL

Toujours ajouter un qualificatif à juif : « cruel », « génocidaire », « colonisateur », etc.

2) COMLOTISME

À ajouter à « juif » en toute occasion : « lobby », « possède les médias », « responsable de »

3) STIGMATISATION

Noyer tout ce qui est juif sous le slogan « Libérez  »

4) UTILISER DES RÉCITS NÉGATIONNISTES

Minimiser ou mettre en doute les souffrances juives

5) JUSTIFIER LA VIOLENCE à SENS UNIQUE

« Intifada », « from the river to the sea », « la fin justifie les moyens »

6) UTILISEZ DES PORTE-PAROLLES

Faites faire toutes les manœuvres ci-dessus par des juifs antisionistes

ALMA MAHLER-WERFEL: FEMME FATALE UND UNHEILBARE ANTISEMITIN

Par Dr. Elvira Grözinger¹

e.dr.groezienger@gmail.com (Berlin)



„Gefährlich ist's den Leu zu wecken,
Verderblich ist des Tigers Zahn;
Jedoch der schrecklichste der Schrecken,
Das ist der Mensch in seinem Wahn.“

(Friedrich von Schiller, aus *Das Lied von der Glocke*, 1799)

Von einer behüteten höheren Tochter zur „last femme fatale of the century“²

Als vor 20 Jahren zum 40. Todestag die Biographie der berühmten Witwe aus der Feder von Oliver Hilmes unter dem Titel *Witwe im Wahn: das Leben der Alma Mahler-Werfel* erschien, enthielt sie viele bis dahin unbekannte oder verschwiegene Fakten über die Frau, die der Nachwelt als das „Monster of our Century“³ bekannt

¹ <https://literaturfestival.com/en/authors/elvira-groezienger/>

² *dor-film-com*: Zeitzeugen beleuchten im Film von Susanne Freund von 2007 „das komische wie tragische Leben“ der ‚Big Alma‘, zwischen einer begnadeten Muse und Männer mordenden Schlampe“.

³ Siedler Verlag München 2004. Diese Biographie halte ich für zuverlässig und beziehe mich darauf in diesem Artikel wie auch auf die schmale Biographie von Astrid Seele, *Alma Mahler-Werfel*, rororo monographien, Rowohlt Taschenbuchverlag 2001, 8.

geworden ist. Alma Margaretha Maria Schindler wurde am 31. August 1879 in Wien geboren und als Alma Mahler-Werfel bekannt, gemeinhin Alma genannt, starb sie am 11. Dezember 1964 in New York. Von ihrer Jugend auf verkehrte sie in den Künstlerkreisen der Heimatstadt dank ihres Vaters Emil Jakob Schindler, der zum bekannten und geschätzten Landschaftsmaler avancierte. Ihre Mutter Anna Sofie, geborene Bergen, war eine Sängerin, die das musikalische Talent der Tochter zwar erkannte aber mit der sie ein spannungsreiches Verhältnis verband. Ihre Mutter gab in ihrem Haus und auch außerhalb gelegentlich Konzerte, hatte Affären und man vermutet, dass Almas Schwester Margarethe Julie einer solchen entsprang. Eine weitere langjährige Affä-

Auflage Oktober 2023, S.7. Zitate, wenn nicht anders vermerkt, sind aus diesen beiden Quellen.

re hatte Almas Mutter mit dem Schüler ihres Mannes, Carl Moll, den sie einige Jahre nach dem frühen Tod des Gatten geheiratet hat. Ihre Promiskuität vererbte sie ihrer ältesten Tochter und ihrer Enkelin Anna Mahler.⁴ Alma vergötterte ihren Vater, der ihre musikalische Begabung und künstlerische Fähigkeiten förderte, allerdings seinen Töchtern die formelle Bildung verwehrte, da diese nicht als für Frauen notwendig betrachtet wurde. Als er an einer verschleppten Blinddarmentzündung starb, war Alma erst 13 Jahre alt und litt schwer an dem Verlust. Sie betrachtete die Wiederheirat ihrer Mutter als Verrat und lehnte ihre zwanzig Jahre jüngere Halbschwester Maria Moll ab, zumal diese ausgerechnet an siebtem Todestag ihres Vaters geboren wurde.

Die familiären Verhältnisse waren problematisch, sie hatten nach Ansicht der Biographen einen gravierenden Einfluss auf die charakterliche Entwicklung der jungen Frau, die sich in ihrer Selbstwahrnehmung und in ihren Tagebüchern zu einer „Göttin“ und „Herrin“ stilisiert und also solche der Nachwelt präsentiert

4 Anna Mahler (eigentlich Anne Maria, wie auf der Todesanzeige für Gustav Mahler steht, 1904-1988), die ihren Vater mit 7 Jahren verlor, floh, erst 17jährig, vor ihrer Mutter in die erste Ehe mit dem Dirigenten Rupert Koller, die aber nur wenige Monate hielt. Anna war eine schöne Frau, studierte Malerei in Berlin und der zweite Gatte Ernst Krenek folgte bald. Allerdings hielt auch diese nur einige Monate, um sich bei der Scheidung gegenseitig sexueller Abnormitäten (sie warf ihm sexuelle Unersättlichkeit, er ihr Frigidität vor) zu beschuldigen. Sie wurde Bildhauerin, war dann kurz mit dem Verleger Paul Zsolnay verheiratet, mit der sie eine Tochter Alma hatte und Anfang der 1930er Jahre hatte sie eine Liaison mit dem späteren Kanzler Schuschnigg, unterstützte die Sozialdemokraten und musste 1939 nach dem Anschluß Österreichs als Tochter eines Juden nach London fliehen, wo sie den ukrainischen Dirigenten Anatole Fistoulari heiratete und eine Tochter Marina hatte. Ab 1950 lebte sie in Los Angeles, in der Nähe ihrer Mutter, lebte mit dem Drehbuchautor Albrecht Joseph, den sie 1970 heiratete aber 1984, mit 80 Jahren, verließ, um in der Nähe ihrer Tochter Marina in London zu leben.

hat. Dass man den Selbststilisierungen und Retuschen auch heute noch auf den Leim geht, sieht man an einem „Festival“, das 2025 gar ihr zu Ehren in einer westdeutschen Stadt veranstaltet wird. Man findet ihre Verzerrungen der Wahrheit aber auch bei der Lektüre der Edition der Briefe ihres ersten Mannes, Gustav Mahlers, an sie.⁵ Ihre Briefe an ihn sind von ihr vernichtet worden, um nur einen günstigen Eindruck von sich zu vermitteln. Dabei machte sie alle ihre drei Ehemänner unglücklich und war es selbst – sie ertrank ihre Nöte im Alkohol und ruinierte schließlich ihr Aussehen und ihre Gesundheit. Sie war schon seit einer Maserenerkrankung in der Kindheit auf einem Ohr taub, im Alter wurde sie schwerhörig. Bevor sie 85jährig starb, war sie schon lange krank - litt an Herzinsuffizienz, hatte mehrere Schlaganfälle, wollte sich aber nicht untersuchen lassen und verklärte auch noch dies mit falschen Tönen, als sie 1958 an Lion Feuchtwanger schrieb, „Seit Franz Werfel von mir gegangen ist, schleppte ich mich so hin, bis ich vor einem Jahr durch Aufregung eine Coronar-Thrombosis bekam – von den Folgen dieser wollen wir schweigen.“

Sie war, um den Fotografien und ihren Verehrern zu glauben, eine durchaus hübsche, großgewachsene junge Frau, allerdings keine „Schönheit“, wie sie sich selbst sah und wie sie den Männern, von denen sie bewundert werden wollte, suggerierte. Sie suchte sich die vielversprechenden bzw. bereits berühmten Männer aus, die ihr den Glanz verliehen, den sie suchte, hörte ihnen konzentriert zu und gab ihnen das Gefühl, von ihr bewundert zu werden, was meistens

5 *Ein Glück ohne Ruh'. Die Briefe Gustav Mahlers an Alma.* Herausgegeben und erläutert von Henry-Louis der La Grange und Günther Weiß, btb Goldmann Verlag 1997. (Zit. als Glück)

wirkte. Je berühmter der Mann, umso intensiver bezirzte sie ihn. Sie litt zugleich unter geringem Selbstwertgefühl und kompensierte es eben durch diese „Eroberungen“. Hilmes beschreibt in seinem Kapitel „Hysterie“ Symptome, die sich bereits bei der jungen Alma finden und die von Psychologen definierten klassischen Hysterie-Züge, zu der „narzisstische, egozentrische, geltungsbedürftige Einstellung mit Darstellungstendenzen und einem infantilen Bedürfnis nach Anerkennung“ gehören. Herrschsüchtiges Verhalten, Lügen, die Unfähigkeit, Kritik zu ertragen, gehören dazu. Die Hysteriker verhalten sich „sexuell provokativ, jedoch selbst frigide“ sind und „sind nicht in der Lage, das Sexuelle zu integrieren, sie bleiben unfähig zu einer reifen genitalen Sexualbeziehung und Befriedigung. Hysteriker sind gewöhnlich sehr begabt darin, ihre Konflikte zu verdrängen, ja sie vollkommen vom Bewusstsein abzuspalten.“ Ihre Tochter Anna Mahler, zu der Alma ein ähnlich schwieriges Verhältnis wie sie zu der eigenen Mutter hatte, beschrieb ihre Mutter so: „Sie hat ein ungeheures Talent gehabt, Sklaven zu machen. Und wenn jemand nicht Sklave geworden ist, war er nichts wert.“ Diese Eigenschaften, ihr „extrem ausgeprägtes Bedürfnis, andere Menschen, insbesondere Männer zu unterdrücken und klein zu halten“ hat Alma besonders gegenüber den von ihr allerdings verachteten jüdischen Männern, oft körperlich kleiner als sie, an den Tag gelegt, vielfach offen antisemitisch, derer Genie sie allerdings brauchte, um sich in deren Ruhm zu sonnen und von ihren Honoraren zu leben. Diese Taktik hat sich ausbezahlt.

1897 wurde die Vereinigung bildender Künstler Österreichs (Secession) von ihrem Stiefvater mitgegründet und dort lernte sie auch weiter bekannte Künstler kennen. Als Teenager wurde sie von

Gustav Klimt (1862-1918) fast verführt, was ihre Familie allerdings durch energische Intervention zu verhindern wusste. Als dieser als Frauenheld bekannte Maler starb, soll er 14 uneheliche Kinder hinterlassen haben. Er ließ schnell von Alma ab, was sie in ihrem Tagebuch so darstellte: „Meine Liebe beginnt sich langsam in Hass umzuwandeln [...] Er hat sich feige zurückgezogen, hat mich verrathen [...] und hat sich als Schwächling erwiesen.“ Alma erlitt eine narzisstische Kränkung, denn sie hielt es als ihr natürliches Recht, die Männer zu verlassen, wer sie nicht verehrte oder gar verließ, galt fortan als ihr persönlicher Feind. Hilmes weist auf ihre Minderwertigkeitskomplexe hin, die von ihrem Mangel an formeller „philosophischer“ Bildung herrühren, denn sie fühlte sich zu „höherem“ berufen: „Ich möchte eine große That thun. Möchte eine wirklich gute Oper componieren, was bei Frauen wohl noch nie der Fall war.“ Sie meinte, dass ihr nicht die Begabung, nur der Ernst dazu fehlte, und klagte, dass sie nur eine „Halbnatur“ wäre und wünschte, „ein Mann“ zu sein. Deswegen wurde sie auch irrtümlich von manchen Biographinnen als Kämpferin für die Frauenemanzipation dargestellt. Sie war aber keine!

Das Kind des Fin de siècle und der Wiener Moderne⁶

6 Der Kulturbetrieb in der österreichischen Hauptstadt zwischen etwa 1890 und 1910 wird als „Wiener Moderne“ bezeichnet. Die „Wiener Moderne“ bildet in der Literatur einen Oberbegriff und kennzeichnet die Produktion der Schriftsteller in Wien in der Umbruchszeit der Jahrhundertwende. Auch in der bildenden Kunst und Musik erlebte die 2 Millionen Metropole des Kaiserreichs einen revolutionären Umbruch. Ein pessimistisches Lebensgefühl und politische Instabilität an der Schwelle zum 20. Jahrhundert waren gepaart mit dem intellektuellen Aufbegehren gegen den Konservatismus und die Dekadenz der Wiener Gesellschaft, und es entstanden neue Stile und Formen im Anschluss an die europäische Moderne, gegen den Naturalismus des 19. Jhs. in zum Teil sich widersprechende Kunstrichtungen, wie

Denn Alma war nur ein Kind ihrer Zeit, des *fin de siècle*, eines immer noch puritanischen Klimas, als Männer mit dem Bild der Frau und ihrer eigenen, männlichen Identität haderten. In seinem Todesjahr erschien das Buch *Geschlecht und Charakter* des Wiener Juden Otto Weininger (1880-1903). Es war seine Dissertation, in der er seinem jüdischen Selbsthass⁷, der Körperfeindlichkeit und seiner Misogynie Ausdruck verleihen konnte. Für ihn waren Frauen „geistlose und geile Wesen“ und Juden, durch ihren „weiblichen“ Wesenskern bedingt, auch „stets lüstern und geil“, wobei die Juden das Judentum in sich besiegen müssten. Das Christentum war „männlich“ in seinem Kern und die Lösung. Seine Thesen wie „Der Phallus ist das Schicksal des Weibes“ und „Der absolute Jude ist seelenlos“ zeugen von einer pathologischen Störung. Seine Sexualmythologie – Frau und Trieb auf der einen, Mann und Geist auf der anderen, wobei

Ästhetizismus, Impressionismus, Jugendstil, Symbolismus, Dekadenz oder Neuromantik. Großen Einfluss übt der Wiener Begründer der Psychoanalyse, der Jude Sigmund Freud aus. <https://lektuerehilfe.de/literaturepochen/wiener-moderne>. Auch Alma wie Mahler wandten sich an ihn.

⁷ Theodor Lessing (nicht mit Gotthold Ephraim Lessing verwandt, 1872-1933) schrieb sein bekanntes Buch *Der jüdische Selbsthass* 1930. Darin behandelte er die von ihm für exemplarisch erklärten Paul Réé, Otto Weininger, Arthur Trebitsch, Max Steiner, Walter Calé und Maximilian Harden. Der Sohn einer assimilierten jüdischen Familie -Vater Arzt, Mutter Bankierstochter -, geboren 1907 wurde nach Studien bei Edmund Husserl Privatdozent für Philosophie, später ordentlicher Professor in Hannover. In seinen Schriften wendet sich der Philosoph, Mediziner und Reformpädagoge gegen Nationalismus, Gewalt, Herrschaft und jede Art ideologischer Sinnstiftung. Als Kritiker von Hindenburg wurde er zum allgemeinen Hassobjekt, die Hetzkampagne nationalsozialistischer antisemitischer Studenten führte bereits 1926 zum Ende seiner Lehrtätigkeit. Er war ein mutiger und streitbarer Vertreter einer untergehenden deutsch-jüdischen Kultur. Am 1. März begann sein Leben im Prager Exil, aber am 30. August 1933 wurde es in Marienbad beendet, ermordet von sudetendeutschen Nationalsozialisten. Er wurde so zu einem der ersten Opfer jenes Regimes, vor dem er gewarnt hatte. <https://www.matthes-seitz-berlin.de/autor/theodor-lessing.html>

Frauen „keine Existenz und keine Essenz“ hätten, scheint auf die Sicht hinsichtlich der Stellung der Geschlechter Einfluss gehabt und die Atmosphäre geprägt zu haben, in der Alma aufwuchs. Ihre Mutter ohrfeigte sie noch im Alter von 20 Jahren, was Almas Selbstwertgefühl gewiss nicht stärkte, allerdings konnte sie ihre weiblichen Waffen zur Selbstvergewisserung nutzen und machte daraus regen Gebrauch. Weininger, der die „tiefste Furcht im Manne als die Furcht vor dem Weibe“ beschrieb, beging kurz nach Erscheinen seines Buches Selbstmord.

Ein weiterer einflussreicher Autor war der Wiener Schriftsteller, Publizist, Dichter und Satiriker Karl Kraus (1874-1936) gebürtig aus Böhmen, der zwar nie verheiratet war, aber mit vielen Vorurteilen über Frauen schrieb. In seinen Aphorismen heißt es: „Frauenkunst: Je besser das Gedicht, desto schlechter das Gesicht“ oder „Der Mann hat fünf Sinne, das Weib bloß einen“; „Weibeslust liegt neben der männlichen wie ein Epos neben einem Epigramm“ oder „Weil beim Mann auf Genuß Verdruß folgen muß, muß folgen, daß beim Weib auf Treue Reue folgt“. Kein Wunder, dass angesichts solcher Vorstellungen Freuds Psychoanalyse ihren Anfang nahm. Parallel zu der Misogynie in der Luft, entfaltete sich auch der Typus der *femme fatale* in der Kunst und Literatur. Schon der römische Satiriker Juvenal (um 60-128 n. Chr.) postulierte: „Nulla ferre causa est, in qua non femina litem moverit“ (oder cherchez la femme! - eine Frau steckt hinter allem...) Die Macht der schönen Frauen über die Männer, wie auch ihre List, waren legendär, von den biblischen und apokryphen Heldinnen und Mörderinnen bis hin zur Mata Hari und Co.⁸ Gustav Klimt (1862-1918), den Alma als

⁸ Elvira Grözinger, *Die schöne Jüdin. Klischees, Mythen und Vorurteile über Juden in der Literatur*, Philo Berlin/Wien 2003.

ihre „erste Liebe“ bezeichnete, malte solche Frauen. Eine der berühmtesten Vertreterinnen dieser Gattung in der Literatur ist die Heldin des skandalumwittertem Dramas *Lulu* (nach *Frühlings Erwachen*) von Frank Wedekind, welches Mahler am 11. Januar 1907 in Berlin im Reinhardt-Theater sah. Wedekind arbeitete rund 20 Jahre daran, nachdem das Stück Anlass für Verbote und drei Gerichtsverhandlungen wurde. Die Handlung hatte es in sich: Lulu, ein Straßenmädchen, wird von Dr. Schön, ihrem Mentor und Geliebten, nacheinander an zwei Männer verheiratet. Beide versuchen, sie nach ihrem Bild zu formen, verzweifeln an Lulus Affären und sterben. Lulu erschießt Dr. Schön und lebt in Paris und London mit dessen Sohn Alwa, einem Schriftsteller. Sie geht auf den Strich und fällt am Ende dem Lustmörder Jack zum Opfer. Ein zentrales Thema ist der Konflikt zwischen Sexualtrieb und gesellschaftlichen Zwängen. Das Stück wird seither oft als Statement für die Emanzipation und Selbstbestimmung der Frau interpretiert und inszeniert.

Auch Alma wurde als eine solche betrachtet, denn die Eigenschaften, die einer *Femme fatale* zugeschrieben werden, trafen auf sie zu: Als solche galt eine unheilbringende Frau, die Männer fasziniert und von deren mehr oder weniger offen ausgelebter Sexualität die Gesellschaft spricht und die sich beispielsweise in einer größeren Anzahl wechselnder Liebhaber oder Ehemänner äußerte. Ihre von Hilmes bereits im Prolog aufgezählte lange Liste von Begegnungen mit sehr vielen berühmten Zeitgenossen, Liebhabern, Verehrern und Ehemännern ist beachtlich – allerdings sind auch solche dabei, die kein gutes Haar an ihr gelassen haben, wie z.B. die Ehefrau von Friedrich Torberg, Marietta Torberg: „Sie war eine große Dame und gleichzeitig eine Kloake“; Claire Goll postulierte: „wer Alma Mahler zur Frau hat, muss sterben“,

für Theodor W. Adorno war sie „das Monstrum“, während Claire Goll giftete: „Um ihre welken Reize aufzufrischen, trug sie gigantische Hüte mit Straußenfedern; man wusste nicht, ob sie als Trauerpferd vor einem Leichenwagen oder als neuer d’Artagnan aufzutreten wünschte. Dazu war sie gepudert, geschminkt, parfümiert und volltrunken. Diese aufgequollene Walküre trank wie ein Loch.“ Richard Strauss, der für die Durchsetzung von Mahlers Werken entscheidende Hilfe geleistet hat, hat nach dem Zweiten Weltkrieg Almas *Erinnerungen und Briefe* gelesen und mit Randnotizen versehen. Die meisten waren kritisch und sein Gesamteindruck der Lektüre der vielfach verfälschten Begebenheiten vernichtend: „Dilettantische Halbwelt biographiert [,] Minderwertigkeitskomplexe eines liederlichen Weibes [,] Erfindungen, Entstellungen und Lügen [...]“.

Ihre männlichen Verehrer sahen in der jungen Alma hingegen „das schönste Mädchen Wiens“, auch der Maler Oskar Kokoschka fand sie betörend schön und verführerisch. Sie stellte sich als Muse dar, was sie aber nicht war: „Anders als ihre Männer hat Alma keine großen Kunstwerke hinterlassen, die zur Auseinandersetzung anregen würden – keine Sinfonien, keine Gemälde, keine Gebäude, keine Gedichte oder Romane.“ Sie selbst hat nur einige Lieder hinterlassen, von denen fünf dank des Einsatzes von Gustav Mahler gedruckt und so der Nachwelt erhalten geblieben sind. Alma selbst war zwar musikalisch, nahm Musikunterricht, spielte schön Klavier und verehrte Wagner über alles, aber eine große Komponistin war sie nicht. Ihre Autobiographie *Mein Leben* enthält, was wir heute fake news nennen, die allerdings frühe Biographen in die Irre führten. Die Tagebücher sind entsprechend unzuverlässig, voller Auslassungen, und die Briefe die sie schrieb

hat sie vielfach vernichtet. Als sie in New York starb, hinterließ sie allerdings Typoskripte und an die 5000 an sie gerichtete Briefe. Der Nachlass befindet sich in der Van-Pelt-Library an der Universität von Pennsylvania. Ihre andere Biographin, Astrid Seele, hat es auf den Punkt gebracht: „Alma Mahler war ein Phänomen. Kaum je hat ein Mensch so viele widersprüchliche Selbstzeugnisse hinterlassen. Selten hat jemand eine solche Fülle von einander diametral entgegengesetzten Eindrücken bei Mit- und Nachwelt hervorgerufen. Noch seltener spaltet sich das Urteil von Biographen so sehr in radikale Zustimmung oder radikale Ablehnung.“ Hilmes weist aber zurecht darauf hin, dass diese Diskrepanzen auf mangelhafter Quellenkenntnis beruhten.

Die Männer in Almas Leben

1. Alexander von Zemlinsky

Die schwärmerische Backfisch-Verliebtheit zu Gustav Klimt endete in einer Enttäuschung, was sie später nicht davon abhielt, von ihr als „große Liebe“ verklärt zu werden. Über Männer, die sie traf oder mit denen sie ein Verhältnis hatte, insbesondere die Juden unter ihnen, schrieb sie oft drastisch. Elias Canetti (1905-1994), den späteren Nobelpreisträger, nannte sie „ein halbverkrüppelter nihilistischer Jude“, was sie später abgeschwächt hat. Als Alma, 20jährig, Alexander von Zemlinsky (1871-1942) das erste Mal am Carltheater erlebte, schrieb sie über ihn: „Eine Carricatur – kinnlos, klein, mit herausquellenden Augen und einem zu verrücktem Dirigieren“ aber als sie ihn kurz danach auf einer Soiree kennengelernt hat, fand sie ihn immer noch „furchtbar hässlich, hat fast kein Kinn – und doch gefiel er mir ausnehmend“. Die gemeinsame Liebe zu Wagner machte ihn in ihren Augen aber aus dem hässlichen Frosch zu einem „or-

dentlich hübschen“ und sie wollte fortan bei ihm Musikunterricht haben. Zemlinsky stimmte zu. Allerdings fand er in ihren ihm vorgelegten Kompositionen von drei Liedern „unerhört viele Fehler“. Er wurde ein strenger Lehrer, kritisierte ihre „Oberflächlichkeit“. Almas Familie fand ihn auch zu hässlich, was sie allerdings mit der Zeit anders sah: „Ich finde ihn nicht komisch – und nicht hässlich, denn die Intelligenz leuchtet ihm aus den Augen – ein solcher Mensch ist nie hässlich.“ Sie wurden ein Liebespaar, allerdings „machte sie sich einen Spaß daraus, Zemlinsky zu demütigen und zu quälen. Immer wieder hielt Alma ihm vor, er sei hässlich, sie dagegen könnte 10 andere haben.“ Er litt sehr unter ihrem Hochmut. Sie wiederum hatte wie bei den meisten späteren Beziehungen innere Konflikte: „Ich will ihn ja lieben, aber ich glaube, bei mir ists schon vorbei.“ Einer der Gründe, weshalb sie Vorbehalte gegen eine Ehe mit Zemlinsky hatte, war sein Jüdischsein, denn da müsste sie ja „kleine, degenerierte Judenkinder zur Welt bringen.“ Zemlinsky hatte 1901 der Demütigungen genug, schrieb ihr mehrere deutliche Briefe: „... Du bist sehr schön, und ich weiß, wie sehr ich diese Schönheit schätze. Und später? In zwanzig Jahren??? [...]“. Dann verlor er die Geduld mit ihrer Rücksichtslosigkeit und Oberflächlichkeit und schrieb: „Mir schwillt die Galle [...] Kein warmes Wort, dumme Dinge über gelbes Bett und gelbes Hemd: Vergnügungen von Cocotten“! Das war ein hartes Wort aber enthielt einen Wahrheitskern – sie war schon damals kaum eine „ehrbare Dame“, was in ihrem „journal intime“ sehr deutlich zum Vorschein kam. Allerdings war sie sich dessen selbst bewusst, wie sie in ihrem Tagebuch schrieb: „Erst habe ich ihm den Kopf verdreht und dann kümmere ich mich nicht mehr um ihn. Er hat ja recht: ich bin ein ganz gemeines, oberflächliches, gefall- und herrschsüch-

tiges und egoistisches Weib!“ Nach dem Ende der Beziehung mit Zemlinsky begegnete am 7. November 1901 die, damals 19 Jahre jüngere Alma im Salon des illustren jüdischen Wiener Ehepaars Bertha (geb. Szeps, 1864 in Wien -1945 in Paris) und Emil Zuckerkandl (1849-1910) im Palais Lieben-Auspitz⁹, in dem das damalige tout Vienne verkehrte, dem damaligen Hofoperndirektor Gustav Mahler und seiner Schwester Justine. Bertha war keine schöne Frau, dafür geistreich, große Kunstkennerin und selbst als Publizistin tätig, ihr Mann, ein renommierter Anatomieprofessor, der wie Mahler herzkrank war, starb ein Jahr vor diesem.

2. Der Ehemann Nummer 1: Gustav Mahler

Die Anfänge ihrer Bekanntschaft waren nicht romantisch, was sich aber sehr bald änderte. Sie warf ihm an dem Abend vor, dass er ihren Kompositionslehrer Alexander von Zemlinsky unhöflich behandelt hätte, hat aber dabei einen musikalischen Sachverstand an den Tag gelegt, der Mahler beeindruckte. Er war bereit, einige ihrer Lieder zu sehen, was ihre Eitelkeit und auch ihre Sympathie für ihn weckte: „Ich muss sagen, er hat mir ungemein gefallen, allerdings furchtbar nervös. Wie ein Wilder fuhr er herum im Zimmer. Der Kerl besteht nur aus Sauerstoff. Man verbrennt sich, wenn man an ihn ankommt“, notierte sie in ihrem Tagebuch. Mahler, der in der damaligen Wiener Musikwelt eine unangefochtene Führungsstellung hatte, machte Alma bereits drei Wochen später einen Heiratsantrag, konvertierte davor auch noch zum Katholizismus, denn Mahler, der bis dato durchaus kein Kostverächter war und den Ruf hatte,

mit Opernsängerinnen Affären zu haben, verliebte sich in das Mädchen. Sie währenddessen zögerte noch - Zemlinsky bedauernd -, wie ihren Aufzeichnungen zu entnehmen ist: „Ich weiß nicht, aber ich glaube, ich liebe ihn (Mahler!). Ich will aufrichtig sein. In letzter Zeit empfand ich nichts mehr für Alex [...]. Ich habe keine Ahnung. Manchmal glaube ich direct – nein.“ Es störte sie Vieles an ihm – „sein Geruch, sein Vorsingen, einiges in seinem Sprechen“. Mahler war, trotz der Taufe, im antisemitischen Klima Wiens stets als Jude betrachtet worden, hatte Schulden, seine Herkunft war ihr und der Familie nicht standesgemäß und er war kränklich. Aber das gerade zog sie an, seine Verwundbarkeit, weshalb sie Mitleid für ihn empfand und das Gefühl hatte, ihn „mit unendlicher Rührung“ zu lieben. Vor der Hochzeit diktierte Mahler ihr allerdings seine Bedingungen für die Ehe und seine Erwartungen an sie, wobei sie ihr Komponieren zu unterbinden hätte, um ein Rivalitätsverhältnis auszuschließen, für das Haus und seine Bedürfnisse zu sorgen: „Du hast von nun an nur einen Beruf: mich glücklich zu machen“. Sie entschloss sich mit 22 schließlich dazu, trotz allem und ungeachtet des Altersunterschieds, ihre Musik aufzugeben „um die Seine zu besitzen“. Die Hochzeit fand im engen familiären Rahmen statt. Alma, die in ihrer Jugend schwulstige Liebes-Schundromane las, träumte früh von sexueller Erweckung. Den Männern, die sie erobern bzw. unterjochen wollte, suggerierte sie eine Unersättlichkeit, die sie begehrenswert für sie machte. Aber als die erste Liebesnacht mit Mahler mit seinem Versagen endete, hat sie dies „mit einer rücksichtslosen Offenheit (ge)schildert, die noch dem abgebrühten Leser von heute peinlich ist.“ Auch hielt Alma von Mahlers Musik nicht viel, sie war ihr fremd, „ein herbes Zeug“, meinte sie nach ihrem Kennenlernen, da

⁹ Zuckerkandls ältere Schwester Sophie (1862–1937) war mit Paul Clemenceau, dem Bruder des späteren französischen Ministerpräsidenten Georges Clemenceau, verheiratet.

hatte er gerade seine 4. Sinfonie dirigiert, und bis an ihr Lebensende.

Seine Freunde waren über seine Wahl nicht erbaut, fanden viel an ihr auszusetzen wie auch sie an ihnen. Sie fühlte sich durch ihren früheren Liebhaber Alexander Zemlinsky, den sie ja für Mahler verließ, besser verstanden und als Musikerin mehr geschätzt, während sie Mahler übelnahm, dass er sie am Komponieren hinderte und ihre Begabung gering- und unterschätzte. So stilisierte sie sich als Opfer von Männern, die sie an ihrer künstlerischen Karriere gehindert haben. Dabei sind nur 17 Liedkompositionen (manche nennen nur 14) von ihr überliefert, wovon 5 Lieder am bekanntesten sind. Diese stehen in der Tradition des 19. Jahrhunderts, an die Wagnerschen *Wesendonck-Lieder* zu den fünf Gedichten der Geliebten des Komponisten, Mathilde Wesendonck, erinnernd und wurden, wie gesagt, kurz von Mahlers Tod auf seine Initiative hin gedruckt und so der Öffentlichkeit bekannt geblieben. Sie machte ihm das Leben schwer, von seinem Ruhm und seinem später verdienten Geld zehrte sie allerdings ohne Skrupel auch lange nach seinem Tod, in ihren späteren Ehen und bis an ihr Lebensende.

Die Ehe war für beide keine glückliche und sehr spannungsreich. Die Biographen sind sich einig, dass sie in Mahler den früh verstorbenen geliebten, verehrten Vater suchte, sich ihm einerseits unterwerfen, andererseits ihn ihr hörig machen wollte. Über ihr Leben schrieb Alma 1905 die aufschlussreichen Zeilen: „Ich copiere für ihn, ich spiele Clavier, um ihm zu imponieren – ich lerne. Lese, alles aus dem selben Grund“.¹⁰ Mahler, der sie vergöt-

¹⁰ *Ein Glück ohne Ruh. Die Briefe Gustav Mahlers an Alma*, herausgegeben und erläutert von Henry-Louis de La Grange und Günther Weiß, btb, 1997 (=Glück), S. 248.

Gegenüber seiner Schülerin Marie Bonaparte äußerte sich Sigmund Freud, den Mahler wegen Eheproblemen 1910 konsultierte: „Mahlers Frau Alma liebte ihren Vater Rudolf Schindler und konnte nur diesen

terte, hegte zärtliche Gefühle für sie und sorgte sich stets um sie. Er nannte sie „Meine liebste Amschi“, „geliebtes Almscher“, „mein Almschili“ usw. Mahler gab viele auswärtige Konzerte in Europa und reiste ausgiebig, ihr täglich schreibend, wobei die Briefe auch viel Banales enthalten. Sie aber war oft kränklich, weshalb sie ihn nicht begleitete und blieb lange allein. Geschrieben hat sie ihm zwar, aber nicht in dem Maße wie er es brauchte und vor allem klagte er oft über ihren Stil, ihre unleserliche Schrift und darüber, dass sie kaum von den beiden Kindern berichtete, die ihm sehr fehlten. Sie zweifelte oft an ihrer Liebe zu ihm, die Auseinandersetzungen in der Ehe zwischen den so ungleichen Partnern waren häufig. Sie sagte ihm z.B., dass sie sich vor ihm „eckelt“, war eifersüchtig auf seine Sopranistinnen („diese Dirnen“), vor allem auf Anna von Mildenburg, mit der Mahler bis 1897 ein Verhältnis hatte und der sie 1898 an die Wiener Hofoper holte,¹¹ mit denen er nach einer Probe ein Glas zusammen trank. Sie war aber dennoch ehrlich genug zuzugeben: „Nicht an ihm liegt es, wenn ich mich oft nicht glücklich fühle, nur an mir.“

Almas Schwangerschaften waren nicht unproblematisch und die Geburten schwächten sie. Die beiden Kinder – die ältere Tochter Maria, genannt Putzi, kam am 3. November 1902 zur Welt. Alma notierte: „Ich habe noch nicht die rechte Liebe

Typus suchen und lieben. Mahlers Alter, das er so fürchtete, war gerade das, was ihn seiner Frau so anziehend machte. Mahler liebte seine Mutter und hat in jeder Frau deren Typus gesucht. Seine Mutter war vergrämt und leidend, und dies wollte er unterbewusst auch von seiner Frau Alma.“ Mit dieser Erkenntnis gab Freud eine Lizenz zum Inzest und bescherte den beiden damit letzte glückliche Monate. Alma war allerdings empört, als Freud ihr kurz nach Mahlers Tod ungeniert die Rechnung für diese kurze analytische Sitzung sandte. https://www.alma-mahler.at/deutsch/almas-life/almas_life1.html

¹¹ Olga Kronsteiner, „Klimts fatale Weibwirtschaft: Wer stand für „Judith I“ Pate?“, in: *derstandard*.de, 14.06.2019.

dafür. Alles in mir gehört meinem Gustav. Ich liebe ihn so, dass alles tot ist neben ihm. Und ich kann es ihm nicht sagen.“¹² Am 15. Juni wurde die zweite Tochter Anna Justine, genannt Gucki, geboren. Zwar war Alma fortan von den beiden Kindern und Personal umgeben, traf Bekannte und Freunde, fühlte sich aber unausgefüllt. *Ein Glück ohne Ruh*¹³, so nannten die Herausgeber der Briefe Mahlers an seine Frau, die er, trotz ihrer für ihn niederschmetternden Affäre mit Walter Gropius, immer noch hoffte, für sich behalten zu können und von ihr geliebt zu sein. Goethes „Glück ohne Ruh“ zitierte der vor Liebe immer noch blinde Mahler in seinem letzten längeren Brief vom 5. September 1910 an Alma, nicht ahnend, dass sie gleichzeitig längst Pläne für ihr künftiges Leben mit Gropius schmiedete. Die Qualen, die er wegen ihres Verrats litt, sind in dem Particell seiner *10. Sinfonie*, die unvollendet blieb, als dem Wahnsinn nahe sehr persönliche Notizen erhalten geblieben¹⁴ und von Alma später stolz als eine ihrer Trophäen herumgezeigt. Nicht nur Alma gaukelte ihrem Mann etwas vor, auch Almas in die Romanze eingeweihte Mutter, der Mahler naiver Weise stets vertraute und sie verehrte, hatte inzwischen ihre Sympathien auf Gropius übertragen und ihm Hoffnung auf die Erfüllung von dessen Träumen gemacht. Mahler kränkelte schon lange, hatte einen Herzklappenfehler und eine damit zusammenhängende Immunschwäche, die ihm häufige Anginaanfälle bescherte. Sein rastloses Leben, die vielen Reisen und Auftritte, die Konflikte wie 1907 der Abgang von der Wiener Hofoper sowie der tragische Tod seiner Tochter Maria an Scharlach-Diphtherie

kamen hinzu. Der damals untersuchte Mahler, 47 Jahre alt, erfuhr von dem Arzt, dass sein Herz schwach war. Alma meinte, ihr Mann habe in jener Minute sein Todesurteil erfahren. „Und mit diesem Befund begann das Ende Mahlers.“, was nicht gerade zutraf aber fortan wusste man, dass er mit einem Herzklappenfehler auf Abruf lebte.

Das anschließende Intermezzo an der Metropolitan Opera in New York und Mahlers Konflikt mit Arturo Toscanini hinterließen ebenfalls Spuren. Der Tod der Tochter war eine traumatische Zäsur und 1909 vertiefte sich die Entfremdung Almas ihrem Mann gegenüber. Sie litt öfter unter „Unpässlichkeiten“ und Stimmungsschwankungen, nicht zuletzt wegen der nun stärker werdenden Alkoholabhängigkeit. Alma hatte mehrere Fehlgeburten und Abtreibungen hinter sich. Im Sommer 1910 weilte die 30jährige unbefriedigte Ehefrau Mahlers zur Kur in Toblach und traf dort am 4. Juni den 27 Jahre alten, gutaussehenden deutschen Architekten Walter Gropius (1883-1969), mit dem Alma eine leidenschaftliche Liebesaffäre begann. Mahler war zunächst ahnungslos, doch dann wurde er unruhig und durch einen an ihn adressierten aber an Alma gerichteten Liebesbrief von Gropius endlich im Bilde. Ab Februar 1911 ging es abwärts mit seiner Gesundheit. Mahler wollte aber unbedingt aus New York, wo er große Erfolge hatte, zurück nach Wien reisen. Das schaffte er allerdings nur noch mit Mühe und mehrfachen ärztlichen Interventionen auf der Reise, denn die Bakteriologen diagnostizierten bei ihm schon zwei Jahre zuvor eine bestehende und nun fortschreitende Streptokokkeninfektion (Endocarditis lenta), die damals - ohne Antibiotika - nicht zu therapieren war. Am 18. Mai 1911 starb er. Nach Mahlers Tod hat seine Witwe den Nachlass verwaltet, zahlreiche seiner Briefe an sie

12 Glück, S. 137.

13 Dies ist ein Zitat von Goethes Gedicht „Rastlose Liebe“: „Wie soll ich fliehen?/ Wälderwärts ziehen?/ Alles vergebens/Krone des Lebens,/Glück ohne Ruh, Liebe bist du!“ Hier S. 460-461.

14 Glück, S. 445.

bewahrt, ihre Briefe an ihn vernichtete sie allerdings, wie erwähnt, allesamt, weil sie offensichtlich für ihr strahlendes Selbstbild und Image nicht vorteilhaft waren.

Alma wollte zwar später ihre Erinnerungen an ihre Ehe mit dem international berühmten Mann veröffentlichen und sich in seinem Ruhm sonnen, was sie auch bis ins hohe Alter erfolgreich betrieb, aber dies erforderte große redaktionelle Eingriffe, denn sie enthielten ihre unverhüllten persönliche Angriffe auf noch lebende Menschen und Mahlers Familie. Sich selbst verklärte sie an vielen Stellen, um sich ein Denkmal zu setzen und ein Bild von sich als die Leidenschaft in Person, „von überbordender Sinnlichkeit“ zu vermitteln. Almas Biographin Astrid Seele relativierte das Bild auch dementprechend: „[...] aber da gibt es auch eine ganz andere, ungleich kühlere Alma. Berechnend flirtet sie mit Verehrern, macht ihnen Hoffnung, nur um sie anschließend grausam zurückzuweisen.“ Aufgrund der vielfach narzisstischen Persönlichkeit Almas ist Hilmes der Meinung über die Ehe mit Mahler: „Zweifellos war die Beziehung schon nach wenigen Monaten in eine Sackgasse geraten, was sich die Eheleute allerdings nicht eingestanden.“ Treue war für Alma keine Kategorie, während aller Ehen ging sie mit anderen Männern fremd. Während dieser Ehe hatte sie z.B. kleinere Romanzen mit dem als Antisemiten bekannten Komponisten Hans Pfitzner (1869-1949) wie auch mit dessen Antipoden, dem russisch-amerikanischen Pianisten Ossip (Salomonowitsch) Gabilowitsch (1878-1936), einem Juden, der 1917 in München Opfer antisemitischer Ausschreitungen wurde. Er setzte sich 1929/30 für die Errichtung des neuen Opernhauses in Tel Aviv ein. Alma hatte in ihren Memoiren nur eine harmlose Koketterie mit ihm notiert, als er bei der Uraufführung von Mahlers 7. Symphonie

in Prag war, die allerdings Mahler sehr irritierte.¹⁵ Noch im Mahlers Todesjahr hatte sie eine Affäre mit dem verheirateten Zoologen und als „Halbjude“ von nationalistischen Kreisen angefeindeten Paul Kammerer (1880-1926), der Selbstmord beging, als seine berühmten Experimente mit Fröschen unter Fälschungsverdacht gerieten. Der aus Wien stammende jüdische Immigrant und Neurologe Dr. Joseph Fraenkel, Bekannter der Mahlers in New York, machte ihr einen Heiratsantrag, den sie aber ablehnte. Alma konnte es eben nicht lassen – die unterschiedlichen Avancen, die ihr Männer immer wieder machten, schmeichelten ihrer Eitelkeit und verdrängten für eine kurze Zeit ihre Minderwertigkeitskomplexe: Eine solcher außerehelichen Affären führte zu ihrer zweiten Ehe mit Walter Gropius, allerdings nicht sofort nach Mahlers Tod. Mit Fraenkel hatte sie eine bezeichnende Auseinandersetzung: Als er ihr gegenüber während des 1. Weltkriegs gewagt hat, jüdische Errungenschaften zu verteidigen, schrieb sie ihm am 12. November 1914 einen etwas wirren, empörten Brief: „Was soll die Judenfrage jetzt? Sie haben in Europa mehr bekommen, als gegeben. Der Geist der Analytik, der Sozialdemokratismus, der Liberalismus, all dieser ‚Aufklärlicht‘(sic!) ist durch die Juden in die Welt gekommen. Heute bist Du ein Anderer. Ohne mich wärest Du nie Mensch geworden – und so Ihr alle!“ Ihre antijüdischen Ressentiments kamen immer wieder zum Vorschein, ob in ihren Verbindungen und Ehen mit Juden oder auch allgemein. Diese abstoßende Seite der „Walküre“ wird weiter unten noch behandelt werden. Allerdings spielte sie bis zu ihrem Tod gern die „grande veuve“, wie sie Thomas Mann 1948 bezeichnete.

¹⁵ Album.sinkothek.at/archivINTERPRETEN/PIANISTEN/gabilowitsch.htm

3. Intermezzo mit Folgen: Oskar Kokoschka (1886-1980)

Klimt, der viele „femme fatales“ seiner Zeit porträtierte, warb zwar auch um die junge Alma, vor die Leinwand bekam er jedoch das „schönste Mädchen Wiens“ jedoch nicht.¹⁶ Der Maler Kokoschka, wohl kein Jude und als Begründer des deutschen Expressionismus, weltberühmt geworden, wurde für die nächsten drei Jahre ihr Liebhaber. Im Haus ihres Stiefvaters Carl Moll begegnete sie ihm 1912. Beide verliebten sich leidenschaftlich in einander und ihr Verhältnis war ein stürmisches, quälendes wie es bei Alma eine Konstante war. Die drei gemeinsamen Jahre waren eine seiner wichtigsten Schaffensperioden und er schrieb ihr in dieser Zeit vierhundert Liebesbriefe, die sie aber wie Mahlers vernichtet hat, und alle damals gemalten Frauenbildnisse tragen ihre Züge. Seine Familie und Freunde haben diese Liaison mit großer Skepsis betrachtet und ihre Ablehnungshaltung seiner Familie gegenüber trug zum Scheitern der Beziehung bei. Aber obwohl seine einseitigen Heiratspläne scheiterten, liebte er sie fortan bis an sein Lebensende. Auf dem ersten von sieben von ihm für sie gemalten Fächer stellt er bereist 1912 die Geschichte seiner Liebe und sich kniend vor der stehenden Frau dar. Diese devote Haltung, stellt Seele fest, bestimmt zunächst ganz wesentlich sein Verhältnis zu ihr, wobei er nicht der einzige Unterwürfige war. Diese masochistische Geste erinnert an die Zeichnungen im *Buch vom Götzendienst* des polnisch-jüdischen Künstlers und Schriftstellers Bruno Schulz (1892-1942)¹⁷, auf denen er vor dem angebeteten „Weib“ wie einem Götzen auf dem Boden kriecht. Kokoschkas Gemälde wurden von den Nazis als „entartet“

verboten. Er malte sie als „Windsbraut“ und ihre gemeinsamen Liebesszenen, war ihr verfallen, dabei besitzergreifend und krankhaft eifersüchtig, sogar auf den toten Mahler. Als Alma von ihm schwanger wurde, befürchtete er, sein Kind könnte Mahlers Züge tragen.¹⁸ Alma aber hatte noch wegen Mahler Gewissensbisse und nahm eine Abtreibung vor. Sie war wohl nicht ihre einzige auch in dieser Liebesbeziehung, worunter Kokoschka gelitten hat, aber da er eine sadomasochistische Veranlagung hatte, suchte er auch das Leiden. Alma klagte darüber, dass er sie aufforderte, während der Liebesstunden ihn zu schlagen, was sie aber verweigerte.

Das unharmonische Verhältnis ging nach 3 Jahren zu Ende. Auch Kokoschka musste schließlich ihr unberechenbares Schwanken zwischen leidenschaftlicher Intensität und hohler Oberflächlichkeit, was schon Zemlinsky bemängelte, wahrnehmen und es erging ihm wie allen ihren Männern. 1914 ging der bis dahin überzeugte Pazifist an die Front, was als Flucht aus der komplizierten Beziehung gedeutet wird. Allerdings hatte diese Beziehung noch ein kurioses Nachspiel. Als Ersatz für seine Geliebte ließ er mehr als drei Jahre nach der Trennung von einer Puppenmacherin eine nackte weibliche Puppe herstellen, die Alma aufs Haar gleichen sollte, wofür er detaillierte Anweisungen gab. Der fertige Fetisch glich allerdings dem Original nicht, weshalb er ihn mehrmals malte. Erst 10 Jahre nach der ersten Begegnung köpfte er die Puppe und warf sie in den Garten. Ein symbolischer Mord, aber noch 1949 zu ihrem 70. Geburtstag beschwor er ihre alte Liebe und über die inzwischen achtzigjährige Alma behauptete er noch – allerdings ohne Belege –, sie

¹⁶ Neue Zürcher Zeitung, 06.11.2018.

¹⁷ *Xięga Bałwochwalcza* – Grafikzyklus entstanden in den Jahren 1920-21.

¹⁸ Seele, S. 69; Hilmes hingegen berichtet, dass Kokoschka sich nur widerstrebend von seinem „einzigen Kind“ trennte. S. 140.

würde ihm noch Liebesbriefe schreiben.¹⁹ Alma war sehr unstet in ihren Gefühlen, sie entfremdete sich zunehmen von Kokoschka, über den sie in ihrem Tagebuch herzog: „Mit Oskar möchte ich abrechnen. Er taugt nicht mehr in meinem Leben [...] ich muss ihn aus meinem Herzen reißen! [...] Weg mit ihm.“ Kokoschkas irrationales Verhalten - „er ist mir ein unersehnt Fremder geworden“ - trieb sie erneut in die Arme von Walter Gropius. Paradoxe Weise hängen jetzt Kokoschkas Bilder von Alma in Museen und tragen zu ihrem Nachruhm bei.

4. Ehemann Nummer 2: Walter Gropius

Als Gropius im Frühjahr 1913 Kokoschkas Doppelbildnis auf der Ausstellung der Berliner Secession sah, welches das Paar eng umschlungen und sich die Hände wie zu einer Verlobung reichend dargestellt sah, war er schockiert. Alma, seine Eifersucht kennend, hatte ihm in ihren Briefen das bereits über ein Jahr dauernde Verhältnis verheimlicht. Er hörte daraufhin auf, ihr zu schreiben. Kokoschka wusste auch nicht, dass Alma jedoch wieder im Briefkontakt mit Gropius stand, zu dem sie auch wieder den Kontakt aufgenommen hatte, und ihm schrieb: „Ich werde vielleicht heiraten - Oskar Kokoschka, ein unseren Seelen vertrauter, mit Dir aber bleibe ich durch Ewigkeit verbunden. Schreibe mir, ob Du lebst – und ob dieses Leben des Lebens wert ist.“ Alma konnte sehr verletzend sein und hatte Kokoschka als „Schlappschwanz“ oder „verjudet“ beschimpft. Sie reiste dann Mitte Februar 1915 zu Walter Gropius nach Berlin, der Soldat war. Er stellte sie wegen ihrer Beziehung mit Kokoschka zur Rede und die Liebe flammte wieder auf, da Gropius sich zudem als leidenschaftlicher Eroberer entpuppte. Zurück in Wien, schrieb sie ihm:

19

„Klar steht vor mir – als Lebenswunsch – Dein Eigentum für immer, Deine Gattin zu werden.“ Es waren die gesellschaftlichen Konventionen ihrer Zeit, dass für sie, nach der skandalumwitterten Liaison mit Kokoschka, eine bürgerliche Heirat, auch mit einem mehrere Jahre jüngeren Mann, zur Reputationsrettung angebracht war. Der Auslöser war die Veröffentlichung eines satirischen Buches über die Wiener Gesellschaft des jüdischen Schriftstellers Peter Altenberg (1859-1919), der darin Alma böse porträtiert hat, als sie „in tiefer Trauerkleidung im Goldenen Prunksaale“ einer Aufführung der „Kindertotenlieder“ Gustav Mahlers beiwohnte. Altenberg, so Hilmes, „beschreibt mit der Rücksichtslosigkeit eines Satirikers die Verlogenheit, die falsche Grandezza der Szene und entlarvt die Posenhaftigkeit, mit der Alma sich als trauende Witwe präsentierte.“ Alma war außer sich vor Wut und der zu Rate zugezogene Kammerer wollte gar gegen Altenberg eine Pressekampagne starten, wozu es aber nicht kam, weil der S. Fischer Verlag in späteren Auflagen auf das despektierliche Porträt zu verzichten versprach. Alma hatte immer wieder mächtige Unterstützer, die ihr bei Schwierigkeiten heraushalfen. Sie beschuldigte auch Kokoschka zu Unrecht, hinter der Satire zu stehen, was dieser heftig aber vergeblich bestritt und ihr versicherte, „dass ich den alten Juden [Altenberg] seit 4-5 Jahren nicht mehr gesehen und auch vorher nicht zu meinen Freunden gezählt habe.“

Gropius war ein attraktiver Mann und kein Jude, was ihn für sie besonders anziehend machte. Aber Alma war wie immer unentschlossen und fiel unvermittelt von der Höhe pathetischer Liebesbekundungen schnell in die Niederungen von Hass und Verachtung. Gropius' Eifersucht war befremdend: „Seine Eifersucht auf

O.K. ist grenzenlos! So viel arische Rücksichtslosigkeit könnte ich höchsten in meiner Nähe mit Magie paaren, um ertragen werden zu können; aber gepaart mit Philistertum entbehrt sie jeglicher Begründung. [...] Ich hasse seine Existenz! Ich liebe... hasse... liebe... hasse“. Alma betrachtete sich selbst als „heiß“, Gropius aber als „lau“ und „fad“ und ihre unterschiedlichen Temperamente waren mit der Grund für das Scheitern auch dieser Ehe. Aber auch ihre Gefühlsaufwallungen, ihre Launenhaftigkeit und Unberechenbarkeit, die vielleicht die Künstler in ihrer Umgebung nicht so störten, haben einen etwas drögen, ordentlichen Architekten auf Dauer ermüdet. Gropius hegte für sie aber wahrscheinlich eine starke Zuneigung, während sie sich ihre nur einbildete. Wie bei Mahler, dessen Musik sie nicht verstand und nicht mochte, konnte sie mit Gropius' schlichten, klaren Bauten nichts anfangen. Sie war „das elitäre Kind der üppigen Makart-Ära“ und schrieb rückblickend: „Allerdings auch seine Aufgabe interessierte mich nicht genug, und ich hatte zu wenig Interesse für seine architektonisch-menschlichen Ziele.“ Wieder hatte sie aber gewollt, als sie am 18. August 1915 während eines Fronturlaubs heimlich geheiratet haben, „diesen edlen Menschen glücklich machen“. Doch erneut wiederholte sie alsbald ihr erprobtes Verhalten, den Männern, mit denen sie lebte, ihre Familien schlecht zu machen und ließ Gropius wissen, die Ehe mit ihm bedeutete für sie einen sozialen Abstieg. Dass Gropius als Bauhaus-Mitschöpfer später zu den weltberühmtesten Architekten der Moderne wie Mies van der Rohe, Le Corbusier und Frank Lloyd Wright gehören würde, konnte sie damals nicht ahnen, als sie voller Hochmut arrogant schrieb: „Er solle seiner Mutter ruhig einmal sagen, daß die Thüren der ganzen Welt, die

dem Namen Mahler offenstehen, zufliegen vor dem ganz unbekannten Namen Gropius. Ob sie vielleicht einmal daran gedacht hat, was ich mit aufgab“. Er sollte auch seiner Mutter, deren Abneigung ihr gegenüber Alma deutlich spürte und deren Mann Geheimrat war, auch mitteilen, „wie 1000weise die Geheimräthe herumspazieren – daß es aber nur einen Gustav Mahler gegeben hat und daß es auch nur eine - Alma - gibt“. Als aber Alma am 5. Oktober 1916 ihre Tochter, die nach der Schwiegermutter Manon genannt wurde, geboren hatte, war das Eis gebrochen und die beiden Frauen kamen sich etwas näher. Alma war stolz, endlich eine kleine Arierin und kein „degeneriertes Judenkind“ zur Welt gebracht zu haben.

Aber auch diese Ehe funktionierte leider nicht. Während ihr Mann an der Front kämpfte, täglichen Horror erlebte und in Lebensgefahr schwebte, machte ihm Alma Vorwürfe, dass er sie allein lässt. Sorge hatte sie keine um ihn, sah nur sich selbst: „Meine Empfindung für Walter Gropius war einer müden Dämmerehe gewichen. Man kann keine Ehe auf Distanz führen.“ Wenn von ihm von der Front einige Tage keine Post kam, machte sie ihm eine Szene, er würde sie betrügen und drohte mit Revanche! Ihre Selbstsucht, ja Dummheit, die sie in dieser Situation an den Tag legte, ist unbegreiflich und unerträglich. Zu Weihnachten 1917 weilte ihr Mann auf Fronturlaub zu Hause und sie war wieder schwanger. Was er aber nicht wußte, war, dass am 15. November 1917 Alma die Bekanntschaft eines elf Jahre jüngeren Juden und Dichters, Franz Werfel (1890-1945), gemacht hat. Alma sah in ihm wieder ihren Lieblingstyp, einen kleinen, beschützenswerten Mann, ein weiteres „Mannkind“. Über ihre Ehe schrieb sie bald nach der Begegnung mit Werfel: „Dieses Zurückkommen hatte mir die volle

Erkenntnis gegeben, dass meine Liebe zu Walter Gropius für immer verschwunden war. Ja – mehr noch – meine jetzigen Gefühle glichen einem gelangweilten Hass.“ Sie wartete nicht lange und wusste nun nicht, ob das Kind von Gropius oder von Werfel war, wie sie vermutet hatte. Nach einer stürmischen Liebes-Nacht mit Werfel der hochschwangeren Alma kam am 2. August 1918 als Frühgeburt der kleine Sohn auf die Welt. Gropius hörte ein Telefonat zwischen den beiden ab, in dem es um den Namen des Kindes ging, war aber ein Gentleman und verhielt sich nobel zu Werfel wie einst Mahler es ihm gegenüber tat. Aber es kamen bei Gropius dennoch antisemitische Untertöne der Verbitterung hinzu, dass ausgerechnet ein Jude ihm seine Frau ausspannen konnte. Er wusste nicht, dass sie während seiner Abwesenheit, wie es ihre Gewohnheit war, ihr gesellschaftliches Leben in Wien fortsetzte und sogar – 36jährig, wieder einen Flirt diesmal mit dem Juristen und Schriftsteller Albert von Trentini hatte. Sie schrieb, als dieser eingezogen wurde: sie „fühlte sie sich wie befreit, denn Walter war in jener Zeit verblasst in mir.“

Als der traumatisierte und von einer schweren Verwundung genesene Gropius nach Kriegsende heimkehrte und sich zurückzog, wandte sich Alma ganz dem fröhlichen und geistreichen Werfel zu. Gropius' Arbeit wurde in der Nachkriegszeit immer wichtiger, in Weimar hat er sein Bauhaus und eine Lebensaufgabe gefunden, seine Ehe wurde aber immer zerrütteter, die Scheidung und die Sorgenrechtsfrage für Manon folgten. Alma und Gropius lebten in verschiedenen Welten, ihre Charaktere waren unvereinbar. Werfel trat an seine Stelle, aber als sie seine revolutionären Umtriebe, seine Freunde von der „Roten Garde“ und seine Lebensumstände kennengelernt hatte, hatte auch

bei ihr zu einer Desillusionierung geführt, die die Verbindung der beiden fortan bestimmen sollte. Martin, das Baby, wurde krank und bekam eine Gehirnwassersucht, die die Ärzte nicht in den Griff bekamen. Alma entwickelte eine plötzliche Abneigung gegen Werfel, der sich rührend um sie beide kümmerte: „Die plötzliche Erkenntnis, dass Werfel aus meinem Leben verschwinden muss, dass er die Quelle meines Unglücks ist.“ Sie machte die angebliche Minderwertigkeit der jüdischen Rasse und „seinen verkommenen Samen“ für die Erkrankung des Kindes verantwortlich. Sie schwankte erneut, wie schon oft zuvor, zwischen zwei Männern – Gropius und Werfel. Damals hat sich auch noch Oskar Kokoschka gemeldet, dass er sie nach wie vor liebte, was in Alma wieder Gefühlsregungen ihm gegenüber brachte. Allerdings hatte sie inzwischen von Kokoschkas Puppe und sonderbare Geschichten über ihn gehört und Alma verbannte ihn aus ihren Gedanken. Werfel stand bereit: „Tief verbunden bin ich mit Franz. Wie lieben uns furchtbar stark, haben leidenschaftlich. Wir quälen uns auch, sind aber doch glücklich.“

Als Alma mit Manon in Weimar bei Gropius zu Besuch war, starb ihr kleiner Sohn am 15. Mai 1919 in ihrer Abwesenheit, aber sie brach ihre Deutschland-Reise nicht ab, kehrte erst Mitte Juni zurück und erwähnte ihn niemals und nirgends. Ihre Gefühlskälte sowohl nach dem Tod ihrer Tochter Maria und nun des Sohnes ist schwer zu begreifen. Nach ihrer Rückkehr wollte sie die Ehe mit Gropius endgültig beenden: „Was geht ich der elegante Herr mit den hellen Gamaschen an, der mir zufällig angetraut ist? Ich bin nicht Gropius und so kann ich auch nicht Gropius heißen. Mein Name ist Mahler in alle Ewigkeit.“ An Gropius war das Ganze nicht spurlos vorbeigegangen und er schrieb an Alma

am 18. Juli 1919: "Unsere Ehe war niemals eine Ehe. Die Frau fehlte in ihr. Eine kurze Zeit warst Du mir herrliche Geliebte und dann gingst Du fort, ohne die Krankheit meiner Kriegsverdorrung mit Liebe und Milde und Vertrauen überdauern zu können – das wäre aber eine Ehe gewesen." Am 11. Oktober 1920 wurden die beiden geschieden, mit Hilfe einer Farce: Gropius nahm nach der damaligen Rechtslage die Schuld der Untreue auf sich, eine arrangierte Szene mit einer Prostituierten in einem Hotelzimmer, bei der er in flagranti „erwischt“ wurde diente als „Beweis“ und Alma durfte das Sorgerecht für Manon behalten. Sie, versprach zwar, ihn mit ihr öfter zu besuchen, was sie aber nicht eingehalten hat. 1934 erkrankte Manon, genannt Mutzi, in Venedig an Kinderlähmung, genas nicht mehr davon und starb am Ostermontag 1935, erst 18jährig. Ihre Beerdigung wurde zu einem Wiener gesellschaftlichen Ereignis, mit der Anteilnahme des mit der Familie befreundeten österreichischen Kanzlers Kurt von Schuschnigg, der sich mit Benito Mussolini bestens verstand, Elias Canetti und Alban Berg, der 1925 Alma seine Oper „Wozzeck“ gewidmet hatte, komponierte für Manon ein Violinkonzert „Dem Andenken eines Engels“. Alma hatte 1958 die erste, englischsprachige Fassung ihrer Autobiographie *And the Bridge is Love* veröffentlicht und Gropius war wütend, darin die falsche Darstellung ihrer ersten gemeinsamen Ehejahre zu finden: „Die Liebesgeschichte, die Du in dem Buch mit meinem Namen verbindest, ist nicht die unsrige. Die Erinnerung an Mutzi hätte Dich davon abhalten sollen, unserem Erlebnis den wesentlichen Inhalt zu nehmen, und dessen literarische Bloßstellung muss auch in mir die Blüten der Erinnerung abtöten. Der Rest ist Schweigen.“

5. Ehemann Nummer 3: Franz Werfel.

Seit 1919 war Alma mit dem 11 Jahre jüngeren Werfel, der auch mit dem Prager Kreis verbunden war, liiert aber nicht verheiratet. Die Hochzeit holten sie erst, auf sein Drängen hin, zehn Jahre später am 7. August 1929 nach. Sie fand seine sexuellen Vorlieben pervers und klagte, ganz im Geist des 19. Jahrhunderts, „Er hat sich sicher etwas zu Grunde gerichtet durch wahnsinniges Onanieren – bis er mich kennenlernte. Von seinem 10. Jahre an war es täglich bis zu drei malen geschehen. Dadurch ist er auch vielfach müde und zerschlagen und seine Zellen sind morbid.“ Almas Biographen weisen auf die Diskrepanz hin zwischen ihrem ausschweifenden Männerverbrauch einerseits und ihrer puritanischen Einstellung zum Sex. Werfel war ihr aber wie Mahler verfallen, was seine Umgebung, einschließlich der Stieftochter Anna mit „Werfel, der Arme“ kommentierte. Alma, seine „Mittagsgöttin“, war seine Domina, Einpeitscherin und darauf erpicht, sein Talent nicht in Kaffeehäusern oder linken Demonstrationen zu vergeuden. Werfel, dessen Popularität seit den 1920er Jahren stetig wuchs und bis zur Emigration einer der meist gelesenen Schriftsteller war, brauchte sie für die Disziplinierung, denn sie spornte ihn zum Arbeiten an. Nebenher arbeitete sie weiter am eigenen Ruhm als Witwe von Gustav Mahler. Werfel konnte sich nicht von ihr befreien, wiewohl sie, als notorische Antisemitin und Hitlerverehrerin, ihm durch ihren Judenhass das Leben schwer machte. 1924 plante sie, wie erwähnt, die Veröffentlichung ihrer Memoiren *Mein Leben mit Gustav Mahler*, was aber wegen der noch lebenden, von ihr negativ dargestellten, Personen zu riskant war. Sie weigerte sich,

es zu redigieren und das Buch erschien deswegen erst 16 Jahre später.

Almas und Werfels gemeinsame Reise in den Orient fand 1925 statt – nach Ägypten und Palästina, wo Almas offener Judenhass – ihre Hetze gegen das orthodoxe Judentum und die Zionisten –, führte zu Konflikten zwischen ihnen. 1926 wurde Werfel mit dem Grillparzer-Preis ausgezeichnet und Alma konnte sich nun mit einer weiteren Berühmtheit in ihrem Leben schmücken. Elias Canetti, der von Alma verschmähte Verehrer ihrer Tochter Anna, beschrieb in seiner Autobiographie *Das Augenspiegel* die Gattin des Freundes nicht schmeichelhaft: Beschwipst sei Alma gewesen, unförmig und gar nicht schön, glasige Augen habe sie gehabt, taktlos habe sie auf Kosten ihrer Tochter Anna die Schönheit der „reinrassigen“ Manon gelobt, triumphierend habe sie ihre Trophäen präsentiert, neben Manon auch ein Porträt, das Kokoschka von ihr gemalt hatte, dazu eine Vitrine, das Autograph von Mahlers Skizzen zur Zehnten Symphonie, eben jene Skizzen mit den hingekritzelten Ausrufen seines Liebesschmerzes, als er von ihrem Verrat mit Gropius erfahren hatte. Das alles war in ihrer Prachtvilla auf der hohen Warte in Wien, in der sich Werfel nicht wohl fühlte, wo sich aber in den Jahren 1933-1937 sowohl Hitler-Anhänger trafen als auch seine Gegner. Anna erzählte über ihre Mutter, dass sie heimlich ein NS-Abzeichen trug.

Werfel wurde auch in die Preußische Akademie der Künste aufgenommen, allerdings nur bis zur Machtübernahme durch das NS-Regime, denn schon im Frühjahr 1933 wurde er auf Betreiben von Gottfried Benn (sic!) ausgeschlossen. Während des Spanischen Bürgerkriegs herrschte ein solcher auch in der Ehe, denn während Werfel wie die meisten Intellektuellen auf der Seite der Republikaner stand, war

Alma eine unverbrüchliche Franco-Anhängerin. Nach dem „Anschluss“ 1938 kehrten Alma und Werfel, die schon seit dem Winter 1937 im Ausland weilten, nicht mehr nach Österreich zurück. Im Zentrum der deutschen Emigration im südfranzösischen Sanary-sur-Mer lebten sie bis zur Besetzung Frankreichs und 1940 flüchteten sie nach Lourdes. Dort gelobte Werfel, falls er gerettet werden würde, ein Buch über die heilige Bernadette zu schreiben. Es wurde eines seiner bekanntesten Werke. Die abenteuerliche Flucht zu Fuß über die Pyrenäen nach Spanien und weiter nach Portugal gelang. Von dort reisten sie in die USA. Ein Jahr später erhielt Werfel die amerikanische Staatsbürgerschaft. Alma begleitete ihren Mann ins Exil, aber beschimpfte ihn ständig und machte ihm Vorwürfe, dass sie nur wegen seines Judeseins Wien verlassen musste. Auf ihrer Londoner Station klagte sie: „Hier in London kein deutsches Buch... kein Klavier... keine deutsch sprechenden Menschen, eine unbedingt kalte Stadt.“ Als sie dann in Paris eintrafen, schrieb sie in ihrem Tagebuch „Es ist zu Verzweifeln. Wir reden nach 20jähriger Ehe zwei Sprachen. Keines versteht das Andere. Die Rassenfremdheit ist unüberbrückbar.“ Im amerikanischen Exil nannte Alma störrisch die „Gerüchte“ über deutsche Konzentrationslager nur „Greuelpropaganda“. Sie beleidigte und brüskierte Werfels Freunde und andere Emigranten und provozierte mit ausfallenden Bemerkungen über Juden und zustimmenden Kommentaren zur Politik Hitlers einmal beinahe einen Herzanfall des schwer herzkranken Gatten, was sie aber kalt ließ. Sie war damals schon eine Alkoholikerin, was wohl ihre Diskussionsunfähigkeit und ihren Starsinn verstärkte. 1943 wurde Mahlers Angina Pectoris schlimmer und am 26. August 1945 starb er, erst 54 Jahre alt, an

einem Herzinfarkt. Er wurde in Beverly Hills beerdigt, 1975 wurde er auf Initiative des Wiener Kulturamts und der Österreichischen Gesellschaft für Literatur in ein Ehrengrab auf dem Wiener Zentralfriedhof umgebettet. Die Ehe mit Alma war, wie Claire Goll bissig aber richtig urteilte, besonders für Herzkranke gefährlich aber diese hielt immerhin über 25 Jahre.

Almas Konstante: Früher Judenhass, spätere Kontakte zu Nationalsozialisten

Während ihrer Ehe mit Werfel begann 1932 das Liebesverhältnis der über 50jährigen Alma mit dem katholischen Geistlichen Johannes Hollnsteiner (1895-1971), der ganz nach ihrem Geschmack nationalistisch und antisemitisch war. Er trat während des Studiums in Erlangen für den Ausschluss der Juden aus der Deutschen Studentenschaft ein. Während des Austrofaschismus war er kein offener Gegner der Nationalsozialisten, aber eng mit Kanzler Schuschnigg verbunden, der aber dem Druck Hitlers nicht standhalten konnte und am 11. März 1938 zurücktrat. Zwei Tage später erfolgte der „Anschluss und Hollnsteiner wurde von der Gestapo verhaftet und saß 11 Monate in Dachau. Werfel hingegen solidarisierte sich mit Juden und den politisch Verfolgten, wieder den verbotenen Sozialdemokraten zugewandt, resignierte und ließ die Affäre geschehen. Werfel war nicht konvertiert, stand aber seit seiner Kindheit und dem Einfluss seines Kindermädchens dem Katholizismus nahe. Alma hingegen war schon 1900 zum Protestantismus konvertiert. Nun, unter dem Einfluß von Hollnsteiner, trat sie wieder der katholischen Kirche bei. Während Österreich 1936 durch die Ehrung des Juden Mahler die angebliche Toleranz und Weltoffenheit mimte, benutzte Alma den damals

noch einflussreichen Hollnsteiner, um die ihr unliebsamen, ehemaligen Widersacher Mahlers wie den Direktor der Staatsoper Felix Weingartner (1863-1942) zu bekämpfen. Denn sie war nicht einverstanden mit der Verlegung der Büste Mahlers von Rodin an eine neue Stelle in der Oper. Der scheinheilige Hollnsteiner schrieb daraufhin an den Kanzler Schuschnigg eine Denunziation, einen Bogen zum angeblichen, Österreichs Ruf schädigenden, Antisemitismus des unmoralischen Direktors, „der eine Jüdin nach der anderen zu Frau genommen hat“ wobei er seine eigene Einstellung einflocht: „Ich habe nie ein Hehle daraus gemacht, auch im Hause Mahler-Werfel nicht, dass ich einen gesunden Antisemitismus für notwendig halte.“ Der ahnungslose Weingartner wurde zum Rücktritt gezwungen. Alma hat gewonnen.

Alma war eine gefühlskalte Frau, was ihr selbst aufgefallen war – es „ging sie alles wenig an“, was sie nicht interessierte, unmittelbar betraf oder berührte, was aber auch durch ihre Schwerhörigkeit verstärkt gewesen sein könnte. Sie hatte eine manipulative Persönlichkeit und war eine Intrigantin mit ausgeprägter Rachsucht. So entzweite sie durch Tratsch und Unwahrheiten Thomas Mann und Wassily Kandinsky mit Arnold Schönberg. Sie verhinderte auch, dass Kandinsky, mit dem sie eine alte Rechnung zu begleichen hatte und der am Bauhaus Kunst unterrichtete, die dort 1923 neu zu besetzende Stelle des Musikdirektors mit seinem Freund Schönberg besetzte. Ausgerechnet sie, die notorische und rabiate Antisemitin, setzte ein Gerücht im Umlauf, dass Kandinsky und Gropius wüste Antisemiten wären. Schönberg, der ihr geglaubt hat, sagte daraufhin in Weimar ab. Der ahnungslose Kandinsky war erschüttert und befürchtete sogar, Schönberg leide unter

Verfolgungswahn. Nur Gropius verstand sofort, dass Alma dahintersteckte, denn er erlebte, wie Alma bei einem Besuch in Weimar versucht hatte, Kandinsky zu verführen. Er widerstand und machte sie sich zur Feindin, die seither auf Rache sann. Nur Schönberg wusste nichts von alledem.

Um das leider unschöne und problematische Bild der Persönlichkeit Alma Mahler-Werfels abschließend abzurunden, hier einige weitere Details. In der sehr stark überarbeiteten Autobiographie *Mein Leben* von 1960 im S. Fischer Verlag sind Almas „Ausführungen über rassenpolitische Probleme“, wie Paul von Zsolnay ihren Antisemitismus vornehm beschrieben hatte, komplett verschwunden. Es dominiert darin Almas Maskerade als „die stets verführerische, bis zur Selbstaufgabe der Kunst dienende und von allen Männern abgöttisch geliebte sinnliche Muse“. Das Buch fand wegen der erotischen Bekennnisse reißenden Absatz, wodurch ihr Name mit dem der „Josephine Mutzenbacher“ verbunden wurde, wie Albrecht Joseph (1900-1991), der jüdische Sekretär von Franz Werfel und einer von Almas Schwiegersöhnen, berichtete. Er stand auf Distanz zu ihr, war ein scharfer Beobachter und charakterisierte Alfred Hess, den Butler, Chauffeur, Gärtner, Almas Trinkpartner und Werfels Kammerdiener in Los Angeles so: „Er verbreitete die von ihr lang vermisste Aura eines rein arischen Mannes.“ Ihm selbst machte Alma Vorwürfe, weil er nicht bereit war, mit ihr mehr als ein Glas zu trinken: „Benimm dich nicht wie ein Jud, setz dich hin und trink ein Glaserl Schnaps!“, denn am Nachmittag hatte die Hausherrin bereits den größten Teil ihrer täglichen Flasche des Likörs Bénédictine zu sich genommen, der ihm aber zu süß war und er nahm nur ein Glas Whiskey, was sie wiederum zum Anlass nahm, ihre Überzeugung zu vertreten, dass Juden

auch hinsichtlich des Trinkens den „Ariern“ unterlegen waren. Erich Remarque, ein Ko-Emigrant, mit dem sie ihren Worten nach „eine neue große Freundschaft und Saufgenossenschaft gefunden“ habe, beschrieb sie in seinem Tagebuch keineswegs positiv und zutreffend: „Werfel u. seine Frau. Die Frau ein wildes blondes Weib, gewalttätig, saufend. Hat bereits Mahler unter die Erde gebracht. War mit Gropius u. Kokoschka, die ihr scheinbar entkommen sind. Werfel wird nicht. Wir sofften. Sie pfiß Werfel wie einen Hund, war stolz darauf; er kam auch. Das erboste mich u. wodkaumflossen, sagte ich ihr die Meinung.“ Und Joseph berichtete von den Streitigkeiten der Eheleute auch über die Nachrichten aus Europa. Amerika war damals noch nicht in den Krieg eingetreten und für Alma waren die Alliierten degenerierte Schwächlinge, während die Deutschen, inklusive Hitler, Supermänner. Werfels Erklärung für ihren Starrsinn lautete „man darf nicht vergessen, dass sie eine alte Frau ist“.

Almas deutschnationale Ansichten wurden durch ihre Freundschaft mit dem Ehepaar Gustave Otto und Gusti Arlt genährt und verstärkt. Sie machte die Bekanntschaft der beiden ausgerechnet bei Arnold Schönberg. Gustav Arlt, Sohn deutscher Einwanderer, lehrte Literaturwissenschaft an der University of California. Für Albrecht Joseph, dessen Erinnerungen Hilmes vielfach verwendet, waren sie aufdringliche Wichtigtuer und politisch hochgradig suspekt. Arlt war ein überzeugter Antikommunist, Antisemit und dem deutschen NS-Regime nahestehend. Das Paar hetzte Alma geradezu gegen alles Russische und Demokratische auf, was ihr willkommen war, denn sie gab zu, „dass ein Teil ihrer Anziehungskraft für sie darin bestand, dass sie reine Deutsche waren.“ Werfel konnte die beiden

nicht ertragen. Gusti Arlt war für ihn „die schlimmste Karikatur einer deutschen Hausfrau, die man sich überhaupt vorstellen konnte [...] grotesk hässlich und dick [...]“. Als Werfel die Nachricht erhielt, dass sein Vater am 31. Juli 1941 in Marseille gestorben war, drängten sich die Arlts ihm auf und schlugen eine Besichtigungstour mit gemeinsamen Abendessen vor. Da Alma wie immer völlig herzlos reagierte und den Vorschlag begeistert aufnahm, ging Werfel unwillig mit, um Alma nicht zu verärgern.

Einer von Werfels engsten Freunden im Exil war Friedrich Torberg (1908-1979), den er flüchtig von Wien her kannte. Torberg bewunderte Alma zwar als starke Frau, ärgerte sich aber immer über ihre Dialogunfähigkeit, während sie ihm in ihrer selbstsüchtigen Art heftige Vorwürfe machte, weil er Werfel geschrieben hatte, dass in New York er und nicht sie das Thema der Gespräche war. Das ertrug Alma nicht und ihr Judenhass kam wieder zum Tragen: „Bös‘ war ich Dir, als Du Franzl schriebst, Ihr habt viel über ihn gesprochen! Bin ich denn ein Hund? Ich bin Euch halt doch fremd, Ihr bösen Juden Ihr! [...] Und wenn Ihr unter Euch seid, lass Ihr mich unter den Tisch fallen!“ Torberg glaubte immer noch, sie mit Gegenargumenten besänftigen zu können und beeilte sich zu versichern, dass sie, die „liebste Freundin“ von allen geliebt sein würde. Alma veranstaltete Empfänge, bei denen sie sich in den Erfolgen ihres auch nunmehr in den USA immer erfolgreichen Gatten sonnte – insbesondere 1942 nach dem Erscheinen seines *The Song of Bernadette* - und die von berühmten Emigranten, nicht ohne die Arlts, frequentiert wurden.

Währenddessen gäerte es zwischen den Eheleuten, weil Alma Werfel ständig Vorhaltungen machte, dass sie nur seinet-

wegen die Heimat verließ, während es die Juden angeblich freudig und freiwillig taten - ihr bodenloser Zynismus verletzte ihn zutiefst, wogegen er aber machtlos schien. Sie meinte damit auch Werfels Mutter und Schwester, die nach dem Tod des Vaters in die USA flüchten konnten: „Die Juden erleben jetzt noch eine Prüfung, noch eine Strafe drauf [...]. Die Jüngeren haben sich nach Amerika gerettet und die Alten blieben zurück und gedachten in der wohlbekannten Umgebung ihr Leben zu beschließen. Aber Hitler lenkte anders. Und nun müssen die Juden alles tun, um die alten Juden – innerlich weit entfernt - mit ungeheuren Geldopfern herüber kommen zu lassen.“ Alma pflegte stets die Klagen über die Horrtaten der Nazis mit Gegenargumenten zu bagatellisieren. Sie meinte, man sollte nicht verallgemeinern, die Nazis hätten schließlich auch viele lobenswerte Dinge vollbracht und „diese Horrorgeschichten seien von den Flüchtlingen erfundene Phantasiegespinnste.“ Sogar ihren zeitweise-Schwiegersohn, Annas 4. Mann, den aus Russland stammenden Dirigenten Anatol Grigorjewitsch Fistoulari, hasste sie, als sie erst Jahre später erfuhr, dass er Jude war.

Während die Juden den Zusammenbruch des Hitlerreiches als Befreiung erlebten, empfand Almas Familie ihn als persönlichen Untergang. Almas Halbschwester Maria und ihr Mann Richard Erbstaller, beide langjährige Mitglieder der NSDAP, sowie Almas Stiefvater Carl Moll nahmen Gift, weil für sie das Leben ohne Hitler sinnlos erschien. Hollnsteiner, Almas früherer Liebhaber, nahm bald nach Kriegsende den Kontakt zu ihr wieder auf, der seit 1938 abgebrochen war. Er erklärte: „Da man mir die Freundschaft mit Euch u.a. zum Vorwurf gemacht hatte, konnte ich ja leider nicht wagen an Euch zu schreiben, ohne mich aufs neue schwer

zu gefährden.“ Er war aus dem Orden ausgetreten, was alle schockierte und hatte auch geheiratet und Alma, die das auch als einen Verrat ansah, antwortete ihm kalt, nahm Abschied und siezte ihn dabei. Allerdings hat sie, mit 75, sich seiner wieder erinnert. Ihre Unstetigkeit auch in den persönlichen Kontakten war stets darauf gerichtet, wo sie es als lohnend sah, auch nach Konflikten einen positiven Eindruck zu machen und Sympathie zu gewinnen.

Alma wurde am 8. Februar 1965 an der Seite ihrer Tochter Manon auf dem Grinzingener Friedhof beigesetzt. Die Trauerrede sollte ihr langjähriger Freund Carl Zuckmayer halten, sagte aber ab. Er schrieb an Albrecht Joseph die Begründung für seine Absage: „Offen gesagt, [...] hätte ich ohnehin keine rechte Lust gehabt, sie noch einmal (in New York) wiederzusehen, - so sehr ich immer die Stärke und das Einmalige ihrer Persönlichkeit geschätzt und bewundert habe. Doch ist sie mir, bei allem Spaß, den man an der Buntheit, Farbigkeit, Lebensbegabung, sogar an der Hemmungslosigkeit und Gewalttätigkeit dieser Natur haben konnte, durch dieses allzu hemmungslose Memoirenbuch, (dem allerdings etwas Gigantisches, nämlich an Taktlosigkeit und Verfälschungen, innewohnt), recht zuwider geworden. [...] So hat die Nachricht von ihrem Tod bei uns zwar viel Erinnerung, gute, heitere, beklemmende, aber keine ausgesprochene Trauer hervorgerufen.“ Die Stärke, die so oft bei Alma als Eigenschaft erschien, war umso prononcierter, je schwächer die Männer waren, an denen sie diese exerzierte. Oft waren ihre männlichen Partner kleiner als sie und signalisierten damit bereits ihre Unterlegenheit. Sie, die „Arierin“, wie sie sich gern definierte, dominierte die in ihren Augen schwächeren und minderwertigeren jüdischen Männer, deren „Genie“ sie allerdings suchte. Im

Laufe der Zeit wurde Alma „eine der Großen Liebenden aller Zeiten, ein Überweib im Stil der Renaissance, eine Halbgöttin“, schrieb Albrecht Joseph, die sich „für die Muse großer Künstler hielt, ohne es zu sein.“ Aber dieses Image, das ihren Nachruhm bestimmt – „the Great Alma“²⁰ - es war alles an ihr groß, das Selbstbewußtsein, die Statur, der Busen und die große Anzahl ihrer berühmten Männerkontakte - beruhte vielfach auf ihren Selbststilisierungen, welche der Wiener Feuilletonist Hans Weigel parodiert und ad absurdum geführt hat. Er persiflierte Almas Autobiographie *Mein Leben*, die später von dem Schriftsteller und Literaturkritiker Hans Wollschläger als „hochtrabendes, bis zur Hirnrissigkeit konfuse Geschwätz“ verrissen wurde, und von der er meinte, dass „nur das bisschen Unterleib“ bleibt. Alma schaffte es allerdings, bereits zu Lebzeiten ein Mythos zu werden – geliebt und gehasst, verehrt und abgelehnt, bewundert und verachtet. Sie war in Ermangelung anderer Errungenschaften ihr eigenes größtes Kunstwerk, das „Große“, das sie immer schaffen wollte und es ist ihr gelungen.²¹

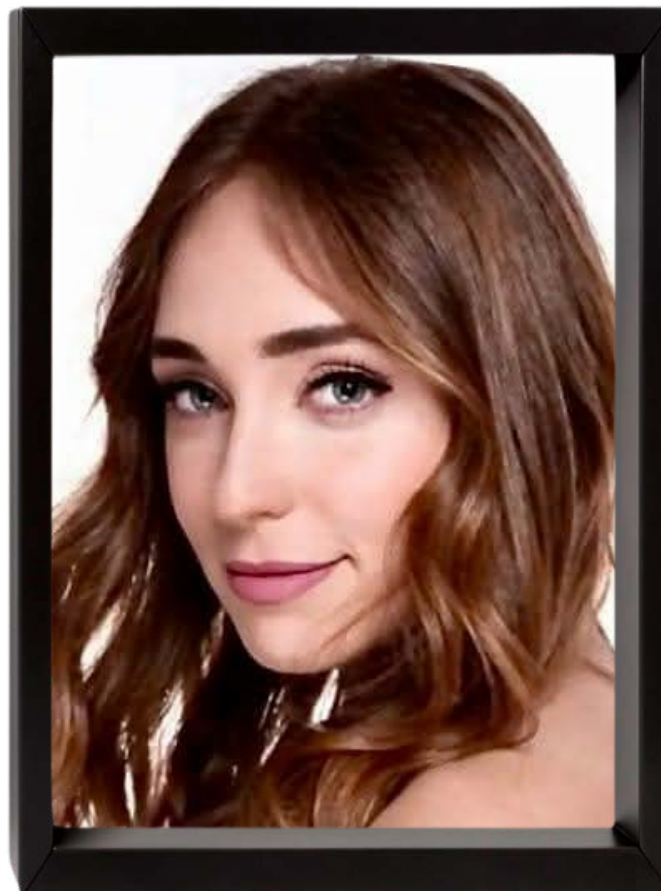
*

*

*

20 „Big Alma“. Vgl. der Dokumentar-Film von Susanne Freund über sie: <https://www.youtube.com/watch?v=pCMGbC2oBF8>

21 Über Almas Leben und den Nachruf mokierte sich der amerikanische Satiriker und Songwriter Thomas „Tom“ Lehrer (geb. 1928) in seinem Couplet von 1965 „Alma“ (The Spiciest Obituary) <https://www.youtube.com/watch?v=L35LiVHZBTk>



Bar Tomer, 25 ans, assassinée le 7 octobre 23

UN PASSÉ QUI NE PASSE PAS BERBÈRES ET CHRÉTIENS EN AFRIQUE DU NORD ANCIENNE

Par Lucien Samir Oulahbib¹

(Lyon, France)

lucien.oulahbib@free.fr

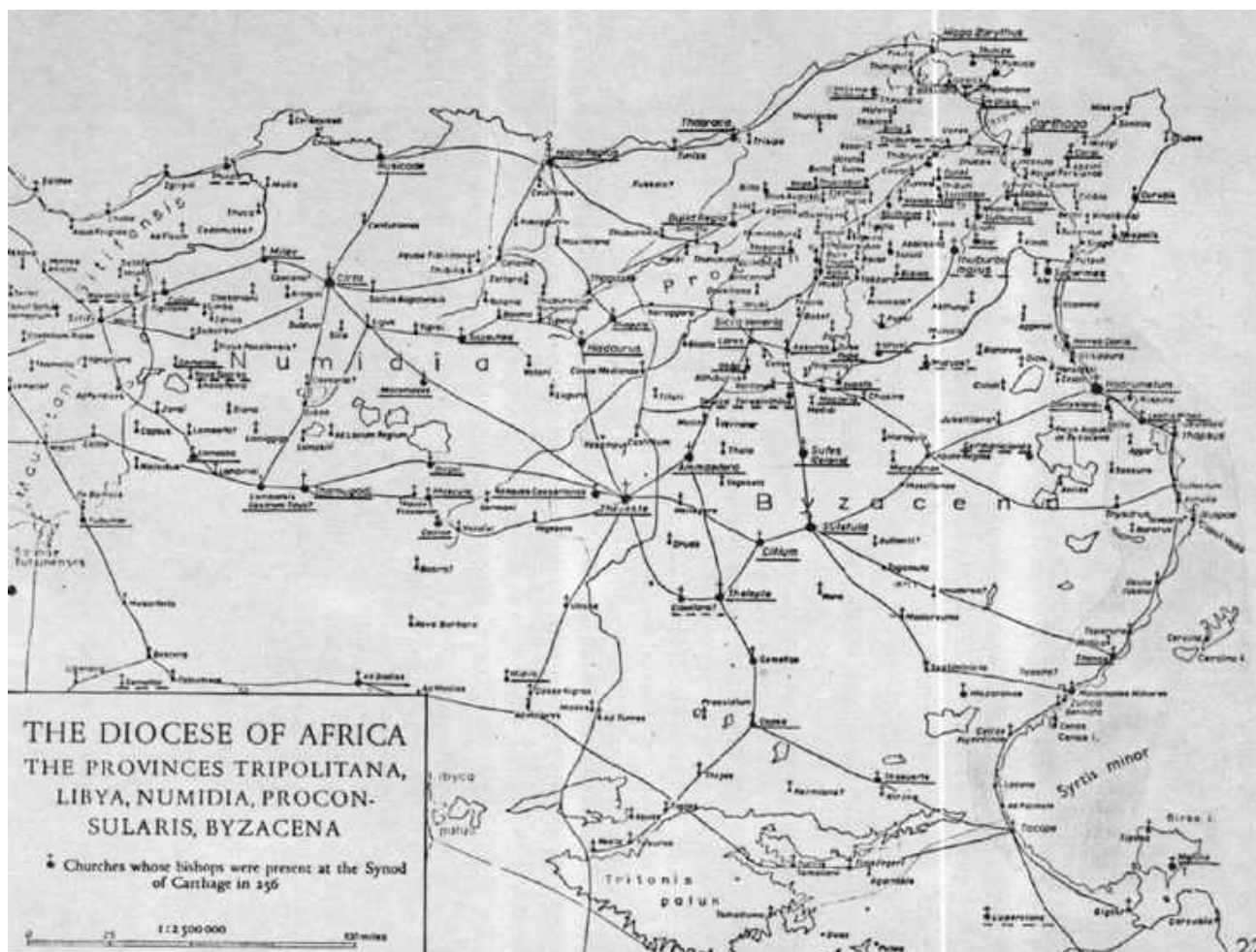


« Le futur n'est pas encore tout à fait écrit, surtout lorsque le passé s'avère bien mal connu ; les uns faisant par exemple commencer le christianisme avec l'arrivée conquérante de la France en 1830, les autres considérant que «la» civilisation aura débuté avec la colonisation progressive des Arabo-musulmans puis des Ottomans ; les uns et les autres éludant ainsi toute l'époque non seulement romaine mais également punique et *a fortiori* numide.

Aussi s'agira-t-il de se demander, d'une part, ce qui se passait (sans remonter trop loin) au temps d'Hannibal, de Massinissa et de Jugurtha, pourquoi, d'autre part, trois des quatre Pères Fondateurs du christianisme étaient de cette contrée (St Cyprien, Tertullien, St Augustin) ... »



Hle. Perpetua und Felicitas
(6. März)



Saintes Perpétue et Félicité Martyres à Carthage (+ 203)

« Perpétue est une jeune patricienne, Félicité une jeune esclave. Elles avaient toutes deux demandé le baptême à l'évêque de Carthage. L'empereur Septime Sévère ayant interdit le christianisme, le groupe des catéchumènes, dont elles faisaient partie, est arrêté, avec Sature, Saturnin, Révocat et Secundule. Pendant plusieurs mois, ils connurent la prison dans des conditions très dures, d'autant qu'ils étaient dans l'incertitude du sort exact qui les attendait. Félicité était enceinte et Perpétue, jeune mariée, allaitait son enfant. Le père de la jeune femme tenta en vain de la faire sacrifier aux dieux au nom de l'amour maternel. Quant à Félicité, elle mit au monde une petite fille dans sa prison.

Trois jours après la naissance, elle était

martyrisée et l'enfant fut adoptée par une chrétienne de la ville. Comme leurs compagnons, Perpétue et Félicité furent livrées aux bêtes du cirque, enveloppées dans un filet, et livrées à une vache furieuse. Elles attirèrent la pitié des spectateurs devant ces jeunes mères torturées. On les acheva en les égorgeant. Selon les «acta» de leur martyre, des témoins disaient : »Leur visage était rayonnant et d'une grande beauté. Il était marqué non de peur mais de joie.« Le culte des deux jeunes femmes connut très vite une grande popularité : leur jeunesse, leur situation de mère de famille, leur courage, le fait qu'elles soient des catéchumènes les font figurer en tête des martyres mentionnées dans la première prière eucharistique de la liturgie latine »².





I

« (...) à la différence des premiers martyrs des Gaules, originaires d'Asie et de Phrygie, qui furent mis à mort à Lyon en 177³ [dont le futur Saint Pothin -qui était grec⁴- et bien sûr Sainte Blandine, 15 ans, originaire du Proche-Orient⁵; Irénée, arrivé également en 177 à Lyon était lui aussi originaire d'Asie⁶)] **les martyrs de Scillium**⁷, bourgade de

fr/contenus/saint/768/Saintes-Perp%C3%A9tue-et-F%C3%A9licit%C3%A9.html

3 https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_2010_num_62_1_2594 ; <https://hal.science/hal-04384879v1/document>

4 [https://exploralyon.com/histoire-de-lyon-2-juin-177/#:~:text=Sainte%20Blandine%20et%20Saint%20Pothin,de%20C%C3%A9sar%C3%A9e%20\(vers%20339\).](https://exploralyon.com/histoire-de-lyon-2-juin-177/#:~:text=Sainte%20Blandine%20et%20Saint%20Pothin,de%20C%C3%A9sar%C3%A9e%20(vers%20339).)

5 <https://www.chretiensaujourd'hui.com/foi/grandes-figures/sainte-blandine-des-premieres-martyre-en-gaule/> <https://shs.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2006-2-page-135?lang=fr> ; <https://hozana.org/saints/sainte-blandine> ; paraclet et katechon ; disciples de Montan dont Marc Aurèle avait horreur...

6 <https://www.vaticannews.va/fr/saint-du-jour/06/28saint-irenee-de-lyon--eveque-et-martyr.html#:~:text=Originaire%20d'Asie%2C%20n%C3%A9%20tr%C3%A8s,une%20p%C3%A9riode%20de%20dures%20pers%C3%A9cutions.>

7 « Martyrisés, eux, en 200 : (...) Les principaux d'entre eux étaient trois hommes, Spérat, Narzale, Cythin, et trois femmes, Donate, Seconde, Vestine » : <https://>

la Proconsulaire, n'étaient pas, quant à eux, des membres d'une communauté d'Orientaux immigrés dans la province, mais bien d'authentiques Africains »⁸. .

Le même François Decret (*idem*, p. 263) précise aussi qu'au milieu du 7^{ème} siècle :

« Il est certain que nombreux furent les Africains qui, plutôt que de se soumettre (...) préférèrent émigrer vers la Sicile, la Sardaigne ou même l'Italie. L'économie africaine souffrit gravement de ces départs, et les Arabes durent par la suite faire appel à une main d'œuvre spécialisée pour les remplacer, en particulier pour les constructions navales ».

Ou le refus de toute soumission dans les deux cas.

Alors que comme il a été vu sur la carte plus haut nombre de diocèses dessinaient la force du christianisme nord-africain au cours de ces premiers siècles, ainsi

www.laviedessaints.com/saint-sperat-et-ses-compagnons-appelés-martyrs-scillitains/

8 François Decret, *Le christianisme en Afrique du Nord ancienne* (éditions Seuil, 1996, p. 18)

Au début du IV^{ème} siècle, vers 335, les **donatistes**⁹ peuvent assembler à Carthage un concile de 270 évêques. Au commencement du V^{ème} siècle, à la conférence de 411 à Carthage, on compte 286 évêques catholiques présents et 279 donatistes. On sait, si l'on tient compte des absents, que cela représente à peu près 470 évêchés pour chaque parti. Aucun autre pays du monde chrétien n'en a alors autant (...) ».¹⁰

Gilbert Meynier de son côté concernant le nombre d'évêques fait état (dans *L'Algérie des origines* (2007), 2010, La Découverte/poche, p. 197) de plus de « 600 au temps d'Augustin » alors qu'en 1053 il en reste « cinq »...

Pour quelle raison essentielle ?... Celle-ci : « **Le christianisme occidental n'est pas né en Europe, mais au sud de la Méditerranée** »¹¹.

II

C'est ce qu'indique († MGR) Henri Tessier en s'appuyant sur le propos (ci-dessus)

9 « (...) Le donatisme est apparu au IV^e siècle parmi les chrétiens d'Afrique du Nord, après la fin des persécutions de l'empereur Dioclétien contre l'Église. Durant ces persécutions, certains chefs religieux capitulèrent devant l'empereur, abandonnant les Écritures confiées à leurs persécuteurs, signe de leur rejet de la foi. Après la fin des persécutions, certains de ces chrétiens reprirent des fonctions de direction dans l'Église. Les donatistes rejetaient la validité du ministère de ces « *traditors* », affirmant qu'ils ne pouvaient célébrer valablement les sacrements en raison de leur apostasie antérieure. Cette croyance se transforma en schisme lorsque, en réponse à la participation d'un évêque « *traditors* » à l'ordination de Cécilien comme évêque de Carthage, les évêques de la région, opposés à cette idée, choisirent un évêque rival pour la ville. (Donatus, qui donna son nom aux « donatistes », devint ensuite l'évêque « donatiste » de la ville.) (...) par James R. Rogers dans « **Le coup de pouce d'Augustin aux donatistes** ».

10 Abbé Vincent Serralda et André Huard *Le Berbère...Lumière de l'Occident*, Nouvelles éditions latines, p. 33-35.

11 « Saint Augustin et le rayonnement de sa pensée », Claude Lepelley (2007), dans *Histoire du Christianisme*, sous la direction d'Alain Corbin, éd. Seuil, 2007, p. 121-122

de Claude Lepelley (lire en particulier les propos mis en gras et les notes ajoutées par nous en crochet pour mieux contextualiser le propos) :

« **Les racines africaines du christianisme latin** »¹²

Par (†MGR) Henri Tessier¹³



Les restes archéologiques d'une basilique chrétienne de Carthage

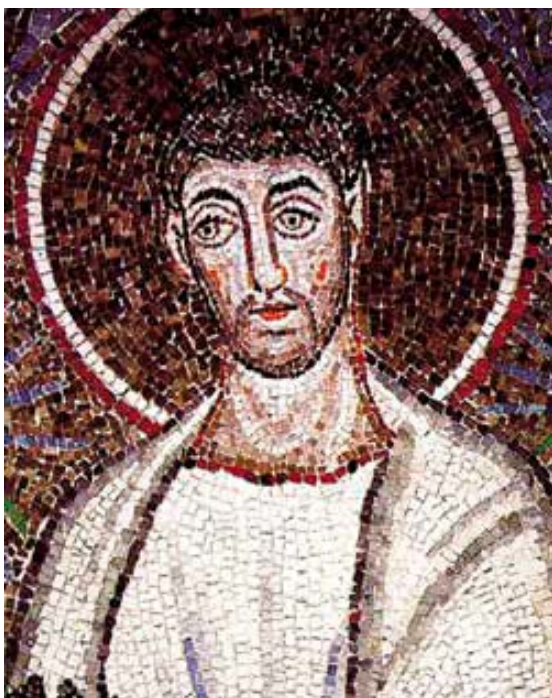
« (...) Prendre conscience de ce fait est très important pour les chrétiens d'Europe, comme pour les habitants actuels du Maghreb. **Les Européens doivent apprendre qu'une partie notable de leurs racines chrétiennes latines se trouvent au sud de la Méditerranée.** Et les habitants du Maghreb doivent aussi connaître le rôle qu'ont joué leurs ancêtres dans une tradition culturelle et religieuse qui leur apparaît aujourd'hui comme une réalité totalement étrangère à leur terre. **Cette prise de conscience peut avoir aussi son**

12 https://www.30giorni.it/articoli_id_3535_l4.htm

13 <https://www.moines-tibhirine.org/histoire/figures-chretiennes-autour-de-tibhirine/355-monseigneur-henri-teissier> Avec un bémol : <http://laminut-edusablier.free.fr/telegramme0000025.html>

importance pour les jeunes Églises d'Afrique qui regardent leurs sources spirituelles comme uniquement européennes, oubliant non seulement les origines orientales de la Bible et les développements de la patristique orientale, mais aussi le rôle de l'Afrique romaine.

Le professeur Claude Lepelley ré fléchissant sur notre sujet, n'hésite pas à exprimer sa position sous cette forme paradoxale: « **Le christianisme occidental n'est pas né en Europe, mais au sud de la Méditerranée** ». Cette affirmation qui peut étonner est pourtant largement étayée par l'histoire. Je vais donc essayer maintenant d'explorer les principales pistes sur lesquelles cheminer pour découvrir, sous différents aspects, ces racines africaines du christianisme latin.



Saint Cyprien¹⁴, détail de la mosaïque du VI^e siècle représentant la procession des martyrs, basilique Sant'Apollinare Nuovo, Ravenne

1. La littérature chrétienne latine est née dans l'Afrique romaine

Le premier fait est d'importance considérable. Les plus anciennes œuvres de théologie chrétienne en latin qui nous soient parvenues n'ont pas été écrites en Italie, en Espagne, en Gaule, ou en Dalmatie, mais elles nous viennent de Carthage. En effet, aux temps de Tertullien (†155¹⁵), les chrétiens du nord de la Méditerranée écrivaient encore en grec. C'est ce que faisait évidemment un siècle plus tôt Clément de Rome. Mais c'est encore ce que faisait Justin – qui n'est pas vraiment un «Père latin», mais qui est mort martyr à Rome (†165 environ) – peu avant Tertullien. Il venait de Palestine et avait d'abord écrit en grec pour des Grecs et il a continué à le faire en arrivant à Rome. Irénée (†200 environ), venu de Smyrne à Lyon, écrit aussi en grec dans cette ville son *Adversus Haereses*, alors que Tertullien a déjà écrit ses premiers traités en latin.

Hippolyte (†236 environ), pourtant prêtre de Rome, plus jeune que Tertullien, écrira encore son œuvre en grec.

Avec Tertullien le premier auteur connu en latin est Minucius Felix. Mais l'antériorité de cet auteur par rapport à Tertullien n'est pas prouvée. Et de toutes façons son œuvre reste sur le plan d'une apologétique qui utilise peu le vocabulaire théologique proprement chrétien. **C'est donc à Tertullien que nous devons les premiers traités théologiques en latin.**

14 <https://www.citationschretiennes.com/search/label/-%20St%20Cyprien%20de%20Carthage>

15 <https://www.collegedesbernardins.fr/magazine/article/tertullien-entre-genie-et-heresie-le-pere-controverse-de-la-theologie-latine>



Tertullien

Il écrivit d'abord en grec, mais passa assez vite au latin pour atteindre son public africain. Il appartient aux spécialistes de préciser ce que la langue chrétienne doit à Tertullien. Même s'il n'a pas créé lui-même tout le vocabulaire chrétien en latin, c'est en tout cas son œuvre qui formera le premier corpus chrétien de référence dans cette langue. On parle de 1000 mots chrétiens dont la langue latine lui serait redevable. On trouvera ci-dessous, à titre d'exemples, deux citations de Tertullien qui illustrent la difficulté de ce premier effort de transposition du christianisme à partir de son expression théologique originale en grec, vers sa formulation en latin.

Le premier texte pose le problème de la traduction du mot grec *logos* par le latin *sermo* (que l'on peut traduire par "parole" ou "Verbe").

« Avant toutes choses, Dieu était seul: il était entièrement pour Lui-même, son propre monde, son propre état, et toutes choses. Il était seul également en ceci qu'il n'y avait rien qui lui fût extérieur. Pourtant Il n'était pas alors précisément seul. L'accom-

pagnait celle qu'il portait à l'intérieur de Lui-même, à savoir Sa raison. Dieu, en effet, est rationnel et la Raison est première en Lui-même, de sorte que tout procède de Lui. Cette Raison est sa propre pensée. Les Grecs l'appellent "logos". Pour ce mot nous disons aussi "parole" ou "Verbe", c'est pourquoi, par une facilité de traduction, nous autres avons coutume de dire que «la parole était au commencement auprès de Dieu», alors qu'il serait préférable de parler de Raison, puisque avant même le commencement, Dieu n'était pas Verbe mais Raison et puisque le Verbe existe par la Raison qui lui est par conséquent antérieure» (*Adversus Praxean*, 5, 2-3).

Dans un second exemple, on découvrira le flottement existant dans le vocabulaire quand Tertullien recourt en un même passage pour traduire le grec *ousia* (substance) à *substantia* et à *materia* :

« Il est appelé Fils de Dieu et Dieu, à cause de l'unité de la substance; car Dieu aussi est esprit. Quand un rayon est lancé hors du soleil, c'est une partie qui part du tout; mais le soleil est dans le rayon, parce que c'est un rayon du soleil, et que la substance n'est pas divisée, mais étendue, comme la lumière qui s'allume à la lumière. La matière source demeure entière et ne perd rien, mais elle communique sa nature par plusieurs canaux » (*Apologeticum*, XXI, 12).

Mais, dans l'ensemble, on est profondément impressionné par la fermeté et la brièveté des formulations de Tertullien. En voici un bref exemple entre beaucoup d'autres possibles.

«Il fallait donc que l'image et la ressemblance de Dieu fût créée pourvue du libre arbitre et de l'autonomie, pour qu'en elle, cela précisément, le libre arbitre et l'autonomie, fût tenu pour l'image et la ressemblance de Dieu. Et à cet effet, a été accordée à l'homme une substance qui relevât de ce statut» (*Adversus Marcionem* II, 6,3).

Cyprien (†258), le second, chronologiquement, des Pères d'Occident qui nous ont laissé une œuvre écrite en latin est aussi un Africain. Son œuvre est antérieure de plus d'un siècle à celle d'Hilaire de Poitiers (†367), d'Ambroise de Milan (†397), et à plus forte raison de Jérôme (†420). Arnobe (†327 env.) est aussi un africain. Rappelons d'ailleurs que, curieusement, le païen Cecilius de l'*Octavius*, l'apologie de Minucius Felix, est présenté comme un ami de Fronton de Cirta (Constantine en Numidie), l'auteur d'une diatribe contre les chrétiens (162-166). Notons, aussi, que Lactance, mort vers 325, soit trois quarts de siècle après la mort de Cyprien, est, selon saint Jérôme, né en Afrique du Nord. Il enseigne en latin à Nicomédie, en Asie Mineure, où l'Empereur Dioclétien a établi sa capitale, donc en plein domaine de rayonnement de la culture grecque. On dit de lui, un africain, «qu'il est l'homme le plus éloquent de son temps en langue latine». Ce sont des périodes où, dans l'Occident chrétien, il n'y a guère de nom à citer comme auteurs latins chrétiens jusqu'à Hilaire de Poitiers (†367) et saint Martin de Tours (†397).



Évangélaire latin, Codex Palatinus 1589, ff. 43v-44r. fin du Ve siècle, Musées et collections provinciaux, Castello del Buon Consiglio, Trente. Les évangiles pourpres de Trente transmettent un texte latin d'avant Jérôme correspondant à une édition des Évangiles diffusée en Afrique au IIIe siècle et utilisée par Cyprien

2. Les plus anciennes traductions de la Bible en latin sont aussi africaines

Dans ce domaine de la langue aussi, il serait intéressant d'avoir auprès des spécialistes, davantage de renseignements sur la *Vetus Latina*. On dit en effet que l'Afrique possédait les plus anciennes versions latines d'un certain nombre de livres de la Bible avant que saint Jérôme ne donnât au monde latin sa célèbre traduction qui devait devenir la référence unanime dans le monde latin jusqu'à la réforme liturgique de Vatican II.

Là aussi, je laisse aux personnes compétentes le soin de nous éclairer avec plus de précision, mais, depuis longtemps, les spécialistes attribuent un rôle déterminant à l'Afrique chrétienne dans les premières traductions de la Bible du grec au latin. Pierre Maurice Bogaert (*La Bible latine des origines au Moyen Âge in Revue Théologique de Louvain*, 19 [1988], p. 137) écrit:

«Lorsque la nécessité s'en fit sentir – sans doute dès le milieu du IIe siècle en Afrique romaine – la Bible fut traduite du grec au latin... Jusqu'à preuve du contraire, je tiens pour l'origine africaine [des traductions] plutôt que romaine ou italienne». On pense d'ailleurs que ces toutes premières traductions ont été faites par la communauté juive d'Afrique du Nord pour les besoins de ses propres fidèles.

Certes, ces anciennes traductions seront le plus souvent supplantées dans la suite par celles de saint Jérôme, mais leurs traces demeureront importantes dans plusieurs livres de la Bible, comme le Psautier, par exemple.

Là encore, c'est à l'Afrique romaine que l'Occident latin est redevable de quelques-unes de ses plus anciennes traductions bibliques.

3. Les premiers récits de martyrs en langue latine

Un autre domaine d'expression chrétienne très ancienne en langue latine nous est attesté en Afrique par les *Actes des martyrs*. Mgr Saxer, ancien président de l'Institut Pontifical d'archéologie chrétienne écrit à ce sujet: «**L'hagiographie africaine – qui est d'expression latine dès son apparition – a le singulier privilège de comporter quelques-unes des pièces les plus anciennes, les plus authentiques et les plus belles de ce genre littéraire**» (Victor Saxer, *Saints Anciens d'Afrique du Nord*, Rome 1979, p. 6). Le document chrétien en latin le plus ancien qui nous soit parvenu est d'ailleurs aussi le plus ancien récit provenant d'Afrique chrétienne, celui des martyrs scillitains (17 juillet 180, [voir aussi supra]), Scilla étant une ville de l'Afrique proconsulaire encore mal localisée.

Là aussi les spécialistes doivent mettre en valeur le fait que les *Actes des martyrs* africains ou leurs *Passions* sont les documents les plus anciens de ce type dans la littérature chrétienne. Ils serviront de modèle pour les travaux ultérieurs de ce type en Occident. Il en est de même du genre littéraire plus large qui est représenté par la biographie des saints. Ce genre a vu le jour en Afrique et aura une grande vogue dans toute l'Église. Il s'ouvre avec la vie de

saint Cyprien «qu'écrivit de son évêque et maître le diacre carthaginois Pontius». On connaît aussi la vie d'Augustin rédigée par son collègue et ami Possidius de Calama (aujourd'hui Guelma) et celle de Fulgence (†527) de Ruspe (entre Sfax et Sousse en Tunisie) écrite par le diacre de Fulgence, Ferrand.

La porte est ouverte pour les ouvrages hagiographiques bien postérieurs de saint Grégoire de Tours sur saint Martin et sur la gloire des martyrs.



Évangélaire latin, Codex Eusebi, s.n., p. 440+437, Bibliothèque Capitulare, Verceil. Ce manuscrit est le témoin le plus ancien des quatre Évangiles dans le texte dit "européen", antérieur à la Vulgate de Jérôme

4. Le poids démographique de l'Église d'Afrique dans l'Occident latin

Claude Lepelley, dans son intervention à l'Unesco, donne une autre raison de l'influence de l'Église d'Afrique sur l'Occident latin, c'est celle de son poids démographique. Celui-ci n'est pas facile à mesurer en termes de population chrétienne, mais il est très sensible en nombre d'évêchés. **Au premier Concile de Carthage vers 200, ce sont déjà soixante-dix évêques d'Afrique romaine qui sont rassemblés sous la présidence d'Agrippinus. À la même pé-**

riode, en Italie du Nord, on ne sait pas s'il y avait d'autres évêchés que ceux de Rome, Milan et Ravenne. Au deuxième Concile de Carthage, les évêques africains réunis sont déjà quatre-vingt-dix. À la même période, au Synode de Rome, sous le pape Corneille, il n'y a que soixante évêques. Au Concile d'Arles, en 314, sur le donatisme (problème africain), on note la présence de 46 évêques (16 de Gaule, 10 d'Italie, 9 d'Afrique, 6 d'Espagne et 3 de Bretagne).

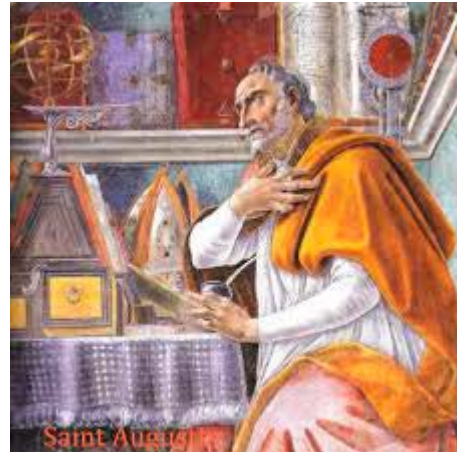
On connaît le nombre des évêques participants à la Conférence de 411 à Carthage. On sait que les évêques catholiques présents étaient 279 et les donatistes 270. On considère habituellement que dans chaque camp il y avait une centaine d'évêques absents, ce qui porterait leur nombre total à plus de 600^[16]. Ceci donne une idée du réseau d'évêchés surtout en Proconsulaire (Tunisie) mais aussi en Numidie (Constantinois).

L'influence africaine à Rome se fait d'ailleurs déjà sentir dès 189, quand Victor, un africain de Leptis Magna, est élu pape à Rome (189-198). Ceci prouve la

16 Il s'agit de mettre cette prolifération d'évêchés en rapport une diffusion du christianisme comme espérance enveloppante pour des populations urbaines attirées par la ville mais déshéritées ; c'est ce qu'indiquent autant François Decret (ibid., p 113) que Gilbert Meynier (ibid., p 83) sur d'une part la symbiose urbaine sur plusieurs siècles entre populations certes diverses mais non séparées dans leur mode de vie, facilitée par l'édit de l'empereur Caracalla (212) étendant la citoyenneté romaine. Auparavant en effet les regroupements urbains distinguaient les « colonies » composées de citoyens romains et de vétérans, et des « cités pérégrines » rassemblant des populations autochtones ; mais ces différences s'estompèrent en particulier sous Hadrien et Sévère (demi-Numide), créant ainsi des « municipes » de droit latin mais encore liées au droit coutumier avant de passer au stade de « cités » proprement dit ; ce fut sous Constantin que cessèrent ces « exceptions administratives ». D'autre part ces deux auteurs mettent plus l'accent sur les conflits sociaux le déséquilibre entre très riches et très pauvres (le régime oligarchique est toujours instable disait Aristote) que sur la césure en romains et autochtones (Meynier, p. 85, Decret, p 147).

place que devait tenir l'Église d'Afrique à Rome, dès la fin du II^e siècle. Elle ne cessera de grandir au III^e et au IV^e siècle.

5. L'influence déterminante de saint Augustin^[17]



Mais tous les éléments précédemment signalés seraient sans doute restés sans conséquences durables, sans la personnalité théologique et spirituelle de saint Augustin, et sans les dimensions prodigieuses de son œuvre écrite. Il est inutile ici d'évoquer la permanence de cette in-

17 [<https://publis-shs.univ-rouen.fr/ceredi/1620.html>] : « Dans le cas d'Augustin, il est probable que sa famille ait obtenu la citoyenneté romaine au III^e siècle après J.-C., comme l'indique le nom de gentilice Aurelius. Le père d'Augustin, Patricius, était membre des *curiales* qui occupaient des postes importants au sein de l'administration municipale. Augustin a grandi dans un milieu urbain, il a profité du système scolaire romain et a pu fréquenter une école de rhétorique. Augustin s'identifie fortement à sa patrie. Un exemple marquant est une lettre adressée au fonctionnaire impérial Marcellinus dans laquelle Augustin vante les qualités littéraires du poète Apulée en faisant référence à son origine africaine (...) Ailleurs, dans une lettre à Maxime de Madaure, Augustin fait également référence à la langue africaine et à des noms qui semblent être typiques de la région d'Afrique du Nord. Dans une lettre adressée à Augustin, Maxime s'était exprimé de manière péjorative sur la langue de la population africaine, en particulier sur les noms propres des martyrs qui y étaient répandus. C'est Augustin qui le réprimande sévèrement en lui reprochant de ne pas connaître les qualités des savants africains, pourtant reconnues par d'autres personnes érudites. (...) ».

fluence dans l'Occident latin jusqu'à la Réforme, jusqu'au jansénisme, et finalement jusqu'aux temps présents. Cette influence a été décrite dans toutes les études sur Augustin. Ce qui doit particulièrement être souligné, c'est la présence dans l'œuvre d'Augustin d'une synthèse originale du christianisme qui, tout en connaissant la patristique grecque, prend ses références propres dans une méditation personnelle de l'Écriture et une expérience spirituelle spécifique, celle d'Augustin lui-même.

Goulven Madec, dans un ouvrage récent (*Lectures augustiniennes*, Paris 2001, pp. 99-109), propose une étude sur les influences chrétiennes qui se sont exercées sur Augustin et fait ressortir l'importance des références latines plus nombreuses que celles des Pères grecs. Hilaire de Poitiers, qui fut un temps exilé en Orient, et Ambroise sont beaucoup plus qu'Augustin en dépendance de leurs sources grecques. Augustin se veut pleinement fidèle à la tradition de la grande Église, mais il enracine sa théologie d'abord dans sa lecture personnelle de l'Écriture et dans son expérience propre.

Même sa référence aux sources de la philosophie grecque est appuyée sur le témoignage de deux latins, Simplicianus et Victorinus, plutôt que, directement, sur celui des Pères grecs. Avec Augustin, l'Occident latin a conquis son indépendance théologique et par le fait même sa personnalité chrétienne propre.

Certains peuvent regretter cette évolution et préférer la lecture du christianisme proposée par **les Pères grecs**^[18]. Mais tous doivent reconnaître que l'Occident latin doit principalement à Augustin sa lecture propre du message biblique.

6. La tradition monastique augustiniennne

On sait que le monachisme est né en Orient. Il se diffuse en Occident d'abord à travers saint Martin (†397), né en Pannonie, aux frontières latines de l'Occident. Augustin lui-même raconte comment il découvrit à Milan, grâce à Ponticianus, des anachorètes convertis à la vie ascétique par la biographie de saint Antoine abbé (†356) qu'Athanase venait d'écrire, quelques années après la mort de celui-ci. Cette découverte, on le sait, tiendra une place importante dans la vie d'Augustin qui, rentré à Thagaste, organisera les premiers lieux africains de vie monastique. Il adaptera, ensuite, cette existence à la communauté qui vit auprès de lui, quand il sera évêque, et donnera ensuite au monde latin sa règle de vie et l'exemple de ses communautés monastiques pastorales. L'Occident latin adoptera cet exemple dans une partie de sa tradition de vie religieuse communautaire (les augustins, les prémontrés, etc). Mais les spécialistes trouvent aussi dans la règle de saint Benoît des influences qui viennent de la règle de saint Augustin.

7. L'influence du droit ecclésiastique africain

Le professeur Claude Lepelley nous indique aussi un autre domaine de cette influence de l'Église d'Afrique sur l'Église latine, c'est celui du droit ecclésiastique. Comme on le sait, la vie conciliaire a été plus intense dans l'Afrique du Nord que dans les autres régions de l'Occident latin, particulièrement au IIIe et au IVe siècle. Les décisions de ces concertations ont formé un *corpus* qui devait influencer les Églises d'Occident, notamment à travers l'Espagne wisigothique.

18 <https://www.lejourduseigneur.com/faq/les-peres-de-leglise>



La représentation la plus ancienne de saint Augustin sur une fresque du VI^e siècle, Latran, Rome

8. L'œuvre d'Augustin disponible en Europe dès la mort de l'évêque d'Hippone

On ne peut ici raconter comment l'œuvre d'Augustin put échapper au sac d'Hippone par les Vandales et gagner l'Europe. Serge Lancel dit à ce sujet: «Les indices ne manquent pas qui permettent d'avancer sans preuve, mais avec une forte vraisemblance, que la connaissance très complète qu'on avait en Italie de l'œuvre d'Augustin dès la seconde moitié du Ve siècle ne provenait pas de copies de cette œuvre diffusée outre-mer de façon seulement partielle avant la mort de l'évêque, mais reposait sur son transfert global à Rome et sur son insertion dans le fonds de la bibliothèque apostolique, au milieu du Ve siècle dans des conditions et avec des modalités qui demeurent, il est vrai, mystérieuses,

sinon miraculeuses» (Serge Lancel, *Saint Augustin*, Paris 1999, p. 668).

Ainsi, très tôt, l'œuvre d'Augustin s'est trouvée disponible au nord de la Méditerranée, pour connaître la diffusion que l'on sait.

On connaît l'épithaphe placée au Latran sur une fresque donnant la plus ancienne représentation de l'évêque d'Hippone:

«Les divers Pères ont expliqué diverses choses mais lui seul a tout dit en latin, expliquant les mystères dans le tonnerre de sa grande voix». (...) »

(Extrait de la conférence organisée par l'Institut d'Études augustiniennes, Paris, 13 mars 2003) [19]

✱

Tertullien indique bien d'ailleurs cette prolifération du christianisme malgré la répression en la matière :

V. Qu'importe ? plus la lutte grandit, plus la récompense grandit avec elle. Votre cruauté fait notre gloire. Prenez garde seulement qu'en nous poussant à bout, nous ne courions tous au-devant de vos exécutions, uniquement pour vous convaincre qu'au lieu de les redouter, nous les appelons de nos vœux. Pendant qu'Arrius Antonius se déchaînait contre nous en Asie, tous les Chrétiens de la ville, se levant en masse, s'offrirent à son tribunal. Il se contenta d'en faire emprisonner quelques-uns : « Misérables, dit-il aux autres, si vous voulez mourir, n'avez-vous pas assez de cordes et de précipices ? » Si nous étions d'humeur à répéter ici cet avertissement, que feriez-vous de tant de milliers d'hommes, de tant de milliers de

19 Voir aussi ici diverses sources sur ces apports : https://fr.wikiquote.org/wiki/Christianisme_en_Afrique_du_Nord#cite_ref-1

femmes de tout âge, de toute condition, qui présenteraient leurs bras à vos chaînes ? Combien de bûchers, combien de glaives il vous faudrait ! »²⁰

Gabriel Camps (*Les Berbères, mémoire et identité*, Paris, Éditions Errance, 1987, p. 98) met lui aussi l'accent sur cette symbiose à la fois spirituelle et charnelle:

«Une autre conséquence, encore plus évidente, de la conquête du VII^{ème} siècle fut d'avoir rendu impossible le développement de ces royaumes maures appuyés à la fois sur la force des tribus et sur ce qui restait de culture latine dans les villes, où elle se confondait avec le christianisme, partout florissant dans les limites de l'ancienne Afrique romaine.»

Joseph Cuoq relate ceci, toujours sur le même plan (*L'Église d'Afrique du Nord du II^{ème} au XII^{ème} siècle*, Paris, Le Centurion, 1984 p. 101) :

«La Maurétanie césarienne avait échappé à la conquête byzantine. Elle a connu -fait exceptionnel- une symbiose apparemment réussie entre Romains et Berbères. C'est ainsi que, vers 508, le chef berbère romanisé Masuna se déclare «roi des tribus maures et des Romains», entre la Moulouya et l'embouchure du Chélif. Les troupes romaines d'occupation laissées sur place s'étaient accommodées de la vie des Berbères et en avaient même partagé le destin. Et les Berbères de leur côté avaient cédé au mirage du prestige de l'empire romain.

Le royaume berbère de Masuna n'était d'ailleurs pas le seul. D'autres principautés plus ou moins indépendantes se par-

tageaient la région. Ainsi, entre Tiaret et Frenda, les grands tombeaux pyramidaux connus sous le nom de *Djeddar*, témoignent de l'importance de la dynastie berbère qui les fit construire aux VI^{ème} et VII^{ème} siècles. On trouve, à l'intérieur de ces tombeaux, sur certaines sépultures, des symboles chrétiens, tel le monogramme du Christ.

Le christianisme, véhiculé par la civilisation romaine, représentait alors la seule culture du progrès. Les tribus berbères les plus avancées s'y ouvrirent largement. Les plus grands centres en ont conservé des traces : Aïn Témouchent, Guetna, Tiaret, Altava. Signalons en particulier Tlemcen, où la stèle chrétienne la plus récente date de 651, soit trente-deux ans seulement avant que 'Uqba b. Nâfa' ne batte, à Tiaret, Berbères et Romains, groupés, peut-être, sous le commandement d'un des princes chrétiens ensevelis sous un des Djeddars voisins.»

Cuoq (*op.cit.*, p. 118) observe ceci :

«Notons d'abord ce constat : dans l'Islam importé par les envahisseurs, les chrétiens d'alors voyaient moins une religion nouvelle qu'une hérésie de plus, à l'instar de l'arianisme, du monophysisme ou du donatisme. Un saint Jean Damascène, fonctionnaire chrétien du Califat de Damas et Père de l'Église, ne considérait-il pas la religion des nouveaux maîtres de l'Orient comme une hérésie chrétienne ? On comprend mieux, dans ces conditions, que des chrétiens berbères aient passé à l'Islam, à l'exemple de Qusayla, pour avoir la vie sauve ou conserver quelque avantage.»

Decret (*op.cit.*, p. 262), fait le même constat :

²⁰ https://www.clerus.org/clerus/dati/2004-05/26-6/TERTU_2.html

« Le climat de la conquête avait été celui du *jihâd*, c'est-à-dire d'une guerre sainte : les combats furent menés pour soumettre les populations à l'islam. Or, dans cette nouvelle religion importée, bien des chrétiens ne voyaient en fait qu'une hérésie chrétienne, comme il y en avait déjà eu de si nombreuses en terre d'Afrique. Cet aspect explique que, par crainte ou par intérêt, certains soient passés à l'islam tout en croyant demeurer fidèles à une forme de christianisme » .

Cuoq s'était déjà interrogé plus haut dans son livre sur cette christianisation des Berbères (p. 25) :

«Quand Tertullien affirmait que beaucoup (*sic*) de Maures et de Gétules (entendez les Berbères) s'étaient déclarés chrétiens, qu'entendait-il signifier au juste ? Une allégeance à la religion alors en extension tout en gardant le culte ancestral ou une conversion profonde, bouleversant les anciennes croyances ? On ne le saura jamais. Même si l'on fait la part de l'exagération et de l'apologétique dans ces déclarations, on doit reconnaître, en dépit des défections, quelquefois massives, dues aux persécutions, que le christianisme était alors en pleine expansion, représentant un mouvement religieux bien élaboré intellectuellement et fortement structuré.»

Joseph Cuoq avance dans un autre passage cette réflexion qui n'est pas sans indiquer de précieuses informations qu'il nous faut citer quelque peu longuement tant elles forment l'une des ossatures scientifiques de la présente étude (*op.cit.*, *supra*, pp. 174-175) :

«Jusqu'au milieu du VII^{ème} siècle, le

christianisme était culturellement dominant dans tout le Maghreb, notamment dans la partie orientale. Dans les tribus berbères, il commençait à se répandre, surtout dans les campagnes proches des villes. Il est probable que son enracinement n'avait quelque profondeur que dans les milieux les plus romanisés, plus aptes à s'imprégner d'une culture chrétienne, exprimée en latin ou en grec, langues du pouvoir et du savoir.

L'arrivée inopinée des Arabes et leurs succès bouleversèrent le cours des choses tant pour le monde berbère que pour les populations chrétiennes romanisées.

Depuis le milieu du VI^{ème} siècle, la montée des Berbères sur le plateau de l'histoire n'avait cessé de s'affirmer. Elle atteint son sommet avec deux fortes personnalités : Quasayla²¹ et la Kahîna²².

21 Sur Quasayla, Cuoq note plus haut dans son livre (p. 109) qu'il était le chef des Awrêba. C'est, dit-il, un «personnage dont les auteurs arabes des XI-XII^{ème} siècles font plus grand cas que leurs devanciers.» Sans doute parce que ce fut lui qui, souligne Cuoq (p. 110) vainquit les Arabes lors de leur cinquième campagne, en particulier Uqba b. Nâfi, placé à leur tête.

22 A propos d'elle, Gabriel Camps (*op.cit.*, *Les Berbères...*, p. 98) écrit : « Cette femme, qui se nommait Dihya et que nous savons maintenant avoir été chrétienne est plus connue sous le sobriquet que lui donnèrent les Arabes: La Kahéna.»Cuoq, quant à lui, précise sur ce point, dans le même ouvrage cité plus haut, et après avoir relaté les huit campagnes qui ont conduit puis clos l'invasion arabo-musulmane : (p. 114)» (...) Les Byzantins n'étaient pas seuls, en cette septième campagne, à mener la lutte. La fameuse héroïne berbère connue sous le nom de Kahina (surnom arabe signifiant «devineresse») y tient une place centrale. Son origine est entourée de légendes. Elle appartenait à la tribu des Jarâwa (Zénètes). Elle prit la relève de Quasayla dans la résistance aux Arabes. Après les avoir battus près d'Aïn Beida, elle les poursuivit jusqu'à Gabès, boutant ainsi hors du pays les envahisseurs, qui se replièrent sur Tripoli. Après quoi elle entreprit sa politique de terre brûlée dans l'espoir de décourager toute nouvelle tentative d'invasion. De larges zones du pays furent alors dévastées et transformées en désert inhospitalier. Politique dangereuse qui lui aliéna les populations, qui, de guerre lasse, finirent par pactiser avec Hassan («b. Nu'man qui avait reçu mission de

Quant au dit effondrement du christianisme, Cuoq avance un questionnement plus nuancé (p. 174) :

«(...) comment la foi chrétienne, qui paraissait si vivante du III^{ème} au VI^{ème} siècle et qui se manifestait par un nombre considérable de sièges épiscopaux, a-t-elle pu disparaître dans sa totalité, laissant seulement des ruines que les siècles effacent progressivement du sol africain ? (...) relevons ce fait, trop souvent méconnu, que l'Église d'Afrique ne s'est pas effondrée tout d'un coup. Son déclin, provoqué par la conquête arabe, a duré un demi-millénaire.»

Conclusion

Revenons au livre de Joseph de Cuoq pour ce faire. Rappelons tout d'abord comment tout cela a-t-il débuté ?...

Cuoq pense (*ibid.*, p. 14) qu'au vu, par exemple, de l'hospitalité «qu'offrit l'antique nécropole juive de Gammarth (près de Carthage) aux tombes chrétiennes» cela tendrait à «prouver qu'au début les relations entre les membres des deux religions étaient fraternelles.» Ce qui implique, «peut-être», avance Cuoq que «les premiers prédicateurs de l'Évangile» se sont adressés «d'abord aux communautés juives, nombreuses à Carthage et dans les villes voisines». Mais, il semble bien qu'«assez vite» ajoute Cuoq, ces prédicateurs «se sont tournés vers les païens, descendants des Romains et des Puniques».

La présence conjointe du christianisme et du judaïsme se fait d'ailleurs sentir jusqu'au VIII^{ème} siècle, par exemple au Maroc. Ainsi Cuoq souligne ceci (p. 139) :

conquérir l'Ifrîqiya –p. 111-).

«Au VIII^{ème} siècle, le christianisme et le judaïsme semblent avoir été répandus au Maroc plus qu'on ne le pense généralement. C'est ainsi qu'un texte du *Qirtas* (d'Ibn Abî Zar', pp. 20-21) assure qu'Ildrîs et son fils, au cours de leurs campagnes dans le Tamesna, le Tadla et les montagnes environnantes, se heurtèrent à des tribus christianisantes et les contraignirent, ainsi que leurs voisines judaïsantes ou païennes, à passer, de gré ou de force, à l'Islam.»

Quant à la date d'un tel commencement, Cuoq mentionne que certains «ont voulu la faire remonter à quelque apôtre» Mais Cuoq qu'il n'existe «aucun indice sérieux en sa faveur.»²³ Cuoq préfère se ranger derrière l'avis d'Augustin:

« «C'est de toutes les régions (de la Méditerranée), affirme-t-il, que

23 Cuoq relate néanmoins certaines légendes significatives à cet égard (p. 150) qui remarque-t-il : «ont résisté à l'acculturation arabe et islamique, qui ne fut ni aussi rapide ni aussi envahissante qu'on serait porté à le croire.» Une de ces légendes «rapporte qu'entre Tebesa et Sbiba, à Aîn Arban, avait été déposé le cadavre, parfaitement conservé d'un homme égorgé longtemps avant la conquête arabe. On dit, précise al-Bakrî, que c'était le corps d'un des disciples (*hawariyûn*) de Jésus. (...) Ailleurs al-Bakrî fait mention d'une procession copte à Behnsa des Oasis, au cours de laquelle on transportait le corps d'un des apôtres (*hawariyûn*) de Jésus. Cette référence au collège des apôtres est un procédé littéraire pour accroître le prestige d'une relique chrétienne, exactement comme la revendication de l'appartenance à la famille du Prophète était, au moyen âge, une manière de s'anoblir et de capter la *baraka* divine. Cette référence aux Apôtres, nous la trouvons encore dans un curieux document en annexe au *Kitâb al-Siyar* d'al-Shammakhî, qui énumère, dans le Jabal Nafûsa, neuf églises à côté de 83 oratoires musulmans. Ailleurs, il dit en avoir repéré onze, qui remonteraient aux Apôtres. Et comme l'histoire ancienne ne peut se passer de merveilleux, il rapporte qu'il existe dans le Jabal une roche qui tache de sang les vêtements qui la touchent : «C'est, dit-on, le sang de trois martyrs, dont deux furent tués, près de 60 ans avant la naissance du Prophète, le troisième, qui était du Jabal Dammar, se livrait là à la dévotion quand il fut tué.» Rémanences d'une histoire ou d'un culte de martyrs chrétiens, happées par la légende.»

l'Évangile est venue en Afrique» (*Epist.* XLIII, 7) ; Carthage, était, en effet, un carrefour de toutes les races et de tous les milieux. Rien ne s'oppose à supposer qu'il y ait eu, dès le I^{er} siècle, des conversions au christianisme, ou peut-être même une communauté naissante. Pure hypothèse, encore une fois, que ne confirme aucune preuve littéraire ou archéologique. Les plus anciennes mentions du christianisme en Afrique datent de la fin du II^{ème} siècle. »

A partir de cette date Cuoq fait état de persécutions (*supra*). Il s'appuie (pp. 16-17) sur *l'Apologétique* de Tertullien, témoin de cette martyrologie, dont il a été déjà fait état plus haut ici :

«Chaque jour, rapporte-t-il, des chrétiens comparaissaient devant les tribunaux. La cause ne traînait pas en longueur ; accusés, ils ne se défendaient pas ; interrogés ils avouaient ; condamnées, ils s'en faisaient gloire.»

Cuoq énumère par la suite (*Ibid.*) un certain nombre de faits similaires qui, pour lui,

«suggèrent l'existence d'une communauté chrétienne, qui a formé ces martyrs, les a nourris spirituellement et a su leur rester fidèle par-delà la mort, ainsi qu'en témoignent les nombreuses basiliques construites plus tard en leur honneur, à Carthage et ailleurs.

Fait encore plus significatif de l'importance et de la vitalité de la communauté chrétienne : Agripinus, premier évêque connu de Carthage, parvient à réunir autour de lui, en cette même cité, 70 évêques d'Afrique Proconsulaire et de Numidie. Ce fut le premier concile africain mentionné par l'histoire. Il se

tint entre 218 et 222. Le chiffre étonnant de 70 évêques est avancé par saint Augustin. Peu à peu, au cours des décennies précédentes, s'étaient donc constituées, en au moins 70 bourgs ou villes, autant de communautés chrétiennes groupées autour de leur évêque et de leurs prêtres.»

Cuoq explicite d'ailleurs la persécution effectuée à l'époque par Septime Sévère à cause du «*nombre croissant des convertis et leur refus de célébrer le culte dû à l'empereur*». Cuoq cite Tertullien (voir aussi ici, *supra*) qui avait lancé au proconsul d'Afrique (p. 18) :

«Nous sommes une multitude et nous formons presque la majorité dans chaque ville.»

Exagération sans doute, écrit Cuoq, mais il ajoute que cela «devait reposer sur une part de vérité pour que Tertullien se la permette devant un personnage aussi bien informé qu'un proconsul».

Cuoq indique aussi ceci lorsqu'il relate la vie de Cyprien :

«Quand en 253, les diocèses de Numidie, furent dévastés par des tribus berbères, il organisa en faveur des captifs une collecte qui lui permit d'envoyer un secours d'environ 100 000 sesterces.»

Et sur un autre plan, celui des langues utilisées dans les communautés chrétiennes, Cuoq donne une indication intéressante, même si elle est limitée (p. 38) :

«Le berbère, ou mieux le libyque, n'a

pas de littérature. Aucun écrivain ne l'a utilisé. Seul, Saint Augustin en a conservé quelques mots, modeste vestige de la préhistoire d'une langue, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours (...).

Lorsque Cuoq fait état des diverses et graves dissensions qui ont secoué et affaibli l'Église d'Afrique (Chapitre IV, pp. 40 et suivantes), suite aux persécutions qu'ont subi les chrétiens, la dernière en date étant celle de Dioclétien (303 à 306), il donne de précieuses indications sur l'origine des populations qui étaient concernées (p. 41), par exemple lors du schisme donatiste qui, malgré son extinction progressive à l'époque d'Augustin, continua à faire sentir son poids «cinquante ans seulement avant la conquête arabe» (*Ibid.*, nous en parlerons dans un instant):

«En fait, jamais la révolte n'a été une contestation du pouvoir central. Romains, les donatistes l'étaient en majorité. La population d'origine berbère n'avait, en ce IV^{ème} siècle, qu'une conscience tribale et s'accommodait aisément de la domination de Rome. Le particularisme berbère ne s'affirma avec force que plus tard, en face des Byzantins et des Arabes.»

Augustin aurait-il paradoxalement sauvé théologiquement l'unité de l'Église de Rome, mais, en même temps, affaibli sociologiquement l'Église d'Afrique ? Car les élites locales ne pouvaient plus contrôler leur ascension en dehors de sa subordination aux *desiderata* de Rome. Cuoq répond que cela ne se posait pas en ces termes puisqu'il observe (p. 90) qu'à l'époque du règne de Byzance, sous Justinien, lorsque celui-ci libéra l'Afrique des Vandales, les évêques ne devinrent pas de «serviles exécutants des volontés impériales». Cuoq ajoute :

«Ils gardaient toute leur indépendance de jugement. Les difficultés, dans lesquelles leur Église s'étaient débattue depuis Cyprien, les avaient habitués à regarder vers le pape de Rome, plus proche d'eux à bien des points de vue que le majestueux empereur de Byzance.»

Mais est-ce que cela ne voulait pas plutôt dire que lorsque l'empereur prétendit supplanter hiérarchiquement le Pape, les évêques d'Afrique préféraient plutôt rester autonomes pour des raisons sociopolitiques que proprement théologiques ? Cuoq fait par exemple état de données qui limitent ce rapprochement des évêques envers leur hiérarchie ecclésiastique.

Cuoq relate ainsi que l'attitude de Rome fut parfois «équivoque», ce qui entraîna une défiance de la part des évêques d'Afrique, par exemple à l'époque du pape Vigile lorsque celui-ci ne prit pas franchement position pour les évêques d'Afrique lors d'un conflit qui les opposa à l'empereur Justinien (p. 91) :

«(...) en face de l'attitude équivoque du pape Vigile en cette affaire, les évêques africains, malgré la dévotion qu'ils nourrissaient envers l'évêque de Rome, n'hésitèrent pas, avec toute la fougue de leur tempérament, à l'accuser (...) par ses déclarations peu claires, allant même jusqu'à l'exclure de leur communion. On frôla le schisme.»

Finalement, il est alors possible d'avancer comme hypothèse heuristique globale que la conjonction, *accidentelle*, entre la fin du schisme donatiste, la domestication de l'Église d'Afrique opérée par Byzance, la montée en puissance de tribus berbères peu enclines à se christianiser, -surtout s'il

s'agissait de s'affilier institutionnellement à l'Empereur, cette *agrégation non voulue de facteurs*, -(comme le dit dans nombre de ses ouvrages Jean Baechler à propos de la dimension historique)-, a pu créer, concomitamment, cet affaiblissement général qui rendit plus aisée l'invasion arabo-musulmane.



NATIONALISM AND DEMOCRACY (WHAT WAS KNOWN FOR A FACT ABOUT THE SUBJECT BY 2015¹)

By Liah Greenfeld²

lvg@bu.edu (Boston)



It is a huge disappointment to me that the little objective, reliable, logical and empirical, knowledge about humanity which we possess is still so little known. Because there is still no science of humanity and, instead, what without any justification stands for it is the form of shameless activism which calls itself – again without any justification – “social science,” it is the tropes which we allow this activism to spread from the academic pulpits and not facts and their actual study that determines what the public takes for knowledge. So, I must repeat and repeat and repeat. As I prepare the 2nd edition of the *Advanced Introduction to Nationalism*, I summarize what was known for a fact about the subject in 2015, when the original edition was completed.

Nationalism is, in the first place, a new form of consciousness, dating back only to

the 16th century in only one, not particularly important at the time, society – England. An indirect product of the physical destruction of the feudal aristocracy there in the course of the Wars of the Roses, which, among other things, deprived the reigning feudal-religious consciousness of credibility and created a need for a vision of reality in greater correspondence with the experiences of the common people rising from below to replace the deceased in the ruling class, the new consciousness was egalitarian and implied popular sovereignty. This consciousness became the foundation of the new type of society – called “nation” (thus, nationalism) – *modern* society, which within a century emerged in England, to be in the next four centuries imitated around the world.

Being the cultural framework of modernity, nationalism shaped every aspect of modern life. In this context, politics offers itself as the most natural starting point for the discussion because it is generally accepted that nationalism is a political phenomenon and nobody disputes its influence on politics, if usually

1 <https://www.revueargument.ca/article/1998-10-01/72-ecographie-du-nationalisme-presentations-des-theses-de-liah-greenfeld.html>

2 University Professor, Sociology, Political Science, and Anthropology Boston University lvg@bu.edu ; greenfeldliah@gmail.com ; <https://substack.com/@liahg>

for all the wrong reasons. The right reason, which is extremely rarely acknowledged, however, demands that we accept this offer. Nationalism is the consciousness which presupposes that the just society be formed as a nation, that is, as a sovereign community of fundamentally equal members and shared identity. These principles, classically phrased as “Liberty, Equality, Fraternity,” are the principles of democracy. A nation, therefore, is necessarily a democracy; modern politics is democratic politics. Nationalism, in other words, implies democracy.

Democracy – also “government of the people, for the people, by the people” – means elevation of the general populace to the position of highest respect and authority, makes it the object of supreme commitment and dedication for its members, and focuses thinking on its character and divination of its needs, interests, and will. This naturally gives rise to ideologies of “populism,” “socialism,” “communism,” all of which (under different names of “people,” “community,” “society”) worship the general populace and none of which could be conceivable before the advent of nationalism. These ideologies are substantially the same and differ only superficially. What is most important about them is that all of them are essentially nationalistic and democratic. The cause for which they advocate is always the fuller realization of the nationalism’s principles of equality, popular sovereignty, and inclusivity of national identity, or, put differently, a fuller realization of democracy.

At the same time, neither nationalism nor, therefore, democracy that it implies are homogeneous. The core principles of nationalism are interpreted differently, giving rise to three types of nationalism, appearing chronologically in the following order: 1) individualistic-civic national-

ism; 2) collectivistic-civic nationalism; 3) collectivistic-ethnic nationalism. Individualistic-civic nationalism emerges when the nation is defined as an association of free and equal individuals with the plural pronouns (we and they) corresponding to the nouns “nation” and “people.” The logical priority of the individual in the conception of the nation in this type of nationalism results in the civic definition of national membership, which makes belonging a matter of free choice and individual will. Such were at their origins the first, English/British nationalism and American nationalism. Collectivistic-civic nationalism develops when the nation is conceived as a collective individual with the corresponding singular pronouns (it or commonly she) and its own will, needs, and interests largely independent from the wills, needs, and interests of the human individuals composing the nation, but when national membership is still a matter of free choice. The paradigmatic example of this type is French nationalism. Collectivistic-ethnic nationalism is the function of the collectivistic definition of the nation and the definition of national belonging as a matter not of a free choice but rather of an inescapable necessity – being physically born into the nation, blood, genetic inheritance, or race.

Individualistic-civic nationalism which consistently prioritizes the individual is institutionalized as liberal democracy oriented to the preservation of human, that is, individual, rights. The will, needs, and interests of the nation in this case reflect the wills, needs, and interests of the majority of the individuals composing the nation, and its government (the state) represents this majority. Collectivistic nationalisms presuming that the will, needs, and interests of the nation cannot be gauged from the expressed will, needs, and inter-

ests of the majority call for a special elite capable to discern the will, needs, and interests of the nation; as a result, they are likely to be institutionalized in democracies that are authoritarian. In the case of collectivistic-civic nationalisms, however, this tendency towards authoritarianism is contradicted by the recognition of the individual freedom in regard to the membership in the nation. Collectivistic-civic nationalisms, thus, are reflected in turbulent histories and produce democracies which oscillate between authoritarian and liberal regimes. Collectivistic-ethnic nationalisms, in contrast, which consistently deny individual freedom both in regarding the nation as a collective individual and in postulating that national membership is biologically determined, are inevitably institutionalized in authoritarian democracy. To sum up, nations embody the principles of fundamental equality of membership,

popular sovereignty, and shared identity. They are by definition democracies. However, depending on the type of national consciousness they institutionalize (and the interpretation of the core ideals of liberty, equality, fraternity in them), they produce different kinds of democracy. Democracy can be liberal and it can be authoritarian. It is a logical and historical mistake to believe that authoritarianism is the opposite of democracy, of which it is a variety; instead, authoritarianism is the opposite of liberalism which embodies the prioritization of the individual and individual rights in politics.





**Sara Wajcman, Elle meurt de faim dans le ghetto de Łódź en 1942.
Sara avait 10 ans**



Maïa Puder 25 ans . Elle était une future actrice.
Venue pour danser à la Nova Festival. 7 octobre 2023



Souvenez-vous de Aviv Hajaj, 19 ans



Souvenez-vous de Laurie Vardi, 24 ans,
Elle voulait juste danser.

CURRENT SENSIBLE MODEL OF AUTHORITATIVE FIGURES IN INDIVIDUAL'S PERCEPTION

by Dr. Oleg Maltsev and Iryna Lopatiuk

drmaltsev.oleg@gmail.com



Abstract

The aim of the study is to examine how «authoritative figures» influence the contradiction between the individual and the group. This is done in order to understand how a person's worldview is formed. The study looks at general, universal and particular aspects of personality development as a subject of life, and the specific ways in which it is expressed.

The purpose of our scientific exploration is the philosophical comprehension of the current sensible model of authoritative figures in the worldview of personality.

Our study focuses on the interrelation between groups and individuals in the process of realising reference interactions, and the role of authoritative figures in understanding these processes. We use the current model of authoritative figures, formulated by the Soviet academician G.S. Popov, as an epistemological tool. Five elements that directly constitute the structure of the model of authoritative figures were identified in the structure of G.S. Popov's model; these elements are in motion, with only some authoritative figures remaining constant and others being variable.

The hypothesis of our article is that G.S. Popov's current model of authoritative figures reflects fractal relations in the processes of transfer, replication and scaling in the dialectics of the group-individual relationship.

The relevance of the study of personality formation in the dialectical contradiction is increasing in the modern formation of globalised relations; it is also related to the processes of digitalisation, as one of the significant channels of socialisation until recently were and largely remain the mass media, but microsocial relations are increasingly manifested in social interactions in the Internet environment and have microsocial features that scale to the meso- and macro-levels of social interaction.

In microsocial relations, the formation of personal philosophy, in particular the choice of authority figures, is temporal, hence fractal. At the meso- and macrolevels, the existence of the following tendencies is revealed:

a) **microsocial relations are scaled outwards**, thus determining the order of formation of macrosocial relations;

b) **fractal models of individuals' authoritative figures create self-similar structures**, transferring their features outwards, into groups.

Key words: memory, phenomenology of memory, fractal model of authoritative figures, reference group, dialectics «individual vs. group».

Relevance of the study. Problematics and statement of the research question

Global threats, which are increasingly characterised by impact and destruction, determine the subject matter of microsocial relations at the level of microgroup interrelations and relations between the individual and the reference group. Therefore, the study of personality formation in the dialectical contradiction between the individual and the group is increasingly relevant in the context of modern globalised relations.

The relevance of our study is also connected with the processes of digitalisation, as one of the essential channels of socialisation until recently were and largely remain the mass media, but microsocial relations are increasingly manifested in social interactions in social networks and have microsocial definitions. Therefore, the object of our research is the worldview of the individual in the cross-section of the dialectical relationship of the group - individual as definitions of the human memory environment, the subject of the research is the theoretical model of 'authoritative figures', reflecting the mechanisms of replication and scaling of social behaviour and activities of the individual.

The purpose of our scientific exploration is the philosophical comprehension of the fractal model of authoritative figures in the worldview of the individual.

The subject field of our study actual-

ises the study of the group-individual relationship with the help of such an epistemological tool as the current model of authoritative figures formulated by the Soviet academician G. Popov (Popov, 1951).

The study of the contradiction between the individual and the group aims to determine the general and universal aspects of the development of the individual as a subject of life and its specific manifestations. G.S. Popov's «current reasonable model» used the integrity and connectedness of others' behaviour and life strategies as a model of self-determination, and designated these as «authoritative figures». The 'current' label was given to this model because of its dynamism and mutability. The 'sensible' label was given because it suggests a rational choice on the part of the person concerned, at least to some extent, and thus subjectivity. The model is the key to studying an object, because it reflects the essential relations that make this possible.

In the structure of G. Popov's model five elements, which directly constitute the structure of the model of authoritative figures, have been singled out; moreover, these elements are in motion: only some of the authoritative figures remain constant (unchanged), and some of them are variable. **The research concept of our article is that the current model of authoritative figures of G. Popov (Popov, 1951) reflects fractal relations in the processes of transfer, replication and scaling in the dialectics of group-individual interrelation.**

The auxiliary hypothesis is the assumption that the current reasonable model of authoritative figures determines in the group-individual relationship the development of personality, its worldview, as sensual perception, worldview, as an image reflection of the world, worldview in, in

fact, comprehension and rational choice, as well as the picture of the world according to V.I. Volovik (Lepsky, 2016).

The study of socialisation patterns at the micro level, the interrelationships between individuals and groups, and the current model of authority are the hallmarks of scientific novelty. This model enables us to identify the essential self-similarity of the individual, determining not only socialisation but also resocialisation in fractal scaling, replication in meso- and macro-group interactions, and, consequently, the significant characteristics of the world-view.

The purpose of our scientific exploration is to philosophically comprehend the current sensible model of authoritative figures. We want to understand this as a reflection of the mechanism of reference formation. This is in the reference group-individual relationship.

Previous research

It is believed that one of the first scientists who investigated the dialectics of the formation of standards in the relationship between a group and an individual was Herbert Hyman, who introduced the concept of «reference group» into the scientific apparatus. However, some other studies also served as prerequisites.

In 1903, W. DuBois (DuBois, 1903) illustrated, to some extent, the concept of multiple reference group theory in his book *The Souls of Black Folk*. DuBois probably used C. Cooley's theory of «looking in the mirror of the self» as a parallel to describe his experience of the dual and sometimes contradictory consciousness of both a person of colour and an American.

«...It is a peculiar sensation, this double-consciousness, this sense of always looking at one's self through the

eyes of others, of measuring one's soul by the tape of a world that looks on in amused contempt and pity. One ever feels his two-ness,—an American, a Negro; two souls, two thoughts, two unreconciled strivings; two warring ideals in one dark body, whose dogged strength alone keeps it from being torn asunder.» (DuBois, 1903)

DuBois seems to indicate that the attitudes, behaviours, norms of 'others' or certain groups do play an important role in how one defines oneself or feels about oneself. Thus, implicit in this example is the *notion of reference group theory*. Another way of looking at this theory is to consider the role that others play in defining the life world of group members. For example, defining a situation as critical means shaping any possible solutions for members of that world. For example, when using reference group theory, members of certain groups will be acutely sensitive to issues that they feel are important to them.

Hyman advanced the conceptualisation of reference group theory. He defined «subjective status» as «a person's perception of his or her own position relative to other persons» (Hyman, Singer, 1968:147). He was the first researcher to formally use the term «reference group». A year later, in 1943, Newcomb conducted a study of social relationships among students at Bennington College in Vermont entitled *Personality and Social Change - Religion Formation in a Student Community*. In the chapter on Personality and the Role of the Community, Newcomb described that the participants in the study: '*...allocated roles among themselves (...) according to personality characteristics already existing and now developing, and that these characteristics determined what role individuals would play among them*'. (Newcomb, 1957: 169)

Hyman stated that «...the role of society is to mediate between social attitudes and other personality characteristics» (Hyman, 1942). However, in this example, the attitudes, behaviours and norms of others (in this case a reference group) have some influence on the attitudes, behaviours and norms of individuals.

The group is described by him as a social unit consisting of a number of individuals who have a (more or less) defined status and role relationship with each other and who possess a set of their own values or norms. This set of values regulates the behaviour of individual members, at least in matters of consequences for the group (Sherif, 1948).

Reference group theory distinguishes between two types of phenomena - normative reference groups and comparative reference groups (Hyman, 1942, Sherif, 1948). Researchers such as M. Sherif, T. Newcomb, and R.C. Merton (Merton, 1957) have used such definitions to develop a basic theory relating to reference group influences.

A normative reference group is defined as a group that motivates individuals to gain or maintain recognition. In order to achieve this, individuals adopt views that they believe to be in line with the consensus of opinion (norms) among group members (Kelley, 1952). Standards for individuals are set and enforced by the group in the context of normative reference group theory. Such standards are often referred to as group norms.

A comparative reference group, on the other hand, is a group that individuals use as a standard or reference point when evaluating or comparing themselves with other individuals or groups. According to Kelley (1952), in comparative reference group theory, the evaluations of an individual by members of the reference

group are largely irrelevant. When it comes to comparative reference groups, the reference group is a kind of standard or 'benchmark' that people or others use to make judgements (Kelley, 1952).

A. Hurtado's (1994) study examined how history and macro-social structures influence individual behaviours in Mexican immigrants and Chicanos, in line with more recent research related to reference group theory. The differences between immigrants and ethnic groups were found to be mainly due to changes in the immigrants' source groups, as they compared themselves to a larger population of people who either engaged in or discouraged the acceptance of traditional American culture. The introduction of four new theoretical concepts was accompanied by Pendleton and Chatman (1998) invoking the abstractions of reference group theory. 1) social norms, 2) worldviews, 3) social types, and 4) information behaviour. Specifically, when studying information behaviour, Pendleton and Chatman wrote that a worldview is 'a complex philosophy... A system of shared experience that provides a perspective or point of view'. It serves as a measure for evaluating role, position, status, etc. within a network of similar other roles and for assessing the relevance of events, people, happenings, etc. in the wider social world (Pendleton, Chatman, 1998).

This definition of 'worldview' emphasises reference group theory because a group of people share common experiences, and based on these experiences, group members evaluate what behaviour, norms and values are appropriate for them. «In most situations in life, we express what is important to us based on how others will agree with our interpretation of what is important» (Pendleton & Chatman, 1998). In the context of reference group

theory, these are entities that possess a distinctive existence that is both historically and culturally momentous. Information and informational influence is seen as a means to condition the process of forming a worldview picture. This happens in an Individual vs. Group interaction.

Discussion

The reason why we're studying the relationship between the reference group (individual) in the mechanism of realisation of the reference interaction and the role in understanding these processes is that it's relevant to the subject field of our research. We're using an epistemological tool to do this: the current model of authoritative figures formulated by the Soviet academician G.S. Popov (Popov, 1951). *The concept* of a «reference group» is one that acts as a source of norms, regulating the behaviour of the individual. It also serves as a reference point for a number of problems that are significant to the individual when resolving the paradigm «worldview - being». *The term* 'reference group' was introduced by G. Hyman in the 1930s, who defined it as 'a real or imaginary social community acting as a reference or role model for an individual; a group to which he or she would like to belong' (Hyman, 1968).

The reference group can be either a small or large social group. This is based on previous research. For a child, the reference group is usually the family; for an adolescent, it is often a group of peers; for a young person, it is frequently the student body in general; and for an adult, it is typically representatives of a prestigious profession. The higher the level of social maturity of an individual, the more requirements he or she makes of the community he or she chooses as a reference group, and vice versa. Young people who have not had

a chance to complete secondary or higher education, who have not achieved a successful career, and who were brought up in difficult or unfavourable families, often turn to delinquency. This is partly because they look to local «authoritative figures», people with a criminal past, as their role models. A normative reference group is one to which an individual wishes to belong, sharing its philosophical view of the world and way of life.

The comparative reference group then acts as a standard by which the individual can assess themselves and others. One and the same reference group can be both normative and comparative.

Thus, the choice of a reference group is determined at the individual level by such processes as comparison and socialisation, and can be:

A) accidental (e.g. birth or social relations in the yard);

B) imposed (e.g. parents' choice of organisation and institution for upbringing, such as kindergarten or tutors); or

C) conscious (personal, independent). When comparisons are made with a reference group, the current social position of the person is evaluated and the right reference point for future promotion or career building is chosen. He or she assimilates the norms and values of the reference community during the process of socialisation. This involves first identifying with the community and then adopting its cultural patterns of behaviour.

We can sum up the main points of the theory of reference groups and how they form as follows:

- individuals are influenced by groups that they perceive to be important;
- Individuals use certain groups as a guide to how they should behave (normative reference groups).

Individuals use groups as a basis for comparing themselves to others (comparative reference groups).

- Individuals may use more than one group as a reference point (multiple reference groups).

Groups that individuals use as a reference point can influence the attitudes and behaviour of individuals who may or may not be members.

When interacting with a reference group, an individual forms values and meanings that determine their current reasonable model of authoritative figures, as well as a certain understanding of the world as a unity of perception, worldview and understanding. **The current reasonable model of authoritative figures** is the result of the dynamic interaction of the human «I» with the prototypological, informational, biological, unconscious and social system of relations at the micro- and macro-level. This is expressed in the system of authoritative figures of the «I». This scientific concept was described by the Soviet academician G. S. Popov, who theorised that the 'current sensible model of authoritative figures' consists of five authoritative figures (Popov, 1951). These five authoritative figures generate the fundamental skills that a person uses automatically and unconsciously.

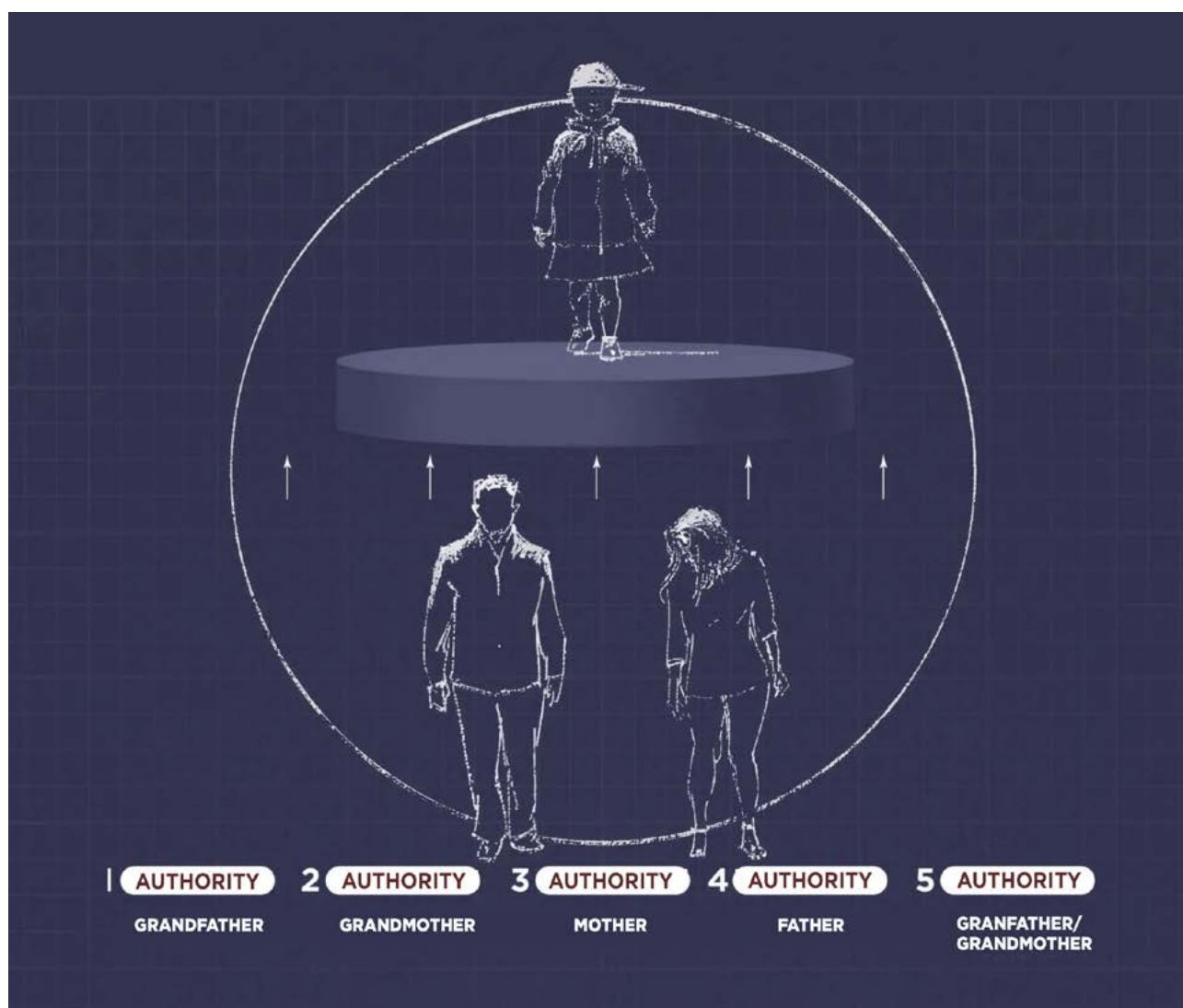
The way this model works is important for understanding how memory works. In his work *Fundamentals of Self-Learning: Methodological Observations and Recommendations*, he described the logic as follows: 'A child is born and grows up. At a very early age, the first authoritative figures a child comes into contact with are their parents, mother and father. Everyone has parents. But if the parents are absent, these authoritative figures have 'substitutes' — other people who become the first authoritative figures instead of the parents.

Popov (1951) stated that they constitute the two of five authoritative figures in the current reasonable model, thereby shaping the foundation of the child's philosophy and worldview.

In addition to parents, there is also usually an older family generation, that is, grandparents. However, this would result in six people (two parents, two grandmothers and two grandfathers). Nevertheless, there are 5 components in the model, as one authority falls out, and this is due to the fact that in this construct 1 authority will always be a 'non-player', not sufficiently influencing the processes of comparison and socialisation. It should be noted that at this stage of socialisation there is a choice and dominance of some family authoritative figures and deactualisation of others.

In the reference state, the child looks up to both mother and father as authoritative figures, on the condition that they treat this person equally well. The mother is an authority figure in some areas, and the father in others. Accordingly, there will also be grandmother favourite or grandmother unloved (or less favourite), and likewise grandfather favourite or grandfather unloved. No matter how this model is varied, there will always be five authoritative figures in any combination, since one authority will always «fall out» with a person. The current reasonable model of authoritative figures is based on this mechanism, which largely coincides with G. Hyman's definition of the primary normative referent. (Hyman, 1968).

If some relatives are not present in an individual's life for some reason, other people («substitutes») will fulfil these five authoritative roles. In the event of a lack of authoritative figures within the family, there is a potential pathway to establish a comprehensive set of these figures.



Note also that a child's categories of perception are somewhat different from those of an adult. A child does not «discuss» the future with himself because he lives only in the present. The moment he starts considering the future — who he will become and what his worldview will be — he becomes an adult. At that moment, he stops being a child. A kind of timeline of destiny is set in motion.

As a person ages, their passions change, as does their assessment of values (Achnich, 1979). This is connected with the emergence of other concepts, new critical categories, self-determination and rationalisation of relations with the world, as the most important stage of comparison and socialisation of a person.

For example, concepts such as benefit and perspective are incorporated into a person's way of thinking, even though they did not previously concern them. For this reason, the current reasonable model (five authoritative figures in the reference group) plays an important role in a person's development up to the age of 12. The importance of these processes in personality development was written about by academician G. S. Popov (Popov, 1951). The mechanisms for replacing the current reasonable model of authority most often arise at the age of 12. The crux of the matter is that, in most cases, a person's life up to the age of 12 is spent, in a sense, «with mum by the hand». They cannot break away from their mother and consequently

cannot do anything. The external environment is a key factor in determining the automatic replacement of the current reasonable model of authority. For example, a child starts walking in the yard with their peers and goes to school, where they meet new people. These 'new' people are not like his family. In addition, these 'new' people behave inappropriately, and they may offend, harm, or say mean things, or they may take something away.

The external reference relations in socialisation institutions, for example, in school, mean the expansion of the field of authoritative figures and the emergence of conflicts and contradictions with the shaped reference field of authoritative figures. At school, a person encounters a different type of authority figure who challenges their current understanding of authority — a teacher who says one thing and their mother at home says another. The young man must redefine his perception by choosing between family and society. He comes to understand that the people in positions of authority in his society are not able to provide solutions to the pressing issues he is facing. This indicates a necessity for a transformation in the prevailing authoritative image or source, which, according to M. Achtnich, encompasses not only motor or professional aspects but also moral and ethical dimensions (Achtnich, 1979). This marks the beginning of the transition to the automatic replacement of the current reasonable model of authority, or elements of the model, as influenced by external factors. By around the age of 12, a person has typically developed a tendency to replace authority figures in various settings, such as the family and society, with the figure they perceive as «stronger» and more effective in addressing tasks that align with their interests (Hope, 1998).

By the age of 12, individuals move to a new level: high school. Here, they observe an even greater difference between the upper and lower classes. The pecking order of the school's hierarchy becomes clear. It is at this time that a person begins to develop an idea of what they want to do (joining a sports club, taking dance classes, etc.). This place is where people become acquainted with each other, and «adult authoritative figures» come to the fore. These are the people that one wants to follow, the ones that one chooses for oneself. Thus, a person tends to choose authoritative figures both inside and outside of school. In his behaviour, a person is guided by this ideal reference group when evaluating events important to him, in his subjective relations to other people, but which he is not a member of for some reason. Such a group is especially attractive to him (Hyman, 1968).

According to G.S. Popov, the next, third volume of authoritative figures arises in a person when he starts reading books, watching TV, films, etc. The ideal reference group can be a group of people who are not members of the group. An ideal reference group can be both real in the social environment and fictitious (in this case literary heroes, historical figures of the distant past, etc.). They do not exist, in fact, in nature, and a person invents these authoritative figures (Popov, 1951). In this case, we can assert that in the process of socialisation and comparison the most important channels are such mediators as books, mass media, etc.

These key positions describe the dialectical relationship «group - individual» as a certainty of the human memory environment, allowing us to make a philosophical cross-section of standards in the interaction between an individual and a reference

group. And since we have considered some key milestones and stages of microsocial relations at the level of microgroup interrelations of the relationship between an individual and a reference group, it is further suggested to consider the relations of such interrelations at the meso-level and macro-level.

For this purpose, first of all, let us consider the concepts of «Gemeinschaft» and «Gesellschaft» introduced by the German sociologist Ferdinand Tönnies. Gemeinschaft (Gemeinschaft) and Gesellschaft (Gesellschaft), usually interpreted as «community (sociability)» and «society», are categories used to classify social relations into two dichotomous sociological types that mutually define each other (Halbwachs, 1966; Erll, 2005).

The concept of Gemeinschaft social ties can be understood in relation to the dichotomy. On the one hand, these ties are characterised by personal social interactions, encompassing the roles, values and beliefs that are shaped by these interactions. In this sense, Gemeinschaft can also be conceptualised as a specific «my society, my environment, my surroundings, my milieu, my community». In contrast, Gesellschaft is regarded as being associated with indirect interactions, impersonal roles, and formal values and beliefs that are derived from these interactions. Externally, Gesellschaft can be translated as «society» on a macro level (Halbwachs, 1966).

According to studies of the dichotomy «Gemeinschaft» - «Gesellschaft» (reflecting the dialectical unity and struggle «individual vs. group», «mine - theirs», «us - them», etc.), a certain model of authority is formed. This is the «community of individuals in my environment» (Halbwachs, 1991). The concepts of Hyman and G. Popov on the principles of supple-

mentation can be used in methodological unity with these provisions, since they reflect the dynamics of the individual vs. group contradiction and correlate with the requirements of the external environment. The provisions do not contradict this. In micro-social relations, the formation of a person's worldview is a temporary component. This is because it is a fractal. It is modified in other relations.

Turning to the study of meso- and macro-levels, the following trends are evident:

A) Microsocial relations are scaled outwards, thus determining the order of formation of macrosocial relations. By scaling, according to the research of Geoffrey West, we understand the following (West, 2017):

The central theme of the book is scale and scaling, which is defined as the way something changes when its dimensions change. The book also introduces the basic rules and principles to which scale and scaling are subject. These principles are used as starting points for almost all the reasoning presented in the book. When viewed from this perspective, it becomes apparent that the emergence and principles of action of cities, companies, plants, animals, our bodies and even tumours possess remarkably similar characteristics. Each of these systems is a variation on a common, universal theme that manifests itself in systematic, mathematical regularities and similarities in their organisation, structure, and dynamics (a fact that surprises not only J. West). In the book *Scaling*, he writes that, in the simplest sense, scaling is simply the way a system responds to changes in its size. A broad, generalised conceptual framework is the root of the similarities we see. This framework allows for a common unifying method of unders-

tanding all these heterogeneous systems. It also allows us to address, analyse and resolve many fundamental questions (West, 2017).

The transition from small to large is frequently accompanied by an evolution from simple to complex, with the fundamental elements or constituent parts of the system remaining constant or fixed. J. West explains that this feature is common to engineering and economic systems, companies, cities, organisms and evolutionary processes, and is perhaps most pronounced in the latter. Take skyscrapers, for instance. These are significantly more complex than a simple family home in the countryside, but the fundamental principles of their structure and design – including mechanics, energy and information transfer, the size of electrical outlets and water taps, telephones, computers, doors, and so on – remain roughly the same regardless of the building's size. (West, 2017).

The elements' fundamental composition remains consistent when transitioning from a single-person dwelling to a New York skyscraper. West (2017) states that the evolution of living organisms has led to the existence of a wide range of sizes and an extraordinary variety of types of morphology and interactions.

The sensible model of an individual's authoritative figures set (his/her areal «gemeinschaft») also shows external trends of authority replacement in the same form. The modern era is characterised by digitalisation, the transition to the virtual world, and the development of social networks and the Internet. These social processes dictate change, resulting in the emergence of new experts, specialties and authoritative figures. Such tendencies of replacement and 'forgetting the dead' occur as a result of them becoming unnecessary and irrelevant. «Gone» and, on the contra-

ry, «new» authoritative figures emerge not only at the micro level, but also at the level of macrosocial relations, which can also be correlated with the trends of «Gesellschaft» (Halbwachs, 1991).

B) Individuals' fractal patterns of authority create self-similar structures, transferring their features outward, into groups.

Digitalisation, the emphasis on hyper-reality, and the transfer of many activities to the virtual world are creating new trends, authoritative figures, and standards. Whereas a few decades ago the profession of 'journalist' was highly respected, today fractal models have created new professional niches. It is 'easier', 'more profitable' and 'faster' to become a blogger and write reviews. Instead of a whole network of people in the event industry, small groups of individuals have formed communities, such as streamers — people who entertain others online with games, music and other activities.

The transfer of the same tendencies from the small model of 'individual vs. group' games, communication and joint activities, which are a common part of life, hobbies and free pastimes, to the 21st century, is remarkable. In this century, these tendencies have formed new 'professions', such as blogger, streamer and influencer (a benchmark that evaluates and lobbies for the quality of certain goods using the method 'I demonstrate what I choose and why...you want to be a benchmark like me — do as I do'). Moreover, such new-born «crafts» in the 21st century meet the requirements of the 21st century, including minimal time spent acquiring a relevant skill, an unwillingness to «spend» 5-10 years on professional education when it is possible to earn money «here and now», the ability to «make interesting content» and thus manage people's attention, and so on.

As Geoffrey West notes, and we agree, «this remarkably systematic behaviour is called scale invariance or self-similarity and is an inherent property of power laws. It is closely related to the concept of the fractal. Fractality, scale invariance and self-similarity are to some extent a ubiquitous property of nature at all its levels, from galaxies and clouds to cells in our bodies, human brains, the internet, companies and cities» - a quote from the book «Scale» (West, 2017).

Research by M. Lepsky (2015) also shows trends in the study of social fractality. In social processes, one of the fundamental indicators of fractal theory's application, and a measure of its subject field, is the formation of self-similarity in horizontal, planar, and vertical dimensions, determined by two processes. Perpetualism involves covering some relationships with similar frames, patterns and stereotypes. On the other hand, there is scaling in the direction of micro-meso-macro-mega levels, or in the opposite direction. Together, these two processes define the boundaries of the subject field of the theory of social fractality, according to M. Lepsky (Lepsky, 2015).

Social fractality is an inherent trend in the context of rapid development, subject to philosophical understanding, including the contradiction between 'individual vs. group'. Research at the meso- and macro-level would further philosophically shape the development of the individual's worldview in the dialectic between the individual and society. In pursuit of our scientific goals, we have outlined the development of philosophical understanding of the fractal model of authority figures. This fractal model reflects the process by which standards are established in the relationship between groups and individuals. Our analysis takes into account the

evolving trends of the 21st-century environment, while also examining key aspects of meso- and macro-social interactions and the formation of worldviews.

Conclusions

In the subject field of our research, the study of the relationship between the group and the individual in the mechanism of realising the reference interaction and the role in understanding these processes, with the help of such an epistemological tool as the current model of authoritative figures, formulated by the Soviet academician G.S. Popov, is actualised.

Popov's 'authoritative figures relationships' are reflected in the processes of transfer, replication and scaling in the dialectics of group-individual interrelationship. These have been confirmed in the studied group-individual interrelationship. This shows that the development of personality, its worldview, sensual perception, worldview as an image reflection of the world, worldview in fact, comprehension and rational choice, and the picture of the world require an actual variation of the fractal model of authoritative figures.

Study of reference standards in the relationship between reference group and individual revealed the model of authoritative figures as part of human memory has a characteristic of «fluidity». This allows changes to respond to environmental requirements, including new skills, abilities, knowledge, behavioural patterns, and problem-solving systems. The characteristics of self-similarity, replication and scaling define its fractal character.

The idea of the individual versus the group, among other things, allowed for the specifics of personality development to be outlined as a subject of life. Ultimately, the authoritative figures in the fractal model

(or «current reasonable model» according to G.S. Popov), which a person chooses, are dynamic.

As a result of this choice, five authoritative figures shape a person's worldview at key stages: 1) birth and entering the family environment; 2) childhood up to the age of 12; 3) adolescence after the age of 12; and 4) adulthood during the socialisation process. The five elements described are constantly in flux. Some of the authoritative figures remain constant. Some are variable. However, the external environment will always demand variation in the current model of authoritative figures.

In our study the interrelations of person-external environment, personality-society are significant. It is revealed that the external environment will always require actual variation of the current sensible model of authoritative figures.

Literature

Achtnich, M. (1979). BBT: Berufsbilder-Test. Projektives Verfahren zur Abklärung der Berufsneigung. Bern: Hans Huber, 358 s.

DuBoiss, W. E. B. (1903). The souls of black folk. Millwood, New York: Kraus-Thomson; reprint, New York: Dodd, Mead & Company, 1973.

Erl, Astrid. (2005). Kollektives Gedächtnis und Erinnerungskulturen. Eine Einführung. Metzler, Stuttgart / Weimar.

Hurtado, Aida, Patricia Gurin, & Timothy Peng. (1994). Social identities - a framework for studying the adaptations of immigrants and ethnics: The adaptations of Mexicans in the United States. Social Problems, 41.

Hyman, Herbert H. (1942). «The psychology of status.» Archives of Psychology, 269, 5-91. Reprint in H. Hyman & E. Singer (Eds.), Readings in reference group theory and research (pp. 147-165). New

York: Free Press, London: Collier-Macmillan Limited.

Hyman, Herbert H. (1968). Reference Groups. In: David Sills (Ed.), International Encyclopedia of the Social Sciences, vol. 13, edited by Davis Sills. New York: Macmillan Company & Free Press. p.p. 353-359.

Hyman, Herbert H., Eleanor Singer, Eds. (1968). Readings in reference group theory and research. New York: Free Press, London: Collier-Macmillan Limited.

Kelley, Harold H. (1952). Two functions of reference groups. In: Society for the psychological study of social issues, readings in social psychology. Edited by Guy Swanson, Theodore Newcomb, & Eugene Hartley. New York: Holt. pp. 410-414. Reprint in: Readings in reference group theory and research, Edited by H. Hyman & E. Singer. New York: Free Press, London: Collier-Macmillan Limited.

Halbwachs, Maurice. (1966). Das Gedächtnis und seine sozialen Bedingungen, Berlin: Luchterhand.

Halbwachs, Maurice. (1991). Das kollektive Gedächtnis. Fischer, Frankfurt.

Merton, Robert King. (1957). Continuities in the theory of reference groups and social structure. In: Robert K. Merton, Social theory and social structure. Glencoe, IL: Free Press.

Newcomb, Theodore M. (1943, 1957). Personality and social change: Attitude formation in a student community. New York: Dryden Press. Reprint, New York: Dryden Press.

Olson, Hope. (1998). Mapping beyond Dewey's boundaries: Constructing classificatory space for marginalised knowledge domains.» Library Trends, 47, (2), pp. 233-254.

Pendleton, V. E., Chatman, E. (1998). Small worlds: Implications for the public library. Library Trends, 46, (4), 732-752.

Sherif, Muzafer. (1948). An outline of social psychology. New York: Harper & Brothers Publishers.

Lepsky, M.A. (2015). Sotsialna fractalnost' stalyi ludskogo rozvitku [Social fractalnost' stalyi ludskogo rozvitku]. Leps'kyi // Stalyi luds'kyi rozvitok local'nykh gromada: Scientific works of the WHO-partners of the EUC/UNDP Project «Community-oriented local development» [editors: M.A. Leps'kyi, I.V. Dudareva]; ed. by M.A. Leps'kyi. - K.: Project EUC/UNDP «Local development oriented to the community». 464 c.

Popov, G.S. (1951) Fundamentals of self-learning: methodological observations and recommendations. Manuscript. // Archive of IP (Institute of Memory) F. 3 (Fund «Legacy of Academician G. Popov» Vienna 1940). Op. 2, 1951 D. 1. Fk.1-6.

West, Geoffrey. (2017). Scale. Universal laws of growth, innovation, sustainability and pace of life for organisms, cities, economic systems and companies. M.: «Azbuka-Atticus».





Esprit de France

Photo credit: Expedition Journal

www.expedition-journal.de

SOIGNER N'EST PAS TUER !

Par le DR Nicole Delépine (pédiatre et cancérologue) ¹

nicole.delepine1@gmail.com



La rupture anthropologique de la loi de fin de vie = euthanasie, signée en première lecture ne se fera pas si nous Informons mieux les députés et les sénateurs.

En ce triste jour du 27 mai 2025 où l'on apprend que 305 députés ont cédé aux sirènes de la publicité mensongère présentant la mort comme gage de liberté pour les mourants (manipulés, influencés, culpabilisés ?), les handicapés, les malades étiquetés incurables (par qui ?) ou souffrant de terribles douleurs (oubliée ou inconnue la loi Leonetti ?).

Mais les députés ont aussi signé un texte menaçant de prison les proches ou soignants qui oseraient évoquer une autre issue que la mort par la seringue. Ils **ont supprimé la clause de conscience** pour les pharmaciens contraints de préparer la seringue mortelle² (alors que la loi par ailleurs les condamne en cas de produit toxique mortel délivré par erreur ou obéissance au médecin)³.

Une loi instituant un **consentement « oral » sans preuve, sans écrit, sans témoin** (un autre soignant au téléphone suffira même s'il ne connaît pas le patient !), **sans recours** sauf post mortem (qui pourra ressusciter le mort par erreur ?).

On est horrifié que les professions médicales se soient globalement tues en dehors de quelques voies fidèles au serment d'Hippocrate moquées sous prétexte de croyance en Dieu (aussi bien chrétien que musulman ou juif). Et ceux qui n'y croient pas n'ont pas été plus écoutés.

Les victimes désignées (selon le lapsus de la ministre Vautrin dont l'inconscient a laissé filer un éclair de lucidité) se sont exprimées, battues comme des lions qui

semblent pas avoir été abordés dans ce débat ou occultés. Que devient l'assistance à personne en danger du pompier devant une tentative de suicide versus délit d'entrave au suicide assisté... Nous attendons les réponses des juristes interrogés aussi silencieux que trop de médecins devant cette loi de mort ?

« J'ai été Sapeur-Pompier à Paris en 1985 et dans le cadre de mon service j'ai pu dissuader une jeune fille de 16 ans qui voulait sauter d'un pont de chemin de fer. Je l'ai hissée à la force des bras car elle était déjà dans le vide. Aujourd'hui que devrais-je faire? La pousser ?... Cette époque est une époque de décadence civilisationnelle.. » un commentaire sur tocsin. justicierelzorro

¹ <https://docteur.nicoledlepine.fr/>

² Sous prétexte que le pharmacien préparerait le poison de façon anonyme et ne saurait pas qui il tue !!!! comment peut-on en arriver à ce degré d'inconscience, de déni du réel ou de perversité ?

³ Curieusement les conflits juridiques entre lois ne

nous ont permis de découvrir de belles personnes comme MR Louis Bouffard et bien d'autres dont cette avocate handicapée Elisa Rojas ⁴ excellente.

Les avocats de la mort ont gagné, mais pour combien de temps ? Laissez-moi vous citer cette réflexion d'un combattant du covid sorti ce jour de son cœur blessé :

« Les nazis, variant 2025, ont gagné.

Ils ont leur « loi », et tout comme les colonnes infernales qui massacraient gaiement nourrissons, enfants et parents en Vendée au nom de la liberté et de la démocratie, ils prétendent avoir pensé et voté cette loi au nom de l'amour de l'autre, du respect de la dignité humaine et du droit de chacun à disposer de son corps.

Ils brandissent ces valeurs morales, hautement estimables, mais dont ils se contrefichent totalement, pour masquer leur monstruosité.

Ceux-là mêmes qui légalisent l'assassinat des malades et des déprimés au nom du droit de disposer de son corps et de sa vie nous interdisent ce droit lorsque nous refusons leurs injections de produits mortels à ARNm ou que nous contestons les dangereux vaccins imposés dès la naissance à nos enfants.

Le droit de disposer de son corps pour être assassiné par des blouses blanches, oui, mais ce même droit pour refuser d'être injecté par les mêmes

blouses blanches, non.

Tout, chez ces monstres, est à géométrie variable, ce qui est une véritable menace contre nos droits d'être humains et contre nos libertés fondamentales.

La loi est votée, mais les politiciens vont-ils réussir à imposer cette rupture civilisationnelle dans les mœurs ?

Sera-t-il désormais normal pour un « médecin » ou un « infirmier » d'assassiner une personne malade ou tout simplement déprimée, fût-ce réellement à sa demande ? Compte tenu du comportement du corps médical dans son ensemble lors de la fausse pandémie de « C19 », comment imaginer que la réponse ne soit pas affirmative ?

Sera-t-il désormais normal pour des proches de convaincre leur père, leur mère, leur frère, leur sœur, leur fils, leur fille, leur époux, leur épouse qu'il serait préférable pour eux de se faire médicalement assassiner ?

Dans la population des injectés volontaires et de ceux qui croient encore aux élections et aux paroles des politiciens, sans doute, et cela ne nous oblige-t-il pas à les discriminer ?

Faire sécession !

Nous, qui refusons ces horreurs, que pouvons-nous faire, que devons-nous faire, en sachant que cette loi n'est qu'un d'hors-d'œuvre pour les **partisans de l'élimination des « inutiles »** à la bonne marche de la société décivilisée qu'ils mettent en place ?

Tout ce que recouvre cette loi est monstrueux.

Ils ont pensé et voté la fin de l'huma-

⁴ [Euthanasie : « Nous sommes obligés de défendre la valeur de nos vies ! »](#) quelques commentaires d'elise rojas : toutes les vies se valent qu'on croit ou non en Dieu. Les défenseurs du texte qui veulent amalgamer les critiques à la religion sont pervers. Sur le fond ils sont très faibles.

Danger pour personnes handicapées et malades, violence des propos difficilement soutenables. Elle démontre l'élan vital des handicapés traduit par le documentaire BETTER OF DEAD par Liscar actrice anglaise .

Cette loi de mai 25 défend la logique eugéniste et validiste qu'elle explique en détail

nité telle qu'elle s'est élaborée pendant des millénaires, et si la rupture civilisationnelle qu'elle consacre n'est pas encore totalement accomplie, la menace est là, bien réelle.

Face à cette menace, chacun d'entre nous doit, dès maintenant, décider quelle place il acceptera d'occuper, ou non, dans ce monde monstrueux qu'ils veulent nous imposer.

Lorsqu'on y réfléchit posément, nous sommes face à des monstres, à des barbares, mais **dans l'histoire de l'humanité les monstres et les barbares ont toujours été vaincus**, même si cela peut demander des efforts conséquents, comme ceux qu'il a fallu aux Hans pour construire la Grande Muraille de Chine afin de se protéger des barbares pour qui la vie et la structure sociale familiale n'avaient aucune valeur. Justement.

Puison dans les exemples du passé, et ils sont nombreux, la force, le courage et la détermination pour donner une consistance politique et sociale à cette autre réalité dont l'humanité a besoin.

Malgré ce vote scandaleux nous avons toutes les raisons d'être optimistes

Les nazis, variant 2025, ont gagné. Mais qu'ont-ils gagné au juste, sinon de rendre notre combat pour nos droits d'êtres humains et nos libertés fondamentales bien plus facile en délimitant deux camps ?

Souvenons-nous des nazis qui ont avaient planifié dès 1939 dans la loi et l'Aktion T4 l'extermination des adultes handicapés physiques et mentaux, qu'ils considéraient inutiles et comment cela s'est terminé pour eux...

Pour le reste, si une véritable guerre devait être menée entre eux et nous, qu'ils sachent que nous combattre ne se

limitera pas, pour eux, à appuyer sur un bouton pour voter dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale.

Avec le vote de cette loi, il en est fini des clairs-obscur, des hésitations, des retenues, des politesses convenues. Il n'existe plus que deux camps : le nôtre, celui de la vie, de la joie, de l'espoir et du bonheur, et le leur, celui du malheur, de la mort par le renoncement à être vivant. Et dans une période de chaos, que peut-il arriver de mieux à un être humain que d'être dans le camp de la vie, de la joie et du bonheur ? »⁵

Une très longue histoire

Depuis de nombreuses années de pratique hospitalière en cancérologie (depuis les années 80), nous avons senti un mouvement très négatif dans les services, favorisant les discours de valorisation de l'euthanasie, appelée piteusement et hypocritement « aide à mourir » dans ce texte de 2025. La montée de l'obsession d'économies de santé a évidemment poussé vers les solutions d'économies et quoi de mieux que d'écourter les phases de maladie des personnes âgées et des handicapés, et de supprimer du paysage social de nombreux retraités, réduisant clairement le coût des retraites. La position claire de plusieurs mutuelles ne permet aucun doute.⁶

Nous en avons déjà parlé dans les an-

5 Libre CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ Le très select club des non-injectés
COMLOTS CONTRE NOS LIBERTÉS FONDAMENTALES ET NOS VIES La lettre du très select club des non-injectés et complotistes les mieux informés de la planète Désobéir ! Refuser l'inacceptable ! Ne pas se soumettre !

305 POUR / 199 CONTRE Majorité absolue : 253
28 MAI 25

6 Etude Aspects économiques de l'euthanasie on parle d'1,4 milliard d'économies si la loi passe finalement

nées 2013 où la poussée dans ce sens se faisait déjà forte.⁷ Nous avons eu l'occasion de discuter de ce sujet depuis une quinzaine d'années après avoir constaté les dérives hospitalières avant même que la loi ne soit écrite.^{8 9} Nous les avons dénoncé¹⁰ régulièrement.¹¹

Et voici ce que dit un psychiatre de la loi votée en première lecture le 27 mai 25

<https://t.me/leveil2022/41348>
L'éveil 2022, [May 11, 2025 at 10:53]
« Alexis Bourla est psychiatre et ancien chef de clinique. Il est actuellement directeur des projets psychiatriques pour le groupe Clariane. Voici ce qu'il écrit à propos de la nouvelle loi votée au Parlement sur la fin de vie : **Les 4 piliers éthiques et moraux censés rendre cette loi à peu près compatible avec un minimum de sens commun ont été littéralement délogés du texte.**

AS1015 : Vérifier que le discernement du patient n'est pas altéré.

→ Rejeté

Concrètement cela veut dire qu'on pourrait accéder à l'euthanasie sans que soit garanti qu'on est en pleine possession de ses capacités, qu'on est capable de prendre une décision.
AS1110 : S'assurer que le demandeur n'est soumis à aucune pression financière, sociale ou familiale.

→ Rejeté

7 Economie matin [Nicole Delepine - L'euthanasie, ou la réduction radicale des dépenses de santé](#)

8 [Déjà trop d'euthanasies en France encouragées par la réduction des dépenses de santé - Genethique](#) 2013

9 [Nouveau Monde — France — Pourquoi le gouvernement pousse-t-il à l'euthanasie ?](#) 2022

10 <https://youtu.be/ctJhqKlaSYg?feature=shared> entretien avec le Pr Hirsch Emmanuel déjà en 2016

11 [Suicide assisté : un médecin témoigne de son vécu auprès des mourants - N. Delépine](#) 26 mai 2025 tocsin

Donc on accepte l'idée qu'un vieil homme seul, pauvre, ou dépendant puisse être « incité », même indirectement, à choisir la mort plutôt que d'être un poids.
AS97 : Créer un délit d'incitation à demander une aide à mourir (pression, manœuvre, influence induite).

→ Rejeté

Pas de garde-fou juridique contre la manipulation ou le harcèlement.
AS14 : Affirmer qu'aucun soignant, quel qu'il soit, n'est tenu de participer à une euthanasie ou un suicide assisté.

→ Rejeté.

Donc pas de clause de conscience finalement.
Ce ne sont pas des détails techniques...

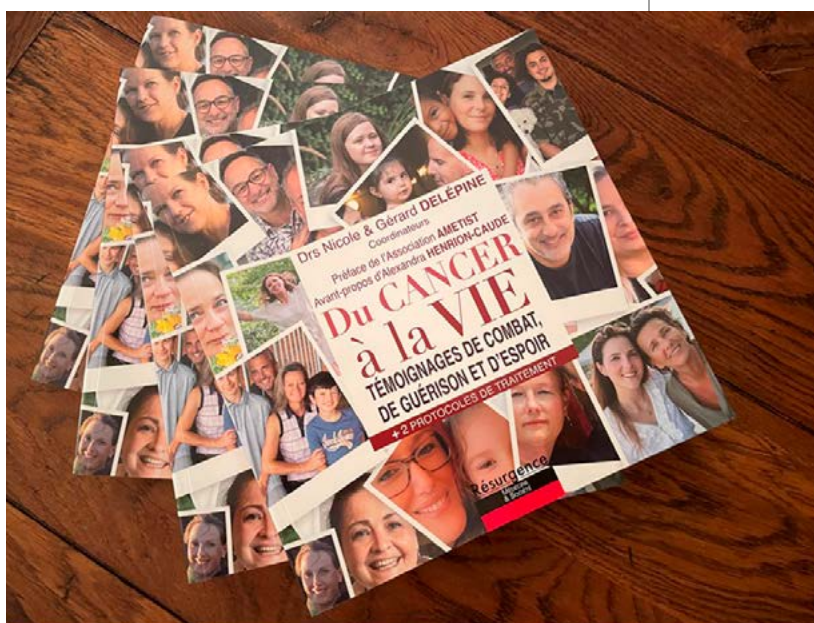
On récapitule : un patient dont le discernement n'aura pas été évalué, qui aura pu subir des pressions externes, pourra se faire euthanasier par un soignant qui n'a pas envie de le faire mais sera tenu de le faire, et les gens qui auront mis la pression (au patient et au soignant) n'auront rien à craindre même si on démontre qu'ils ont mis la pression ? »

« Mon espoir c'est que tous ces points sont déjà « traités ailleurs dans le texte » (mais où ?) et qu'on s'excite pour rien. L'autre hypothèse c'est qu'ils ne veulent pas de ces remparts. Et dans ce cas, **ce n'est pas une loi sur la fin de vie, c'est une déconstruction éthique méthodique de notre humanité**

Vous imaginez ce que ça veut dire, dans le contexte actuel de dépression, de troubles cognitifs, de perte d'élan vital, d'anosognosie ? Vous imaginez le nombre de patients qui diront "je veux mourir", alors que tout leur cerveau crie en réalité "je suis malade, aidez-moi" ? J'ai aussi vu passer un amendement (adopté

lui...) créant un délit d'entrave qui dit que quelqu'un qui essaye d'empêcher une euthanasie peut être poursuivi.

Bon courage aux psychiatres dont c'est le boulot principal. Les Pays-Bas et la Belgique sont en train de revenir sur certaines dérives. Nous, on les légalise. La mort devient une option thérapeutique parmi d'autre.
Via La nouvelle France »



« Du cancer à la vie » un peu d'aide aux patients encore autorisé ?

Ce livre a été conçu pour aider les patients et contrer le discours défaitiste de plus en plus répandu en même temps que la dégradation des soins et la disparition de nombreux hôpitaux.

Devant cette aggravation du moral des troupes tant soignantes que citoyennes et de la chute de notre système de santé justifiant en partie ce découragement, nous avons depuis longtemps pensé à offrir aux futurs patients un document photographique agrémenté de vécu, gai et réaliste cependant, témoignant que le discours « cancer métastatique irréversible », « pré-

parez-vous à partir, on vous aidera (!) » si violent quand on a 17 ans, est répandu depuis plusieurs décennies, même en pédiatrie. Et nous avons réussi à réunir des témoignages et rédigé enfin ce livre.

Parmi ceux qui ont échappé à leurs destins de cancéreux et repris une vie pratiquement normale, quelques-uns témoignent ici (et peut-être d'autres dans un futur tome 2 ¹²). ¹³

Mais « ce livre est dédié aussi à tous ceux qui se sont battus comme des lions, mais n'ont pu malgré tous leurs efforts et les nôtres, échappé à une triste issue. Néanmoins beaucoup témoignaient, à l'époque de leur parcours terrible, de l'importance du combat contre la maladie, contre le système qui voulait les détruire trop vite (euthanasie déguisée proposée si facilement depuis les années 2000).

Ils ont pour certains pu vivre de beaux moments d'amitié, d'amour ... Je me souviens encore aujourd'hui de cette jeune fille de 17 ans rencontrée au début des années 80 que j'ai citée ailleurs ¹⁴ qui ne voulait pas mourir sans avoir connu l'amour. Elle survécut quelques années, le temps de belles rencontres et réalisa son rêve...

Tant d'autres avaient aussi tellement de projets professionnels, artistiques ou autres, bref la vie, qui partirent avec eux et ces rêves perdus furent toujours un moteur de notre ténacité à conserver la vie,

¹² Beaucoup auraient aimé participer aussi !

¹³ Dédicaces à tous les « enfants du PR Gerald Rosen » comme nous les nommions depuis les années 90 au sein du livre « du cancer à la vie » paru en 2025 éditions marco pietteur

¹⁴ Neuf petits lits au fond du couloir N Delépine éditions Michalon 2000

tant que les malades en profitent. Certains, avides d'économies de santé et dépourvus d'humanité et de compassion appellent cela « acharnement thérapeutique ». Mais qui sont-ils pour juger ? Si nos grands ados demandent de survivre 48 h de plus pour écouter leurs disques préférés, de quel droit peut-on leur refuser (comme certains soignants cadres déjà bien robotisés à l'époque l'exigeaient) ?

Bref, même si nous rapportons ici des histoires de vie « gagnées » à travers des parcours parfois heurtés et toujours difficiles, nous ne vous avons jamais oublié Arthur, Sophie, Alexandre, Raymond, Philippe, Anne, Catherine, Kamel, Serge,

Karim, Jules, Mohamed et tant d'autres, Vous êtes là dans nos cœurs jusqu'à notre dernier jour car ce métier est beaucoup plus que cela, le partage de vie avec de belles personnes que l'on n'oubliera jamais ».

Alors si vous êtes atteint d'un cancer, ce livre est là pour vous soutenir dans votre combat, sans promettre une issue positive à terme, mais en étant certains que si vous vous battez vous vivrez mieux et augmentez vos chances. Haut les cœurs ! »¹⁵

15 Introduction du livre « du cancer à la vie » éditions marco pietteur

Du CANCER à la VIE

Ils s'appellent Céline, Alina, Christelle, David, Salomé, Raymond ou encore Virginie. Ils sont des survivants du cancer que la photographe Ingrid Hoffmann a rencontrés pour capturer des moments de leur vie actuelle, des années après leur diagnostic initial. Touchés par la maladie dans leur jeunesse, ils ont fait face à l'annonce brutale et au pronostic souvent défavorable. Contre l'avis médical dominant et les traitements standardisés, ils ont choisi de combattre la maladie avec leurs familles, recherchant des solutions alternatives pour éviter des protocoles rigides et des amputations.

Ils partagent leurs histoires pour transmettre leur détermination et encourager ceux qui vivent la même épreuve à ne pas se soumettre. Ils veulent inspirer, avec la force qui les a aidés à survivre et à vivre une vie presque normale, et pour certains, transmettre la beauté du monde à leurs enfants. Leurs témoignages et photos visent à insuffler courage et espoir aux futurs patients, en affirmant que rien n'est inéluctable : les seuls combats perdus sont ceux qu'on ne livre pas. L'énergie et l'espoir sont des armes essentielles vers la guérison.



NICOLE & GÉRARD DELÉPINE sont un couple de médecins. Elle est pédiatre, oncologue, ancien chef de service de cancérologie pédiatrique à l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris. Elle a consacré sa carrière hospitalière à améliorer la prise en charge des cancéreux en privilégiant la médecine individualisée. Lui est chirurgien, oncologue et statisticien.

Il a consacré sa carrière à développer des techniques de chirurgie conservatrice pour sauver les membres des enfants et adultes. Ensemble, ils se battent depuis plus de 40 ans pour améliorer la prise en charge des malades atteints de cancer et informer la population sur l'état actuel de la science. Visitez leur site : www.nicoledelapine.fr



L'association AMETIST se bat pour la liberté de choix thérapeutique des enfants et adultes atteints du cancer. Elle est présidée par Line Turco. www.ametist.org



Collection
Resurgence
www.resurgence.be

25,00 €

ISBN 978-2-87434-233-2



9 782874 342332

En conclusion, nous sommes atterrés par la rupture civilisationnelle introduite par cette loi de mort et nous invitons soignants, médecins, citoyens, patients, handicapés à s'exprimer autant que faire se peut pour dénoncer les mensonges de ce projet de loi.

Ce n'est pas une liberté que l'on donne à un malade en lui proposant l'euthanasie parce que sa vie est estimée non digne par une partie boboisée de la population.

Toute vie mérite d'être vécue et les soignants sont là pour aider les malades, les empêcher de souffrir par le contact humain et les médicaments, non pour les tuer.



LA PRODUCTION DU DROIT POSITIF DANS LA THÉORIE ANARCHO-CAPITALISTE

Par Sébastien Gauderie¹

43018057@parisnanterre.fr



Résumé : L'élection récente de Javier Milei à la présidence de l'Argentine, un économiste libertarien se revendiquant de l'anarcho-capitalisme de Murray Rothbard, constitue une occasion unique de revenir sur cette théorie via une perspective institutionnelle. Dans cette dernière, la question de la production du droit positif est essentielle et Randy Barnett, théoricien du droit, l'a mis en avant sous la forme d'un « ordre constitutionnel polycentrique ». Cette question relève en fait de trois attributs fondamentaux. L'article revient sur le premier de ces attributs, la conception « polycentrique » de la production du droit, entre reconstruction historique projection fictive et usage contemporain. Le deuxième de ces attributs est la « structure » de cette production : en effet, la polycentricité anarcho-capitaliste induit nécessairement la fin du monopole public sur cette activité, ce qui passe par une théorisation à l'échelle constitutionnelle et par une revue des moyens existants pouvant contribuer à sa systématisation. L'article s'attarde en dernier lieu sur la mise en perspective

de la production du droit comme un instrument privilégié de l'avènement *in vivo* d'une société de type anarcho-capitaliste.

L'Argentine a récemment élu Javier Milei président de la République, économiste revendiquant la référence à Murray Rothbard, économiste et théoricien politique américain de l'École autrichienne d'économie, école de pensée libérale dont les représentants principaux sont Friedrich Hayek, Ludwig von Mises, Israel Kirzner et ce dernier, entre bien d'autres personnalités. Mais contrairement à Hayek ou même Kirzner, Rothbard demeure peu connu en France. Il est pourtant le père du libertarianisme contemporain et, plus particulièrement, de sa variante anarcho-capitaliste. Dans le discours politique français, l'association rapide de Javier Milei à l'extrême-droite et au populisme de droite s'est effectuée sur le fondement de son alliance de circonstance avec des conservateurs, quant à eux traditionnellement étatistes, incarnés par Victoria Villarruel. Mais si cette coalition électorale avec la droite fut l'occasion pour le Parti libertarien d'Argentine de remporter la

¹ Doctorant en droit au Centre de Recherches en Droit Public (C.R.D.P.) de l'Université Paris Nanterre.

victoire dans une perspective réaliste, cette forme d'alliance momentanée dans une perspective électorale ne dilue pas la spécificité idéologique du libertarianisme².

Historiquement, le courant libertarien est traversé par deux variantes. La première est le **minarchisme** ou le *night-watchman state* — l'État « veilleur de nuit » —, forme accentuée du libéralisme classique. Alors que ce dernier admet des fonctions plus élargies à l'État dans une démocratie libérale (à l'instar de formes redistributives dans une optique sociale), les fonctions de l'État minarchiste revêtent par définition un caractère, lui, strictement minimal. Autrement dit, l'État minarchiste ne s'occupe en principe que de fonctions juridique, sécuritaire et militaire ; justice, police et armée. Cette vision radicale du libéralisme classique est défendue dans une réponse à John Rawls, défenseur d'un social-libéralisme, par Robert Nozick, philosophe américain, via son ouvrage *Anarchie, État et utopie* paru en 1974, ainsi que par Ayn Rand, écrivain soviétique émigré aux États-Unis à la fin des années 1920, auteur des romans à succès que sont *Atlas Shrugged* (*La Grève*) et *The Fountainhead* (*La Source vive*) et fondatrice de l'objectivisme, mouvement d'inspiration philosophique défendant la « vertu de l'égoïsme rationnel ». Contre le minarchisme de Nozick³, mais aussi contre Ayn Rand et son mouvement⁴, une

variante du libertarianisme promeut un « anarchisme de marché » : l'anarcho-capitalisme. Cette doctrine est portée par Murray Rothbard sur le fondement du droit naturel reconstruit sur le droit fondamental de propriété via la théorie de l'appropriation de John Locke développée à la fin du XVII^e siècle⁵. Elle récusé toute légitimité à la structure étatique qui serait fondée sur la violence — soit le viol du droit de propriété des individus —, alors que l'ordre du marché serait fondé sur la liberté. Dans cette conception, aujourd'hui défendue par des disciples de Rothbard comme Walter Block ou Hans-Hermann Hoppe, et représenté par le Mises Institute en Alabama ou la Property and Freedom Society, le libre-marché est l'expression la plus pure de l'anarchisme et le principe de non-agression (*non-aggression principle*) doit fonder, de façon restrictive et extensive, toute pensée théorique et pratique du droit⁶. Ainsi formulé par Block : « Il est interdit pour quiconque d'initier la violence, ou de menacer quelqu'un avec cette dernière, contre toute personne innocente, ainsi que leurs possessions⁷ ». Toutefois, si dans les faits lorsque les libertariens sont au pouvoir, l'administration est surtout le fruit d'un savant mélange entre pensées minarchiste et anarcho-capitaliste — ainsi en France, l'exemple de la gestion de la ville d'Aix-en-Provence par Gérard Bramoullé, adjoint de Maryse Joissains et maire par intérim décédé le 1^{er} décembre 2023, économiste de l'École autrichienne

2 Voir, par exemple: W. BLOCK, « A Plumb-Line Libertarianism: A Critique of Hoppe », *Reason Papers*, vol. 29, n° 1, 2007, p. 1-13.

3 M. ROTHBARD, « Robert Nozick and the Immaculate Conception of the State », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, n° 1, 1977, p. 45-57. Voir également : R. E. BARNETT, « Whither Anarchy? Has Robert Nozick Justified the State? », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, n° 1, 1977, p. 15-21. Pour une discussion plus poussée sur le sujet : B. H. FRIED (dir.), *Facing Up to Scarcity: The Logic and Limits of Nonconsequentialist Thought*, Oxford, Oxford University Press, 2020, p. 129-148.

4 Un temps proche de Rand, Murray Rothbard

s'éloigne des cercles randiens et critique violemment ces derniers. Voir : M. ROTHBARD, *The Sociology of the Ayn Rand Cult*, Port Townsend, Liberty Publishing, 1987.

5 J. LOCKE, *Traité du gouvernement civil*, Paris, Gallimard, 1999.

6 B. CHRISTMAS, « The Possibility of Thick Libertarianism », *Libertarian Papers*, vol. 8, n° 1, 2016, p. 1-21.

7 W. BLOCK, « Murray Rothbard, Anarchist », *Studia z Historii Filozofii*, vol. 12, n° 4, 2021, p. 8.

et membre des « Nouveaux Économistes » nés dans les années 1970 qui conseillèrent notamment le candidat Alain Madelin⁸ —, la structuration idéologique et la diffusion de l'anarcho-capitalisme demeurent d'actualité.

Qu'en est-il, plus spécifiquement, de la question de la production du droit positif au sein même de la théorie anarcho-capitaliste ? Il est possible de l'approcher comme marquée par trois concepts fondamentaux : le concept de polycentricité, la structure organisationnelle du droit positif en régime anarcho-capitaliste et l'utilisation de cette production du droit positif comme instrument d'avènement d'une société de ce type⁹. Il offre ainsi une présentation panoramique de la compréhension anarcho-capitaliste de la source positive du droit dans une société qui serait, selon cette conception, radicalement respectueuse du droit de propriété — laquelle propriété serait nécessairement privée¹⁰. La première partie de l'article se penche sur la notion de polycentricité et revient sur son approche historique, sa conceptualisation et

sa contemporanéité. La deuxième partie s'attarde plus longuement sur la théorisation et la praticité du caractère privé de la production, lequel découle directement de la compréhension étendue du concept de polycentricité et transformant le système productif du droit en marché concurrentiel. Il n'est plus question d'opter pour un caractère public de cette même production puisque des agences spécialisées, mais qui demeurent en concurrence, œuvrent en effet dans ce secteur d'activité et répondent aux besoins de justiciables-consommateurs. La troisième partie se repose enfin sur l'avènement d'une société anarcho-capitaliste par l'instrumentalisation de la production du droit positif, ou plutôt la conquête, par des moyens diversifiés, de cet appareil productif, en particulier : l'interprétation juridique ; la participation au suffrage des démocraties libérales ; l'imprégnation culturelle par la « guerre des idées » et la sécession politique.

La polycentricité juridique, entre histoire, projection et contemporanéité

La conception du « droit polycentrique » est un sujet particulièrement mis en avant par les juristes qui se rapprochent du libéralisme classique et, surtout, du libertarianisme¹¹. Certains auteurs américains, à l'instar de Bruce Benson, ont abordé

8 Voir, par exemple : K. BROOKES, « Un libéralisme scientifique contre les gauches : la réception du néo-libéralisme américain en France dans les années 1970 », *Raisons politiques*, vol. 3, n° 67, 2017, p. 71-94.

9 Polycentrique, privée et structurée dans une société anarcho-capitaliste, la production juridique serait fondée sur une unique colonne vertébrale qui transcende les individus, et dont l'expression la plus significative se trouve au cœur de la pensée éthique qu'articule Murray Rothbard : le propriétaireisme juridique fondé sur le droit naturel. L'anarchie, dans ce système de pensée, n'est précisément pas l'extinction de la question juridique, mais l'établissement du règne du droit. Dans l'optique de cet article, ce dernier aspect est cependant limité à la question de l'établissement pratique d'une société anarcho-capitaliste par l'instrumentalisation de la production du droit positif — et non à la théorie propriétaire *per se* qui dépasse les frontières de l'établissement d'un *droit libertarien* de sensibilité anarcho-capitaliste.

10 Tout du moins, selon l'avis de la majorité des anarcho-capitalistes. Voir, par exemple : H.-H. HOPPE, « Of Common, Public, and Private Property and the Rationale for Total Privatization », *Libertarian Papers*, vol. 3, n° 2, 2011, p. 1-13.

11 R. LONG, « Anarchism », in M. ZWOLINSKI, B. FERGUSON (dir.), *The Routledge Companion to Libertarianism*, Londres, Routledge, 2022, p. 181-203. Sur le libertarianisme en théorie du droit : R. PILON, « On the Origins of Modern Libertarian Legal Movement », *Chapman Law Review*, vol. 16, n° 2, 2013, p. 255-268. En effet, les libéraux classiques, s'ils ne sont sans doute pas opposés à certaines formes de décentralisation polycentrique de la fonction productive du droit, demeurent toutefois fortement sceptiques quant à sa viabilité. Voir, par exemple : R. C. ELLICKSON, « A Hayekian Case Against Anarcho-Capitalism: Of Street Grids, Lighthouses, and Aid to the Destitute », *New York University Journal of Law & Liberty*, vol. 11, n° 1, 2017, p. 371-393.

cette notion depuis les années 1990¹² ; mais elle connaît un retour en grâce par l'intermédiaire d'un article de Tom Bell, actuellement professeur de droit à l'université Chapman en Californie (États-Unis), où l'auteur aborde ce concept en le rendant adaptable à un discours juridique à la fois théorico-pratique¹³. La réappropriation notionnelle sur le plan constitutionnel aboutit à un ouvrage clef du théoricien américain et libertarien du droit Randy Barnett, *The Structure of Liberty*, publié en 1998, et ce bien qu'il identifie en fait dès 1986 la notion de « droit non-monopolistique » (*nonmonopolistic law*)¹⁴. Dans son ouvrage, Barnett entend ainsi développer la notion d'« ordre constitutionnel polycentrique » (*polycentric constitutional order*) et la systématiser dans le cadre d'une étude formelle sur les fondements institutionnels de la législation¹⁵.

Qu'est-ce que la « conception polycentrique du droit » ? Une définition générique et consensuelle du droit polycentrique « réfère à la superposition et à l'amalgame de règles et de juridictions par rapport à l'adoption d'un code juridique monolithique qui nie les particularités culturelles », ainsi qu'à un type de système « non-planifié de manière centralisée¹⁶ »

12 B. L. BENSON, *The Enterprise of Law: Justice without the State*, San Francisco, Pacific Research Institute for Public Policy, 1990. Voir également, pour une étude « positive » en économie politique au sein du courant autrichien des idées de « l'anarchisme analytique qui est fondé sur un raisonnement économique » contrairement aux anarchismes utopiste et révolutionnaire : P. J. BOETTKE, « Anarchism as a Progressive Research Program in Political Economy », in E. STRINGHAM (dir.), *Anarchy, State and Public Choice*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2005, p. 206-219.

13 T. W. BELL, « Polycentric Law », *Humane Studies*, vol. 7, n° 1, 1991, p. 1-10.

14 R. E. BARNETT, « Four Senses of the Private-Public Law Distinction », *Harvard Journal of Law*, vol. 9, n° 2, 1986, p. 267-276.

15 R. E. BARNETT, *The Structure of Liberty: Justice and the Rule of Law*, Oxford, Clarendon Press, 1998.

16 Les traductions sont effectuées par nos soins. Voir, pour la citation : A. MENDENHALL, *Literature*

où « différentes autorités dans différents champs de réglementation utilisent différentes sources de droit et dans des ordres eux-mêmes différents¹⁷ ». Tom Bell propose une définition du droit polycentrique — « la définition même du droit polycentrique implique que les individus choisissent le type de droit sous lequel ils préfèrent vivre » — qui recouvrirait deux niveaux de lecture : un sens large et un sens restreint. « Dès lors, extensivement, tous les problèmes de droit dans un ordre juridique polycentrique se résumerait par conséquent au droit des contrats. Dans un sens plus restrictif cependant, des systèmes juridiques en concurrence offriraient, de façon substantielle, des moyens différents de résolution des litiges sur des questions touchant à la propriété, aux délits, aux accords commerciaux, etc. Une grande variété de communautés devrait donc se développer, se chevauchant parfois, se séparant d'autres fois, chacune offrant son propre ensemble normatif¹⁸ ». Comme le synthétise Randy Barnett, « le terme de polycentrique réfère non seulement à un système avec de multiples *nexus* ou “centres de décision”, mais également à un système dans lequel chacun des centres de décision doit, et est dans la possibilité, de s'ajuster en fonction des décisions des ordres. L'ordre est par conséquent atteint “spontanément” (autrement dit, par un processus décentralisé d'ajustements mutuels) plutôt que par un commandement centralisé¹⁹ ».

and Liberty: *Essays in Libertarian Literary Criticism*, Lanham, Lexington Books, 2014, p. 67. Pour aller plus loin : L. S. SHELEFF, *The Future of Tradition: Customary Law, Common Law, and Legal Pluralism*, Londres, Routledge, 2013.

17 A. W. BENTZON, « A Note on the Polycentricity of Law: A Danish Version of Legal Pluralism », *Commission on Folk Law and Legal Pluralism Newsletter*, vol. 21, n° 1, 1992, p. 30.

18 T. W. BELL, « Polycentric Law », art. cité.

19 R. E. BARNETT, *The Structure of Liberty*, op. cit., p. 258.

Les anarcho-capitalistes se portent en faux contre l'idée, somme toute courante, que la conception polycentrique du droit relèverait d'un quelconque modèle utopique. Bien que les exemples soient peu connus du profane, y compris des juristes eux-mêmes, ils existent et auraient même constitué la majorité du genre dans l'histoire humaine²⁰. En effet, que ce soit en Europe occidentale²¹, dans le Pacifique Sud (comme en Papouasie-Nouvelle-Guinée chez les Kapauku²²) ou encore en Asie du Sud-Est (ainsi les Ifuagos de Luçon dans la partie septentrionale de l'archipel des Philippines²³) ou, enfin, en Amérique du Nord au sein des organisations sociales des Comanches et des Yurok²⁴ et de l'Ouest américain au XIX^e siècle²⁵, la concentration monopolistique publique

du droit n'a pas toujours été de règle. La polycentricité est en fait un concept ancien et neuf à la fois²⁶. Ancien, en définitive, parce que se trouvent des traces de sa valorisation à la fois chez Thomas d'Aquin²⁷ et au sein même des sociétés précoloniales du continent africain²⁸ et d'ailleurs ; neuf, parce qu'il correspond finalement à des aspirations de décentralisation radicale congruentes à l'émergence d'Internet²⁹ ou, au sein de la pratique contemporaine du droit, du développement très général des modes alternatifs de résolution des conflits (ou *alternative disputes resolution*)³⁰, ce qui est démontré empiriquement tant

20 R. LONG, « The Nature of Law. Part II: The Three Functions of Law », *Formulations*, vol. 1, n° 4, 1994, p. 5-8.

21 J. R. PEDEN, « Property Rights in Celtic Irish Law », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, n° 2, 1977, p. 81-95 ; D. FRIEDMAN, « Private Creation and Enforcement of Law: A Historical Case », *The Journal of Legal Studies*, vol. 8, n° 2, 1979, p. 399-415 ; G. CASEY, « Reflections on Legal Polycentrism », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 22, n° 2, 2010, p. 22-34 ; V. GELOSO, P. T. LEESON, « Are Anarcho-Capitalists Insane? Medieval Icelandic Conflict Institutions in Comparative Perspective », *Revue d'économie politique*, vol. 130, n° 6, 2020, p. 957-974. *Contra* : W. GOGŁOZA, « Anarchist Visions of the Medieval Icelandic Non-State Socio-Political Order—An Outline of a Critique », *Cracow Studies of Constitutional and Legal History*, vol. 10, n° 2, 2017, p. 241-261.

22 B. L. BENSON, *The Enterprise of Law*, *op. cit.*, p. 15-21.

23 R. F. BARTON, « Ifugao Law », *University of California Publications in American Archeology and Ethnology*, vol. 15, n° 1, 1919, p. 1-186 ; B. L. BENSON, « Enforcement of Property Rights in Primitive Societies: Law without Government », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 9, n° 1, 1989, p. 1-26.

24 A. E. HOEBEL, *The Law of Primitive Man: A Study in Comparative Legal Dynamics*, Cambridge, Harvard University Press, 1954 ; B. L. BENSON, « Enforcement of Property Rights in Primitive Societies », art. cité.

25 T. L. ANDERSON, P. J. HILL, « An American Experiment in Anarcho-Capitalism: The Not So Wild, Wild West », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 3, n° 1, 1979, p. 9-29.

26 Pour une exploration épistémologique du concept de polycentricité et de ses applications dans le domaine de la gestion des connaissances et de l'information : F. HAYEK, « The Use of Knowledge in Society », *The American Economic Review*, vol. 35, n° 4, 1945, p. 519-530 ; M. POLANYI, *The Logic of Liberty: Reflections and Rejoinders*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1951 et *Personal Knowledge: Towards a Post-Critical Philosophy*, 3^e édition, New York, Harper & Row, 1962. Plus récemment : K. KELLY, *Out of Control: The New Biology of Machines, Social Systems, and the Economic World*, Reading, Perseus Books, 1994.

27 D. VANDRUNEN, « Legal Polycentrism: A Christian Theological and Jurisprudential Evaluation », *Journal of Law and Religion*, vol. 32, n° 3, 2017, p. 383-405.

28 Ainsi au Kenya, pour un exemple des questions juridiques tournant autour de la gestion de l'eau et l'interpénétration *in concreto* de ces premières avec celles de gouvernance autour de la conception polycentrique du couple Ostrom : S. CARPENTER, E. BALDWIN, D. H. COLE, « The Polycentric Turn: A Case Study of Kenya's Evolving Legal Regime for Irrigation Waters », *Natural Resources Journal*, vol. 57, n° 1, 2017, p. 1-37.

29 B. L. BENSON, « Jurisdictional Choice in International Trade: Implications for Lex Cybernatoria », *Journal des Économistes et des Études humaines*, vol. 10, n° 1, 2000, p. 3-31.

30 Ainsi Tom W. Bell écrivait-il son article « Polycentric Law in a New Century » en 1998 : T. W. BELL, « Polycentric Law in a New Century », *Cato Policy Report*, vol. 20, n° 6, novembre/décembre 1998, p. 9-11. Pour une systématisation institutionnelle du recours à l'arbitrage : M. TANNEHILL, L. TANNEHILL, *The Market for Liberty*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2007, p. 65-76.

aux États-Unis³¹ qu'en Europe³² et dans le monde³³.

Plus proche de la France, dans le contexte du droit de l'Union européenne, la notion de polycentricité est également convoquée³⁴, même si elle ne recouvre évidemment pas la même réalité conceptuelle que celle de l'anarcho-capitalisme. En effet, le cadre européen est celui d'une production de droit public au sens où l'entend Barnett — « une réglementation juridique monopolistique ». Par contraste, une production qui serait de droit privé engloberait sous un parapluie notionnel « une réglementation juridique par des institutions juridiques [...] non-monopolistiques »³⁵. Que ce soit dans la gouvernance³⁶ ou dans la probabilité d'une ouverture au dialogue au-delà du régime presque exclusivement bicentrique du dialogue entre Union européenne et

États membres³⁷, le droit de l'Union reste en tout état de cause profondément hermétique à toute hypothèse de concurrence réelle de la fonction de production juridique dans un sens plein du terme, ce pour de multiples raisons tenant aussi bien à des facteurs endogènes à l'ensemble normatif et institutionnel européen qu'à certains, contextuels, de nature idéologique³⁸.

C'est peut-être via Internet que s'est toutefois manifestée avec le plus d'éclat cette aspiration à une production polycentrique du droit et le coup d'arrêt le plus spectaculaire à cette spéculation juridique. Là aussi, l'exemple du développement du droit de l'Union européenne est patent. En effet, l'Union a progressivement adopté des dispositions, par voie réglementaire et via des directives, une ligne conforme à la « Stratégie européenne pour les données » de la Commission européenne (comprenant, à titre d'exemple, le Digital Services Act ou le Data Governance Act) non seulement contre une forme de « cyberanarchie³⁹ », mais aussi contre le « libertarianisme » de la conception originelle du cyberspace⁴⁰ en faveur d'un « réalisme » juridique — associant, au passage, ce libertarianisme à l'émergence (ou au non-contrôle) de la cybercriminalité⁴¹. En fait, tout comme

31 Déjà le rapport annuel de 1984 de la Chambre de commerce internationale faisait-elle montre d'une croissance importante en la matière, que reprend à son compte Pierre Lemieux : P. LEMIEUX, *L'Anarcho-capitalisme*, Saguenay, Classiques des sciences sociales, 2004, p. 47. Pour un exposé plus précis des thématiques anarcho-capitalistes sur la production du droit : p. 45-50 et p. 56-69. Voir également : J. D. ROSENBERG, H. J. FOLBERG, « Alternative Dispute Resolution: An Empirical Analysis », *Stanford Law Review*, vol. 46, n° 6, 1994, p. 1487-1551.

32 M. GIACALONE, S. S. SALEHI, « An Empirical Study on Mediation in Civil and Commercial Disputes in Europe: The Mediation Service Providers Perspective », *Revista Ítalo-Española de Derecho Procesal*, vol. 1, n° 2, 2022, p. 11-54.

33 Dans une perspective comparatiste : I. MACDUFFE, *Essays on Mediation: Dealing with Disputes in the 21st Century*, Alphen-sur-le-Rhin, Kluwer Law International B.V., 2016.

34 H. PETERSEN, H. ZAHLE, *Legal Polycentricity: Consequences of Pluralism in Law*, Aldershot, Dartmouth, 1995, p. 8.

35 R. E. BARNETT, « Four Senses of the Private-Public Law Distinction », art. cité, p. 271.

36 Voir la définition, dans ce cadre, qu'en livre entre autres Ostrom : V. OSTROM, C. M. TIEBOUT, R. WARREN, « The Organization of Government in Metropolitan Areas: A Theoretical Inquiry », *The American Political Science Review*, vol. 55, n° 4, 1961, p. 831.

37 M. FINCK, *Subnational Authorities in EU Law*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 1-2.

38 Pour une discussion sur la question : S. GAUDERIE, « Unleashing Legal Polycentricity in Europe? Barnett, Hayek, and the Theory of European Union Law », *Mises Journal: Interdisciplinary Journal of Philosophy, Law and Economics*, vol. 14, n° 1, 2024, p. 1-21.

39 J. L. GOLDSMITH, « Against Cyberanarchy », *University of Chicago Law Occasional Paper*, vol. 40, n° 1, 1999, p. 1-40.

40 Voir, par exemple : J. P. BARLOW, « A Declaration of Independence of the Cyberspace », *Duke Law and Technology Review*, vol. 18, n° 1, 2019, p. 5-7, datant originellement de 1996, ou encore : D. R. JOHNSON, D. POST, « Law and Borders—The Rise of Law in Cyberspace », *Stanford Law Review*, vol. 48, n° 5, 1996, p. 1367-1402.

41 Voir, sur ce point : J. BLACK, A. MURRAY, « Regulating AI and Machine Learning: Setting the Regulatory Agenda », *European Journal of Law and Technology*,

dans d'autres secteurs juridiques pré-existants et conformément à la doctrine anarcho-capitaliste de l'existence « parasitaire » des structures publiques⁴², la normativité de l'autorégulation croissante dans un système complexe comme Internet a progressivement fait l'objet de négation par la puissance publique⁴³. Aussi, « rien de nouveau sous le soleil⁴⁴ » pour les anarcho-capitalistes sur ce point.

Plus largement en fait, la privatisation soutenue par les anarcho-capitalistes participe de « ce vaste mouvement de restauration de la responsabilité⁴⁵ » dans la mesure où la liberté insécable de ces derniers ne s'avère jamais viable sans sa contextualisation avec la responsabilité. La concurrence bien comprise⁴⁶ induit-

vol. 10, n° 3, 2019, p. 1-19, et plus précisément p. 6-7 ; et plus généralement : J. HOFMANN, « The Libertarian Origins of Cybercrime: Unintended Side-Effects of a Political Utopia », Working Paper, Londres, Centre for Analysis of Risk and Regulation – London School of Economics, vol. 62, n° 1, p. 1-24.

42 La critique ne date évidemment pas de l'émergence du cyberspace. Ainsi Albert J. Nock, pour qui la structure étatique ne peut exister que par captation et accaparement de la vitalité de l'ordre social, a-t-il exercé une grande influence sur la pensée de Rothbard : A. J. NOCK, *Our Enemy, the State*, New York, William Morrow & Company, 1935 ; M. ROTHBARD, « Albert J. Nock, Radical », *Fragments*, vol. 25-28, n° 1, 1995, p. 8.

43 M. BENEDIKT (dir.), *Cyberspace: First Steps*, 2^e édition, Cambridge, The MIT Press, 1992, p. 132.

44 L'expression est directement reprise de l'anglais via l'analyse du problème qu'aurait posé, dès le début des années 2000, le « cyber-slacking » sur le lieu de travail de la part des salariés, c'est-à-dire le fait d'erreur sur Internet en vue d'effectuer bien autre chose que les tâches professionnelles assignés à ces derniers. Voir : W. BLOCK, « Cyberslacking, Business Ethics and Managerial Economics », *Journal of Business Ethics*, vol. 33, n° 3, 2001, p. 225.

45 P. SALIN, *Libéralisme*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 208.

46 À ce titre, bien sûr, pour en revenir à l'Union, la considération d'une « coopération loyale » entre les institutions de l'Union européenne prévues par le Traité sur l'Union européenne à l'article 13 (Parlement européen, Conseil européen, Conseil, Commission européenne, Cour de justice de l'Union européenne, Banque centrale européenne, Cour des comptes), outre le fait qu'il s'agit d'organismes spécifiés *ab initio*,

rait nécessairement la privatisation de la fonction de production du droit puisqu'en définitive, le fondement de la liberté et de la responsabilité est le droit de propriété⁴⁷, lequel trouve lui-même sa source dans le principe naturel de justice⁴⁸. De même, une polycentricité qui serait « bien comprise » rétablirait la possibilité du choix des services de production juridique et, partant, de la liberté et de la responsabilité individuelles des producteurs comme des justiciables. Mais dès lors, comment, de façon concrète, cette privatisation (ou ce « retour » à un modèle concurrentiel selon les points de vue) de la fonction de production du droit s'élaborerait-elle ? Deux niveaux d'approche peuvent être envisagés à cet égard. D'abord, un premier niveau qui se concentre sur l'architecture institutionnelle et constitutionnelle d'une telle entreprise, d'un point de vue plus théorique et conceptuel ; puis, un second niveau qui se porte sur des mécanismes existants déjà rapidement évoqués, avec une structuration plus empirique.

La structure de production du droit positif en régime anarcho-capitaliste

À l'instar d'un Thomas More libertarien, Rothbard imagine une société où règnerait un système polycentrique radical, non-monopolistique ou, pour l'exprimer plus simplement, concurrentiel (autrement dit, une situation strictement définie comme « la liberté d'entrée sur le marché⁴⁹ ») de

consisterait en une concurrence dénaturée : la concurrence n'a de raison d'être que si elle induit parallèlement des mouvements de coopération *et* de rivalité.

47 M. ROTHBARD, *The Ethics of Liberty*, New York, New York University Press, 1998, p. 113-120.

48 Tout du moins dans une théorie junsnaturaliste de l'anarcho-capitalisme.

49 P. SALIN, *La Vérité sur la monnaie*, Paris, Odile Jacob, 1990, p. 56 : « C'est la liberté d'entrée sur le marché et elle seule qui détermine le caractère concurrentiel d'un système productif ».

la fonction productive du droit⁵⁰. Cette société fictive dépasse *de facto* le présupposé d'une forme de rationalité — qui serait au fondement de la pensée, jugée erronée par les anarcho-capitalistes, d'un hypothétique « monopole naturel⁵¹ » — de la production du droit qui serait exclusivement réservée à la puissance publique et à son incarnation, l'État : « La concurrence assure l'efficacité, des prix bas et une qualité élevée, et il n'y a aucune raison de supposer *a priori*, comme le font de nombreuses personnes, qu'il y a quelque chose de divin à n'avoir qu'un seul service de police dans une zone géographique donnée. [...] Il n'y a aucune raison de supposer à l'avance que la protection policière constitue un "monopole naturel"⁵² ». Puisant dans l'école libérale française du XIX^e siècle⁵³, il mobilise un arsenal conceptuel fondé sur le droit naturel dont la grande erreur selon lui, « de Platon et Aristote aux thomistes jusqu'à Leo Strauss et ses partisans contemporains », a été d'être « profondément étatiste plutôt qu'individualiste »⁵⁴. Reposant sur une extension du mécanisme assurantiel⁵⁵ — expression

particularisée de la contractualisation des droits dans une perspective libertarienne ; droit des contrats lui-même reformulé à l'aune du modèle des titres de transfert (*title-transfer model*) contrairement à un modèle dominant fondé sur la sécurisation des contractants dans le cadre de leurs anticipations (*expectations-oriented approach*)⁵⁶ —, du rôle symbiotique que jouent, à la fois d'un point de vue économique, cognitif et éthique, l'entrepreneur⁵⁷ et la concurrence⁵⁸, le modèle anarcho-capitaliste (ou encore anarchisme de marché, anarchisme analytique) de la production du droit se nourrit désormais non seulement des apports de l'École autrichienne d'économie, mais, sans être exhaustif, des évaluations de l'École de Chicago, de l'École des choix publics ou encore de l'École de Bloomington en économie et analyse économique du droit⁵⁹.

La pensée constitutionnelle en la matière se voit très développée chez Randy

50 Pour cet aspect de la pensée de Rothbard, voir en particulier les deux travaux suivants : M. ROTHBARD, « Society Without a State », *Nomos*, vol. 19, n° 1, 1978, p. 191-207 ; M. ROTHBARD, *For a New Liberty*, 2^e édition, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2006, p. 267-300.

51 T. J. DiLORENZO, « The Myth of Natural Monopoly », *The Review of Austrian Economics*, vol. 9, n° 2, 1996, p. 43-58.

52 M. ROTHBARD, *For a New Liberty*, *op. cit.*, p. 271.

53 En particulier dans Gustave de Molinari, « De la production de la sécurité » paru dans le *Journal des Économistes* en 1849, voir : G. DE MOLINARI, *De la production de la sécurité*, Paris, Institut Coppet, 2014.

54 M. ROTHBARD, *The Ethics of Liberty*, *op. cit.*, p. 21. Ainsi John Finnis, ardent partisan contemporain en théorie du droit du droit naturel, défend-t-il cette théorie dans sa liaison avec l'État : J. FINNIS, *Natural Law and Natural Rights*, Oxford, Clarendon Press, 1980 ; *contra* : J. CROWE, « Natural Rights Beyond Finnis », *Jurisprudence*, vol. 2, n° 1, 2011, p. 293-308.

55 H.-H. HOPPE, « The Private Production of Defense », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 14, n° 1, 1999, p. 38-42 et p. 44-51.

56 W. M. EVERS, « Toward a Reformulation of the Law of Contracts », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, n° 1, 1977, p. 3-13.

57 Dans une pure perspective entrepreneuriale en effet, la réflexion éthique se pose également dans la production d'une justice distributive corrélée à l'activité entrepreneuriale elle-même : I. KIRZNER, *Discovery, Capitalism, and Distributive Justice*, Oxford, Basic Blackwell, 1998, p. 97-175. Toutefois, Kirzner ne s'est pas affirmé dans un positionnement clairement anarcho-capitaliste.

58 Voir en particulier l'ouvrage de D. LAVOIE, *National Economic Planning: What is Left?*, Cambridge, Ballinger Publishing Company, 1985.

59 Pour ces apports hors de l'École autrichienne : D. FRIEDMAN, *The Machinery of Freedom: Guide to Radical Capitalism*, LaSalle, Open Court Publishing Company, 1973 ; *Law's Order: What Economics Has to Do with Law and Why It Matters*, Princeton, Princeton University Press, 2001. Voir, par exemple, pour Friedman : I. STERPAN, « David Friedman's Model of Privatized Justice », *Public Reason*, vol. 3, n° 1, 2011, p. 79-97. Pour une lecture croisée de Friedman (qui n'est pas jusnaturaliste) et Rothbard : M. MODRZEJEWSKA, « The Need of State? American Anarcho-Capitalism », *Ad Americam*, vol. 10, n° 1, 2009, p. 49-59. Une lecture qui est favorable au droit polycentrique, abondamment citée : A. HIRVONEN, *Polycentricity: The Multiple Scenes of Law*, Londres, Pluto Press, 1998.

Barnett. Barnett offre en effet un modèle général d'architecture constitutionnelle, une « structure de la liberté » reposant sur les notions de justice et de règle de droit (*rule of law*), dans lequel des institutions polycentriques, d'anarchisme de marché, peuvent librement se développer. Dans *The Structure of Liberty*, il déploie cette architecture afin de répondre aux trois problèmes fondamentaux qui se posent dans les relations interindividuelles dans un contexte organisationnel — nommément, les problèmes de la *connaissance*, de *l'intérêt* et du *pouvoir* — si bien que le succès ou l'échec de l'ouvrage repose finalement « sur la faculté de Barnett à persuader les lecteurs que ce sont de graves problèmes et que nulle forme d'organisation sociale ne peut réussir sans qu'ils ne soient surmontés⁶⁰ ».

« Dans un ordre constitutionnel polycentrique, par opposition à un ordre monocentrique, plusieurs systèmes juridiques exercent la fonction judiciaire et plusieurs organismes chargés de faire respecter le droit exercent la fonction exécutive. Ces multiples décideurs opèrent dans le cadre de contraintes constitutionnelles qui leur permettent de coexister et de s'adapter les uns aux autres. L'expression “ordre juridique” ou “ordre constitutionnel” est utilisée ici pour désigner la structure juridique dans son ensemble ; l'expression “système juridique” ou “système de tribunaux” est en revanche utilisée pour désigner un système de résolution des litiges (par un tribunal ou par d'autres moyens) au sein de l'ordre constitutionnel élargi. Tout comme la conception libérale de la justice nécessite “plusieurs propriétés” pour traiter les pro-

blèmes de connaissance et d'intérêt, un ordre constitutionnel polycentrique, ou décentralisé, comprend plusieurs systèmes juridiques et plusieurs agences chargées de l'application du droit ; il fournit un cadre institutionnel pour traiter le problème des abus qui peuvent survenir en matière d'application de ce dernier. Même si un ordre constitutionnel polycentrique apparaîtra initialement comme un changement radical par rapport à nos dispositions constitutionnelles actuelles, un tel ordre naîtra de façon naturelle si l'on adopte seulement deux principes constitutionnels qui s'écartent de notre approche actuelle de l'application du droit et des décisions jurisprudentielles : des principes qui sont, somme toute, des caractéristiques courantes des arrangements sociaux en dehors du contexte de l'application du droit et des décisions jurisprudentielles⁶¹ ».

Pour rendre opératoire sa conception polycentrique constitutionnelle, Randy Barnett l'adosse à deux principes fondamentaux : le principe de non-confiscation (*nonconfiscation principle*) et celui de concurrence (*competition principle*). Le premier principe doit être compris comme le fait que « les organismes chargés de l'application du droit et de la résolution des litiges ne devraient pas pouvoir tirer leurs revenus par l'emploi de la force, mais par la passation d'un contrat avec les personnes qu'ils servent » ; quant au second, il se réfère à une situation où « les organismes chargés de l'application du droit et de la résolution des litiges ne devraient pas être en mesure de mettre leurs concurrents en faillite par l'emploi de la force »⁶². Quant

60 L. B. SOLUM, « The Foundations of Liberty », *Michigan Law Review*, vol. 97, n° 6, 1999, p. 1784.

61 R. E. BARNETT, *The Structure of Liberty*, op. cit., p. 257.

62 R. E. BARNETT, *The Structure of Liberty*, op. cit., p. 258.

aux implications de ces principes, Barnett les détaille dans les pages suivantes⁶³ et s'enquiert de rendre, lui aussi, plus compréhensible sa théorie par un exposé d'une société politique fictive qui serait fondée sur cette dernière⁶⁴. Il est possible de retenir cependant deux interdictions déduites de ces principes qui constituent les pierres angulaires du raisonnement de Barnett. Le principe de non-confiscation est lié à l'interdiction de l'usage confiscatoire de l'impôt (au profit de la contractualisation) dans la saisine (ou choix) par les justiciables (ou consommateurs) des organismes chargés de l'application du droit et de la résolution des litiges. Le second principe, celui de concurrence, réfère quant à lui à l'interdiction de la monopolisation (au profit de la concurrence) dans les relations (ou marché) de ces mêmes organismes. De façon générale enfin, ces deux principes s'avèrent cardinaux dans l'architecture constitutionnelle de Barnett dans la mesure où « le principe de non-confiscation nous informe sur la manière par laquelle nous arrivons à un régime polycentrique, alors que le principe de concurrence nous informe sur la manière par laquelle nous y demeurons⁶⁵ ». Demeurée toutefois principalement abordée dans les cercles de libéraux classiques, de libertariens et d'anarcho-capitalistes, et surtout aux États-Unis, l'œuvre de Barnett en la matière est, de l'aveu même de critiques non-libertariens, « puissante et mérite d'être prise en considérations⁶⁶ ».

63 En particulier des pages 258 à 282.

64 Pour le détail des implications des deux principes constitutionnels de Barnett : p. 258-282 ; quant à l'exposé de sa société fictive, voir en particulier les pages 284 à 298.

65 R. E. BARNETT, *The Structure of Liberty*, op. cit., p. 258.

66 J. K. PALCHAK, S. T. LEUNG, « No State Required? A Critical Review of the Polycentric Legal Order », *Gonzaga Law Review*, vol. 38, n° 3, 2002, p. 293.

L'abandon d'un monopole sur la production juridique emporte des conséquences pratiques sur l'organisation de cette dernière certes, dans un modèle de projection libertarien, mais également dans le monde actuel. De fait, les anarcho-capitalistes prétendent s'appuyer sur des expériences de type historique, comme précisé *supra*, mais déploient également un panel d'observations qui démontreraient ainsi non seulement la viabilité *de jure* d'une production privée et concurrentielle du droit positif, mais la praticité *de facto* de cette dernière dans certaines situations de contentieux courantes, voire relevant du quotidien du quidam. L'exemple le plus frappant est sans doute en matière pénale où les anarcho-capitalistes procèdent à une reformulation du droit pénal (*criminal law*) en droit de la responsabilité civile (*tort law*) fondé sur le principe de non-agression⁶⁷.

En droit pénal⁶⁸, Stephan Kinsella propose par exemple l'extension du principe de l'estoppel, lequel connaît une application récente et bien plus limitée en droit français que dans les systèmes juridiques anglo-saxons. En France en effet, malgré le fait qu'il soit défini par la Cour de cassation comme « le principe selon lequel nul ne peut se contredire au détriment d'autrui » et qu'il soit identifié comme un principe général du droit, le Conseil d'État en réfute son application dans le contrôle de légalité d'un acte administratif⁶⁹. De façon intéressante, cette distanciation juridictionnelle peut être mise en rapport avec ce qu'affirme Kinsella de la portée de l'estoppel dans la mesure où « quelqu'un peut

67 M. ROTHBARD, *Economic Controversies*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2011, p. 409.

68 Pour une présentation panoramique des enjeux : R. P. MURPHY, *Chaos Theory*, 2^e édition, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2002.

69 Cass. com., 20 sept. 2011, n° 10-22888 ; CE, 4^e/5^e SSR, 2 juillet 2014, n° 368590, *Société PACE Europe*.

employer ce mécanisme contre l'État afin qu'il ne puisse plus justifier de dispositifs juridiques qui s'opposeraient au comportement de non-agression, aussi bien que contre les agresseurs individuels qui s'opposeraient à leur emprisonnement ou à leur sanction⁷⁰ ». Autre type de méthodes avancé par les anarcho-capitalistes et déjà cité, les modes alternatifs de résolution des conflits et la médiation, moyens qui seraient limités par la seule « ingéniosité des utilisateurs potentiels⁷¹ » de ces derniers. Replaçant l'intérêt de la victime au centre du système pénal et non plus les hypothétiques intérêts de la « société »⁷², ces modes ont été de fait employés depuis plus d'une cinquantaine d'années aux États-Unis en matière pénale⁷³. Le spectre des sujets abordés rien qu'au sein de cette dernière⁷⁴

par les anarcho-capitalistes est trop large pour être exhaustif, mais il est encore possible de citer, de façon plus substantielle et moins processuelle, la théorie de l'enrichissement injustifié⁷⁵, du délit d'initié⁷⁶, des lois antitrust⁷⁷ ou le changement de paradigme vers un système de restitution (*restitutive justice*) plutôt que les modèles plus communs que sont les systèmes rétributifs (*retributive justice*) et de réhabilitation⁷⁸ allant jusqu'à la suppression du système carcéral au profit d'un travail obligatoire du détenu au sein d'entreprises⁷⁹.

Mais de façon sous-jacente est toujours identifiable une certaine méthode — le propriétaire juridique — qui permet de dégager des règles de droit rendant légitimes l'usage de la « force juste⁸⁰ » dans une société de libre-marché (du moins dans sa variante jusréaliste) et par laquelle il se-

70 N. S. KINSELLA, « Estoppel: A New Justification for Individual Rights », *Reason*, vol. 17, n° 1, 1992, p. 62. Pour un débat plus large sur l'extension du principe d'estoppel en droit pénal tel que repensé par la théorie libertarienne du droit et l'emploi de mécanismes processuels en vue de cette reformulation : B. O'NEILL, W. BLOCK, « Inchoate Crime, Accessories, and Constructive Malice in Libertarian Law », *Libertarian Papers*, vol. 5, n° 2, 2013, p. 241-272.

71 B. L. BENSON, *To Serve and Protect: Privatization and Community in Criminal Justice*, New York, New York University Press, 1998, p. 116.

72 La Cour suprême des États-Unis s'est ouvertement prononcée contre cette conception : « Le système judiciaire pénal ne fonctionne pas de façon principale au profit des victimes, mais au profit de la société dans son ensemble ». Voir : États-Unis, Cour suprême, *Kelly v. Robinson*, 479 US 36, 1986. Sur les conséquences de ce recentrage d'un point de vue institutionnel : M. M. O'HEAR, « Dispute Resolution in Criminal Law », *Marquette Law Review*, vol. 91, n° 1, 2007, p. 1-8, plus spécifiquement p. 2.

73 M. S. UMBREIT, « The Development and Impact of Victim-Offender Mediation in the United States », *Mediation Quarterly*, vol. 12, n° 1, 1995, p. 263-276 ; W. C. WOOLRIDGE, *Uncle Sam the Monopoly Man*, New Rochelle, Arlington House, 1970, p. 101.

74 Ainsi la théorie anarcho-capitaliste touche-t-elle à des matières aussi diverses que le droit environnemental, par exemple, entre bien d'autres. Pour quelques travaux : M. ROTHBARD, « Law, Property Rights, and Air Pollution », *Cato Journal*, vol. 2, n° 1, 1982, p. 55-99 ; T. L. ANDERSON, D. R. LEAL, *Free Market Environmentalism*, San Francisco, Pacific Research

Institute, 1991 ; B. PARDY, *Ecolawlogic: The Law of Ecosystems and the Rule of Law*, Kingston, Fifth Forum Press, 2015.

75 Pour un débat sur cette question : W. BLOCK, « Libertarian Punishment Theory and Unjust Enrichment », *Journal of Business Ethics*, vol. 154, n° 1, 2019, p. 103-108 ; *contra* : Ł. DOMINIAK, « Unjust Enrichment and Libertarianism », *Polish Political Science Review*, vol. 10, n° 2, 2022, p. 1-13.

76 W. E. BLOCK, R. W. MCGEE, « Information, Privilege, Opportunity and Insider Trading », *Northern Illinois University Law Review*, vol. 10, n° 1, 1989, p. 1-35 ; T. SMITH, W. E. BLOCK, « The Economics of Insider Trading: A Free Market Perspective », *Journal of Business Ethics*, vol. 139, n° 1, 2016, p. 47-53.

77 Par exemple, D. T. ARMENTANO, *Antitrust and Monopoly: Anatomy of a Policy Failure*, New York, Holmes and Meier, 1990 ; *Antitrust Policy: The Case for Repeal*, Washington, Cato Institute, 1991.

78 S. SCHAFER, *Restitution to Victims of Crime*, Londres, Stevens & Sons, 1960 ; R. E. BARNETT, « Restitution: A New Paradigm for Criminal Justice », *Ethics*, vol. 87, n° 4, 1977, p. 279-301. Sauf si le souhait de la victime est évidemment d'évoluer vers un modèle de réhabilitation en faveur du coupable : E. LUNA, « Traces of Libertarian Theory of Punishment », *Marquette Law Review*, vol. 91, n° 1, 2007, p. 264.

79 Pour une discussion sur ce sujet : K. J. SMITH, *A Cure for Crime: The Case for Self-Determinate Prison Sentence*, Londres, Gerald, Duckworth & Co, 1965.

80 L'expression est tirée de W. BLOCK, « Libertarian Punishment Theory and Unjust Enrichment », art. cité, p. 1.

rait finalement possible, à l'instar des deux principes dégagés par Randy Barnett de « non-confiscation » et de « concurrence », d'établir une compilation de principes fondamentaux sous la forme d'un code : le « code libertarien ». Certes en effet, au sein de la théorie anarcho-capitaliste, le droit positif non seulement *peut*, mais *doit* être produit par des structures privées pour bénéficier d'une présomption de légitimité dans la mesure où les structures de type public sont réputées violer le principe de non-agression ; elles financent en effet leurs activités, dans leur grande majorité, non par la libre contractualisation, mais par l'impôt, et bénéficient en parallèle d'un monopole injustifié de la production du droit. Mais cet état de fait ne serait pas suffisant. Il faudrait encore que cette production privée et concurrentielle du droit respecte le principe de justice et, partant, le droit naturel de propriété. Sans se projeter au sein de la théorie propriétaire du droit, le règne du « code juridique libertarien » — l'expression provient directement de l'œuvre de Murray Rothbard selon qui ce même code « sera nécessaire au bon fonctionnement de ce que l'on peut espérer être la société libertarienne de demain »⁸¹ — pose en amont la question d'une autre production : celle de la société anarcho-capitaliste elle-même. En fait, l'avènement de cette dernière serait la résultante de la conjonction de quatre processus faisant usage, chacun à leur façon, de la thématique de la production du droit.

81 M. ROTHBARD, *The Ethics of Liberty*, op. cit., p. xlviii-xlix. Sur l'opportunité (ou non) de la codification de la *common law* : M. D. ROSEN, « What Has Happened to the Common Law? Recent American Codifications, and their Impact on Judicial Practice and the Law's Subsequent Development », *Wisconsin Law Review*, vol. 72, n° 1, 1994, p. 1119-1286 ; G. A. WEISS, « The Enchantment of Codification in the Common-Law World », *The Yale Journal of International Law*, vol. 25, n° 1, 2000, p. 435-532.

La production du droit comme instrument d'avènement d'une société anarcho-capitaliste

L'angle de la production juridique comme instrument de production d'une société anarcho-capitaliste est abordé par les théoriciens même de cet avènement par le biais de quatre processus : l'interprétation juridique (y compris de dispositifs constitutionnels) ; la participation au suffrage des démocraties libérales ; l'imprégnation culturelle par la « guerre des idées » et la sécession politique. Dans chacun de ces cas, il s'agit d'influencer le producteur du droit — soit par la voie judiciaire, soit par la voie législative — en étant l'un de ces décideurs ou en devenant soi-même l'un de ces producteurs ; en se rapprochant des cercles de décision par un panel de moyens diversifiés allant de l'activisme politique au révisionnisme historique (dont le sens n'est pas porteur de connotation négative), ou encore en invoquant un droit de sécession qui serait perçu comme consubstantiel à l'esprit originel du libéralisme.

L'interprétation juridique et la participation au suffrage visent directement à user de son pouvoir de production juridique ou à l'acquérir au sein des systèmes existants afin de les transformer en profondeur. La première peut se différencier de la guerre des idées sur le motif, purement didactique, qu'elle proviendrait de juristes dans l'exercice de leur métier : juges, avocats, théoriciens du droit principalement. Des auteurs libéraux classiques ou libertariens (y compris ceux qui ne se revendiquent pas directement de l'anarcho-capitalisme) comme Richard Epstein, Stephan Kinsella, Andrew Napolitano ou Randy Barnett, peuvent être cités dans cette catégorie. Ainsi les lectures originalistes de la Constitution américaine proposée par Barnett et Epstein, lesquels défendent une interpré-

tation libertarienne de cette dernière, sont généralement citées comme influentes dans le domaine de la théorie du droit positif aux États-Unis⁸². Liée aux suffrages dans le sens où elles peuvent influencer des élus au niveau fédéral ou des États, mais aussi la Cour suprême des États-Unis⁸³ et, plus généralement, la direction d'une politique judiciaire, ces interprétations juridiques signent la volonté d'une conquête contemporaine du droit positif d'un point de vue théorique. À un niveau inférieur à la norme constitutionnelle, l'interprétation juridique de dispositifs locaux rapprocherait la proposition anarcho-capitaliste des structures organisationnelles ayant pu être héritées, à l'époque médiévale, de l'octroi de chartes de franchises⁸⁴ ; il s'agit, dans tous les cas, de restaurer l'intégrité du droit de propriété dans la lignée d'élections locales et dans une sécession téléologique avec l'État central, ce qui passe, entre autres, par la limitation du droit de vote (y compris le vote d'impôts locaux) aux seuls propriétaires (de biens) et la fin de la présomption d'une égalité numéraire individuelle au sein du processus démocratique (un individu n'est plus égal à une voix, cette dernière étant conditionnée à « la valeur des capitaux propres et au montant des

impôts payés »)⁸⁵. Cette représentation est à rapprocher des exemples qu'offrent les développements des sociétés par actions⁸⁶ et comme l'écrit Pascal Salin, « ce qui est important ce n'est pas la démocratie » (qui n'existe jamais que lorsque des monopoles « publics » sont établis comme système de contrôle du gouvernement : « l'expérience prouve que les hommes apprécient la liberté individuelle et ils empêchent, comme électeurs, les gouvernements démocratiques de devenir par trop tyranniques »), « mais la limitation du pouvoir ». Il faut donc « rechercher dans quelle mesure le système de contrôle par la concurrence pourrait être substitué au système de contrôle par la démocratie », la première étant supérieure à la seconde⁸⁷.

Mais cette conquête contemporaine de l'appareil productif du droit positif en vue de substituer le contrôle démocratique par le contrôle concurrentiel peut aussi être électorale. Historiquement en effet, les libertariens, même ceux de type anarcho-capitaliste, ne se sont pas privés d'employer les moyens de la conquête du pouvoir au sein des démocraties libérales afin de réduire substantiellement le périmètre d'intervention de l'État — voire, si possible, d'*abattre* ce dernier dont l'existence même est, selon la théorie anarcho-capitaliste, injustifiée. Rothbard en est lui-même l'exemple paroxystique. Converti à l'anarcho-capitalisme après sa prise en compte, au cours d'une discussion avec des camarades, de la radicalité de l'argument de l'inefficience de la productivité étatique⁸⁸,

82 R. E. BARNETT, *Restoring the Lost Constitution: The Presumption of Liberty*, Princeton, Princeton University Press, 2009 ; R. EPSTEIN, *Takings: Private Property and the Power of Eminent Domain*, Cambridge, Harvard University Press, 1985. Voir, pour l'influence d'Epstein : J. W. ELY, « Impact of Richard A. Epstein », *William & Mary Bill of Rights Journal*, vol. 15, n° 2, 2006, p. 421-428. De manière générale, pour la pensée libertarienne : R. PILON, « On the Origins of the Modern Libertarian Legal Movement », art. cité.

83 D. E. BERNSTEIN, I. SOMIN, « The Mainstreaming of Libertarian Constitutionalism », *Law and Contemporary Problems*, vol. 77, n° 4, 2014, p. 43-70.

84 Ainsi Hoppe argue-t-il de la possibilité pour les « provinces individuelles, régions, villes et villages de se déclarer indépendantes de Rome, Vienne, Berlin, Paris, et de proclamer que leur statut est celui de "territoires libres" » : H.-H. HOPPE, « Natural Order, the State, and the Immigration Problem », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 16, n° 1, 2002, p. 94.

85 H.-H. HOPPE, « What Must Be Done », Newport Beach, Conférence du Mises Institute, « The Bankruptcy of American Politics », 24-25 janvier 1997, p. 1-14, disponible en ligne, particulièrement p. 12-14.

86 P. SALIN, *Libéralisme*, op. cit., p. 123-166.

87 P. SALIN, *Libéralisme*, op. cit., p. 107-113.

88 Rothbard raconte cet événement dans une conférence organisée par le Parti libertarien américain en 1981. Encore minarchiste, une discussion avec des camarades de gauche (*liberals*) le convainc que s'il est

il n'en est pas moins associé à la fondation du Parti libertarien (*Libertarian Party*) au début des années 1970. Si les stratégies électorales libertariennes varient en fonction des circonstances dans une optique de *realpolitik* (d'une alliance avec les progressistes aux conservateurs et, à l'intérieur de la culture politique libertarienne, des gradualistes aux radicaux⁸⁹), l'objectif est bien de faire élire les producteurs de la législation : ainsi des députés au niveau fédéral ou des États et élections de gouverneurs, sénatoriales et même présidentielles. Hors des États-Unis, l'exemple argentin est bien évidemment révélateur de l'ambition de certains libertariens, y compris proches de l'anarcho-capitalisme, de briguer les suffrages. De l'aveu même de Rothbard, « puisque l'État ne se convertira pas de son propre chef à l'abandon du pouvoir, il faudra utiliser d'autres moyens de pression que l'éducation⁹⁰ ». Repris par Ron Paul⁹¹, candidat du Parti libertarien puis du Parti républicain qui a longtemps exercé un magistère politique aux États-Unis, Murray Rothbard est un théoricien politique complet qui s'adosse volontiers à la maturation

admis que l'État puisse bénéficier du monopole de la production de la sécurité et de la défense, il n'y a *in extenso* aucune raison que ce monopole puisse être admis comme se rapprochant d'une forme d'optimum dans des activités de production relevant de la sphère industrielle ou commerciale. Dès lors, Rothbard est converti à l'anarchisme de marché : c'est la naissance de l'anarcho-capitalisme américain contemporain. Voir, avec un accès en ligne, l'extrait de la conférence de la National Libertarian Party Convention, « How Murray Rothbard Became a Libertarian: The Turnay Collection », 1981.

89 Voir, par exemple : M. ROTHBARD, « The Left and Right within Libertarianism », *WIN: Peace and Freedom Through Nonviolent Actions*, vol. 7, n° 4, 1971, p. 6-10 ; G. HAWLEY, *Right-Wing Critics of American Conservatism*, Lawrence, University Press of Kansas, 2016, p. 116-177.

90 M. ROTHBARD, *For a New Liberty*, *op. cit.*, p. 387.

91 R. PAUL, « The Political Importance of Murray Rothbard », in W. BLOCK, L. H. ROCKWELL, JR. (dir.), *Man, Economy, and Liberty: Essays in Honor of Murray N. Rothbard*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 1988, p. 329-334.

de la stratégie dans un contexte électoral via un parti politique et des instances efficaces, au-delà de ce qu'il dénomme lui-même « l'éducationnisme » — « à savoir, la pensée selon laquelle les actions reposent sur les idées et que, par conséquent, les libertariens doivent essayer de convertir les gens à leurs idées en faisant paraître des ouvrages, des fascicules, des articles, des cours, etc.⁹² » — pour faire advenir « la victoire de la liberté dans le monde réel⁹³ ». Assurément cette dimension « éducationniste » s'avère-t-elle essentielle dans un monde où les idées et les idéologies sont matricielles et prévalent, dans la pensée de Rothbard, face à d'hypothétiques calculs sur les « coûts de transaction » ou bien face à l'objectivation de l'analyse coûts/bénéfices dans une dimension utilitariste⁹⁴.

Exercer une influence sur le monde des idées, c'est exercer une influence sur l'esprit futur, ou contemporain, des producteurs du droit positif — des architectes de la législation. À cet égard, le rôle moteur des laboratoires d'idées d'obédience libertarienne (dont les plus influents sont le Cato Institute, le Mises Institute ou l'Institute for Humane Studies), ainsi que la concurrence qui s'est progressivement instaurée entre ces derniers⁹⁵, sont à relever. Les

92 M. ROTHBARD, « Toward a Strategy for Libertarian Social Change », avril 1977. Document classé comme confidentiel à sa parution, il synthétise la pensée de Rothbard sur l'action que doit entreprendre le mouvement libertarien afin de parvenir à ses fins.

93 M. ROTHBARD, « Toward a Strategy for Libertarian Social Change », document déjà cité, p. 3.

94 Voir en particulier : M. ROTHBARD, « A Series of Six Lectures on the History of Economic Thought », 2006. Cette série de six conférences complète la série des trois tomes que Rothbard souhaitait achever sur l'histoire de la pensée économique, mais dont il n'a pu rédiger que les deux premiers tomes. Il s'ensuit que ces conférences ne font l'objet que d'une transcription (Thomas Topp), mais ne sont pas en tant que telles publiées. Elles sont néanmoins librement consultables sur le site du Mises Institute. Le texte original est en anglais.

95 Sur ce point, voir par exemple : J. T. SALERNO, « The Rebirth of Austrian Economics—In Light of

anarcho-capitalistes proches de l'École autrichienne d'économie se regroupent principalement au sein du Mises Institute à Auburn⁹⁶, dans l'État de l'Alabama, et sous l'égide duquel ont été lancées les revues du *Journal of Libertarian Studies* et *Quarterly Journal of Austrian Economics* qui favorisent la diffusion des idées autrichiennes en économie ou qualifiées d'« austro-libertariennes ». Le rôle est alors de promouvoir la formation d'élites intellectuelles libertariennes dont l'objectif est « d'être engagé pour la vérité, que cet engagement paie ou non à court terme⁹⁷ ». Cette formation passe notamment par le révisionnisme historique, un terme qui n'est pas connoté négativement par les auteurs anarcho-capitalistes⁹⁸, et avec un certain succès en dépit des échecs électoraux des libertariens⁹⁹. Valable en histoire du droit et de

l'économie¹⁰⁰, y compris dans son lien avec l'État¹⁰¹, l'influence est plus implicite, plus ancrée sur les moyen et long termes ; contre les « sectaires de gauche » et les « opportunistes de droite », l'approche, qualifiée de « centriste », « pour un changement social libertarien », est avancée au sein des cercles académiques¹⁰². Poursuivie de nos jours tant en économie qu'en droit¹⁰³, cette réinterprétation des phénomènes politiques, juridiques, économiques et historiques, notamment par leur lien avec les laboratoires d'idées¹⁰⁴, est capitale. Bien que n'épousant pas lui-même les thèses anarcho-capitalistes, la formule de Friedrich Hayek, en faisant référence au grand juriste britannique Albert V. Dicey¹⁰⁵, peut être utilement sollicitée dans l'influence de la pensée politique sur

Austrian Economics », *The Quarterly Journal of Austrian Economics*, vol. 5, n° 4, 2002, p. 119-125 ; G. NORTH, « Think Tanks and Liberty », Auburn, Mises Institute, 27 avril 2012 (accès en ligne).

96 Sur ce point, il est à noter que Ron Paul a notamment exercé des fonctions au sein du Mises Institute, consultable directement sur le site Internet de ce dernier.

97 Hoppe ajoute que le « Ludwig von Mises Institute peut être une institution puissante, un modèle de la restauration d'un apprentissage authentique ». Voir : H.-H. HOPPE, *Natural Elites, Intellectuals, and the State*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2013, p. 24.

98 Voir à cet égard : H.-H. HOPPE, « The Libertarian Quest for a Grand Historical Narrative », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 24, n° 1, 2020, p. 156-187 ; M. ROTHBARD, « Revisionism and Libertarianism », *The Libertarian Forum*, vol. 9, n° 2, 1976, pp. 3-5, et ses ouvrages clefs en cette matière : *Economic Thought Before Adam Smith: An Austrian Perspective on the History of Economic Thought, Volume I*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2006 ; *Classical Economics: An Austrian Perspective on the History of Economic Thought, Volume II*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2006. Pour une perspective critique des oeuvres de Rothbard en histoire économique : W. J. SAMUELS, « Murray Rothbard's Austrian Perspective on the History of Economic Thought », *Critical Review*, vol. 12, n° 1-2, 1998, p. 71-76 ; P. B. TRESCOTT, « Rothbard's Austrian Perspective: A Review Article », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 17, n° 2, 1995, p. 316-328.

99 M. GAITHER, « The Revisionists Revised: The

Libertarian Historiography of Education », *History of Education Quarterly*, vol. 52, n° 4, 2012, p. 490.

100 Pour un exemple du révisionnisme historique en histoire du droit : M. TUSHNET, « Toward a Revisionist History of the Supreme Court », *Cleveland State Law Review*, vol. 36, n° 3, 1988, p. 319-354. Quant à l'histoire économique, par exemple : R. RAICO, « The Theory of Economic Development and the "European Miracle" », in P. J. BOETTKE (dir.), *Collapse of Development Planning*, New York, New York University Press, 1994, p. 37-60.

101 R. RAICO, *Great Wars and Great Leaders: A Libertarian Rebuttal*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2010 ; H.-H. HOPPE, *A Short History of Man, Progress and Decline: An Austro-Libertarian Reconstruction*, Auburn, Mises Institute, 2015.

102 M. ROTHBARD, « Strategies for a Libertarian Victory », *Libertarian Review*, vol. 7, n° 7, 1978, p. 18-24.

103 Par exemple, E. P. STRINGHAM, « Toward a Libertarian Strategy for Academic Change: the Movement Building of Peter Boettke », *The Journal of Private Enterprise*, 2010, vol. 26, n° 1, p. 1-12 ; N. S. KINSELLA, « Legislation and the Discovery of Law in a Free Society », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 11, n° 2, 1995, p. 132-181.

104 Par exemple, le Cato Institute, qui s'est distancié assez tôt de Rothbard (pourtant l'un de ses fondateurs) par son rapprochement avec l'École de Chicago, et qui ne prône pas explicitement l'anarcho-capitalisme, a établi en 2017 un rapport éloquent : Cato Institute, « 40 Years of Advancing Liberty », Washington, Cato Institute, rapport annuel de 2017.

105 A. V. DICEY, *Lectures on the Relation between Law and Public Opinion in England during the Nineteenth Century*, Indianapolis, Liberty Fund, 2008, p. 24-25.

la production du droit positif : « S'agissant des affaires courantes, l'influence directe du philosophe politique peut être négligeable. Mais quand ses idées sont devenues d'usage commun grâce au travail des historiens et publicistes, des enseignants et écrivains, et des intellectuels en général, elles guident effectivement les événements. Cela implique non seulement que d'ordinaire des idées neuves ne commencent à exercer leur influence sur l'action politique qu'une génération au moins après avoir été formulées pour la première fois, mais aussi que les apports du penseur spéculatif passent, avant de devenir influents, par tout un processus de sélection et modifications¹⁰⁶ ».

Précisément, une idée tout à fait radicale au cœur du système anarcho-capitaliste demeure encore soumise à la formation de la légitimité issue de ce « processus de sélection et modifications » : le sécessionnisme politique. Si Rothbard était lui-même déjà partisan de l'idée qu'il qualifie de « décentralisation radicale¹⁰⁷ », c'est sous Hans-Hermann Hoppe que l'idée du sécessionnisme politique se trouve la plus formalisée. Selon ce dernier en effet, non seulement les réformes par la voie électorale, mais également les réformes à l'intérieur même des cercles académiques sont vouées à l'échec : les premières parce qu'elles reposent sur « l'impossibilité d'une stratégie du haut en bas (*top-down*) » et les secondes parce que « le rôle des intel-

lectuels [est] la préservation du système actuel, de la protection contemporaine du racket » — spoliation sur laquelle vivraient ces intellectuels issus des milieux académiques¹⁰⁸. Ces formes de consensus avec le système contemporain relèveraient d'une forme de « gradualisme » rejeté tant par Rothbard¹⁰⁹ que par Hoppe¹¹⁰, lequel promeut explicitement une alliance avec les conservateurs remettant au goût du jour l'idée « paléolibertarienne » qui fut déjà avancée quelques années auparavant par son maître Rothbard¹¹¹. Procédant d'une appropriation de l'idée libérale de sécession¹¹², certains libertariens, y

108 H.-H. HOPPE, « What Must Be Done », art. cité.

109 Pour Rothbard, les libertariens ne doivent pas être « gradualistes », mais « abolitionnistes », dans la mesure où « s'il y avait un bouton magique sur lequel appuyer et qui apporterait instantanément la victoire de la liberté, il faudrait vouloir appuyer sur un tel bouton ». Une question reste dès lors en suspens : la participation aux élections dans le cadre d'une démocratie libérale par le biais d'un mouvement politique peut-elle réellement être qualifiée d'abolitionniste ? Un début de réponse peut être apporté si l'on considère qu'appuyer « une forme d'épaisseur stratégique ne vous engage pas, *per se*, au gradualisme » : G. CHARTIER, C. W. JOHNSON (dir.), *Markets Not Capitalism: Individualist Anarchism against Bosses, Inequality, Corporate Power, and Structural Poverty*, Brooklyn, Autonomedia, 2011, p. 142-143.

110 H.-H. HOPPE, *Getting Libertarianism Right*, Auburn, Mises Institute, 2018.

111 M. ROTHBARD, *The Irrepressible Rothbard: The Rothbard-Rockwell Report, Essays of Murray N. Rothbard*, Burlingame, Center for Libertarian Studies, 2000, p. 3-52, voir en particulier : M. CHMIELOWSKI, « Murray N. Rothbard's Paleolibertarianism: In Search for a Political Success during the Republican Party Presidential Primaries 1992 », *Res Publica*, vol. 19, n° 2, 2016, p. 371-387. Hoppe est tout de même critique de cette stratégie, voir : H.-H. HOPPE, « The Case for Free Trade and Restricted Immigration », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 13, n° 2, 1998, p. 221-233.

112 L. WARD, « Thomas Hobbes and John Locke on a Liberal Right of Secession », *Political Research Quarterly*, vol. 70, n° 4, 2017, p. 876-888. Pour un débat sur le sujet : H. BERAN, « A Liberal Theory of Secession », *Political Studies*, vol. 32, n° 1, 1984, p. 21-31 ; *contra* : A. H. BIRCH, « Another Liberal Theory of Secession », *Political Studies*, vol. 32, n° 4, 1984, p. 596-602 ; R. W. GEE, « A Third Liberal Theory of Secession », *Liverpool Law Review*, vol. 14, n° 1, 1992, p. 45-66. Voir également : M. J. WEBB, « Is There a Liberal Right to

106 F. HAYEK, *The Constitution of Liberty*, 2^e édition, Chicago, The University of Chicago Press, 1978, p. 113. Pour la traduction française : F. HAYEK, *La Constitution de la liberté*, Paris, Institut Coppet, 2019, p. 151-152.

107 M. ROTHBARD, « Nations by Consent: Decomposing the Nation-State », in D. GORDON (dir.), *Secession, State, and Liberty*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 1998, p. 83 : « Pour résumer, il devrait être permis que tout groupe, toute nationalité, puisse procéder à une sécession dans le cadre de n'importe quel État-nation et de joindre n'importe quel État-nation qui est d'accord pour l'accueillir ».

compris anarcho-capitalistes, invitent à considérer la sécession non pas comme l'opportunité de la création d'un autre État, mais comme le moyen le plus radical de transformer la production du droit positif par la réinitialisation de l'appareil productif de ce dernier¹¹³. Robert McGee avance, sur le modèle Kendall-Louw¹¹⁴, une solution cumulative à trois niveaux. D'abord, une réinterprétation fondamentale du dispositif constitutionnel existant ; puis, une caractérisation de l'unilatéralité de la sécession ; enfin, la spécification claire de la méthode de sécession. McGee, prolifique sur le sujet¹¹⁵, en revient donc au constitutionnalisme libertarien tel qu'exposé, par exemple, par Randy Barnett, mais aussi par Lysander Spooner dès 1867¹¹⁶. Contrairement à Hans-Her-

mann Hoppe qui épouse une rhétorique clairement antidémocratique¹¹⁷, McGee conserve le fondement démocratique ainsi qu'en témoigne son étude de cas sur la possibilité d'une sécession de Hong Kong en 1992, cinq ans avant sa rétrocession à la Chine communiste¹¹⁸. Entre « libertarianisme de régime¹¹⁹ » d'un côté et sécessionnisme de l'autre¹²⁰, les anarcho-capitalistes demeurent, en toute hypothèse, des partisans radicaux de la décentralisation en franchissant le pas « au-delà de la "sécession politique", de la *privatisation* de la propriété¹²¹ ». De fait, cette privatisation intégrale se présente comme l'état final d'une société respectueuse de la liberté dans la mesure où une autorité publique, fût-elle organisée sous la forme d'un micro-État à la monégasque

Secede from a Liberal State? », *Trames*, vol. 10, n° 4, 2006, p. 371-386. Pour une synthèse des théories sécessionnistes : P. B. LEHNING (dir.), *Theories of Secession*, Londres, Routledge, 1998.

113 H.-H. HOPPE, *Democracy, The God That Failed: The Economics and Politics of Monarchy, Democracy, and Natural Order*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2001, p. 107-120 ; R. W. MCGEE, « Secession Reconsidered », *The Journal of Libertarian Studies*, vol. 11, n° 1, 1994, p. 11-33. Une défense mesurée de la sécession (qui n'inclut pas l'individualisation du droit) se trouve également dans les écrits de Mises, libéral classique, en exergue de l'article de McGee : L. VON MISES, *Nation, State, and Economy*, New York, New York University Press, 1983, p. 34. Contrairement à Mises, Rothbard, anarcho-capitaliste, reconnaît quant à lui « un droit de sécession individuelle » : M. ROTHBARD, *The Ethics of Liberty*, op. cit., p. 182.

114 F. KENDALL, L. LOUW, *After Apartheid: The Solution for South Africa*, San Francisco, Institute for Contemporary Studies, 1987.

115 Pour quelques exemples de la théorisation de la sécession chez McGee : R. W. MCGEE, « The Theory of Secession and Emerging Democracies: A Constitutional Solution », *Stanford Journal of International Law*, vol. 28, n° 1, 1992, p. 451-476 ; « The Right to Not Associate: The Case for an Absolute Freedom of Negative Association », *University of West Los Angeles*, vol. 23, n° 1, 1992, p. 123-48.

116 L. SPOONER, *No Treason, No. VI: The Constitution of No Authority*, Boston, publié à compte d'auteur, 1870. Spooner a exercé une grande influence sur le mouvement libertarien : M. ROTHBARD,

« The Spooner-Tucker Doctrine: An Economist's View », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 20, n° 1, 2006, p. 5-15 ; R. E. BARNETT, « The Significance of Lysander Spooner: A Discussion Held in January, 2016 », *Liberty Matters*, Carmel, Liberty Fund, 2016.

117 Hans-Hermann Hoppe en revient à la source du libéralisme qui est caractérisé originellement par son hostilité à la démocratie, associée à la dégénérescence des régimes politiques dans une lecture post-aristotélicienne de ces derniers. Voir, par exemple, la façon dont les libéraux français au XIX^e siècle traitent du sujet : N. ROUSSELLIER, « La culture politique libérale », in S. BERSTEIN (dir.), *Les Cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 1999, p. 69-112. Il faut toutefois noter que Hoppe ne s'oppose pas à ce que des communautés organisées selon leurs propres règles instaurent une modalité de résolution démocratique des différends.

118 R. W. MCGEE, « Hong Kong's Option to Secede », *Harvard International Law Journal*, vol. 33, n° 2, 1992, p. 427-440.

119 L'expression est tirée de l'anglais « *regime libertarian* » : L. H. ROCKWELL, JR., « The Libertarian Principle of Secession », *The Austrian*, vol. 1, n° 1, 2015, p. 4-5.

120 Pour un point de vue typiquement austro-libertarien sur la question du sécessionnisme : D. HOFFA, « Statism's Catch 22: An Austro-Libertarian Analysis of "Self-Determination of Peoples" under International Law », Austrian Economics Research Conference, Auburn, Mises Institute, 19-20 mars 2021, p. 1-17.

121 H.-H. HOPPE, « Natural Order, the State, and the Immigration Problem », art. cité, p. 94.

(préférable dans les faits) n'en est toutefois guère plus légitime d'un point de vue just-naturaliste¹²² en ce qu'elle violerait le droit fondamental de l'homme qu'est la propriété¹²³. Après tout comme l'écrit Murray Rothbard : « l'État n'a jamais été créé par un contrat social ; il est toujours né de la conquête et de l'exploitation¹²⁴ ».

Bibliographie

Anderson, Terry L., Hill, Peter J. « An American Experiment in Anarcho-Capitalism: The Not So Wild, Wild West », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 3, no. 1, 1979, pp. 9-29.

Anderson, Terry L., Leal, Donald R. *Free Market Environmentalism*, San Francisco, Pacific Research Institute, 1991.

Armentano, Dominick T. *Antitrust and Monopoly: Anatomy of a Policy Failure*, New York, Holmes and Meier, 1990.

_____ *Antitrust Policy: The Case for Repeal*, Washington, Cato Institute, 1991.

Barlow, John P. « A Declaration of Independence of the Cyberspace », *Duke Law and Technology Review*, vol. 18, no. 1, 2019, pp. 5-7.

Barnett, Randy E. « Whither Anarchy? Has Robert Nozick Justified the State? », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, no. 1, 1977, pp. 15-21.

_____ « Restitution: A New Paradigm for Criminal Justice », *Ethics*, vol. 87, no. 4, 1977, pp. 279-301.

_____ « Four Senses of the Private-Public Law Distinction », *Harvard Journal of Law*, vol. 9, no. 2, 1986, pp. 267-276.

_____ *The Structure of Liberty: Justice and the Rule of Law*, Oxford, Clarendon Press, 1998.

_____ *Restoring the Lost Constitution: The Presumption of Liberty*, Princeton, Princeton Uni-

versity Press, 2009.

_____ « The Significance of Lysander Spooner: A Discussion Held in January, 2016 », *Liberty Matters*, Carmel, Liberty Fund, 2016.

Barton, Roy F. « Ifugao Law », *University of California Publications in American Archeology and Ethnology*, vol. 15, no. 1, 1919, pp. 1-186.

Bell, Tom W. « Polycentric Law », *Humane Studies*, vol. 7, no. 1, 1991, pp. 1-10.

_____ « Polycentric Law in a New Century », *Cato Policy Report*, vol. 20, no. 6, novembre/décembre 1998, pp. 9-11.

Benedikt, Michael (dir.) *Cyberspace: First Steps*, 2^e édition, Cambridge, The MIT Press, 1992.

Benson, Bruce L. « Enforcement of Property Rights in Primitive Societies: Law without Government », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 9, no. 1, 1989, pp. 1-26.

_____ *The Enterprise of Law: Justice without the State*, San Francisco, Pacific Research Institute for Public Policy, 1990.

_____ *To Serve and Protect: Privatization and Community in Criminal Justice*, New York, New York University Press, 1998.

_____ « Jurisdictional Choice in International Trade: Implications for Lex Cybernatoria », *Journal des Économistes et des Études humaines*, vol. 10, no. 1, 2000, pp. 3-31.

Bentzon, Agnete Weis. « A Note on the Polycentricity of Law: A Danish Version of Legal Pluralism », *Commission on Folk Law and Legal Pluralism Newsletter*, vol. 21, no. 1, 1992, p. 30.

Beran, Harry. « A Liberal Theory of Secession », *Political Studies*, vol. 32, no. 1, 1984, pp. 21-31.

Bernstein, David E., Somin, Ilya. « The Mainstreaming of Libertarian Constitutionalism », *Law and Contemporary Problems*, vol. 77, no. 4, 2014, pp. 43-70.

Birch, Anthony H. « Another Liberal Theory of Secession », *Political Studies*, vol. 32, no. 4, 1984, pp. 596-602.

Black, Julia, Murray, Andrew. « Regulating AI and Machine Learning: Setting the Regulatory Agenda », *European Journal of Law and Technology*, vol. 10, no. 3, 2019, pp. 1-19.

Block, Walter E., McGee, Robert W. « Information, Privilege, Opportunity and Insider Trading », *Northern Illinois University Law Review*, vol. 10, no. 1, 1989, pp. 1-35.

Block, Walter E. « Cyberslacking, Business Ethics and Managerial Economics », *Journal of*

122 W. BLOCK, A. FUTERMAN (dir.), *The Austro-Libertarian Point of View: Essays on Austrian Economics and Libertarianism*, Singapour, Springer Nature, 2021, p. 116.

123 Pour une discussion sur l'idée d'une propriété commune en régime anarcho-capitaliste : R. G. HOLCOMBE, « Common Property in Anarcho-Capitalism », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 19, n° 2, 2005, p. 3-29.

124 M. ROTHBARD, *Anatomy of the State*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2009, p. 16. Voir, également : P. SALIN, *Libéralisme*, op. cit., p. 104-107.

Business Ethics, vol. 33, no. 3, 2001, pp. 225-231.

——— « A Plumb-Line Libertarianism: A Critique of Hoppe », *Reason Papers*, vol. 29, no. 1, 2007, pp. 1-13.

——— « Libertarian Punishment Theory and Unjust Enrichment », *Journal of Business Ethics*, vol. 154, no. 1, 2019, pp. 103-108.

——— « Murray Rothbard, Anarchist », *Studia z Historii Filozofii*, vol. 12, no. 4, 2021, pp. 7-41.

Block, Walter, Futerman, Alan (dir.), *The Austro-Libertarian Point of View: Essays on Austrian Economics and Libertarianism*, Singapour, Springer Nature, 2021.

Boettke, Peter J. « Anarchism as a Progressive Research Program in Political Economy », in Stringham, Edward (dir.) *Anarchy, State and Public Choice*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2005, pp. 206-219.

Brookes, Kevin. « Un libéralisme scientifique contre les gauches : la réception du néo-libéralisme américain en France dans les années 1970 », *Raisons politiques*, vol. 3, no. 67, 2017, pp. 71-94.

Casey, Gerard. « Reflections on Legal Polycentrism », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 22, no. 2, 2010, pp. 22-34.

Carpenter, Stefan, Baldwin, Elizabeth, Cole, Daniel H. « The Polycentric Turn: A Case Study of Kenya's Evolving Legal Regime for Irrigation Waters », *Natural Resources Journal*, vol. 57, no. 1, 2017, pp. 1-37.

Cato Institute, « 40 Years of Advancing Liberty », Washington, Cato Institute, rapport annuel de 2017.

Chartier, Gary, Johnson, Charles W. (dir.), *Markets Not Capitalism: Individualist Anarchism against Bosses, Inequality, Corporate Power, and Structural Poverty*, Brooklyn, Autonomedia, 2011.

Chmielowski, Marcin. « Murray N. Rothbard's Paleolibertarianism: In Search for a Political Success during the Republican Party Presidential Primaries 1992 », *Res Publica*, vol. 19, no. 2, 2016, pp. 371-387.

Christmas, Billy. « The Possibility of Thick Libertarianism », *Libertarian Papers*, vol. 8, no. 1, 2016, pp. 1-21.

Crowe, Jonathan. « Natural Rights Beyond Finnis », *Jurisprudence*, vol. 2, no. 1, 2011, pp. 293-308.

Dicey, Albert V. *Lectures on the Relation between Law and Public Opinion in England during the Nineteenth Century*, Indianapolis, Liberty Fund, 2008.

DiLorenzo, Thomas J. « The Myth of Natural Monopoly », *The Review of Austrian Economics*, vol. 9, no. 2, 1996, pp. 43-58.

Dominiak, Łukasz. « Unjust Enrichment and Libertarianism », *Polish Political Science Review*, vol. 10, no. 2, 2022, pp. 1-13.

Ellickson, Robert C. « A Hayekian Case Against Anarcho-Capitalism: Of Street Grids, Lighthouses, and Aid to the Destitute », *New York University Journal of Law & Liberty*, vol. 11, no. 1, 2017, pp. 371-393.

Ely, James W. « Impact of Richard A. Epstein », *William & Mary Bill of Rights Journal*, vol. 15, no. 2, 2006, pp. 421-428.

Epstein, Richard. *Takings: Private Property and the Power of Eminent Domain*, Cambridge, Harvard University Press, 1985.

Evers, Williamson M. « Toward a Reformulation of the Law of Contracts », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, no. 1, 1977, pp. 3-13.

Finck, Michèle. *Subnational Authorities in EU Law*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

Finnis, John. *Natural Law and Natural Rights*, Oxford, Clarendon Press, 1980.

Fried, Barbara H. (dir.) *Facing Up to Scarcity: The Logic and Limits of Nonconsequentialist Thought*, Oxford, Oxford University Press, 2020.

Friedman, David. *The Machinery of Freedom: Guide to Radical Capitalism*, LaSalle, Open Court Publishing Company, 1973.

——— « Private Creation and Enforcement of Law: A Historical Case », *The Journal of Legal Studies*, vol. 8, no. 2, 1979, pp. 399-415.

——— *Law's Order: What Economics Has to Do with Law and Why It Matters*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

Gaither, Milton. « The Revisionists Revised: The Libertarian Historiography of Education », *History of Education Quarterly*, vol. 52, no. 4, 2012, pp. 488-505.

Gauderie, Sébastien. « Unleashing Legal Polycentricity in Europe? Barnett, Hayek, and the Theory of European Union Law », *MISES Journal* (à paraître).

——— « Le propriétaireisme jusnaturaliste en théorie du droit », *Journal des Économistes et des Études Humaines* (à paraître).

Gee, Robert W. « A Third Liberal Theory of Secession », *Liverpool Law Review*, vol. 14, no. 1, 1992, pp. 45-66.

Geloso, Vincent, Leeson, Peter T. « Are Anarcho-Capitalists Insane? Medieval Icelandic

Conflict Institutions in Comparative Perspective », *Revue d'économie politique*, vol. 130, no. 6, 2020, pp. 957-974.

Giacalone, Marco, Salehi, Seyedeh Sajedeh. « An Empirical Study on Mediation in Civil and Commercial Disputes in Europe: The Mediation Service Providers Perspective », *Revista Ítalo-Española de Derecho Procesal*, vol. 1, no. 2, 2022, pp. 11-54.

Goldsmith, Jack L. « Against Cyberanarchy », *University of Chicago Law Occasional Paper*, vol. 40, no. 1, 1999, pp. 1-40.

Gogłóza, Włodzimierz. « Anarchist Visions of the Medieval Icelandic Non-State Socio-Political Order—An Outline of a Critique », *Cracow Studies of Constitutional and Legal History*, vol. 10, no. 2, 2017, pp. 241-261.

Hawley, George. *Right-Wing Critics of American Conservatism*, Lawrence, University Press of Kansas, 2016.

Hayek, Friedrich. « The Use of Knowledge in Society », *The American Economic Review*, vol. 35, no. 4, 1945, pp. 519-530.

———. *The Constitution of Liberty*, 2^e édition, Chicago, The University of Chicago Press, 1978 ; *La Constitution de la liberté*, Paris, Institut Coppet, 2019.

Hirvonen, Avri. *Polycentricity: The Multiple Scenes of Law*, Londres, Pluto Press, 1998.

Hoebel, Adamson E. *The Law of Primitive Man: A Study in Comparative Legal Dynamics*, Cambridge, Harvard University Press, 1954.

Hoffa, David. « Statism's Catch 22: An Austro-Libertarian Analysis of "Self-Determination of Peoples" under International Law », Austrian Economics Research Conference, Auburn, Mises Institute, 19-20 mars 2021, pp. 1-17.

Hofmann, Jeanette. « The Libertarian Origins of Cybercrime: Unintended Side-Effects of a Political Utopia », Working Paper, Londres, Centre for Analysis of Risk and Regulation – London School of Economics, vol. 62, no. 1, pp. 1-24.

Holcombe, Randall G. « Common Property in Anarcho-Capitalism », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 19, no. 2, 2005, pp. 3-29.

Hoppe, Hans-Hermann. « What Must Be Done », Newport Beach, Conférence du Mises Institute, « The Bankruptcy of American Politics », 24-25 janvier 1997, pp. 1-14.

———. « The Case for Free Trade and Restricted Immigration », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 13, no. 2, 1998, pp. 221-233.

———. « The Private Production of Defense », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 14, no. 1, 1999, pp. 27-52.

———. *Democracy, The God That Failed: The Economics and Politics of Monarchy, Democracy, and Natural Order*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2001.

———. « Natural Order, the State, and the Immigration Problem », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 16, no. 1, 2002, pp. 75-97.

———. « Of Common, Public, and Private Property and the Rationale for Total Privatization », *Libertarian Papers*, vol. 3, no. 2, 2011, pp. 1-13.

———. *Natural Elites, Intellectuals, and the State*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2013.

———. *A Short History of Man, Progress and Decline: An Austro-Libertarian Reconstruction*, Auburn, Mises Institute, 2015.

———. *Getting Libertarianism Right*, Auburn, Mises Institute, 2018.

———. « The Libertarian Quest for a Grand Historical Narrative », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 24, no. 1, 2020, pp. 156-187.

Johnson, David R., Post, David. « Law and Borders—The Rise of Law in Cyberspace », *Stanford Law Review*, vol. 48, no. 5, 1996, pp. 1367-1402.

Kelly, Kevin. *Out of Control: The New Biology of Machines, Social Systems, and the Economic World*, Reading, Perseus Books, 1994.

Kendall, Frances, Louw, Leon. *After Apartheid: The Solution for South Africa*, San Francisco, Institute for Contemporary Studies, 1987.

Kirzner, Israel. *Discovery, Capitalism, and Distributive Justice*, Oxford, Basic Blackwell, 1998.

Kinsella, Norman Stephan. « Estoppel: A New Justification for Individual Rights », *Reason*, vol. 17, no. 1, 1992, pp. 61-74.

———. « Legislation and the Discovery of Law in a Free Society », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 11, no. 2, 1995, pp. 132-181.

Lavoie, Don. *National Economic Planning: What is Left?*, Cambridge, Ballinger Publishing Company, 1985.

Lehning, Percy B. (dir.), *Theories of Succession*, Londres, Routledge, 1998.

Lemieux, Pierre. *L'Anarcho-capitalisme*, Saguenay, Classiques des sciences sociales, 2004.

Locke, John. *Traité du gouvernement civil*, Paris, Gallimard, 1999.

Long, Roderick. « The Nature of Law. Part II: The Three Functions of Law », *Formulations*, vol. 1, no. 4, 1994, pp. 5-8.

_____ « Anarchism », in Zwolinski, Matt, Ferguson, Benjamin (dir.) *The Routledge Companion to Libertarianism*, Londres, Routledge, 2022, pp. 181-203.

Luna, Erik. « Traces of Libertarian Theory of Punishment », *Marquette Law Review*, vol. 91, no. 1, 2007, pp. 263-294.

Macduff, Ian. *Essays on Mediation: Dealing with Disputes in the 21st Century*, Alphen-sur-le-Rhin, Kluwer Law International B.V., 2016.

McGee, Robert W. « The Theory of Secession and Emerging Democracies: A Constitutional Solution », *Stanford Journal of International Law*, vol. 28, no. 1, 1992, pp. 451-476.

_____ « The Right to Not Associate: The Case for an Absolute Freedom of Negative Association », *University of West Los Angeles*, vol. 23, no. 1, 1992, pp. 123-48.

_____ « Hong Kong's Option to Secede », *Harvard International Law Journal*, vol. 33, no. 2, 1992, pp. 427-440.

_____ « Secession Reconsidered », *The Journal of Libertarian Studies*, vol. 11, no. 1, 1994, pp. 11-33.

Mendenhall, Allen. *Literature and Liberty: Essays in Libertarian Literary Criticism*, Lanham, Lexington Books, 2014.

Mises (von), Ludwig. *Nation, State, and Economy*, New York, New York University Press, 1983.

Molinari (de), Gustave. *De la production de la sécurité*, Paris, Institut Coppet, 2014.

Modrzejewska, Magdalena. « The Need of State? American Anarcho-Capitalism », *Ad Americam*, vol. 10, no. 1, 2009, pp. 49-59.

Murphy, Robert P. *Chaos Theory*, 2^e édition, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2002.

Nock, Albert J. *Our Enemy, the State*, New York, William Morrow & Company, 1935.

North, Gary. « Think Tanks and Liberty », Auburn, Mises Institute, 27 avril 2012.

O'Hear, Michael M. « Dispute Resolution in Criminal Law », *Marquette Law Review*, vol. 91, no. 1, 2007, pp. 1-8.

O'Neill, Ben, Block, Walter. « Inchoate Crime, Accessories, and Constructive Malice in Libertarian Law », *Libertarian Papers*, vol. 5, no. 2, 2013, pp. 241-272.

Ostrom, Vincent Ostrom, Tiebout, Charles M., Warren, Robert. « The Organization of Government in Metropolitan Areas: A Theoretical Inquiry », *The American Political Science Review*,

vol. 55, no. 4, 1961, pp. 831-842.

Palchak, John K., Leung, Stanley T. « No State Required? A Critical Review of the Polycentric Legal Order », *Gonzaga Law Review*, vol. 38, no. 3, 2002, pp. 290-333.

Paul, Ron. « The Political Importance of Murray Rothbard », in Block, Walter, Rockwell, Llewellyn H. (dir.), *Man, Economy, and Liberty: Essays in Honor of Murray N. Rothbard*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 1988, pp. 329-334.

Pardy, Bruce. *Ecolawlogic: The Law of Ecosystems and the Rule of Law*, Kingston, Fifth Forum Press, 2015.

Peden, Joseph R. « Property Rights in Celtic Irish Law », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, no. 2, 1977, pp. 81-95.

Petersen, Hanne, Zahle, Henrik. *Legal Polycentricity: Consequences of Pluralism in Law*, Aldershot, Dartmouth, 1995.

Polanyi, Michael. *The Logic of Liberty: Reflections and Rejoinders*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1951.

_____ *Personal Knowledge: Towards a Post-Critical Philosophy*, 3^e édition, New York, Harper & Row, 1962.

Pilon, Roger. « On the Origins of Modern Libertarian Legal Movement », *Chapman Law Review*, vol. 16, no. 2, 2013, pp. 255-268.

Raico, Ralph. « The Theory of Economic Development and the "European Miracle" », in Boettke, Peter J. (dir.), *Collapse of Development Planning*, New York, New York University Press, 1994, pp. 37-60.

_____ *Great Wars and Great Leaders: A Libertarian Rebuttal*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2010.

Rockwell, Jr., Llewellyn H. « The Libertarian Principle of Secession », *The Austrian*, vol. 1, no. 1, 2015, pp. 4-5.

Rothbard, Murray. « The Left and Right within Libertarianism », *WIN: Peace and Freedom Through Nonviolent Actions*, vol. 7, no. 4, 1971, pp. 6-10.

_____ « Revisionism and Libertarianism », *The Libertarian Forum*, vol. 9, no. 2, 1976, pp. 3-5.

_____ « Robert Nozick and the Immaculate Conception of the State », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, no. 1, 1977, pp. 45-57.

_____ « Toward a Strategy for Libertarian Social Change », avril 1977.

_____ « Society Without a State », *Nomos*, vol. 19, no. 1, 1978, pp. 191-207.

- _____. « Strategies for a Libertarian Victory », *Libertarian Review*, vol. 7, no. 7, 1978, pp. 18-24.
- _____. « Law, Property Rights, and Air Pollution », *Cato Journal*, vol. 2, no. 1, 1982, pp. 55-99.
- _____. « The Sociology of the Ayn Rand Cult », Port Townsend, Liberty Publishing, 1987.
- _____. « Albert J. Nock, Radical », *Fragments*, vol. 25-28, no. 1, 1995, p. 8.
- _____. *The Ethics of Liberty*, New York, New York University Press, 1998.
- _____. « Nations by Consent: Decomposing the Nation-State », in David Gordon (dir.), *Secession, State, and Liberty*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 1998, pp. 79-88.
- _____. *The Irrepressible Rothbard: The Rothbard-Rockwell Report, Essays of Murray N. Rothbard*, Burlingame, Center for Libertarian Studies, 2000.
- _____. *For a New Liberty*, 2^e édition, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2006.
- _____. *Economic Thought Before Adam Smith: An Austrian Perspective on the History of Economic Thought, Volume I*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2006.
- _____. *Classical Economics: An Austrian Perspective on the History of Economic Thought, Volume II*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2006.
- _____. « The Spooner-Tucker Doctrine: An Economist's View », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 20, no. 1, 2006, pp. 5-15.
- _____. *Anatomy of the State*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2009.
- Rosen, Mark D. « What Has Happened to the Common Law? Recent American Codifications, and their Impact on Judicial Practice and the Law's Subsequent Development », *Wisconsin Law Review*, vol. 72, no. 1, 1994, pp. 1119-1286.
- Rosenberg, Joshua D., Folberg, H. Jay. « Alternative Dispute Resolution: An Empirical Analysis », *Stanford Law Review*, vol. 46, no. 6, 1994, pp. 1487-1551.
- Roussellier, Nicolas. « La culture politique libérale », in Berstein, Serge (dir.), *Les Cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 1999, pp. 69-112.
- Salerno, Joseph T. « The Rebirth of Austrian Economics—In Light of Austrian Economics », *The Quarterly Journal of Austrian Economics*, vol. 5, no. 4, 2002, pp. 111-128.
- Salin, Pascal. *La Vérité sur la monnaie*, Paris, Odile Jacob, 1990.
- _____. *Libéralisme*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- Samuels, Warren J. « Murray Rothbard's Austrian Perspective on the History of Economic Thought », *Critical Review*, vol. 12, no. 1-2, 1998, pp. 71-76.
- Schafer, Stephen. *Restitution to Victims of Crime*, Londres, Stevens & Sons, 1960.
- Sheleff, Leon S. *The Future of Tradition: Customary Law, Common Law, and Legal Pluralism*, Londres, Routledge, 2013.
- Smith, Kathleen J. *A Cure for Crime: The Case for Self-Determinate Prison Sentence*, Londres, Gerald, Duckworth & Co, 1965.
- Smith, Taylor, Block, Walter E. « The Economics of Insider Trading: A Free Market Perspective », *Journal of Business Ethics*, vol. 139, no. 1, 2016, pp. 47-53.
- Solum, Lawrence B. « The Foundations of Liberty », *Michigan Law Review*, vol. 97, no. 6, 1999, pp. 1780-1812.
- Sterpan, Ionuț. « David Friedman's Model of Privatized Justice », *Public Reason*, vol. 3, no. 1, 2011, pp. 79-97.
- Stringham, Edward Peter. « Toward a Libertarian Strategy for Academic Change: the Movement Building of Peter Boettke », *The Journal of Private Enterprise*, 2010, vol. 26, no. 1, pp. 1-12.
- Tannehill, Morris, Tannehill, Linda. *The Market for Liberty*, Auburn, Ludwig von Mises Institute, 2007.
- Trescott, Paul B. « Rothbard's Austrian Perspective: A Review Article », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 17, no. 2, 1995, pp. 316-328.
- Tushnet, Mark. « Toward a Revisionist History of the Supreme Court », *Cleveland State Law Review*, vol. 36, no. 3, 1988, pp. 319-354.
- Umbreit, Mark S. « The Development and Impact of Victim-Offender Mediation in the United States », *Mediation Quarterly*, vol. 12, no. 1, 1995, pp. 263-276.
- Vandrunen, David. « Legal Polycentrism: A Christian Theological and Jurisprudential Evaluation », *Journal of Law and Religion*, vol. 32, no. 3, 2017, pp. 383-405.
- Ward, Lee. « Thomas Hobbes and John Locke on a Liberal Right of Secession », *Political Research Quarterly*, vol. 70, no. 4, 2017, pp. 876-888.
- Webb, Matthew J. « Is There a Liberal Right to Secede from a Liberal State? », *Trames*, vol. 10, no. 4, 2006, pp. 371-386.
- Weiss, Gunther A. « The Enchantment of Co-

dification in the Common-Law World », *The Yale Journal of International Law*, vol. 25, no. 1, 2000, pp. 435-532.

Woolridge, William C. *Uncle Sam the Monopoly Man*, New Rochelle, Arlington House, 1970.



ON CRITICISM OF LBL THERAPY

by Dr. Oleg Maltsev and Iryna Lopatiuk

drmaltsev.oleg@gmail.com



This paper presents a scholarly work with a methodological emphasis. It is mainly intended for the scientific peers but is also of interest to a wider audience curious about how new types of therapy arise and come to be announced as an “incredible revelation,” a “major scientific breakthrough,” and, once published as books, may even become “bestsellers.”

One example of such a bestseller, well-known especially in the American market, is *Journey of Souls* by hypnotherapist Michael Newton. In this first book of the series, Newton introduces the concept of a “new therapy” referred to as “Life Between Lives” (LBL) hypnotherapy.

The subject of this methodological work is an epistemological examination and substantive critique of LBL (Life Between Lives) therapy. To start, let us briefly review what the term “LBL therapy” means. What do we know about it?

LBL (Life Between Lives) therapy is a hypnotherapy-based consultation service in which a person is placed in a hypnotic state to explore their “spiritual experience” between the incarnations of their soul in the physical world. It is a non-medical technique that is not part of traditional

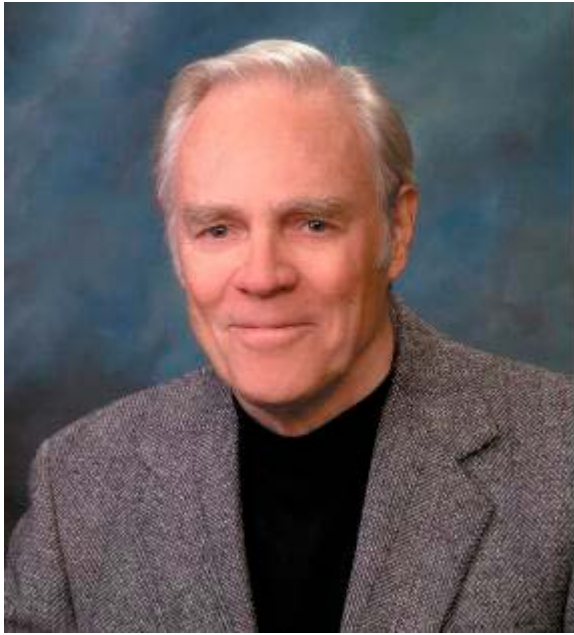
psychotherapy and is used to examine the “life of the soul” in the period between physical deaths. LBL therapy assumes that after death, the soul enters an intermediate state (inter-life) where it reviews the life just lived and prepares for the next incarnation.

The process is carried out as follows: during a hypnosis session, using regression therapy techniques, the person is guided into this state to analyze their experiences between lives.

Regarding its purpose, LBL therapy is intended to help people find answers to questions about the soul, life’s meaning, and to gain healing and awareness through a personally experienced “spiritual journey.”

A few words about the founder and creator of the LBL (Life Between Lives) therapy approach.

Author’s profile: Michael Newton (1931–2016) was an American psychologist, hypnotherapist, and author, widely recognized for his studies in regression hypnosis and “life between lives.” He created a regression hypnotherapy method that allows individuals to recall and investigate their experiences between incarnations on Earth.



Education and Career: Newton earned a doctoral degree in counseling psychology and was a certified hypnotherapist. He founded the Michael Newton Institute for Life Between Lives Hypnotherapy (it continues to operate today, offering services and training LBL coaches and therapists.)

Books: His best-known books, *Journey of Souls* and *Destiny of Souls*, describe his research and findings gathered from a series of “cases”—hypnosis sessions with various clients. In these books, he provides detailed descriptions of the structure and processes of the spiritual realm, as he understood it based on his patients’ experiences.

Regression Hypnosis Method: Newton used regression hypnosis to guide people into states where they (according to his personal view) could describe their experiences between past and future lives.

Contribution to Science: For his research in the field of regression hypnosis, Newton received an award from the National Association of Transpersonal Hypnotherapists.

Impact: Newton’s work has undoubtedly influenced interest in the topics of reincarnation, the afterlife, and spirituality.

Overall, as of 2025, Michael Newton is

regarded in the United States as a pioneer in the study of life between lives through hypnosis, and his writings continue to inspire and intrigue readers worldwide.

Next, we will move directly to the specific statement of the scientific and practical value as presented by Newton himself.

Newton’s book *Journey of Souls* explores life after death and reincarnation. Based on the results of regression hypnosis, Newton describes what the soul experiences between physical incarnations, how it chooses a new body and environment, and what structures and hierarchies exist in the spirit world.

In his work, using regression hypnosis, Dr. Newton guided his patients into a state in which they “recalled” their “lives between lives.” Patients spoke of journeys through the spirit realm, meetings with guides and soul groups, and the selection of their next incarnation — including the country, family, friends, and even enemies.

Besides the aspect of praise, especially the reviews from clients who have participated in LBL sessions — which are, by definition, subjective accounts rather than scientific findings or assessments — there is also a different perspective on LBL therapy.

On Criticism

Criticism of Michael Newton’s book *Journey of Souls* mainly centers on doubts about the scientific validity of hypnotic regression and the interpretation of the resulting data. The main points of criticism include:

The non-scientific nature of hypnosis and regression as proof of theoretical models

Critics point out the lack of scientific evidence supporting the possibility of regression into past lives under hypnosis and argue that the resulting accounts may be products of suggestion or imagination.

Many note that under hypnosis people can “see” themselves as anyone, from historical figures to fictional characters, which calls the reliability of such memories into question.

Lack of rigorous scientific methods

Some critics observe that the book does not provide detailed information about the procedures used during the hypnosis sessions, making it difficult to independently assess or replicate the results. The insufficiently strict approach to data collection and analysis also raises concerns.

Subjectivity of interpretation

Critics argue that the data gathered through regression hypnosis can be interpreted in various ways, and that the author tends toward an esoteric interpretation of events rather than a scientific one.

Misuse of Medical Terminology

It is noted that although the author holds a doctoral degree in psychology, he does not always use medical terms accurately, which can mislead readers who are unfamiliar with medical language.

Overall, American critics of *Journey of Souls* tend to conclude that the book is more of a work of fiction in the spirit of new religious movements than a piece of scientific research. They argue that it relies on unreliable research methods and that its conclusions are not supported by sufficient, solid scientific evidence.

Is this really the case? It is proposed that this be examined in detail.

Methodology of Scientific-Critical Research

Michael Newton, the author of *Journey of Souls*, offered an informational product that secured its status as a “bestseller” for at least three years. But how do “bestsellers” come to serve as a supposed “foundation” for proving and validating certain know-how and act as a channel for

“new knowledge”? From a philosophical perspective, the saying “everything new is well-forgotten old” comes to mind for good reason. Whether this “old” is actually “good” is another question — one that can be quickly checked by any skilled user of 21st-century search technologies.

Overall, since the subject of our methodological paper is an objective scientific critique of the therapy proposed by Michael Newton, we suggest setting aside the marketing label of “bestseller” and instead moving deeper into a substantive examination of the essence, objectives, and tactical application of LBL therapy. That said, this is no simple task. In the 21st century, scholars who have devoted their professional lives to serious research are constantly confronted by the popularity of the “bestseller” category. Yet what temporarily appeals to the majority is far from always a sign of genuine truth.

From a praxeological perspective, the phenomenon of the “bestseller effect” may be of interest for future academic research and studies. In the context of this paper, it is proposed to examine how such a mechanism operates. With regard to Newton’s *Journey of Souls*, it should be noted that this book became a bestseller only within a certain market — the Western one. It is worth pointing out that while readers from CIS countries also have access to Newton’s books, they have truly reached bestseller status only in his home country, the United States.

The nature of the American service market is such that if any mechanism works, it will be exploited exponentially as long as it generates income. To be fair, not only in Hollywood, where Newton lived, but also in other cities across the United States, hypnotherapy sessions that promise an extraordinary journey into the realm between incarnations remain popular,

client-focused, and appealing. Put simply, such sessions are not only a professional service but also a source of revenue — and therefore they will be offered as long as they continue to be profitable. Marketing logic, undoubtedly, is one of the main engines of the American service sector.

For the modern Western consumer of content, association with a bestseller is almost essential. It offers a chance to stay “in trend,” provides a sense of belonging to a special — sometimes even “elite” — community, and promises access to new information that can become fertile ground for generating one’s own ideas and interpretations. It is not uncommon for the same consumers of therapeutic LBL content to use the momentum of an established bestseller for their own purposes. The tactic of splitting an informational product into parts and selling it piece by piece is by no means new. This approach has been repeatedly applied, for example, to the teachings of Carlos Castaneda, Scientology, the methods of Robert Monroe, and so on.

However, in the context of our scientific and practical discussion, it is suggested that we turn to the roots — to the original source of the substance that later receives its marketing packaging and so-called “new launch.” Beyond the impact mechanism of the bestseller, there is another mechanism at play: the so-called “vertical circle of time.” In other words, everything has a beginning and an end. Connect the starting and ending points of any given phenomenon, and you form a kind of circle. **The vertical circle of time, as a method of prototypological analysis,** demonstrates that what seems relevant, fresh, and new today is merely a new turn in the cycle of a phenomenon from earlier times. Human memory is short — we tend to forget rather quickly what has shaped

our present.

Let us now apply this method to the analysis of Michael Newton’s best-selling book *Journey of Souls*. The recommendation for its application is as follows: whenever encountering something labeled a bestseller, the first step is to trace its lineage back in time — all the way to the appearance of a similar, analogous bestseller published 25, 50, or even 75 years ago. To give the reader an opportunity to see the practicality of this method in action, let us offer an advance hint: try as an experiment to find a book about the journey of the soul after death and near-death experiences.

Hint: such a book was indeed published fifty years ago, and we will return to it shortly. Half a century ago, this book also became a bestseller. At the time, this book also became a bestseller and was authored by a physician who compiled the clinical experiences of patients near death and described these experiences as a series of cases, including interviews, dialogues, and short commentaries. Those who are already familiar with the text and content of Newton’s *Journey of Souls* may notice not just similarities but almost an identity in the way the material is structured, the terminology used, and the therapeutic component. In other words, when Newton offered his readers an exploration of life between incarnations, he did not, in fact, break entirely new ground. The question of where the “roots” come from, what inspired him, and what formed the real basis of this “know-how” is left unmentioned by Dr. Newton, who simply presents himself as a practicing regression hypnotist.

The logic of scientific inquiry is certainly NOT the same as the logic of a bestseller consumer. A researcher’s duty is to engage with the source of knowledge, not merely with a transient, currently popular informational pretext. Thus, at the

heart of the bestseller mechanism lies the vertical circle of time: what is fashionable today once already existed — and was forgotten. Some content consumers literally wait for new bestsellers as if expecting a second or third coming of a significant figure, event, or “new” teaching.

We intentionally place the word “new” in quotation marks. That is because true innovation, discovery, and scientific novelty—strangely enough—are often met with skepticism at first. Human nature includes a built-in resistance to change. On one hand, people do not easily adapt to disruptions in the calm waters of their familiar lives. On the other, we need the new—progress does not happen without it, and neither does change or a sense of adventure. Each person can observe this dual paradox within themselves. On one side, we long for something new and of high quality, especially when it benefits us personally; on the other, we prefer that it come gradually, in small, manageable doses. After all, who knows if that “new” thing is reliable, effective, or even worth the risk?

The New also demands mental effort. It pushes people to dig deeper, to seek understanding, to think critically—and that takes work. It is not easy. There are always obstacles and hidden challenges along the way. And wherever there is challenge, there is resistance. That is why people are often curious about what is new and especially relevant to them, but at the same time, they shy away from engaging with it directly. Ideally, they would rather someone else do the work—presenting it in a simplified, even primitive, form. That is one reason not every original book becomes a bestseller, even if it simply repeats ideas from earlier works. From a psychological perspective, the content of such a book must be delivered in a specific way:

as simply and clearly as possible, with plenty of examples, minimal (or preferably no) technical terminology, and ideally in the form of a relaxed narrative rather than a memorandum or research colloquium. The latter is a specialized product, aimed at a specific audience equipped with appropriate methodological tools, models, and approaches. And, as one might expect, it is not easy to satisfy such an audience. Academic titles and degrees alone are not enough to ensure that the scientific community accepts a new idea as tested and practically valuable. Everything must be proven, in accordance with the logic of scientific discourse and the standards of relevant disciplines.

For the general public, such approaches do not hold primary significance. A person shaped by the culture of the 21st century typically does not have a natural inclination to delve into the essence of things, and quite often, simply lacks the time to do so. As the classics once said, “I am glad to be deceived.”

In most European countries, the hypnotherapeutic approach and Michael Newton’s know-how have not achieved the same immense popularity as they have in the United States. This, perhaps, is not even due to a lack of desire to explore the essence of phenomena through scientific methods. Rather, the issue lies in the fact that an ordinary practicing psychologist or counselor in Europe is not legally permitted to use hypnosis techniques. Therefore, hypnosis as a method of scientific inquiry is neither widespread nor widely trusted, particularly when applied by non-medical specialists.

In the United States, within the context of organizing this type of professional activity, a license is sufficient for a counselor to conduct a hypnosis session—that is, proof that the individual has completed the rele-

vant course. In the European professional and academic environment, such a course is not sufficient. Typically, only medical doctors, particularly psychiatrists, are authorized to use hypnosis in their work. For non-medical professionals to apply hypnosis, even for therapeutic purposes, they are generally required to complete about three years of specialized education—hypnosis schools in Europe are quite well developed. This difference in defining professional affiliation, as well as in the tactics and organization of the relevant scientific, methodological, and skills-based training frameworks, is also a reason for the ambiguous—or even entirely absent—response from members of the professional community to Michael Newton’s know-how, known as LBL (Life Between Lives) therapy. In many scientific circles, an American counseling license or PhD status is not, in itself, considered a legitimate basis for the application of hypnosis, and thus not regarded as a valid scientific tool for verifying theoretical claims.

On the other hand, the informational content gathered by a psychologist during sessions with clients—especially when presented in the form of narratives and conversations—can, at least theoretically, fit the framework of a future bestseller. And if this raw informational material is supplemented by effective mechanisms (such as the previously mentioned vertical circle of time), it becomes possible to achieve notable success, at the very least in the field of publishing.

However, a bestseller is neither a research environment nor a subject of investigation in the present study. Therefore, we now propose to turn directly to the examination of a fundamental category: **hypnosis**.

If, according to Michael Newton’s position, the method of regressive hypnosis

demonstrates both therapeutic efficacy and the validity of the soul’s existence between incarnations, then this method must be discussed in a focused, comprehensive, and substantive manner. A critical analysis of the essence, foundational mechanisms, and justification for the use of hypnosis as such will help illuminate the claimed effectiveness of the author’s proposed LBL therapy and provide answers to how and why this method works in practice.

Thus, the main part of this article will address the question: What is the relationship between hypnosis and the so-called journey of the soul between lives?

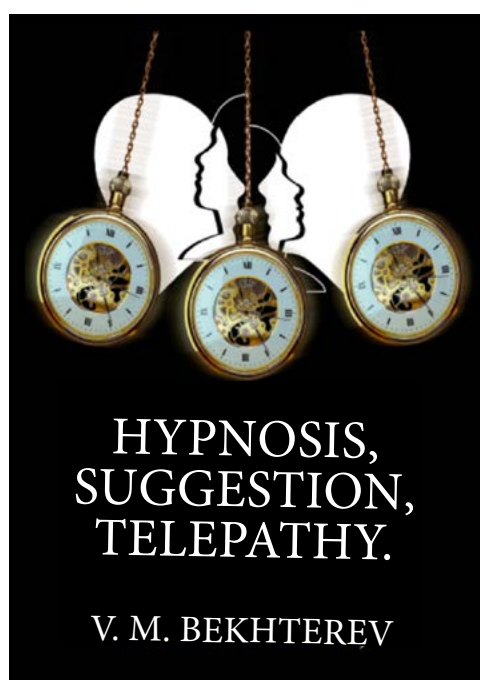
Is Hypnosis the Key to Structuring a Successful Academic Career?

To begin with, let us return to the much-discussed notion of the bestseller. Analyzing this category allows a scholar to identify the direction of current relevance and demand within a given audience. In other words, where does the genuine, living interest of the general readership and broader public lie? What do they truly respond to with their attention? Few things reveal this as clearly as a bestseller. It is often the case that a particular book holds no direct research value for a scholar; rather, it is the audience’s response—how readers and critics receive the book labeled as a “bestseller”—that generates scholarly interest. In this way, feedback from the public organizes the researcher’s focus. Thus, any book of this nature may be regarded by a scholar as a signal or direction worthy of academic consideration.

The authors now set out to demonstrate how one might work with the phenomenon of hypnosis—a subject that clearly captures the attention of an interested audience. It is a phenomenon often perceived as mystical, hidden, sacred, and barely comprehensible to the average person.

What Is Hypnosis, and Why Is It Important?

To address this question in a thorough and informed manner, we propose turning to a foundational source: the renowned authority in the field of hypnosis—academician, psychiatrist, and the founder of both reflexology and pathopsychology in the twentieth century, Vladimir Mikhailovich Bekhterev. His legacy is so respected and widely recognized across the globe that he needs little further introduction. Bekhterev authored several works, and for the purpose of conducting a comparative analysis of how hypnosis is applied—both by the contemporary PhD Michael Newton and by Academician Bekhterev—we will refer directly to the original material. As a research basis, we recommend examining Bekhterev’s book *Hypnosis. Suggestion. Telepathy*.



“...The concepts of hypnosis and suggestion in everyday life are constantly mentioned together and are often treated as nearly synonymous. This is solely due to the fact that science came to understand the power of suggestion through hypnosis.”

So, what do we actually know about hypnosis? It is a kind of reflex found in living beings. But in which beings, specifically? From the standpoint of the research subject, it is well known that Bekhterev studied not only humans but also, for example, dogs. For those who share an academic interest in canine studies, it is worth noting that Bekhterev collaborated with Vladimir Durov. Moreover, as a result of their joint work, the scientists were able to demonstrate and prove that dogs possess telepathic abilities—that they are indeed equipped with this mechanism. On the other hand, there exists no experiment (none known to science) that has proven the presence of telepathy in humans.

Since the subject of telepathy has been raised, it is important to clarify that dogs exhibit a limited capacity for telepathy. For example, a dog is capable of telepathically perceiving the mental commands of its owner. Humans, by contrast, do not possess this ability. Even from a linguistic standpoint, while humans are said to understand one another with “half a word” or “a glance,” there is no corresponding phrase such as “half a thought”—this category does not exist in the lexicon. From a research perspective, this makes the dog a more compelling object of study than the human when it comes to the phenomenon of telepathy.

Returning to the essence of hypnosis: what we are dealing with is the so-called “inhibitory reflex.” This reflex is present in all living organisms.

Why are these categories relevant? Let us recall that we are attempting to answer three key questions: (1) What is hypnosis? (2) What is its purpose? and (3) What kind of research environment allows for meaningful answers to the first two questions?

Bekhterev’s contribution is invaluable, if only because he established a compre-

hensive research environment that allows for a deep understanding of the nature, subtleties, and mechanisms of such global categories as hypnosis and suggestion, particularly the inhibitory reflex. His experiments with both animals and humans provide a broad empirical foundation from which to study these phenomena in a rigorous and meaningful way.

The following section turns to the primary source itself, presenting selected excerpts from the first chapter of Academician Bekhterev's *Suggestion. Hypnosis. Telepathy*. Let us begin with the first quotation:

"...Once the process of suggestion became better understood within the context of hypnosis, authors like Bernheim began interpreting hypnosis itself as a product of suggestion. Yet in truth, there is no real equivalence between the concepts of suggestion and hypnosis..."

Staying true to the primary source, we must distinguish between these two notions. Clearly, hypnosis and suggestion are not interchangeable terms. Suggestion is a tool that may be used to induce a hypnotic state. It is also worth noting that such a state can be achieved not only through suggestion but also through auditory, visual, or linguistic stimulation.

"...In truth, there is no real equivalence between the concepts of suggestion and hypnosis. By suggestion, we typically mean the influence one person exerts on another—most often through speech—which works not by persuasion, as we regularly see in everyday conversation, but by directly implanting particular thoughts or emotional states."

Once again, let us place the proper emphasis and draw attention to the fact that suggestion is implemented through words, whereas induction into a hypnotic state occurs through entirely different means. These methods differ when applied to animals and to humans. For instance, if one abruptly grabs a snake by the tail, it stiffens into a stick. This example may serve as a basic model for further reflection on the functioning of human limbs (one may draw an analogy between the snake and one's own arm).

Moreover, unlike a dog, a human being can be hypnotized in a segmented manner, to the extent that it is possible to hypnotize the head, the arm, or the legs separately. How can one imagine a hypnotized arm in action? Suppose a patient is undergoing surgery, and the arm—preliminarily subjected to hypnosis—is incised with a scalpel. In such a case, the patient feels no pain. Undoubtedly, such approaches have practical value and are used not so much in civilian life, but more often under extreme conditions. To complete the picture, one may envision a historical analogue such as a field hospital of the past century, perhaps one set up near the front lines during the First World War. In other words, with specialized knowledge of this kind, it becomes possible to «turn an arm into a stick»—and then back into an arm. Even this single example offers a remarkable foundation for further promising research at the intersection of applied psychology and psychiatry, neurophysiology, reflexology, and medicine.

Returning to the earlier quotation from Bekhterev's work, let us revisit the concept of "suggestion." **At its core, suggestion is the processing of information on behalf of the individual, amplified by the benefit it offers to that individual.** This is the mechanism by which the so-called

“implantation into consciousness” of the subject occurs. The processed data, in this case, consists of the informational content supplied by the one applying the mechanism of suggestion to the subject.

From a heuristic standpoint, if we illustrate the operation of this mechanism using the model of a syringe and the substance it delivers, then the processed data is equivalent to the substance being injected, while the benefit itself is the syringe—through which any ideas may be implanted into consciousness. As is well known, benefit is a category inherent to every modern person of the 21st century. Whatever is beneficial to a person at a given moment is, undoubtedly, significant for them. However, it must also be noted that the mechanism of benefit is a temporally functioning category. The point is that what is considered beneficial is constantly changing. Today one thing is beneficial to a person, and tomorrow—due to changing environmental demands—something else becomes advantageous. The syringe of benefit remains, but the substance it injects changes; therefore, each such implantation into consciousness has only a temporary effect. Those who possess this level of knowledge and training are fully aware of this. This is why, tactically, such implantations are often performed on a recurring basis. Each successive implantation is preceded by a temporary shift in context, while the mechanism itself operates identically in every individual case.

“...Understood in this sense, suggestion represents a phenomenon that occurs everywhere in the social conditions of life and is observed in the waking state of a person in the course of human interaction—whereas in hypnosis, it merely appears with greater vividness and intensity.

What, then, is the hypnotic state? It is known that Charcot viewed it as a particular nervous condition similar to hysteria; Bernheim—as a sleep induced by suggestion; others considered it a special emotional state or affect; whereas I considered it correct to regard it as a particular modification of natural sleep.”

Thus, M. Bekhterev understood hypnosis as a specific alteration of natural sleep.

“Charcot’s view, which considered hypnosis to be a special nervous condition akin to hysteria, has now been completely abandoned... Most people, if not all, are susceptible to hypnosis to some degree. Clearly, it is impossible to consider all of them hysterical. This theory suffered its final defeat when it became necessary to recognize the existence of hypnosis in animals—a phenomenon entirely analogous and related to human hypnosis.”

Once again, this assertion stands because the inhibitory reflex is inherent in every living being on Earth. Every living creature freezes when confronted with danger.

“According to Charcot, increased mechanical neuromuscular excitability, sometimes observed in deep hypnosis, is characterized by the fact that simple mechanical stimulation applied to nerves or muscles causes contraction of the corresponding muscles. This phenomenon cannot be fully explained within the framework of a purely ‘psychological’ influence referred to as suggestion.”

Thus, let us again emphasize that while hypnosis may be accompanied by suggestion, suggestion is not synonymous with hypnosis. These are distinct categories, each based on different underlying mechanisms.

Let us proceed with the analysis of referential data. For instance, a case involving passive gymnastics of the patient's feet performed by a paramedic led to a deep hypnotic state, accompanied by "...such significant anesthesia (insensitivity) that the complete straightening of contracted limbs was carried out without any pain." This clearly demonstrates that verbal suggestion could not achieve what was accomplished through simple physical impact. Hence, it follows that neither hypnosis nor its effects can be reduced solely to verbal or psychological influence.

Thus, according to the examples provided, hypnosis is not a psychological phenomenon, but one that also affects the psyche. However, the nature of hypnosis is reflexive, physiological—not psychological (which in part explains why it is possible to «hypnotize the arm» separately). Moreover, the nature of hypnosis may be purely mechanical. This is confirmed by Bekhterev's experimental cases with a chicken, a songbird, a dog (which would close its eyes when stroked on the chest), and even a caterpillar. Let us cite a few quotations in support of this.

"...From personal experience, I can say that any bird, even a songbird, can be hypnotized. For this, it is sufficient to take the bird in one's hands, calm it, turn it belly-up, and place it on the edge of a table with its head hanging over the side. Then, by gently stroking the bird's neck with a finger, it will remain motionless for a long time, with its wings and legs folded. During this time, one may care-

fully stretch out its leg, lift its wing, or even gently insert a needle into its body, and it will remain still."

"...A beetle, when assuming a motionless position, becomes less visible as a target to predators. It is known from experiments that even chicks will readily catch a moving caterpillar, but will leave a still one untouched. Likewise, the bird itself, when in danger, escapes by freezing in place or entering a catatonic state to avoid predators."

Thus, whether it is a caterpillar, a beetle, a bird, or any other animal, in a moment of danger it freezes and becomes motionless, as if transforming into a dot. This natural mechanism allows animals to escape predators, which are known to attack moving targets in the majority of cases.

"...These facts leave no doubt that hypnosis is not induced by suggestion alone, and that physical influences are sometimes more effective than verbal suggestion. [...] Finally,... hypnosis in animals is completely analogous to human hypnosis—and in the case of animals, verbal suggestion is out of the question."

The above-quoted excerpt once again demonstrates the validity of conclusions that suggestion may be an element of inducing a person into a hypnotic state, but it may also not be such an element. The following quote, however, warrants special attention in the context of the subsequent analysis of the tactics used in so-called LBL therapy.

"...Hypnosis and sleep, while sharing certain similarities, also have essential differences. For example, one can speak with a hypnotized subject and receive responses. Furthermore, during hyp-

nosis, there is an increased suggestibility that is not present in ordinary sleep: the hypnotized individual can be made, through suggestion, to walk automatically, perform various actions, and so on. This became the basis for me, at one time, to recognize hypnosis not as sleep—even if suggested—but as a peculiar modification of sleep, more precisely—a state akin to sleep.”

Later, when analyzing the cases presented by Michael Newton in his book, we will note that the author, being a hypnotherapist, led his patients into precisely such a state. As a result of regression hypnosis, the client will automatically (unconsciously) be capable of performing any physical actions upon the therapist’s command, answer any questions, and maintain a dialogue in the format directed by the therapist, since it is the therapist who remains conscious and controls the process—not the patient. The patient, at that moment, is in a state of stupor.

Let us also dedicate a few lines to the much-debated topic of a person’s hypnotizability or lack thereof. It is no secret that there are people who cannot be hypnotized using the common, well-known techniques. However, that is where the practitioner’s skill comes in, because, let us repeat, there are dozens of ways to induce a person into a hypnotic state. To provide contrast, one may even mention beauty in this context. It turns out that a person’s beauty can become the reason for temporarily inducing a hypnotic state in another individual. It is no coincidence that in the Russian language there are expressions like “was stunned / froze in amazement / went numb at the sight of beauty.”

Simply put, anyone can, in fact, be hypnotized. This was not a challenge even for

Mikhail Bekhterev. Even the state of being in love is nothing more than a waking state in which a person exists under hypnotic influence. Contrary to other sharp philosophical statements, being in love is not a disease (though such claims have existed). Being in love, in some cases, can be viewed as the result of hypnotic influence exerted on a person. Again, it is no secret that a person in love does not want to hear anything objective about the object of their feelings.

“Patrick blinked uncertainly. “I don’t understand,” he admitted. “Of course you don’t,” Robert said with venom. “It’s emotions, Patrick! You know? How should I explain it to make it clearer? Let’s say—non-algorithmizable disturbances in super-complex logical systems. Does that help?”
— Far Rainbow, Arkady and Boris Strugatsky

To wrap up this thought, we should note that many people who are convinced of their resistance to hypnosis—or even of being “immune” to it—often fail to recognize when they are already under hypnotic influence, when suggestion techniques have already been applied to them (recall the example of the stick and the snake). Hypnotic states may take on various forms, and without sufficient knowledge of the subject, it is easy to misinterpret what is happening. What is more, the more a person resists and convinces themselves that hypnosis has no effect on them, the more susceptible they tend to be. This is why we must turn to the academic works of Mikhail Bekhterev: mechanisms such as the inhibitory reflex are easier to demonstrate first in animals, and only afterward in humans.

“...Hypnosis differs from regular sleep by another feature: the so-called rapport. In deep hypnosis, a special connection forms between the subject and the hypnotist: the subject hears only the hypnotist, fully obeys him, and unquestioningly follows all suggestions—while remaining unresponsive to anyone else.”

Rapport is thus a specific connection between the hypnotist and the subject. At a certain depth of hypnotic state, a person will only follow the hypnotist's commands and no one else's. Why does hypnosis exist at all—and what is its biological purpose? Bekhterev argued that its roots lie deep in the animal world. Many animals—from simple to complex—can enter special states of immobility, or what's called “feigned death,” and these states can also be artificially induced.

“...So, what is the biological significance of these phenomena, which result in sudden motor inhibition? Observations show that they occur in response to sudden danger. But what is the purpose of this reaction, and how could a phenomenon like this survive under the law of natural selection? Clearly, across the animal world—including humans—we see a general inhibitory reflex triggered by abrupt stimuli...”

Though this reflex may lead to death in some cases, it is generally protective and beneficial. Its usefulness lies in the fact that immobility often serves as a highly effective survival strategy...”

Why does hypnosis exist? Because of the inhibitory reflex. If one understands how this reflex operates—both in oneself and in others—it becomes possible to use

it artificially. Is it even appropriate to induce this in oneself? In many stressful or life-threatening situations, the answer is yes. For instance, someone injured in a remote area without medical help might use their knowledge of the inhibitory reflex to maintain composure and make sound decisions despite the pain (recall also the famous case of a surgical operation on a person's arm done without anesthesia, with no pain reported).

In general, the state of immobility associated with the sudden onset of strong stimuli can also be triggered by weak and monotonous uniform stimuli. A classic example is the well-known fascination of snakes by the sound of a flute, or the taming of wild animals through a fixed gaze, and so forth. Perhaps one of the most fundamental conclusions drawn by academician Bekhterev should be cited here:

“...the observed state of immobility in nature is the prototype of the hypnotic state that we study in laboratories and clinics. What we call hypnosis is merely an artificial reproduction of the general inhibitory reflex in the form of a bundle-like immobility to a greater or lesser degree.”

As Bekhterev describes, in humans, the artificial state of immobility or hypnosis is achieved through physical methods—such as passes, the so-called magnetic gaze, or prolonged monotonous sounds—as well as through verbal suggestion. According to Bekhterev himself, to induce hypnosis in a person, he used combined stimulation: both physical and verbal simultaneously.

To conclude this comparative and analytical exploration aimed at answering the question “What is hypnosis and why is it needed?”, we provide the final quote from

Bekhterev's work *Suggestion. Hypnosis. Telepathy*:

"Hypnosis [...] represents a special biological state in the form of bundle-like immobility as a general inhibitory reflex observed in various animal species, including humans. This state can be artificially reproduced to a greater or lesser extent by physical means in many different animals, and in humans also by verbal influence."

The authors of this article intentionally cite verbatim from the primary source and analyze Bekhterev's legacy in order to offer a substantiated, systematic explanation of hypnosis—its essence, underlying mechanisms, role in various fields of life, and even what hypnosis can and cannot achieve.

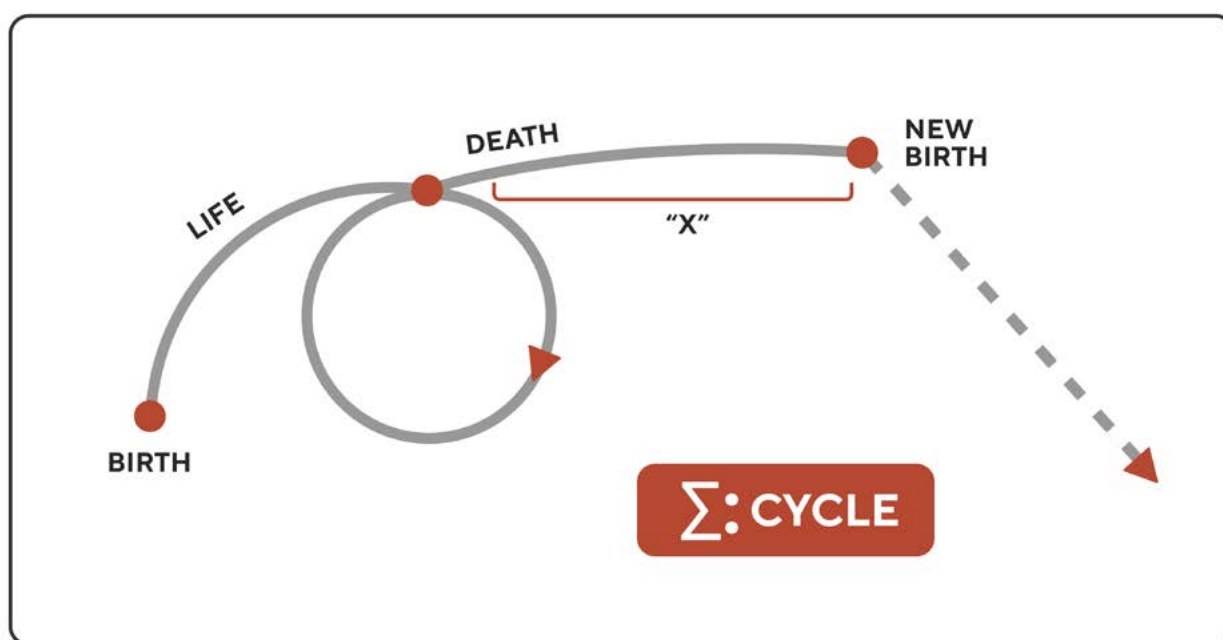
Ignorance, lack of education, and simple misunderstanding of the logic and nature of hypnosis and suggestion mechanisms are the root causes and fundamental explanations for why many consumers of popular culture risk blindly following bestsellers. Consequently, they remain

defenseless and often find themselves in situations with potentially extreme outcomes.

Business, sports, and any spheres or fields involving the human factor (including training and skill development) clearly demonstrate the practical and justified importance of knowledge about suggestion and hypnosis.

The following section of the article aims to critically analyze several philosophical models presented by Michael Newton in his original work, as well as address the questions of "HOW" and "WHY." To test these models, the American researcher employed hypnosis.

In this discussion block, we will examine key models that form the pillars of Michael Newton's views, which he considers to validate the legitimacy and purpose of life-between-lives (LBL) therapy. Based on the previously introduced logical model of the "syringe-substance," since the component representing the syringe itself—that is, hypnosis—has already been considered, we will proceed directly to exploring the various aspects of applying the substance injected as a "consciousness vaccine"



Model 1. The Cycle

by hypnotherapists during LBL sessions.

Michael Newton, in his works *Journey of Souls* and *Destiny of Souls*, describes the cycle of life between lives based on research conducted with the aid of hypnosis. He asserts that after physical death, the soul travels to the spiritual world (modeled as the interval marked “X”), where a series of important processes take place.

“We are divine, though imperfect beings, dwelling in two worlds—the material and the spiritual. It is our destiny to travel back and forth between the universes through space and time until we learn to master ourselves and gain Knowledge. We must trust this process with determination and patience. Our essence in most bodies our soul inhabits lacks full knowledge, but our Self is never lost because we always maintain a connection with both worlds.”

According to Michael Newton, the cycle of life between lives is the period the soul spends in the spiritual world after death and before its next incarnation. During this “X” period, the soul analyzes its past experiences, communicates with other souls, and chooses the kind of life experience it wishes to acquire in the next life to continue its spiritual development. It is important to note that, according to Newton, this sequence is not linear but rather cyclical, involving repetitions and returns to certain tasks and lessons until the soul achieves full spiritual maturity.

How does a client respond during regression hypnosis conducted by a hypnotherapist? What actually happens to them and what techniques are used? To support the analysis, a fragment from the first case studied by Newton is provided:

“Oh my God! I’m really not dead?! That is, my body is dead—I can see it below me, lying there—but I am floating... I can look down and see my body stretched out on the hospital bed. Everyone around me thinks I’m dead, but I’m not dead. ...They consider me dead, but I’m still alive.

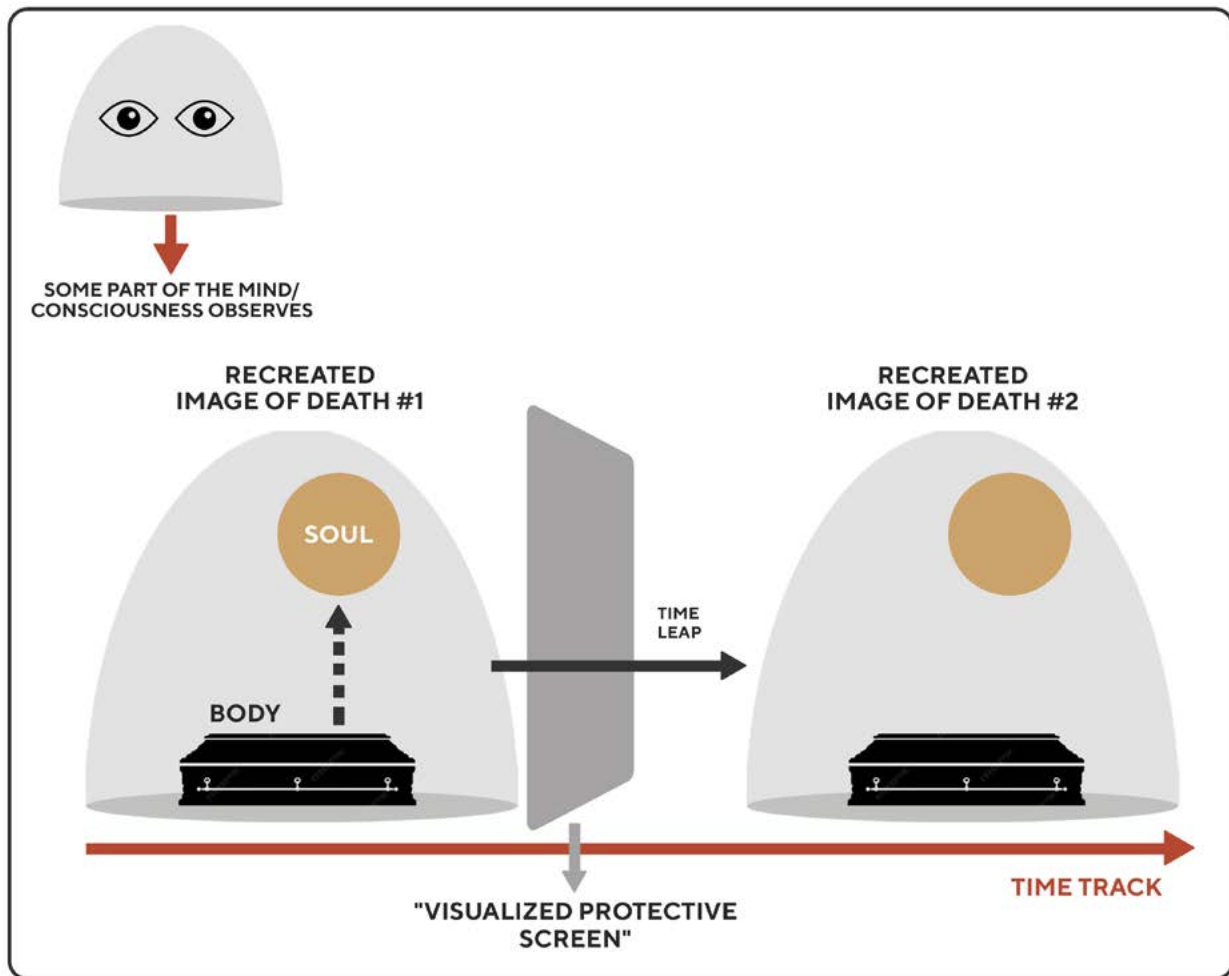
It’s strange because my body is definitely dead, yet I am moving above it. I’m alive!”

These words are spoken by a person in a deep hypnotic state, reliving the experience of death. In reverent awe, he bursts out short excited phrases as he sees and feels what it means to be a spirit just separated from the physical body. This person is my patient, sitting comfortably in a chair, leaning back, while I simply help him reconstruct the picture of his death in a past life.

The method of providing this assistance according to Newton is illustrated in the model below (Model 2).

Tracing back along the timeline, the hypnotherapist prepares the subject to make a leap backward in time using a visualized protective screen. As described by Michael Newton, upon completing this crucial step of mental preparation, the hypnotherapist guides the subject through an imaginary time tunnel to their past life on Earth.

According to the author, this is the moment when the subject’s soul separates from the body and the initial shock begins to subside. The subject becomes more capable of reproducing visual images formed in their mind. Newton asserts that although the subject is in a deep hypnotic state—maintained by the inhibitory reflex and therefore unconscious—“a small part of the subject’s consciousness, a very important part of their mind, still func-



Model 2

tions.” Consequently, Newton concludes that the subject “understands” that they are recreating past experiences.

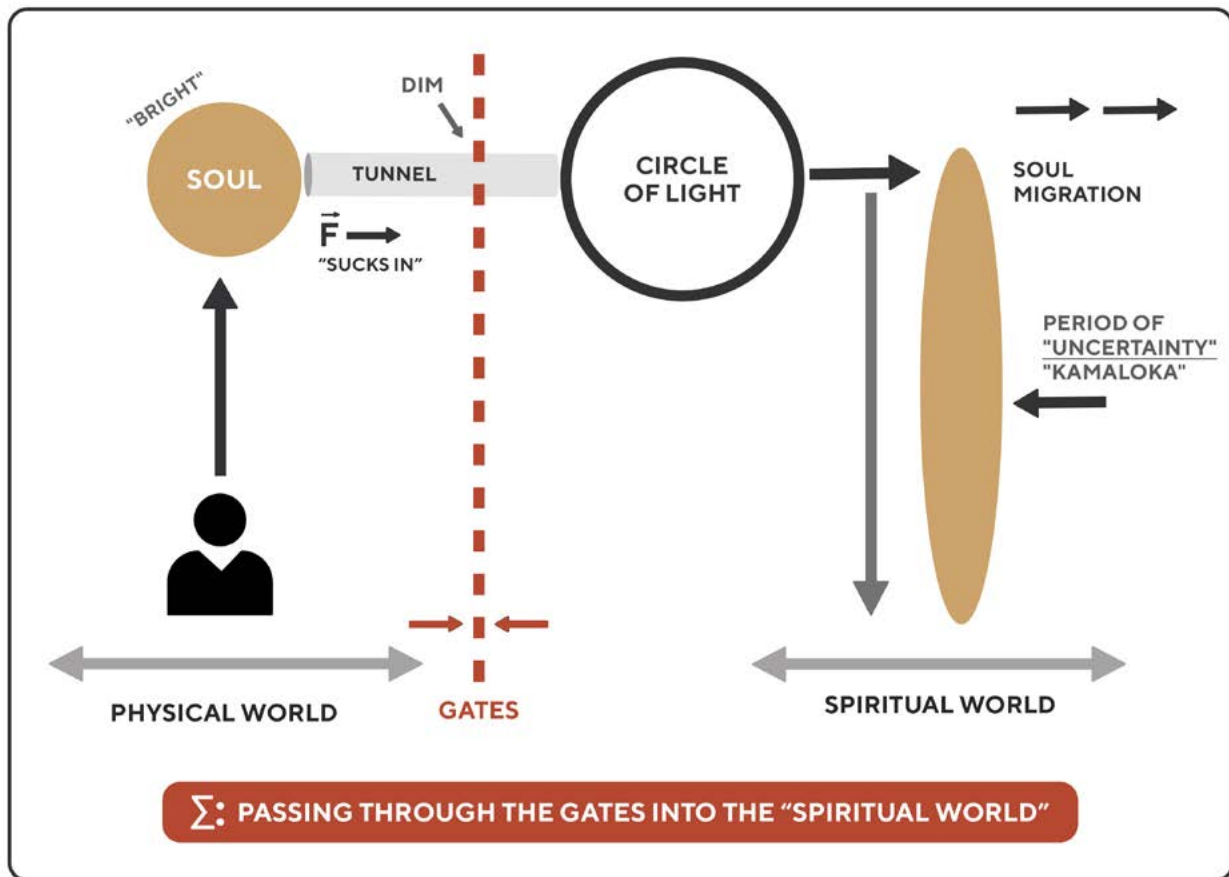
As the subject becomes accustomed to the hypnotherapist and a strong rapport is established, Newton explains that the hypnotherapist elevates the subject from the subconscious hypnotic level to what he calls the “superconscious” state. Presumably, the author uses this to justify that the data obtained through regression hypnosis are a) consistent with many other documented sources, including medical observations of patients’ near-death experiences; and b) valid in describing the parameters and essence of the soul’s journey between lives.

Beginning with case number two, the author cautions regarding death scenes resulting from violent trauma in past lives, because

the “subconscious mind” (an authorial term) still holds this experience in the subject’s memory. In such instances, special therapy and deprogramming are required, with the goal of alleviating pain and emotional distress.

In Michael Newton’s conception, presented in *Journey of Souls*, the soul passes through a gateway symbolizing the transition from the physical world to the spiritual realm after death. This process is described as the soul’s sequential movement through a time tunnel toward a circle of light, followed by passage through the gateway leading into the spiritual world.

After traversing the tunnel and beginning its migration within the spiritual realm, Newton states that the soul may experience a period of uncertainty (called Kamaloka).



Model 3. Passing through the Gateway to the Spiritual World

More specifically, the process unfolds as follows:

1. Death and departure from the body: after physical death, the soul leaves the body.

2. Journey through the time tunnel: the soul travels to the spiritual world, following a tunnel that can be envisioned as a temporal corridor.

3. The gateway to the spiritual realm: at the end of the tunnel, the soul passes through a gateway, which symbolizes the transition to the spiritual world.

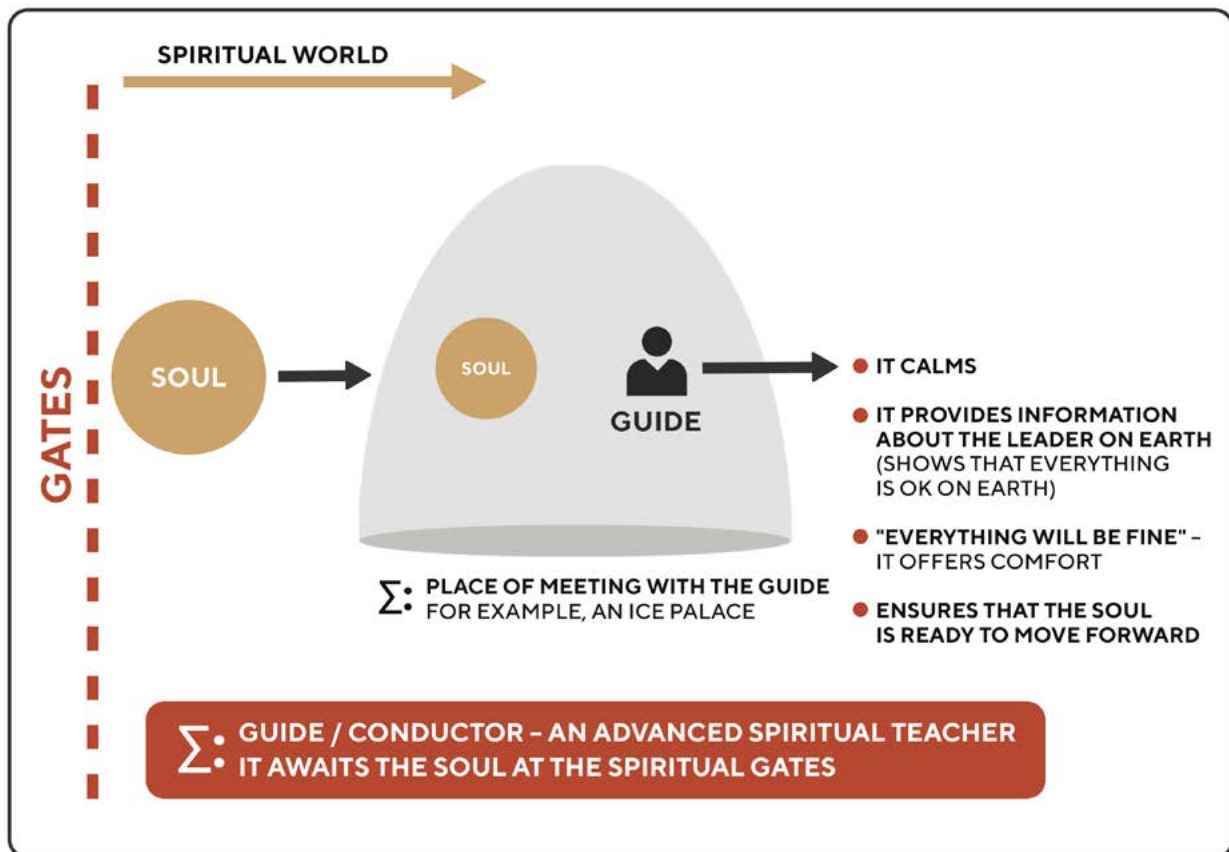
4. Encounter with representatives of the spiritual world's leadership — guides (in rare cases, the soul may be met by a deceased relative). In the spiritual world, the soul is welcomed by spiritual mentors or leadership who as-

sist it in adapting and understanding the experience gained during physical life.

According to Newton's view, this process is not instantaneous and may involve various stages and experiences for the soul.

The model below illustrates the encounter with the guide and the tasks the guide helps the soul to resolve (Model 4).

In Michael Newton's understanding, guides, or spiritual mentors, are beings who accompany souls between incarnations and provide support, assistance, and guidance. They help souls become aware of their spiritual progress, make decisions about their next incarnations, and prepare for them. Guides do not impose their will but rather offer support and direction, respecting the soul's free will.



Model 4. Guide – Conductor – Spiritual Teacher

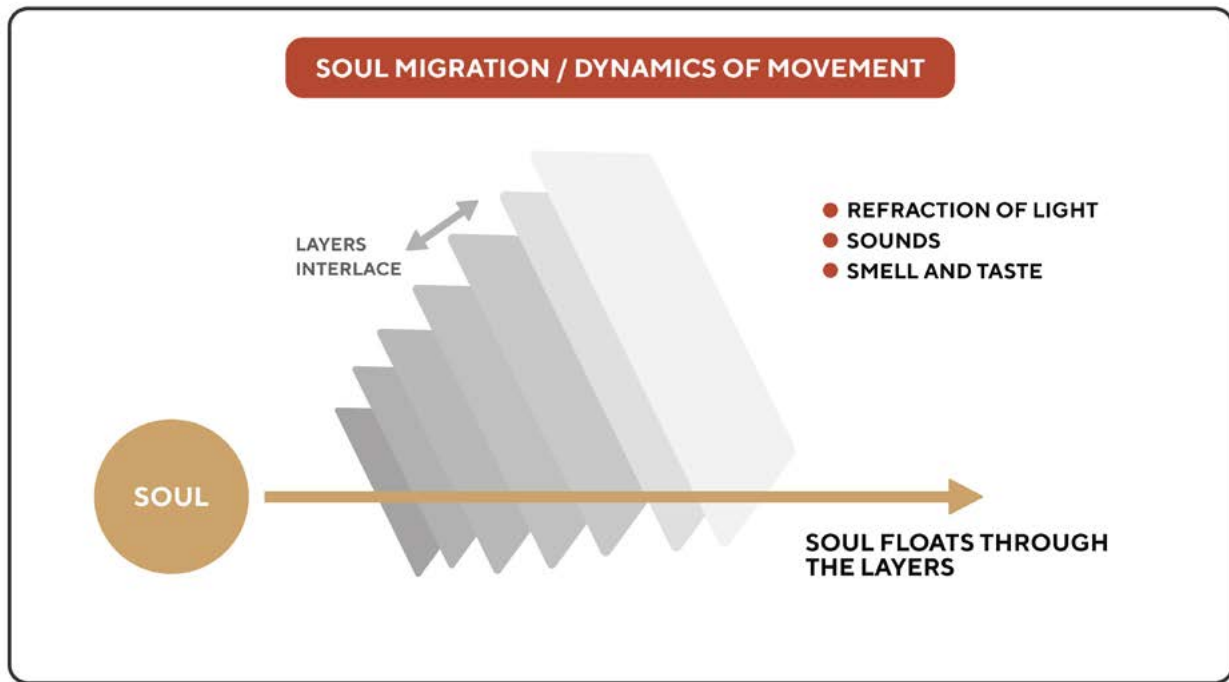
Functions of guides according to Newton:

- They meet souls after death. Guides greet souls arriving in the spiritual world and help them adapt to the new state.
- They provide support and comfort: they offer care and love, assisting souls in coping with the emotional shock related to the transition from life to death.
- They help review life: guides assist souls in analyzing their last experience and understanding the lessons learned during their lifetime.
- They direct to the Council of Elders: guides may accompany souls to the Council of Elders to receive further instructions and make decisions.
- They help choose the next incarnation: guides assist souls in selecting appropriate conditions, families, and tasks for the next incarnation, considering spiritual growth and goals.

- They prepare for the new incarnation: guides may help souls prepare for the new experience, including learning new skills and understanding future tasks.
- They assist in education and spiritual growth: guides act as teachers and mentors, helping souls develop spiritually and intellectually.
- They respect free will: they do not impose their will but rather offer support and assistance, allowing souls to make their own decisions.

Overall, guides according to Newton play an important role in the soul's spiritual journey, providing support, guidance, and assistance in the process of growth and development.

According to the bestselling author, once a soul first arrives in the spiritual world, having passed through the gateway, it is somewhat disoriented. Therefore, initial contact and communication with the guide focuses on



Model (5) Dynamics of Migration

relief and comfort, followed by the guide assisting the soul in returning Home.

The migration of the soul and its dynamics of movement in the spiritual world, according to Newton, can also be represented as a model (Model 5).

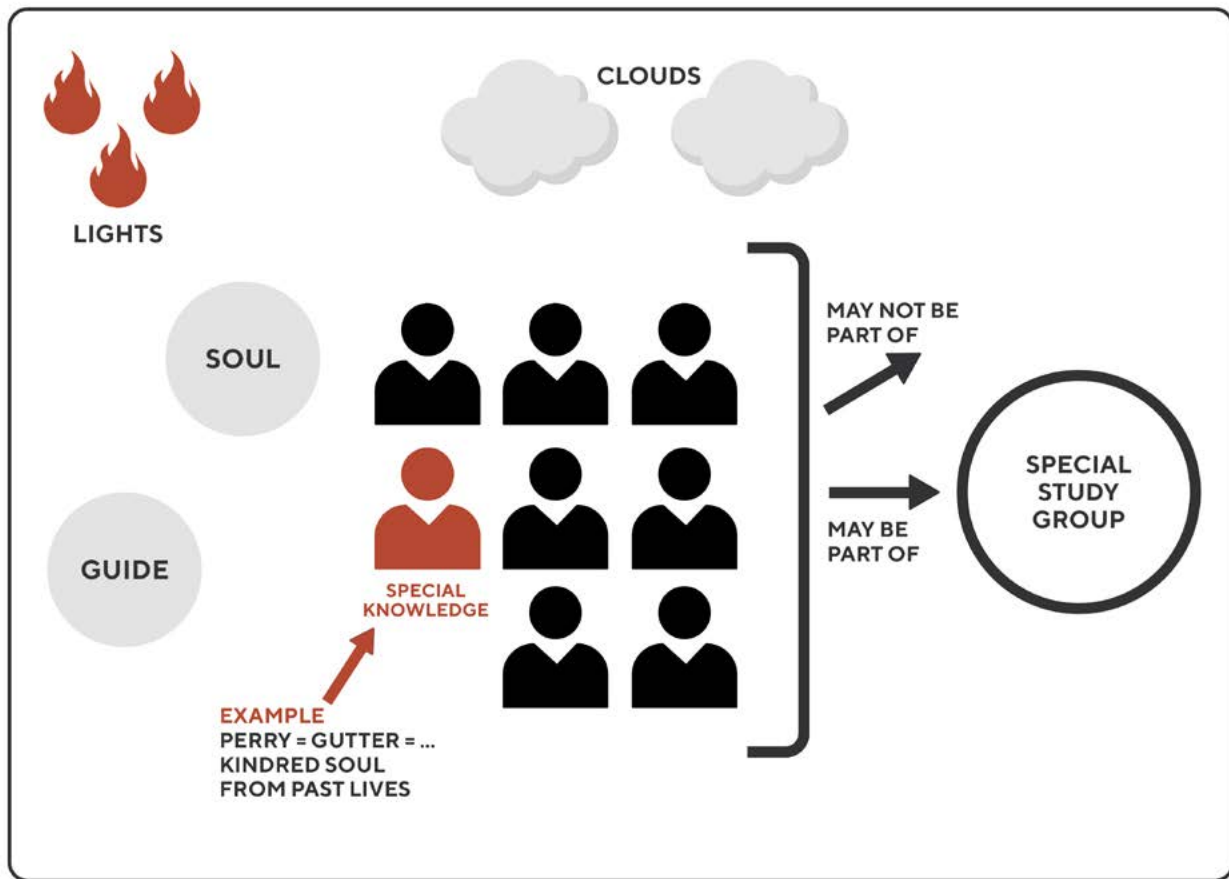
Souls newly arrived in the spiritual world have little time to wander around, puzzled about where they are and what will happen next. Our Guides, as well as friends and loved ones, wait for us near the entrance gates to fill us with understanding, love, and confidence that all is well with us. In fact, we feel their presence from the very moment of death, as our adaptation largely depends on the influence of these benevolent beings.

In Michael Newton's view, returning "home" for the soul after death means reunion with the spiritual world, where it exists in its "true essence, in a state of peace and tranquility," receiving support and guidance from spiritual mentors (guides) and "counselors." This is the place where the soul returns after incarnation on Earth to rest, replenish energy, analyze past experiences, and prepare

for the next incarnation.

Perhaps the most important point in Michael Newton's assertion is that home is not a physical but rather an abstract category. It is a circle of people—kindred souls, lovers, and friends—who surround the returning soul with care, love, and affection, accepting it as it is. The home, represented by this circle of friends, is not a category defined by power, responsibility, change, skill, or ability. On the contrary, it is more of a creative environment where each soul has the opportunity, aspiring toward the higher categories of the spiritual Source, to work through past lives and learn through experience (by trial and error). No demands or restrictions are imposed on the soul in this process (Model 6).

According to Michael Newton's teachings, souls learn to develop their abilities, perfect their spiritual essence, expand their knowledge and experience, and fulfill their life mission assigned in each incarnation. The primary goal of soul learning is evolution and returning to the divine source.



Model 6. What Awaits Upon Returning “Home”

In the books *Journey of Souls* and *Destiny of Souls*, Newton describes how souls pass through various levels and stages of learning between physical lives. The main aspects of this learning are:

Enhancement of knowledge and experience: Souls study new concepts, acquire new skills and abilities, and deepen their understanding of the universe and their place in it.

Development of the spiritual essence: Souls work on qualities such as compassion, patience, wisdom, and love.

Fulfilling the life mission: Each soul has a specific goal or task for incarnation, and the learning between lives prepares it for this.

Return to the source: The main aim of learning is returning to the divine source, perfecting oneself, and achieving unity with it. However, the concept of a divine being or God as such is absent in Newton’s framework. In other words, a spiritual world governed by

some divine force exists, but God as a distinct entity is not conceptualized or reflected in the philosophy.

Moreover, after completing quality learning (which is not mandatory but implicitly sought), a soul can itself become a guide.

In Newton’s *Journey of Souls* and *Destiny of Souls*, it is described that souls, after many incarnations and learning, become guides for other souls. These guides assist newly incarnating souls in adapting to new experiences, provide support and instruction, and help in their growth and development. In the “spiritual world” (between lives), souls undergo education, evolve, and improve. They study various aspects of existence, learn to overcome life’s difficulties, and solve experimental and creative tasks. For example, how to induce mutation in an organic cell to grow algae, fish, or other life forms, both for Earth and probably other planets.

As the soul learns and gains experience, some become wiser and more skilled (how this wisdom develops and what its parameters are is unknown). Such souls voluntarily take on the role of guides to help other souls who have just left the physical world or are preparing for new incarnations.

Guides help souls adapt to their new state, explain the rules and laws of the “spiritual world,” help understand past lives, and choose the next incarnation. They provide emotional support and guidance so souls can successfully pass through the between-lives period and prepare for new experiences.

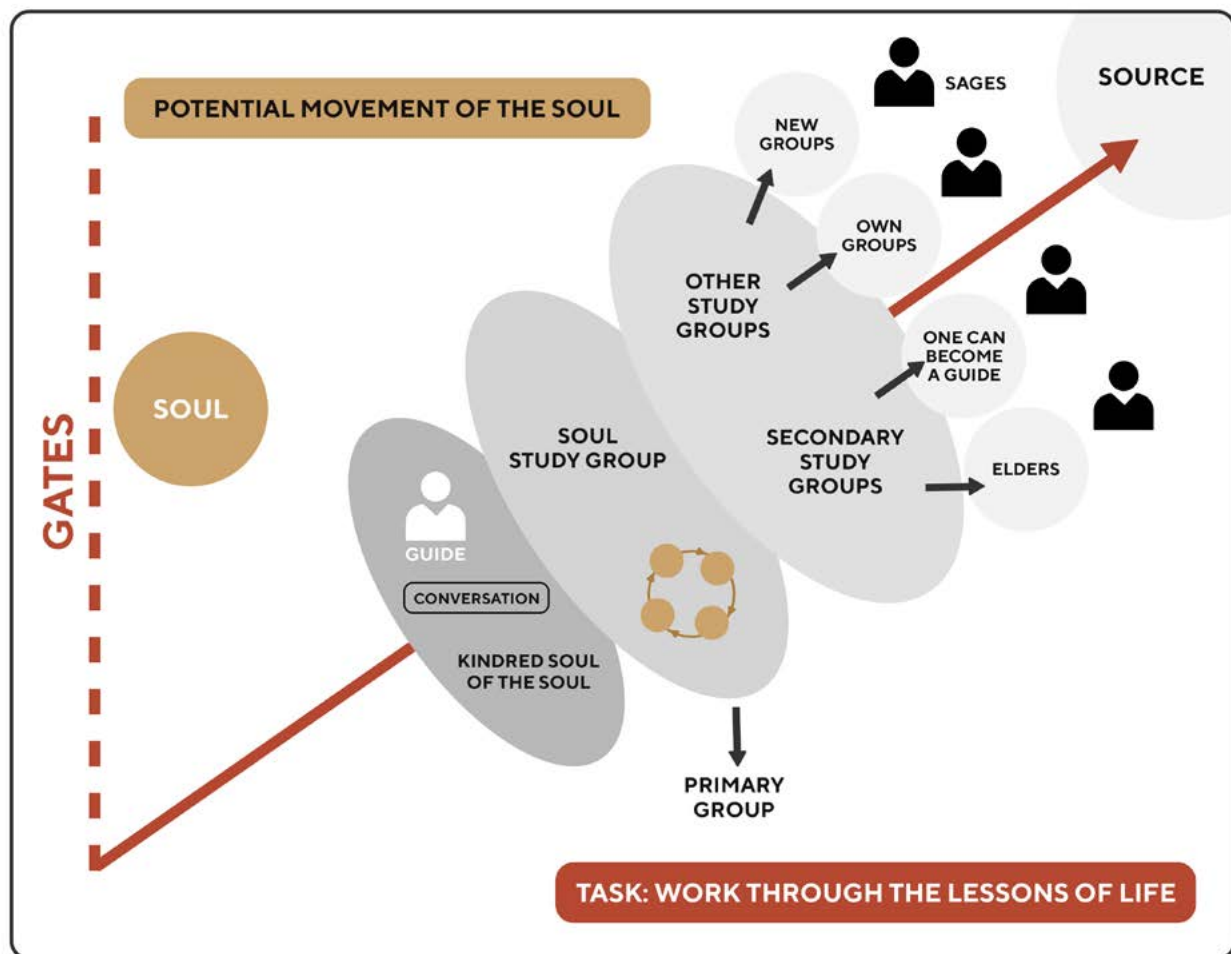
In the “spiritual world,” there are different levels of guides, from simple advisors to more experienced mentors. According to Newton, the choice of a guide depends on the needs and developmental level of each soul.

By overcoming stages of learning and advancing through the hierarchy of guides, the subject, through the soul, thus comes closer to a certain supersoul or divine source. Overall, this can be represented through a model as follows (Model 7).

Let us summarize the main points of the life-between-lives cycle as described by Newton:

1. Meeting spiritual guides and elders. After death, the soul meets its spiritual guides who help it adapt to the new state and evaluate the past life. The soul may also encounter elders — more experienced souls who provide guidance and support.

2. Life review and healing. The soul undergoes a process of reviewing its last life, analyzing its actions, decisions, and lessons learned. This process involves healing



Model 7. Potential movement of the soul.

and cleansing, releasing negative emotions and attachments.

3. Planning the next life. After the review, the soul together with its guides begins to plan the next life, choosing new goals, tasks, and lessons to be learned. Possible life scenarios are discussed, and the most suitable time, place, and environment for the new incarnation are selected.

4. Soul groups and mental communication. Souls do not exist in isolation; they are connected in groups that often intersect across lives. Newton describes these groups as a kind of “family soul unions” that interact and support each other over many lifetimes.

5. Preparation for a new incarnation. When ready, the soul goes to the “soul factory,” where preparations for the new life occur. The soul can choose various incarnation options depending on its goals and tasks.

6. Return to the living world. After preparation, the soul returns to the living world, incarnating in a new body and beginning a new life cycle. (Though the individual usually forgets this.)

Overall, in Newton’s subjective world of soul experiences, regardless of how a person lived, how many crimes they committed, or how they behaved, categories such as “conscience,” “responsibility,” “consequences,” “sanctions and punishment,” “resistance,” or “overcoming obstacles” do not exist. In this “world,” the person is totally justified in advance, surrounded by love and understanding. They are required to do nothing but travel and engage in unobtrusive learning without demands for results or measurable achievements. Therefore, this worldview, supported by a number of philosophical models by the author, not only claims the status of a “bestseller,” but also attempts to establish a new religious movement,

whose followers continue the work of its “pioneer” — Michael Newton. The so-called “LBL therapy,” carried out through hypnotherapy sessions with clients on a financial basis, is only the gateway to this new religious movement.

What preceded Michael Newton’s breakthrough? Where does the scientific component come from?

How did Michael Newton manage to present a “systematic philosophical view” on such a complex research field as “what awaits a person after death”?

In the introductory part of the article, while applying the prototypological method, namely the vertical time circle, we already touched upon the idea that all qualitatively new is nothing but forgotten old knowledge. By now, the reader may have conducted their own experiment and discovered a book that, in an astonishing way, 50 years before Newton’s bestseller, literally ignited popular interest.

This book is Raymond Moody’s 1975 work *Life After Life*. Readers should not be surprised by the incredible similarity even in the titles. Moody proposed analyzing “life after life,” or so-called near-death experiences (a term coined by Moody himself). Essentially, the roots of Michael Newton’s philosophical views lie in the same topic, and his work literally echoes the title – his therapy is called “life-between-lives therapy.”

Who is Raymond Moody and what is his breakthrough?

Raymond Moody’s 1975 book *Life After Life* is a study of the phenomenon of near-death experiences (NDEs).

We now offer the reader the opportunity to experimentally verify the identity and direct repetition of ideas and observations first presented by Dr. Raymond Moody, 50 years later under the authorship of a completely different person.

Raymond Moody, a physician and philosopher, began researching near-death experiences by collecting the stories (“cases”) of 150 people who survived clinical death.

In 1975, he introduced the term “near-death experience” and published *Life After Life*. The book describes the most common experiences of people who survived clinical death and does not offer religious or philosophical conclusions, leaving readers to ponder the question themselves. His research also touched on possible reincarnation and regression to past lives.

The main contributions of Raymond Moody are as follows. First, the introduction of the term “near-death experience”.

Moody was the first to use this term to describe the experiences people undergo during clinical death.

From a cultural perspective, Raymond Moody’s *Life After Life* is a cult classic in the United States, where Moody provides detailed descriptions of the experiences of people who survived clinical death based on his research. It goes without saying that his book became an international bestseller.

The study of reincarnation and past-life regressions is also present. Moody investigated cases where people recalled their past lives and wrote the book *Coming Back: A Psychiatrist Explores Past-Life Journeys*. Michael Newton, a doctor of philosophy, followed a similar approach when organizing the release of his own three foundational books.

Moody’s works had a significant impact on public opinion regarding life after death and related topics, encouraging many to reflect on the nature of death and consciousness.

Moody emphasizes that his research is not tied to any specific religion. He treats near-death experiences as a universal phenomenon that can be experienced by anyone, regardless of religious beliefs.

His empirical approach is based on analyzing real-life stories of people who survived

clinical death. He does not propose speculative theories but relies on data collected through interviews.



In his book, Raymond Moody describes the most common near-death experiences, such as:

Auditory hallucinations – according to Moody, people often hear strange sounds, like humming or buzzing. Newton’s cases include the same categories.

Positive feelings – a sense of peace, tranquility, and absence of pain. Michael Newton also emphasizes that the soul during the period between incarnations experiences only positive sensations, striving for calm and balance.

Out-of-body sensation – Moody’s patients describe seeing themselves from outside their bodies.

Journey through a tunnel – many report traveling through a tunnel leading to the light. (Compare these descriptions with the identical elements in Newton’s accounts.)

Meeting other people – Moody notes that these are often close deceased re-

latives. According to Newton, all cases confirm that close people from both the current and past lives meet the soul in the so-called “home.” The soul reunites with kindred souls and friends after leaving the physical body.

Encounter with a glowing being – this may be a religious or spiritual entity in Moody’s cases. For Newton, this corresponds to meeting a guide, a soul’s conductor into the spiritual world.

Life review – Moody’s data show patients reviewing and reassessing key moments of their lives. For comparison, two-thirds of Newton’s *Journey of Souls* is dedicated to helping readers understand the process of working through life lessons and their long-term effects.

Moody’s patients often expressed reluctance to return “to the physical shackles of the body,” many not wanting to come back because they felt comfortable during their near-death experiences. Newton’s books repeat these observations.

The book *Life After Life* became highly popular, sparking great interest in the topic of near-death experiences. It is believed to have helped many people cope with the loss of loved ones and reconsider their views on death and life. Unlike Michael Newton’s philosophical framework, Raymond Moody’s book contains no religious or philosophical doctrines; it simply presents stories that allow readers to draw their own conclusions.

A critical perspective also exists: some critics argue that Moody’s key work is not a scientific study but rather a collection of narratives. Nevertheless, Moody’s book remains an important contribution that, in 1975, opened new horizons in understanding human experiences related to death. Whether Michael Newton’s bestseller, seemingly published as an attempt to replicate his predecessor’s success fifty years

later, will prove to be an equally significant work opening promising and relevant fields of research remains debatable.

This is because Raymond Moody presented a scientifically grounded and structured reference base, validated several concepts, compiled a professional sample of 150 medical cases, and examined new phenomena such as near-death experiences, without imposing his own subjective philosophical views, models, or worldview elements on the reader.

Michael Newton’s work is of a completely different nature and scope. To make comprehensive systemic conclusions, all of the above must be taken into account.

“Looking back, I suppose it was no accident in my own life that people would eventually come to me for hypnosis—a medium of truth I could believe in—to tell me about guides, heavenly gateways, spiritual study groups, and creation itself in a world of souls. Even now, I sometimes feel like an intruder in the minds of those who describe the spirit world and their place in it, but their knowledge has given me direction. Still, I wonder why I am the messenger for the spiritual knowledge contained in this book, when someone with less original cynicism and doubt would surely have been much better suited. Actually, it is the people represented in these cases who are the real messengers of hope for the future, not the reporter.” — Michael Newton, *Journey of Souls*.

So, why did hypnosis, in Newton’s case, become the only “intermediary of truth” that allowed him to reproduce Moody’s bestseller in his own style fifty years later?

Briefly on the Essentials: Final Conclusions and Recommendations

So, we are moving on to the final stage of our article — directly to the conclusions regarding the critique of therapy.

Before making any final judgments for oneself, we strongly recommend paying attention to the original source: the book by academician Bekhterev titled *Suggestion. Hypnosis. Telepathy*. It will not be superfluous to read the book in full — in order to gain a direct understanding of the categories of “suggestion” and “hypnosis,” categories that pertain directly to every person of the 21st century.

Thus, we have reviewed several philosophical models proposed by Michael Newton.

Initially, the presented models are a quintessence (a fusion based on the author’s personal experience and ideas) of a number of heuristic models derived from other religious-philosophical and philosophical schools, as well as from new religious movements — namely, Scientology and systems based on the methods of Robert Allan Monroe and José Silva.

How does Newton’s personal experience, metaphorically referred to as “therapy,” manifest? It is implemented through a series of steps.

Step #1.

The actual session or “therapeutic conversation” based on regressive hypnosis. Let us recall the principle of regressive hypnosis: suppose that patient “A” undergoes this method. The most important aspect is as follows: the hypnotized person does not remember what they said, how they behaved, or what happened during the session. Consequently, they cannot recall those philosophical models they supposedly realized during the hypnosis.

The gap represented by “I do not remember” is filled with philosophical models proposed and explained by the hypnotherapist. In other words, it is the hypnotherapist who “instills” the invented models and any information he deems

necessary. Later, this invented data is referred to as the “results of the session” or the “case” of the current client/subject. It is granted the status of information obtained in therapy, although we once again emphasize: it has nothing to do with the personal experiences, conscious activity, or choices of the subject, since they are in an unconscious and amnesiac state during hypnosis.

The newly invented conceptual “models” offered to the hypnotized subject belong solely to the hypnotherapist and are the product of his conscious activity, imagination, fantastical or practical intentions.

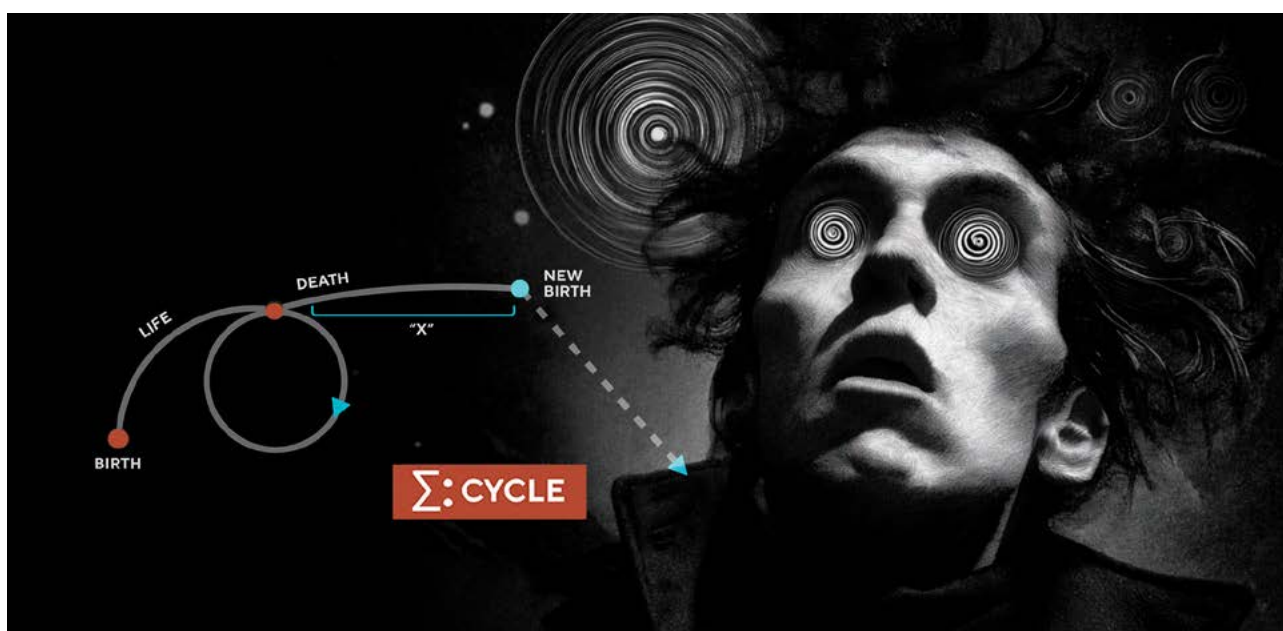
The key notion characterizing a person under hypnosis = “I do not remember.”

The tactic, in short, looks like this:

Hypnotize — then recount what the subject said under hypnosis — and turn the collection of these accounts into a stabilized system of models, as presented, for instance, in the book *Journey of Souls*.

Step #2. Replace therapeutic hypnosis with experimental hypnosis.

What is the functional purpose of this step? Its aim is to convince the subject that the information received is “the ultimate truth.” Psychologically, this step is implemented by exploiting the mechanism of suggestion. Suggestion, in turn, requires a specific approach and conditions, which are ensured through experimental hypnosis. And since the subject, lacking proper professional and deep knowledge in applied psychology and psychiatry, does not understand the mechanisms of suggestion, hypnosis, or therapy, this kind of “implantation into consciousness” often transforms him into an adherent or a component of a new religious movement (NRM).



Step #3. Consolidation and rooting of philosophical models proposed by new religious movements.

Next comes a set of religious-style methods, through which the subject begins to believe in the authenticity and reality of the implanted information. As a result of these methods, a person may come to believe in virtually anything. For example, if he previously believed in Jesus Christ or followed the wisdom of Buddha, then now, as a result of the consistent application of the three steps, he will believe just as firmly in the suggested ideas: in the existence of spirit guides, training castles and libraries for his soul and the souls of his friends; in the multicolored glow of a supreme energy source; in the idea that a soul can simultaneously inhabit multiple bodies and then return to a training planet and learn to create new fish and algae from naturally mutating proteins, and so on. (These examples are based on cases presented in Michael Newton's book *Journey of Souls*.)

Thus, suggestion creates a religious follower of a non-existent religion. A person begins to profess new philosophical mo-

dels as part of a newly formed religious worldview, and, having changed their perspective on life after death, continues their life path under the guidance of a hypnotherapist.

As a side note: if you ask such a subject to explain the models presented, they will not be able to do so. Moreover, such questions or attempts at critical analysis often provoke intense resistance from the subject. The point is that information implanted via suggestion no longer requires critical re-evaluation, as the subject perceives it as their own. It is precisely for the purpose of eliminating rational or objective reflection that Step #2 is used tactically — replacing therapeutic hypnosis with experimental hypnosis. Once again, for those interested in the professional distinctions between experimental and therapeutic hypnosis, it is recommended to refer to the original source — the book by academician Bekhterev.

Suggestion Is the Cornerstone of Experimental Hypnosis

Why "experimental"? Because the development of this type of suggestion was preceded by the study of a series of cases

backed by tests and experiments. In particular, experiments involving analgesics and similar means. These experiments were intended to explain and demonstrate what can happen to a person's body and psyche under special, even extreme, conditions. For example, is it possible to replace a medical drug for headaches with an experimental method of hypnotic suggestion and thus dull or even eliminate the pain entirely?

From a scientific point of view, it is correct to refer to this type of hypnosis as experimental, since it is based on a series of experimental research methods developed by Bekhterev in this field.

The goal of any therapeutic intervention is, in the broadest sense, the improvement of an individual's health and well-being, whether physical or psychological. Therapy aims to eliminate or reduce symptoms of illness (deviations from a balanced healthy state) and restore normal functioning. Ultimately, the purpose of therapy is to help a person live a fuller, happier, and healthier life.

The declared goal is thus different from the tactics of so-called LBL therapy, whose primary task is to implant an idea into a person's consciousness and thereby turn the subject into an adherent of a nonexistent religion.

The newly proposed religious-philosophical models are intended to return a person to a relatively balanced social condition. By changing a person's philosophy, the course of life and the social orientation of the individual are predetermined.

The key point is the clarification of the "predetermined" nature of one's current life.

Whether a person consciously and deliberately wishes to become an adherent of a nonexistent religion in order to live in an-

ticipation of a "relatively calm and socially stable life" is a question that LBL Institute representatives are unlikely to ask—and, in any case, they do not offer their clients a real choice.

From a practical standpoint, the authors of this study believe it is important to emphasize that any new religious-philosophical or philosophical movement, teaching, or even a once-popular but now-forgotten belief system in the modern world—which revolves around multidirectional power interactions—brings no benefit unless it leads to tangible results. In other words, any religious philosophy that does not aim for results, that does not encourage a person to learn, to improve, to strive for achievements, to train skills, to defend and protect one's own health and life, the lives of loved ones, the well-being of one's organization and way of life, is of a destructive nature.

The speculative and passive philosophy promoted through LBL therapy does not pursue such goals and instead promotes those mentioned above.

On the contrary, the three steps of the proposed "therapy" create not a healthy individual capable of independently organizing their life and adequately assessing reality, but rather someone incapable and dependent on the hypnotist and a set of external models—borrowed or invented—from literature published 50–70 years ago, often forgotten by the general public.

Overall, any religious-philosophical model requires verification and testing. The absence of such a step automatically renders this therapy rejected in the scientific world. There is no basis or evidence that regressive hypnosis as a method can provide reliable information about the "life of the soul after death." And such a foundation cannot exist *per se*, since regressive hypnosis is a mechanism of a different na-

ture and orientation. The emergence of particular sets of philosophical models is nothing more than “know-how” and a product of the creativity of the person conducting the therapy. It is the result of their personal creativity, personal views and beliefs, which cannot be equated with scientific reliability merely because of the seemingly authoritative terms “certified specialist,” “licensed therapist,” and/or “practicing regressionist.”

Presentation is not the same as substance. That’s a truth everyone learns eventually.

The book *Journey of Souls* by the popular author Michael Newton is, in particular, one of the products potentially used as a transitional hook into the “Michael Newton Institute” system. The book is substantive, straightforward, and vivid; the “bestseller” label on the cover is no accident. After reading such a bestseller, a person first becomes a client seeking a professional service, and then, after three systemic steps, turns into an adherent of a non-existent religion bearing Newton’s name.

Another key feature of the proposed therapy is the claim that the subject will not have to do anything after the therapy itself. As a cautionary recommendation, let us highlight the following: at the root of any therapy that begins with the assertion “you will not have to do anything; others will do everything for you” lies a banal deception and a non-banal form of destruction. A person who is promised that they will not have to do anything—no resistance to overcome, just listen, relax, sit, lie down, and breathe—becomes completely defenseless.

From a financial perspective, and taking into account the mentality of the American know-how market, it is worth noting that the system presented by M. Newton is a business model that allows profit to be made from uninformed individuals. Moreover, in this business system, there are no dissatisfied clients, since no specific results are promised from the

outset. Instead of results, a fabricated system of representations and models is implanted through suggestion—models that do not burden the person and do not require any change from them. Since the models are introduced through suggestion, there can be no real criticism from the clients by definition. That is, the information enters memory bypassing the filters of consciousness and mechanisms of rational assessment. Among practitioners of LBL therapy, this kind of information is labeled as “knowledge,” though it has no impact on one’s current life (and is unlikely to be useful in the future).

P.S. Ladies and gentlemen, based on the assertions of Mr. Michael Newton and other business-minded figures like him—IF everything is supposedly so simple after death, then why has this “simplicity” not yet been proven or substantiated?

Perhaps the issue lies precisely in the fact that death and the world “beyond” physical existence are complex, even super-complex categories. On the other hand, maybe it is not about complexity, but rather about otherness. What if the “beyond” involves categories unfamiliar from the standpoint of the physical world? It would not be out of place to consider that the categories of our mind, consciousness, and psyche are such only because we are used to applying them here and now. Trying to measure what happens in another environment and another system of coordinates with these categories (this dimensionality) is a dead end and counterproductive. And what those other categories might look like, what we truly know about them, and why a person without preparation is not even capable of perceiving them—these are questions for future, relevant research projects.

The topic of death is personal, sacred, and unique for each of us. Perhaps, on this path of understanding, it is important to objectively examine what you really are and what you genuinely know. And it is certainly wor-

th learning to distinguish between your own paths and methods of exploring the concept of death, and those that are clumsily and commercially imposed through suggestion and regressive hypnosis.

From a prototypical point of view, perhaps the most accurate description of the mass mechanism belongs to the pen of the Strugatsky brothers, Arkady and Boris. In the third part of *Roadside Picnic*, in a conversation between the businessman Noonan and the scientist Pillman, Pillman expresses himself unequivocally about “the human need to know”:

“But the issue is that man, at least the average man, can easily overcome this need. In my opinion, the need doesn’t exist at all. There’s a need to understand, but that doesn’t require knowledge. The God hypothesis, for example, allows you to have an unparalleled understanding of absolutely everything while knowing absolutely nothing . . . Give a man a highly simplified model of the world and interpret every event on the basis of this simple model. This approach requires no knowledge. A few rote formulas, plus some so-called intuition, some so-called practical acumen, and some so-called common sense.”

Roadside picnic, Arkady and Boris Strugatsky

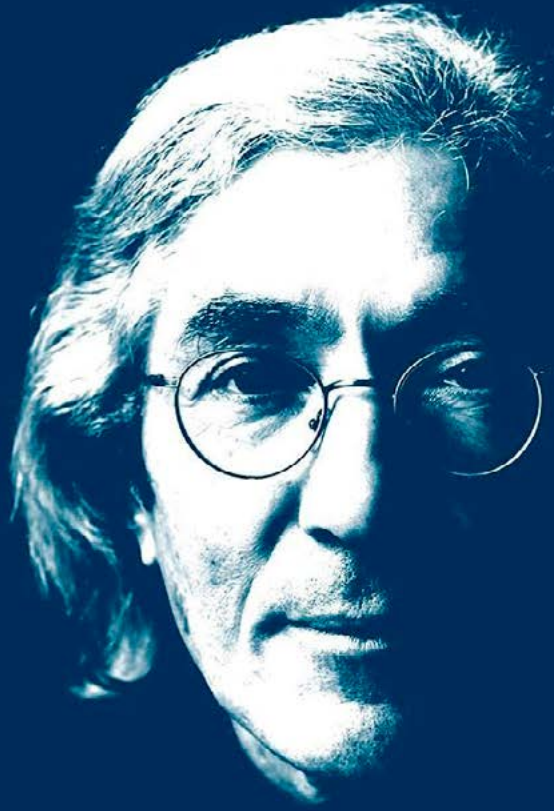




#FreeUkrainianScientist

Nous demandons une action immédiate et une supervision internationale dans l'affaire du Dr. Oleg Maltsev, un scientifique ukrainien respecté, qui a été injustement détenu par le Service de sécurité d'Ukraine (SBU). Le Dr Maltsev, un universitaire reconnu à l'échelle internationale, fait face à des accusations politiquement motivées basées sur des preuves fabriquées.

Signez la pétition en soutien à Dr. Oleg Maltsev:
<https://www.change.org/p/demand-justice-suspicion-of-malicious-prosecution-in-dr-maltsev-case>



COMITÉ DE SOUTIEN DE BOUALEM SANSAL

Signez la pétition en soutien à Boualem Sansal:

<https://www.change.org/p/free-renowned-algerian-author-boualem-sansal>

GLOBAL GOVERNANCE¹

By Paul Rhoads²



The political science of Plato and Aristotle describes types of governments (tyrannical, oligarchic, democratic) according to who ruled (the one, the rich, the many) for what they ruled (lust, money, freedom) and whether they ruled by law or the whim of the ruler. The categories of Greek political philosophy are still useful analytical tools in certain ways, but the structures and goals of modern governments do not relate more than suggestively to any of them. For example, the USSR might be qualified as a tyranny, but antique tyranny was the rule of one man for the sake of his selfish desires, and it functioned through fear. Stalin ruled by fear but as a sincere communist he did not rule for the sake of his personal desires, and the USSR depended on elaborate industrial and bureaucratic structures which required competent managers and technicians; it was not rule by one in the ancient manner. The USSR also sought to garner prestige through the arts. The managers, technicians and artists of the USSR were terrorized under Stalin but had to be cared for, and most of Stalin's subjects were

proud and happy, and honor him to this day. To accommodate this regime, we might update the ancient scheme with a term like techno-tyranny.

The post WW2 American regime was not an oligarchy in the Greek sense because wealth, through entrepreneurship, was open to a rising middle class. Those who failed to enter or remain in the middle class were cared for with welfare and pacified with mass media, just as the Roman emperors carried support from the hoi polloi with bread and circuses. But at the end of the 20th century an international hyper elite emerged, and middle-class opportunity has been progressively strangled.

The unprecedented wealth of the new hyper elite is based on internationalized industrial systems and global networks of communication, transportation resources, production and consumption. The essential work of the hyper elite is management of these massive overlapping systems. 21st century political theory must contend with a regime which we may call Global Governance. An effect of Global Governance is pressure towards worldwide social uniformity. The emerging social standards are less a multicultural amalgamation than lower and lower standards of civilized conduct. Where the goal of government

¹ Extracts from from 'Vulgar Heideggerianism' a book in progress...

² <https://paulrhoads.org/> ; <https://www.lanouvel-lerepublique.fr/centre-presse/le-peintre-paul-rhoads-un-americain-a-loudun-1742467686>

for Aristotle was making people better, or virtuous, the goal of Global Governance is integration of everyone into its system for the sake of efficient management. The well-being of pigs in the pork production industry is a matter indifference to the managers. What counts is the well-being of the system. Iron barriers, electric prods and food incentives obtain the necessary results in view of furnishing the market with a meat product.

A new social order is being imposed through mass immigration from the 3-D into the 1st world, along with the spread of world-wide standards, rules and tastes regardless of local conditions of labor, morality or custom. This often-painful process is effected and protected by ever greater controls on thought and communication through propaganda, monopolies, censorship and police action. Despite these sinister developments global governance cannot be dismissed as the malevolent work of a cabal of scheming oligarchs because it is a natural and logical development of technological and industrial progress. It also cannot be denied that internationalized industry and commerce has raised the standard of living? According to certain norms? Of the world population. If those standards have fallen in certain areas, from the perspective of global governance that is a fair price to pay for an improvement of standards globally.

If ginned up neo-medieval hysteria about climate, viruses, over-population and other alleged global menaces seem calculated to generate support for Global Governance, and despite organizations which pretend to steer it like Davos and the G7, in fact there is no one person or group making choices or giving orders. Industry by industry global resources, labor cost differentials, transportation and communication are leveraged for efficiency,

security and stability by each sector more or less in cooperation with related and allied sectors. Global governance is not a sinister cabal but the mechanical synergy of globalized technology and industry. If its operations tend to homogenize world society it is not because there is a plan but because its collective operations simply have this consequence. Obsolete national or even supra-national structures? The American government, international trade organizations or the European Union? Only establish and administrate, they do not invent or dictate the norms and rules which facilitate global governance. Those norms and rules are based on industrial needs and values, not human needs or moral values. If junk food and cell phones are humanly deleterious that does not matter. What matters is maintenance of supply chains and the viability of economic structures.

Rivalries and wars which persist in certain territories are after-shocks of archaic attitudes not yet suppressed. Things like Russian national pride and Islamic fanaticism will not survive the ineluctable logic of global order. When tranquil commerce is universal and universal prosperity is established, Global Governance will be at peak efficiency.

Pan-national loyalties, such as racial and sexual identities, are eroding national and religious attachments. These new loyalties are products of our industrial and ideological age and contribute to its success. Inappropriate attitudes will be eliminated, with the physical liquidation of their incarnations if necessary, while useful attitudes are fostered. Plans are openly discussed to modify human DNA and to create man-machine hybrids to adapt humanity to its destiny.

The term tyranny, understood as the selfish rule of one person, does not apply

to Global Governance. Oligarchy, rule by a rich minority, might seem applicable but the systems of Global Governance are unprecedented in their size and complexity and cannot be managed from a center. Global Governance is a loose network the elements of which cooperate partially and opportunistically. Its general direction is the sum of the movements of its disparate parts.

Despite computers and robots Global Governance requires skilled management and labor and reduces the need for unskilled work. A man with a shovel is obsolete. He is replaced by a machine and must serve the machine. But not everyone who can use a shovel can become an engineer or a manager. Global Governance is coping with a transitional phase rife with dislocation and dissatisfaction, and the thought, behavior and exchanges between non-conformers and conformers alike is being monitored and controlled. Liquidation, direct or through benign neglect and other soft methods, is the system solution for the nonconformity of failure or intransigence. The welfare of integrated populations, as defined by the system, is maintained by the system for the good of the system. Training will adapt humans to function usefully. When their usefulness ends, humans, like other components, will be recycled. Terminal processing will apply to high bureaucrats and low-end functionaries indifferently. Global Governance is bureaucratic by essence. Those who think their personal case is special will learn, to their chagrin, that Global Governance makes no human distinctions.

The last trappings of government, whether democratic or autocratic, are crumbling under the weight of global bureaucracy. National politics has become theater. National leaders are de facto local administrators of pan-national rules. The

language of law, particularly the term 'international law', is still used. But rules are different from laws. Ancient laws were divine or ethical injunctions: no killing but also no eating pork. But rules are procedural; no processing of pork in such and such conditions; transportation and marketing of sausages only in such and such conditions. Ethics, to say nothing of the divine, have disappeared. Murder is against the rules not because killing is somehow bad but because it disrupts public safety and smooth system operation. Unlike euthanasia it interrupts predictable, machine-like functioning.

The complexity of global industry and its social implications requires a multitude of bureaucracies which can be integrated only partially. Central control is impossible. It is synergetic necessities among networks of production, transport, communications and so on which herd the system as a whole towards greater efficiency, profits and influence. Small independent enterprises or services cannot maintain themselves in the forest of regulation tailored to, and actually required for, the efficient working of global industrial networks. Every activity tends to be absorbed and managed by international or internationally regulated bodies. Machine compatible activities only are permitted. We might call this form of government, if the word government can even be used, bureaucratic totalitarianism. I think of it as universal cyborgization, or integration of humanity with machinery both physically and spiritually. The term 'totalitarian' is tainted with ethical disapproval but however much the spokesmen of global bureaucracy scold and hector the less and less educated and civic minded members of the lower class for alleged moral failings such as misogyny and homophobia, the more the bureaucrats themselves seem



amoral or non-moral. Ideological thinking has replaced virtue. Humanity's goal has become the machine virtue of efficient operation.

Common to ancient and some modern political science was the standard of rationality. In the emerging system, however, rationality is reduced to the sterility of calculation. Rather than beings whose end is virtue, or souls with aspirations, humans are ideologically understood as components, adjuncts or resources of an industrial system. Humanity has been reduced to an administrative problem. Deviation from the norm, or what used to be called perversity or crime, is merely an operational defect. There is no evil, there

are simply things which function properly or not. The experiential effect is a hallucinatory state of amoral anomie. Our own bodies, and the bodies of others, appear as abstract variables on a field of action devoid of moral contours. Behaviors once condemned as criminal and degenerate are normalized not by introduction of a new morality but by abandonment of morality itself.

*

*

*

ANATOMIE D'UNE CRISE BIOPOLITIQUE

Thierry Simonelli¹

tsimonelli@protonmail.com



Blaive, Muriel (2025). *Pandemic power: The Covid response and the erosion of democracy—A liberal critique*. Central European University Press.

Avec *Pandemic Power*, l'historienne et politologue Muriel Blaive présente une analyse perspicace des réactions politiques à la pandémie du COVID-19 et de leurs effets sur les ordres démocratiques libéraux. La thèse centrale de Blaive est que les mesures liées à la pandémie ne constituaient pas seulement des nécessités technocratiques, mais étaient l'expression d'une profonde dérive autoritaire au sein des démocraties occidentales.

Ce glissement peut être considéré comme d'autant plus inquiétant qu'il n'a pas été imposé par les forces autoritaires classiques, mais par les prétendus libéraux, à commencer par les partis de gauche eux-mêmes.

¹ Thierry Simonelli, psychanalyste, docteur en philosophie et en psychologie, est un auteur et traducteur luxembourgeois dont les travaux portent sur la psychanalyse, la critique sociale et la philosophie, et qui a enseigné dans plusieurs universités en France, au Luxembourg et en Allemagne).

Au début de son livre, Blaive rappelle comment, sous la bannière de la protection de la santé, des atteintes profondes ont été portées aux droits fondamentaux, et ce, sans le contrôle parlementaire ou le débat public habituels. Elle expose les mesures telles que les confinements, les couvre-feux, les systèmes d'accès numériques (comme les passeports de santé) et les restrictions de la liberté d'expression comme autant de symptômes d'un état d'urgence qui a davantage servi à diriger la population qu'à lutter contre les infections et les maladies de manière scientifique ou même empirique.

L'analyse de Muriel Blaive de la politique du COVID-19 comme déplacement autoritaire au sein des systèmes libéraux-démocratiques peut être reliée de manière centrale à la théorie de l'état d'urgence de Giorgio Agamben. Dans *État d'exception* (Agamben, 2003), Agamben développe la thèse selon laquelle l'État moderne révèle de plus en plus clairement sa véritable souveraineté dans sa capacité à suspendre l'ordre juridique au nom d'un état d'urgence supposé. L'état d'urgence n'est alors pas une suspension temporaire

du droit, mais son videment juridicisé. La « zone d'anomie » représente une forme paradoxale de légalité sans loi : « L'état d'exception est une zone d'anomie où droit et non-droit, ordre et désordre deviennent indiscernables. (Agamben, 2003, p. 62) »

Dans la même perspective, Blaive documente la manière dont les gouvernements ont agi au nom de la protection de la santé avec une surenchère de pouvoirs exécutifs : les parlements ont été dépossédés de leurs pouvoirs, les décrets d'urgence ont été prolongés, les droits fondamentaux ont été limités, les débats démocratiques ont été suspendus. Ce scénario est quasiment paradigmatique de l'état d'urgence d'Agamben, dans lequel la frontière entre la loi et la puissance, entre la légitimité démocratique et le pouvoir nu s'estompent. Comme l'écrit Agamben :

Ce passage d'une mesure provisoire et exceptionnelle à une technique de gouvernement menace de transformer radicalement – et a déjà en fait sensiblement transformé – la structure et le sens de la distinction traditionnelle entre les différentes sortes de constitution. L'état d'exception se présente dans cette perspective comme un seuil d'indétermination entre démocratie et absolutisme. (Agamben, 2003, p. 11-12).

Par ailleurs, Blaive, à l'instar d'Agamben, associe l'action d'exception à des stratégies de contrôle biopolitiques : le corps du citoyen devient l'objet central des interventions étatiques - les données de santé, le nombre d'infections et les contacts physiques sont contrôlés, isolés ou normalisés. L'être humain apparaît ici - selon la terminologie d'Agamben - comme une « vie nue » traitée dans des zones d'exception gérées par l'État. L'état d'exception n'est alors plus compris comme une rupture extérieure avec l'ordre normatif, mais comme sa possibilité implicite et structurelle au sein de la démocratie libérale.

Agamben souligne que la reconnaissance de l'état d'urgence comme mesure nécessaire conduit en fin de compte à une dépolitisation de la souveraineté, qui n'apparaît plus comme un débat sur le bien commun, mais comme une gestion technique de crises construites. Blaive montre que c'est précisément cette attitude dépolitisante qui était largement répandue dans le contexte pandémique – tout en préparant le terrain pour des dynamiques autoritaires.

En parallèle, la critique de Blaive peut être interprétée à travers le prisme du concept de gouvernementalité de Michel Foucault (Foucault, 2004) : la politique pandémique apparaît comme une nouvelle forme de contrôle de la population, dans laquelle la santé devient la principale raison d'être de l'État et où les citoyens sont interpellés d'abord comme des corps épidémiologiques. Ce glissement de la souveraineté vers l'administration de la vie (*biopouvoir*) sape la dimension participative de la formation démocratique de la volonté et constitue une réorganisation du politique sur le mode de la rationalité sécuritaire.

Une contribution particulièrement originale de Blaive réside dans sa critique de la gauche politique. Pendant la pandémie, celle-ci s'est particulièrement distinguée par sa large acceptation de l'autorité étatique. Selon Blaive, la gauche modérée s'est transformée en défenseur moralement exacerbé de mesures technocratiques, abandonnant ainsi ses fonctions politiques centrales telles que la critique du pouvoir, la protection des groupes marginalisés et la réflexion sur les procédures démocratiques. Selon l'interprétation de Blaive, la gauche a, par cette attitude, abandonné le terrain de la résistance.

L'analyse de Blaive peut également être lue à la lumière des analyses de Wendy

Brown (2015) sur la transformation du libéralisme politique. L'interprétation importante de Blaive n'est pas que la pandémie a engendré des systèmes autoritaires, mais qu'elle a accéléré et légitimé les tendances existantes à la déparlementarisation, à la technocratisation et à la dépolitisation avec des conséquences à long terme pour les relations entre l'État et la société.

Cette évolution conduit à ce que Brown décrit comme une dépolitisation de la démocratie : les décisions concernant la liberté, l'égalité ou la participation ne sont plus négociées dans l'espace public. Elles sont désormais prises dans des comités spéciaux, des groupes d'experts et des procédures administratives. Le citoyen est non seulement déresponsabilisé, mais il perd également conscience que d'autres alternatives auraient été possibles. Dans le contexte pandémique décrit par Blaive, cette logique est imposée par une rhétorique morale (« être solidaire », « suivre la science »). Néanmoins, elle repose en fin de compte sur une rationalité néolibérale qui remplace le politique par l'efficacité et le contrôle.

Dans cette perspective, Blaive rejoint également les analyses de Laurent Mucchielli quant à la fragilité intrinsèque des démocraties face aux états d'exception (Mucchielli, 2023). Comme Agamben, Mucchielli constate que l'état d'exception n'est pas seulement devenu un réflexe institutionnalisé de l'exécutif, mais que les dispositions de l'urgence ne disparaissent jamais complètement une fois passée l'urgence. Avec la pandémie, l'état d'urgence s'est installé comme un nouveau paradigme de gouvernement des démocraties, soutenu par des experts qui en fournissent la légitimation sécuritaire et technocratique.

Pourtant, Blaive ne défend pas un libertarisme sceptique vis-à-vis de l'État.

Bien au contraire, tous deux critiquent la transformation d'un État libéral, qui devait autrefois protéger les droits individuels contre le pouvoir, en un « Léviathan de l'État préventif » qui, sous la bannière de la sécurité, déploie une nouvelle forme de gouvernementalité (Foucault). Il en résulte une situation paradoxale : l'État se retire des tâches sociales pour se concentrer d'autant plus intensément sur la régulation des corps, des mouvements et des données.

Pandemic Power interprète la lutte contre les pandémies non pas comme un projet médical, mais comme un projet profondément politique. Blaive invite à repenser de manière critique les mécanismes des démocraties libérales, notamment là où, sous couvert de protection, ils érodent les conditions de l'autogouvernement et de la liberté. Sa critique est une invitation à la reconquête du jugement démocratique en temps de crise et à la réhabilitation politique d'une gauche qui doit reprendre conscience de sa fonction intrinsèque de contrepoids au pouvoir.

Aux côtés des analyses socio-économiques de Green et Fazi (2023), des critiques juridiques proposées par Hennette Vauchez (2022), ainsi que de l'approche politico-sociologique développée par Laurent Mucchielli (2022), l'ouvrage de Muriel Blaive s'impose désormais comme une référence incontournable, sans laquelle aucune analyse rigoureuse de la gestion de la pandémie ne saurait être complète.

Bibliographie :

Agamben, G. (1997). *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris : Seuil.

Agamben, G. (2003). *État d'exception* (J. Gayraud, trad.). Paris : Seuil.

Blaive, Muriel (2025). *Pandemic power: The Covid response and the erosion of democracy — A liberal critique*. Central

European University Press.

Brown, Wendy (2015). *Undoing the Demos : Neoliberalism's Stealth Revolution*. New York : Zone Books.

Foucault, Michel (2004). *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France (1978-1979)*. Paris : Gallimard.

Green, Toby, et Thomas Fazi. 2023. *The Covid Consensus: The Global Assault on Democracy and the Poor: A Critique from the Left*. Londres: Hurst & Company.

Hennette Vauchez, Stéphanie. 2022. *La Démocratie en état d'urgence : Quand l'exception devient permanente*. Paris : Editions du Seuil.

Mucchielli, L. (2023). *Défendre la démocratie : Une sociologie engagée*. Éolienne.

Mucchielli, Laurent. 2022a. *La Doxa du Covid : Tome 1 : Peur, santé, corruption et démocratie*. Bastia: Éoliennes.

Mucchielli, Laurent. 2022b. *La Doxa du Covid - Tome 2 : Enquête sur la gestion politico-sanitaire de la crise du Covid*. Bastia: Éoliennes.





Feath black matter

WHAT IS HISTORY? AN INTRODUCTION FOR MODERN CHRISTIANS (OR WHY CHRISTIANS SHOULD NOT USE MODERN “SCIENCE”)

By Marco Andreacchio¹

marcoandreacchio@ymail.com



The term “historical” is often used as a synonym for “true”. The “historical” Jesus is supposed to be the true, *scientifically* true, Jesus. There may be a trans-historical, or meta-historical Jesus, but the scientifically relevant one is the “historical” one; that is the *most certain*, the *verifiable* one; the one even “non-believers” can attest to. We can *all* believe that “historically speaking” a Jesus of Nazareth lived—in *History*. Yet, this “History” we speak of is essentially a modern invention, a notion that the ancients knew nothing about, for they had “histories” in the plural, but no “History” *singulare tantum*, no universal “historical context,” no “historical consciousness”.

In pedestrian terms, our “History” might be regarded simply as “the past,” yet “The History Channel” people follow on television implies, where it does not state it upfront, that “History” has a *scientific* import that distinguishes it from an ever-fading valley of forgetfulness—the past having a dream-like character.

“History” is a *recorded* past, the past “saved” on the horizon of a collective human consciousness, of a collective sense of certainty, one that presupposes a conception of man, of the *anthropos*, as a universal symbolically cut off from any exclusive prerogative, any theological qualification, any reference to divine or divine-like authority. Human consciousness is that of a Machiavellian-Cartesian “self” or ego who sees himself defined by his or its belonging to a collectivity of egos: the human species. “Human consciousness” is our common, *secular* ground and “History” is the horizon, the plane of the playing out, the unraveling or *evolution* of that consciousness or sense of certainty—our sense of who and what we all are.

The Jew and the Pagan might be inevitably at war with each other on *theological* grounds, but they are at least *potentially* reconciled on the plane of History, where both Jew and Pagan are *historical* beings, beings standing on an equal footing, a common ground attested to by our modern *science*.

Now, in pre-modern times, most

¹ <https://voegelinview.com/author/marco-andreacchio/>

notably with Christianity, we have a distinction between Sacred History and Vulgar or pagan History. One cannot adequately understand St. Augustine without appreciating the distinction in question. Sacred History is not what we would call *scientific*, or verifiable by our “scientific method”. Vulgar History, on the other hand, has the status of a mere dream: Vulgar History refers to a deluded account of human affairs, as well as to a deluded way of living, a way of living cut off or alienated from awareness of divine providence, or of the otherworldly destiny of nations. In comes Machiavelli, however, who picks up so-called Vulgar History to contextualize it *scientifically*, reading it from the vantage point of a thoroughly secular consciousness that, taking advantage of a certain interpretation of Christian depictions of pagan discourse, appropriates this discourse to “reconstruct” the pagan past in such a way as to overcome the old divide between Sacred and Profane or Vulgar. The consequences for Christianity are dire.

Christians raised in the wake of Machiavelli’s revolution are unlikely to be aware of their present condition, of the nature of the peculiarly modern context within which they exist, of their indebtedness to Machiavelli, their having fallen into the web of a Machiavellian conceit. Let us examine this conceit.

On Machiavelli’s account, ancient paganism needs supplementation; yet, this supplementation is not provided by God or any Sacred History, but by Machiavelli himself, or rather by a Machiavellian *consciousness* to be shared by all of humanity. What is wrong with ancient paganism? Where did ancient pagans fail? Ancient pagans were *dreamers* who did not yet appreciate the way dreams can be made advantageous for all; they hadn’t

discovered a way to convert *all* dreams into instruments to build a new world order, a universal society beyond all conflict—especially beyond the conflict between Sacred and Profane. Indeed, while Machiavelli begins with converting strictly pagan dreams into useful “ideals,” his daunting objective is to convert *sacred* dreams, and so all Christian references to the divine, since such references are for Machiavelli the *worst* dreams around given that they are the most authoritative.

But are Machiavelli’s ideals not aspiring to be *most* authoritative? Is Machiavelli not setting out to replace Christian authority with a Machiavellian, *secular* or “scientific” authority? What tells Machiavelli that this latter authority will not be more nefarious than Christian authority—that Machiavelli’s dream of “a better world” will not be more obscurantist than Christianity’s call to testify to Christ’s Second Coming? Is ancient paganism redeemed or vindicated by Machiavelli’s idealism more perfectly than it is by Christianity’s promises? Does Machiavellian discourse help us understand pagan antiquity better than medieval Christianity does? We are certainly raised to prefer a positive answer to these questions; yet, our upbringing deserves to be questioned at its roots.

What happens in the modern world is that what Christianity calls “vulgar” is defended on supposedly morally-neutral grounds. The vulgar is seen “objectively” as cut off from all rationally defensible or inherently cogent moral standard. The modern reconstruction of pagan antiquity teaches moral relativism, or the view that all moral judgment is “historically relative” and so “subjective,” by which term what is meant is “illusory”. Modernity teaches us that ancient pagans were ultimately deluded, deluded when it comes

to the crucial question of standards or of context. Yet, since Christianity has taught us not to take pagan dreams seriously or authoritatively, we can now safely agree that non-authoritative dreams are not to be simply shunned, especially if they can be safely used to entertain ourselves in the wake of a Machiavellian effort to use ancient dreams to delineate “History” as plane on which all human discourse unfolds. Here we find support for the Nominalist claim that pagan authority is *essentially* cut off from divine roots, or that there is nothing truly sacred about the human imagination.

“History” arises where the vulgar, plebeian or common is no longer seen as tied to the sacred, and so where the sacred is seen as entirely disconnected from the secular—as the heavenly from the earthly. Thereupon the sacred can be “recycled”: *applied* mechanistically as an “ideal” to settle “historical” matters and so all controversies lingering between vulgar and purportedly-sacred dreams/dreamers. What is sacred now is the *scientific method* that allows us to transcend the ancestral divide between the sacred and the profane/vulgar.

Machiavelli “saves” the pagan by debasing him, or by cutting him off from the sacred. It is in order to *prove* the cut that Machiavelli *uses* the pagan dream as an “ideal,” a *deus ex machina* serving the cause of deflating Christian authority, or the authority of Christian dreams. As children of Machiavelli’s revolution, we can safely “critique” Christian discourse in the interests of the human species. The critique, which extends to all religions, involves the establishment of *facts* that may or may not be interpreted to confirm *values* attributed by the faithful. In other words, modern “scientific” or “critical” discourse establishes the vulgar on exclusively

mechanistic grounds allowing *everyone* to dream of the divine in non-authoritative terms. Hence the rise of modern, *private* religion, of the “history of religions,” or of religions of *feelings* that beg for the support of modern “science” to ascertain the “objective facts” allowing the faithful to *imagine* the sacred.

What is deemed as truly or universally authoritative now is what is scientifically ascertainable, namely what is “Historical” or “historically verifiable,” for our new authority presents itself as most liberal, leaving everyone to *dream* of meaning as a “subjective” attribution to “hard facts,” the *res extensa* or quantifiable matter of a Machiavellian extraction.

Our “History” stands or falls on the split formalized notoriously by Descartes between “extended matter” and “thinking matter” (*res cogitans*), or between facts and values, as between the vulgar conceived strictly mechanistically and the sacred conceived as a symbolic, free-floating mathematical-like entity begging to be reconciled with the realm of “vulgar flesh”. Hence modern Christianity’s bowing before the authority of modern science, which is supposed to study our “objective” world.

The modern Christian turns to modern science as providing a solid basis for speculation about the divine, or as confirming the credibility of Christian discourse—as if Christian authority could be established, at least in part, upon that of Machiavellian cunning. At the very least, the modern Christian seeks validation from modern science, including modern “biblical criticism,” insofar as this can be used to back the claim that Christian discourse is more authoritative than any other *religious* discourse; not, evidently, more authoritative than any discourse *tout court*, insofar as the modern Christian

finds himself bowing before the authority of modern “science”.

To be sure, our Christians do not accept our “new science” (*nuova scienza* as per Galileo) unconditionally, but as a compromise echoing the Gospels’ call to render unto Caesar what is Caesar’s. Yet, that what we have now represents a crucial deviation from the Gospels should be obvious, since the Gospels do not call us to read secular authority as a confirmation of divine authority: God does not build on earthly nature.² The Jesus of the Gospels present Caesar as a worldly authority to be exposed or illuminated by divine agency via Jesus’s own followers, the true lovers of the divine—such lovers being lovers of the divine hidden within the human, even as the former manifests itself most notably in human speech.

A far cry from the modern dream of a historical or evolutionary consummation of *res extensa*, or of man’s conversion of mere-matter into “new ways and orders” (*modi e ordini nuovi*, as per Machiavelli) liberating the spiritual potential of quantifiable matter. History as stage for the perfecting of nature through the progressive synthesis of Object and Subject is not what pre-modern Christianity is about; nor is it essentially compatible with the Gospel. Indeed, “History” arises, compliments of Machiavellian cunning, as formidable *alternative* to a classical—both ancient and medieval—appreciation of nature as illuminated from within or “from the beginning” (*en arche/in princi-*

pium) and so of nature as timeless stage for man’s awakening to nature’s creative spring.

Classical Christianity is predicated on nature, not “History”: nature as *problem* for us to face; nature as cradle of divine secrets we are called/born to return to contemplatively; nature as mysterious “book” in God’s mind, rather than as book open to anyone conversant with Galileo’s symbolic mathematics; nature as universe in which the immaculate hides in poverty, as a “crack in the wall” letting the light of the understanding shine through ordinary certainties; nature as plane on which light produces mirrors of its own grace, signs of divine presence, signs that we recognize inasmuch as we partake *reflectively* in the light’s return to itself.

Our “History” obscures classical nature, berating it in the act of flattering us into believing that “History” can perfect nature autonomously of any “beyond”. The Christian Cross is no longer upheld as place of recognition of the divine eternally hidden in nature, or of nature as *optima dux*, as Cicero called *her*. Nature as divine mind, or as the reflective act grounding all acts as their primordial perfection, is now replaced symbolically by “History” as the *realization* of nature through human collective sacrifice. The New Cross is modern science, or rather Technology as way of life, a way involving the conversion of the past into the future, the transformation of *res extensa*, of mere-quantity into meaningful life, quantities with quality, quantities used by a collective consciousness via the incessant *attribution* of qualities and all this for the sake of establishing a world in which nature is completely resolved into Spirit (Hegel’s *Geist*), or where nature is reinvented altogether as attributing meaning to itself. Nature as perfectly autonomous

2 When Thomas Aquinas notes that “grace does not remove, but perfect nature” (*gratia non tollit naturam, sed perficit*—*Summa Theologiae*, I, 1, 8 ad 2), he is speaking of the divine at work within nature, the divine cutting through nature to illuminate it from within. St. Thomas’s “grace” is not a *deus ex machina* building on *res extensa*, or driving the “evolution” of a mechanistic universe into a fully spiritual one. For it is in grace that nature is perfect and it is such *in principium*.

machine, consummate incarnation of all modern dreams; nature as a machine giving birth to itself, as if *ex nihilo*, as if it had no past—because it will have swallowed its own past whole, converting all memory into the totalizing imperative of the present.





AMUSE X

✕ 🔍
SUBSCRIBE ON X



AMUSE X

POLITICS

BRITISH MOTHER SENTENCED TO TWO YEARS IN JAIL FOR X POST

Lucy Connolly took to X to express her anger after learning an Islamic migrant murdered three young British girls. Over 1,500 people were arrested for their social media posts and Lucy was just sentenced to two years and seven months for 'stirring up racial hatred.'

SUBSCRIBE TO AMUSE X

ACCURACY CONFIDENCE: NORMAL

NDSA0008342

(Voici le texte qui conduisit Olympe de Gouges¹ en prison puis sur l'échafaud)

LES TROIS URNES, OU LE SALUT DE LA PATRIE, PAR UN VOYAGEUR AÉRIEN²

Affiche publiée le 19 juillet 1793³



« Je me nomme Toxicodindronn ; je suis du pays des fous ; j'arrive du Monomotapa ; j'ai parcouru les quatre Parties du Monde, plus en rêve qu'en réalité ; car notre vie n'est qu'un songe: partout j'ai trouvé les mêmes hommes, des sots et des méchants, des dupes et des fripons; c'est-à-dire, partout des erreurs ou des crimes. Mais, comme les extrêmes se touchent, et que de l'excès du mal naît toujours le bien, il semble qu'il soit de l'essence des révolutions de régénérer les gouvernements par l'excès même de leur dépravation. Français, arrêtez-vous, lisez : j'ai bien des choses à vous dire.

Je doute fort que le Monde ait commence par Adam et Eve, et qu'il doive finir par la Révolution française. Ce sont des

contes, avec lesquels les prêtres corrompus de l'ancien régime endormaient nos crédules femelles.

Mais, ce qui se présente à notre raisonnement, ce que l'histoire ancienne et moderne nous apprend, c'est que jamais aucun peuple ne soit mort à l'époque de sa régénération. Cependant la France, divisée en trois partis de gouvernement, semble nous annoncer une dissolution prochaine. Mais la volonté suprême d'un être invisible, qui préside aux grandes destinées des empires, semble mettre un frein à la fureur patricide des scélérats de toutes les factions, qui ne veulent déchirer la république que pour s'en partager les lambeaux. Mais hélas ! Si nous sommes vraiment dignes d'être républicains, que peuvent leurs efforts ?

« Que peut contre le roc une vague animée ?

Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée ?

¹ <https://lecrayon.net/les-figures-de-la-liberte-d-expression-olymp-de-gouges/#:~:text=Une%20nouvelle%20affiche%2C%20Les%20Trois,La%20majorit%C3%A9%20doit%20l'emporter.>

² [http://www.lacontemporaine.fr/laffiche-en-temps-de-crise--outil-daffirmation-de-la-democratie/le-temps-des-revolutions/1789-1793--olymp-de-goug-es ;](http://www.lacontemporaine.fr/laffiche-en-temps-de-crise--outil-daffirmation-de-la-democratie/le-temps-des-revolutions/1789-1793--olymp-de-goug-es;)

³ <https://olympedegouges.eu/docs/les-trois-urnes.pdf>

L'Olympe voit en paix fumer le Mont-Etna ! » ...

Quel est le mobile de vos dissensions, Français ? La mort du tyran. Eh bien, il est mort ! Tous les partis doivent tomber avec sa tête, et vos criminelles extravagances me retracent, malgré moi, le tableau des grandes révolutions: je le remets sous vos yeux, osez le fixer.

Les Syracusains détrônèrent leur tyran, et lui dirent : fuis loin de nous, ou reste notre égal, nous te laissons le maître de ton sort. Le bonhomme obéit à son souverain et s'établit maître d'école : la république Romaine chassa les Tarquins. En vain ceux-ci voulurent-ils armer la tyrannie de leurs pareils, contre un peuple qui voulait la liberté ; ifs moururent errants et vagabonds. Les Anglais, que vous vous efforcez si fort de singer, envoyèrent Charles Ier sur l'échafaud. Ce trait de justice ne put les affranchir de la tyrannie ; car Charles mourant perpétua la royauté en Angleterre : eh bien, Français, telle est notre position actuelle : Louis Capet est mort ; mais Louis Capet règne encore parmi vous; ne vous le dissimulez plus, il est temps que le masque tombe, et que chacun de vous prononce librement, à visage découvert, s'il veut ou s'il ne veut pas la république ; il est temps d'arrêter cette guerre cruelle, qui n'a fait qu'engloutir vos trésors, moissonner votre plus brillante jeunesse. Le sang, hélas ! n'a que trop coulé !

La république à la bouche et le royaume dans le cœur, vous armez département contre département ; peu vous importe quel sera le dénouement de ce drame sanglant, l'inconséquence et la légèreté de vos horribles dissimulations ne m'ont point échappé, et je veux, malgré vous, vous servir et vous sauver.

Un Dieu bienfaisant semble en ce moment m'inspirer. Oui, Français, il crie

au fond de mon âme. Voici ce qu'il me dit, et retenez ces paroles : « Dissipe tes alarmes, *le jour du bonheur et de la paix universelle n'est pas loin*. Je m'intéresse à la masse des hommes, que j'ai placés, dans la nature, pour y vivre libres et égaux, et si j'ai parfois consenti que les grandes peuplades te donnassent un chef, c'était pour qu'il veillât sans cesse à leur bonheur, et non pour qu'il créât autour de lui, en anticipant sur mes droits sacrés, des castes d'hommes parasites, à charge de l'Etat, et devenus privilégiés. Je ne sais par quel crime, en me faisant dire ce que je n'ai jamais pensé, les prêtres avaient subtilisé la moitié de la fortune publique, ni comment les nobles étaient parvenus à élever des palais, à côté de la paisible chaumière, et à insulter, par leur faste et leur dépravation, au laboureur indigent, au vertueux cultivateur, qui arrosait de ses fureurs et de ses larmes le champ qui nourrissait ces hommes orgueilleux et vains.

« Oh ! que j'aime bien mieux la rustique droiture

Du laboureur, conduit par la simple Nature!

Sous des dehors grossiers, son cœur est généreux

C'est l'or..... enseveli sous un terrain fangeux. »

Le crime a enfin lassé ma patience : j'ai frappé ces hordes sacrilèges ; j'ai remis les hommes au niveau de leurs droits ; j'ai commencé par la France; je ferai le tour du globe : je finirai par les Antipodes; mais je veux épurer mon essai : je veux écumer la Révolution française et, semblable à cette liqueur qui, après avoir été couverte longtemps des immondices de tous les esprits qui l'avaient composée, devient un nectar, aussi agréable que salubre ; j'ai fait combattre le crime par le crime, pour frapper

l'un par l'autre ; il m'a fallu sacrifier de grandes victimes; mais c'est là mon secret. Cherche un moyen prompt et efficace, a-t-il ajouté : les Français divisés combattent pour trois gouvernements opposés ; ils courent, comme des frères ennemis, à leur perte et si je ne les arrête, bientôt ils imiteront les Thébains, et finiront par s'entre-égorger jusqu'aux derniers. Je veux qu'ils règnent sous de plus heureux auspices: je ne veux pas qu'on dise dans la postérité qu'ont-ils su faire, les Français ? égorger, massacrer, dilapider, épuiser le plus fécond, le plus riche des climats ; je ne veux pas non plus que l'étranger, jaloux de leur gloire, avide de leurs trésors, viennent envahir leur territoire. Ce n'est pas pour la mort de Capet, pour l'orgueil offensé des nobles, ni pour des autels renversés, que les tyrans coalisés *ont armé leurs esclaves* ; ce n'est que pour morceler la France et éclipser sa splendeur ; ce n'est que pour affermir leur couronne, qu'ils veulent mettre sur le trône, non pas un *roi de pique*, mais un *roi de carreau*.

« O tyrans de la terre, frémissez ; je ne suis pas pour vous ! Si le sort d'un peuple divisé est de finir par connaître la nécessité de prononcer définitivement sur l'esprit d'un gouvernement, qui doit soumettre, sans appel, toutes les opinions; je veux du moins que les Français soient maîtres de leur choix, et qu'ils se donnent le gouvernement qui leur paraîtra le plus conforme à leur caractère, à leurs mœurs, à leur climat, pour que leur révolution soit à jamais l'école des tyrans, et non l'école des peuples.

« Les Français ne peuvent plus reculer; le jour de s'expliquer est arrivé ; le jour d'asseoir un gouvernement sain, énergique par la sévérité des lois ; le jour de mettre un frein aux assassinats et aux supplices qui en résultent, pour l'opposition seule des opinions, est arrivé ; que tous rentrent

dans le fond de leur conscience ; qu'ils y voient les maux incalculables d'une longue division (le renversement total de la patrie), et que chacun prononce librement sur le gouvernement qu'il prétend adopter. La majorité doit l'emporter. Il est temps que la mort se repose, et que l'anarchie rentre dans les enfers.

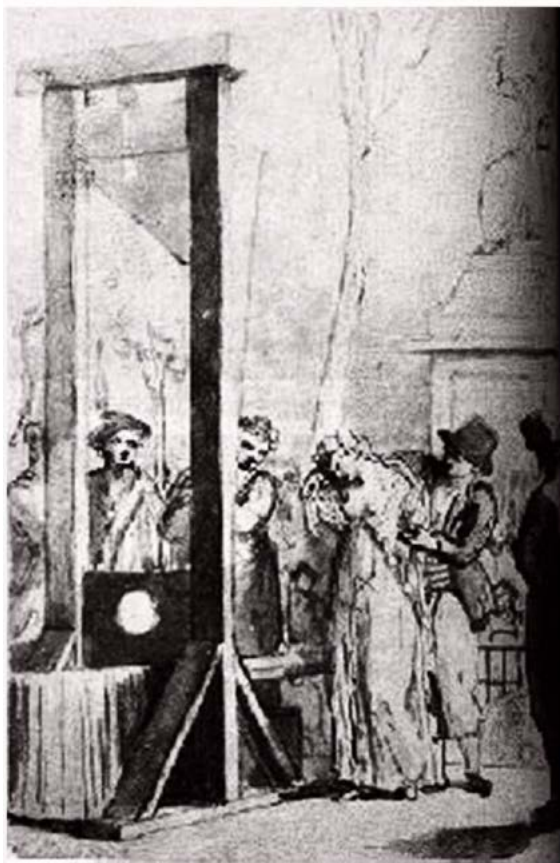
« Plusieurs départements s'agitent et penchent vers le fédéralisme; les royalistes sont en force au-dedans et au-dehors : le gouvernement constitutionnel un et indivisible est en minorité, mais courageux. Le sang coule partout ; cette lutte est horrible, affreuse à mes yeux ! Il est temps que le combat cesse.

« Je voudrais que la Convention rendît l'esprit du Décret que je vais te dicter. La Convention affectée de la plus vive douleur, de voir la France divisée d'opinions et de principes sur le gouvernement qui doit sauver sa patrie, propose d'abord, au nom de l'humanité, pendant un mois entier, une suspension d'armes aux rebelles, et même à l'étranger, pour laisser à la nation entière le temps de se prononcer sur la forme des trois gouvernements qui la divisent, Il sera enjoint à tous les départements de former la convocation des assemblées primaires :

trois urnes seront placées sur la table du Président de l'assemblée, portant chacune d'elles cette inscription : Gouvernement républicain, un et indivisible, Gouvernement fédératif ; Gouvernement monarchique.

« Le président proclamera, au nom de la Patrie en danger, le choix libre et individuel de l'un des trois gouvernements. Chaque votant aura trois billets dans sa main, sur un des trois son vœu sera écrit : il ne pourra se tromper sur l'urne et sur le billet que sa probité lui aura dicté. Il jettera dans

Chaque urne son billet. Le gouvernement qui obtiendra la majorité des suffrages, sera précédé par un serment solennel et universel de le respecter, et ce serment sera renouvelé sur l'urne, pour chacun des citoyens individuellement. Une fête civique accompagnera cette solennité et ce moyen, aussi humain que décisif, calmera les passions, détruira les partis... Les rebelles se dissiperont ; les Puissances ennemies demanderont la paix ; et l'Univers, aussi surpris d'admiration qu'il est attentif depuis longtemps aux dissensions de la France, s'écriera : *Les Français sont invincibles !* »



Oui, citoyens, c'est un Dieu qui m'a parlé pour vous ; c'est actuellement l'auteur qui va vous parler lui-même ; songez que je suis un esprit aérien, un arrivant du pays des fées, je peux donc m'entretenir avec vous ; oui, comme vous, en disant des folies, je fais de bonnes choses ; j'aime comme vous la Patrie et l'Egalité ; je vivrais avec délices

sous un gouvernement vraiment républicain ; mais ce gouvernement, vous le savez, veut être régi par des hommes vertueux et désintéressés. Quel est ce mortel, le génie, qui vous fera sentir cette vérité ? Est-ce toi Héraut-Séchelles ? Seras-tu l'organe de mon vœu ? Examine sans frémir, si tu le peux, les maux de la France. Voistu ces bras arrachés à cette terre fertile ? Vois par milliers ces cultivateurs tomber sur le champ de bataille. Vois nos finances, nos moyens tous épuisés ; vois la dissolution entière de la France. Vois ces hommes perfides et altérés de sang nous vendre aux Puissances ennemies ; ne jurant que par la République, et n'attendant que le comble du désordre, pour proclamer un roi.

Il faut un prompt remède à tant de maux ; il faut que le vœu national soit enfin solennellement prononcé, et qu'il n'y ait plus à revenir sur cette décision, afin que les révoltes ni les puissances étrangères ne puissent plus dire que la majorité des Français veut une monarchie, ou tel autre gouvernement. je ne me nomme point encore ; mais si je puis sauver ma Patrie de l'abîme où je la vois prête à tomber, je me nommerai, en m'y précipitant avec elle.

Olympe de Gouges

<http://la-brochure.over-blog.com/article-30082301.html>

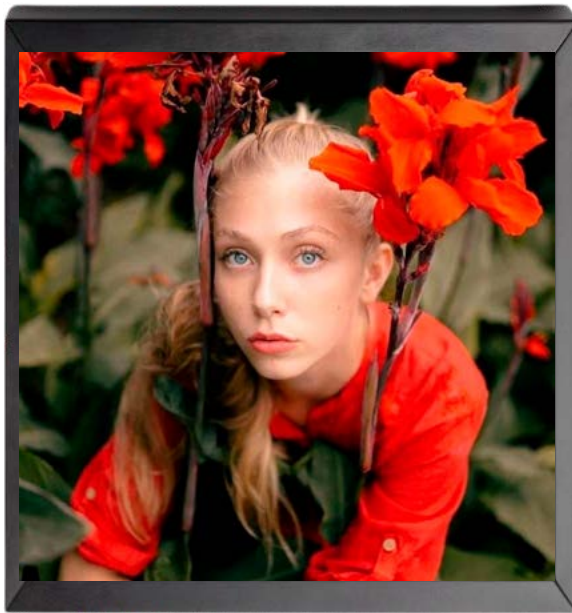




Joueur



Souvenez-vous d'ADAR BEN SIMON



Souvenez-vous de Caroline Bohl, 22 ans.



Souvenez-vous de Noya Sharabi, 16 ans.



Souvenez-vous de Tehelet Zohar, 18 ans.



Chopin Sand Delacroix



Yaron Lischinsky and Sarah Milgrim assassinés en
mai 2025 par un djihadiste US





EDITION #31

DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)
ISSN 2726-6818

CONTACTS:

WWW.DOGMA.LU

INFO@DOGMA.LU